



Lish McBride

NÉCROMANCIENS

La Martinière **j.**
FICTION

LISH McBRIDE

Nécromanciens

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valérie Mouriaux

Éditions La Martinière Jeunesse

CHAPITRE 1

LA FÊTE DU MORT

Encore tout dégoulinant de sueur, ma planche de skate à la main, je contemplais le planning du jour, désespérant toujours autant d'avoir abandonné la fac. Mais mon désespoir n'y changerait rien : mon prénom, Sam, ne serait pas effacé de la ligne « comptoir » pour être réécrit sur la ligne « grill ». Peu importait d'ailleurs, puisque, de toute façon, mon travail me cassait les pieds. Disons qu'au grill, il me barrait un peu moins. Là, pas de clients à gérer.

Un je-ne-sais-quoi dans l'uniforme des employés de fast-foods fait croire aux gens que, pas de problème, ils peuvent nous traiter comme de la m... Personnellement, je suis toujours poli avec celui qui s'occupe de ma nourriture. Un repas peut subir tellement d'horribles trucs avant d'arriver dans l'assiette.

Mais peut-être pouvais-je changer ? Non, d'après le planning, c'était Ramon qui était de service au grill. Cinquante dollars et un pack de douze bières auraient pu le faire fléchir, mais je n'avais rien de tout cela. Je grognai et appuyai ma tête contre le mur.

Quelqu'un entra derrière moi et me donna une tape sur l'épaule.

— Fallait pas quitter la fac, mon vieux !

Je sus que c'était Ramon avant même d'ouvrir les yeux. Pas étonnant, on se connaît depuis la sixième. Il n'y en a pas deux comme lui pour faire des remarques aussi sympas.

— Toi, tu n'as pas lâché la fac et pourtant tu es toujours là, répondis-je, tournant la tête pour le regarder.

— Je vais pas laisser mon copain Sammy tout seul, ici ! Je serais un drôle de pote, non ?

— Un super pote, tu veux dire.

Il rit tout en accrochant sa capuche noire au portemanteau, troquant son sweat-shirt contre un tablier. Je fis de même, l'enthousiasme en moins.

Ramon était le seul à m'appeler Sammy. Tout le monde m'appelait Sam, y compris ma mère, sauf quand elle était en colère : elle disait alors mon nom en entier.

J'entrai mon code sans me presser, puis ouvris ma caisse, plutôt content qu'aucun client ne soit déjà là en train d'attendre. Pendant que le manager comptait et vérifiait la monnaie dans le tiroir, je fixais, sur le clavier, le pictogramme d'un burger coincé au milieu d'autres du même style représentant des milk-shakes, des sodas et des frites. À se demander pourquoi le genre humain semblait si déterminé à détruire ce qu'il avait

accompli. Je m'explique : on avait fait des dessins sur les parois des grottes, passé des milliers d'années à développer des systèmes linguistiques complexes, l'imprimerie, les ordinateurs, et pour quel résultat, au final ? Inventer une caisse enregistreuse avec l'image d'un burger dessus, au cas où le caissier n'aurait pas fini son CE2. Un pas en avant, trois pas en arrière — un vrai cha-cha-cha. Mon travail ici prouvait simplement que seuls mes pouces opposables me différenciaient *vraiment* du singe.

Je m'appelle Samhain Corvus LaCroix, et je suis préposé à la friture.

On tire de la fierté là où on peut. Quitte à être un type paumé, alors je serai le meilleur paumé-de-chez-les-paumés. Voir un individu de plus de dix-huit ans travailler dans un fast-food — sauf s'il est manager — me déprimait totalement. J'essayais de ne jamais croiser mon reflet dans un miroir quand j'étais au travail.

— C'est bon, Sam.

Kevin, mon boss, referma mon tiroir-caisse et s'éclipsa. On avait lancé un pari : deviner ce qu'il trafiquait toute la journée dans son bureau. Frank était à peu près certain qu'il était absorbé par un jeu de rôle en ligne ; Ramon, lui, pensait qu'il cherchait un moyen de prendre la place du yakuza, le chef de gang japonais, tandis que Brooke était convaincue qu'il était victime d'une addiction débilissante aux romans à l'eau de rose. Tout était possible, à part la version de Ramon, même s'il disait avoir des preuves. Quant à moi, j'avais du mal à imaginer que Kevin soit aussi intéressant. Sans doute se contentait-il de dormir.

J'accrochai mon badge en vitesse et me mis au travail.

Je dois mon prénom à ma mère. À ma naissance, mon père a pris largement son temps avant d'arriver à la maternité, alors, par dépit — ce qui ne lui ressemble guère —, ma mère m'a prénommé Samhain, histoire de l'embêter. Mon père, paraît-il, aurait préféré Richard ou Steve. Mais les absents ont toujours tort, et comme je suis né pendant les vacances païennes de Samhain, vous avez compris, pas besoin de commentaire. Encore heureux que je ne sois pas né le jour des Présidents. Elle aurait été fichue de m'appeler Lincoln.

Soucieux de lui rendre la pareille, mon père m'appela aussitôt Sam. Il estimait que *Sowin* — c'est ainsi que l'on prononce Samhain — sonnait bizarre.

Leur divorce ne surprit personne.

Il n'y avait pas foule au Plumpy aujourd'hui, alors j'observai Frank, mon coéquipier, vérifier par trois fois ses réserves de condiments, de serviettes, et tout le reste de son matériel. Frank était plus jeune que moi et manifestait encore un peu d'enthousiasme pour son travail. Brooke, Ramon et moi avions fait un pari : en combien de temps le Plumpy lui ferait-il ravalier son entrain ? S'il craquait la semaine suivante, j'empochais dix dollars. Brooke avait parié sur cette semaine-ci et elle était prête à tout pour remporter la mise.

Elle quitta son poste au guichet du drive-in et, l'air de rien, s'approcha de la machine à milk-shakes. Elle avait encore l'allure d'une gamine, et même si nous étions à peine plus

âgés qu'elle, nous passions plus de temps, Ramon et moi, à vouloir la protéger qu'à la dévorer des yeux. Même si bien sûr, soyons honnête, cela nous arrivait également. Brooke ressemblait à une pompom girl dans une pub pour yaourts. Blonde, avec une queue-de-cheval dansante, des yeux bleu clair et un sourire renversant capable de transformer n'importe quel type en poupée de chiffon. Frank n'avait aucune chance : lorsqu'elle avait une idée en tête, Brooke pouvait se montrer aussi sournoise qu'adorable. J'avais peu d'espoir d'empocher mes dix dollars.

Brooke prépara un double milk-shake à la framboise et posa le couvercle dessus. Puis, tout en aspirant une longue gorgée à la paille, elle se tourna vers Frank. Qui se mit à la regarder. La main de Brooke glissa le long de la machine jusqu'au bouton-poussoir, qu'elle pressa pour l'éteindre. Frank tenait la caisse numéro un, il était responsable de la machine à milk-shakes. Le geste discret de Brooke lui échappa, ses yeux s'attardant davantage sur la bouche qu'elle arrondissait autour de la paille. Elle retourna nonchalamment à son poste, et je me demandai combien de temps il faudrait à Frank pour remarquer que la machine derrière lui ne ronflait plus. Si Brooke maintenait l'offensive, elle le ferait éclater en pleurs avant la fin de la semaine.

Environ deux heures plus tard, après une douzaine de clients maussades et un petit disfonctionnement de la machine à milk-shakes, je décidai de faire une pause. Frank saurait bien éponger la flaque sous la machine et tenir la caisse. Ce désagrément risquait de le faire craquer plus tôt, c'est sûr. Mais si je l'aidais, il n'apprendrait jamais rien. Et franchement, apprendre, c'est ce qui compte, non ? J'enjambai la flaque en lui adressant un signe de la main et sortis par-derrière en même temps que Ramon. Au passage, j'attrapai mon balai et la cale de porte, de façon à laisser celle-ci entrouverte au cas où quelqu'un nous appellerait.

Ramon s'était arrêté de fumer un an auparavant, mais ça ne l'empêchait pas de faire une pause cigarette quand il en avait envie. C'était pareil pour moi, même si je n'avais jamais été fumeur. La pluie avait enfin cessé, rien ne s'opposait donc à une bonne partie de patate-hockey.

C'est un jeu relativement simple. On prend une pomme de terre de taille moyenne et deux balais, on délimite les deux aires de but, et c'est parti. Ce jour-là, Ramon défendait la poubelle devant la porte située à l'arrière du Plumpy, et moi, une Mercedes gris métallisé. D'après Ramon, la Mercedes symbolisait l'Amérique aristocratique blanche qui s'efforçait de maintenir les Latinos en bas de l'échelle.

— Notre match sera à l'image du combat dans lequel notre nation est engagée ! lança Ramon en faisant tournoyer son balai comme un bâton de majorette.

— Ben, voyons ! On sait très bien, tous les deux, que c'est l'avantage terrain qui t'intéresse.

— Tu me blesses, Sam. Je n'y peux rien si au final ce sont les Blancs de ton espèce qui me donnent l'avantage terrain.

Il s'assouplit les genoux.

— Assume, tête de nœud !

— OK, répondis-je. Alors, c'est moi qui pars avec un handicap.

— Sam, tu es censé représenter les Texans. Et les Texans ont toujours un handicap au départ.

— Je joue encore le Texas ?

Il hocha la tête, roula les épaules et secoua les bras pour les détendre.

Je finis par céder et, d'un signe de tête, montrai la Mercedes. Elle avait l'air vieille, mais luxueuse, surtout dans notre parking.

— La classe !

— Mercedes de collection, portes s'ouvrant par le haut, ajouta Ramon d'un air dédaigneux.

— Génial ! La grande classe !

Ramon écrasa une tasse vide du Plumpy dans le container.

— Parfois, Sammy, je m'interroge sur ton sens de l'humanité.

— Une voiture sert à te transporter d'un endroit à l'autre. C'est tout !

Ramon secoua la tête devant mon ignorance.

— Comme tu veux, dis-je. Tâche au moins de ne pas cabosser la voiture, équipe du Mexique !

— Je représente l'Amérique du Sud, clama-t-il. J'ai le continent entier derrière moi. Et tant pis pour l'abruti qui s'est garé sur notre parking pour filer en catimini chez Eddie Bauer, au Starbucks ou je ne sais où... !

Uvillage, un centre commercial en plein air, offrait une véritable débauche de boutiques juste derrière le Plumpy. Avec Gap, Abercrombie, et non pas un, mais deux Starbucks, indépendants l'un de l'autre, l'endroit attirait une certaine clientèle qui irritait Ramon au plus haut point. Uvillage avait beau avoir, en effet, son propre parking, les clients venaient toujours se garer ici, car c'était un peu plus près. Difficile de comprendre pourquoi cela mettait Ramon dans un tel état. Peut-être était-ce une question de principe. Moi, ce qui me dégoûtait le plus, c'est que les gens s'arrangent pour ne pas marcher dix mètres de plus. En me penchant pour renouer mon lacet, la bourse en cuir autour de mon cou glissa hors de ma chemise. Je la remis à sa place d'un geste machinal, répété depuis des années. Personnellement, je ne trouvais pas Uvillage si abominable que ça. Il y avait des endroits où l'on mangeait plutôt bien, et il m'était difficile de détester la librairie qui, en plus, abritait le *troisième* Starbucks.

— Laisse tomber ! lançai-je. C'est parti !

Sur ces mots, je fis rouler la patate jusqu'au milieu du terrain.

Brooke vint nous voir après que Ramon eut mis son quatrième but, portant le score à un misérable 4 contre 1.

— Ramon, une commande pour toi !

Elle s'avança pour lui prendre le balai.

— Je vais marquer en ton absence !

— Et tu laisses Frank tout seul ? lui demandai-je.

Brooke grimaça d'un air hypocrite.

— Je te reconnais bien là ! fit Ramon.

Ramon, ayant déjà perdu son pari, faisait office d'arbitre. Ce qui comptait pour lui, c'était que Franck craque, peu importait le gagnant. Il tendit son balai à Brooke et rentra à l'intérieur.

— Petit démon à queue-de-cheval ! m'exclamai-je.

Son sourire s'élargit tandis qu'elle prenait place pour jouer.

— Très bien, dis-je, mais on change de côté.

Brooke se dirigea droit devant elle en lâchant un soupir.

— OK. Je prends l'équipe du Texas.

J'avais beau être un homme, je reconnaissais que Brooke était bien meilleure que moi au patate-hockey. Certes, elle s'entraînait souvent à ce jeu mais la vérité, c'est qu'elle était surtout plus sportive que moi. D'ailleurs, je n'étais pas un très bon skater non plus. Mon skate me déplaçait d'un point A à un point B, c'était tout. Et j'étais bien incapable de faire des acrobaties comme Ramon. Aucune honte pour moi, donc, à revendiquer l'avantage terrain.

Nous nous sommes accroupis, balais en position. Brooke plissa légèrement les yeux avant de lancer en l'air d'une pichenette la pomme de terre, à l'aide des crins serrés de son balai. Puis elle se pencha en arrière et, avec le manche, assena un coup bien appliqué à la patate. Je bloquai celle-ci, de justesse, et allais m'encaster violemment dans la poubelle verte en me prenant le projectile en pleine poitrine.

— La vache ! fis-je en grimaçant.

— Mes frères jouent au lacrosse.

On s'est accroupis de nouveau, sans nous quitter des yeux. Au-dessus de nos têtes, la brise chassait les nuages gris. Je me suis extrait du brouhaha des passants au loin et des bruits de cuisine derrière moi. Puis je me suis appliqué à imiter le mouvement de Brooke.

Je n'avais aucun frère qui jouait au lacrosse, moi. Et même pas de frères du tout. Mais j'étais certain que ma petite sœur Haley aurait donné du fil à retordre à Brooke. Je compensais mon manque d'adresse par un tir puissant à défaut d'être précis.

La pomme de terre fusa si loin sur la droite que Brooke n'essaya même pas de la bloquer. Je gagnai le point, et la Mercedes Grande Classe un phare arrière cassé.

Brooke ramassa ce qui restait de la patate. Puis elle alla la jeter dans la poubelle.

— Le match est terminé ! dit-elle.

Je restai cloué sur place.

— À mon avis, tu sais, le choix des buts n'était pas le bon...

Brooke haussa les épaules, m'attrapa par mon col de chemise et me tira vers la porte du Plumpy. Je sentis plus que je n'entendis le lien qui retenait ma petite bourse lâcher.

— Désolée... grommela Brooke.

Je m'empressai de la ramasser.

— Ils n'avaient qu'à pas se garer là ! ajouta-t-elle en montrant les voitures. Et puis, c'est ce qu'on récolte quand on est le Texas.

Je retirai la cale et maintins la porte ouverte pour laisser passer Brooke.

— J’ai entendu dire qu’Austin était une ville sympa, dis-je.

Et alors que nous entrions dans le Plumpy, j’enfouis ma bourse dans la poche de mon sweat-shirt.

L’heure suivante fut éreintante : les clients ne cessèrent d’affluer pour le dîner. Suffisamment pour que Kevin émerge soudain de son bureau. Le temps de nous expliquer qu’il était bien trop occupé pour nous donner un coup de main, il avait disparu. Chacun put constater l’intérêt qu’il nous manifestait, à défaut de son utilité.

Finalement, les clients partirent les uns après les autres, et l’endroit fut de nouveau calme. L’air de rien, je m’éloignai de ma caisse vers le fond, alors que Brooke demandait à Frank d’essuyer la nouvelle aire de jeu du Plumpy éclaboussée de vomi. Puis elle s’accouda au comptoir et observa les quelques clients qui s’attardaient, tout en gardant un œil sur Frank.

Ramon reprit son poste au grill et lança un burger au poulet dessus. Je fixai sa spatule d’un air envieux.

— Pour toi, c’est fini le grill, espèce de pyromane ! me dit-il.

Bon, c’est vrai, j’avais enflammé le grill quelques fois. D’accord, un peu plus que quelques fois. Kevin avait dû déplacer les détecteurs de fumée quand j’étais au fourneau.

— J’y peux rien si la graisse est inflammable. Et puis, ça n’abîme pas le grill.

— Ah oui, et la dernière fois ? demanda Ramon.

Il balança le burger dans un petit pain, puis glissa le tout sur un plateau, que je tendis à Brooke.

— Tu veux parler de l’incident avec le repas-enfant ? Beaucoup d’histoires pour pas grand-chose.

— Sam, les jouets ont pris feu et le plastique fondu a éclaboussé ton tablier qui s’est enflammé !

— C’est pas pour rien qu’on a des extincteurs !

— La gamine derrière le comptoir a hurlé parce qu’elle croyait que tu étais en train de t’immoler.

— M’immoler ?

— Tu ressemblais à une vraie torche humaine, mon vieux.

Ramon imita le bruit d’une explosion et racla le grill.

— Les flammes, Sam, les flammes !

Je lui fis signe de se taire.

— Chut...

De toute façon, depuis que les poils de mon bras avaient complètement repoussé, il ne restait aucune trace de l’incident.

— En plus, ajouta Ramon en ôtant une poêle pleine de bacon précuit, toi, espèce de gringalet blanc, tu te contentes de cuire les hamburgers, alors que moi, je fais ça avec sensualité.

— Ben, voyons !

L'heure précédant la fermeture, je l'ai passée à quatre pattes sous une table, à ôter les chewing-gums usagés avec un couteau à mastic. Impossible d'imaginer pire activité. J'étais donc à peu près certain que Brooke allait demander à Frank de s'en charger. Alors vite fait, je m'y étais collé. Comme ça, Frank balayait, et j'augmentais mes chances de gagner le pari. Brooke boudait derrière le comptoir, dessinant des moustaches aux têtes figurant sur les sets des plateaux. Pas de clients en vue. On n'entendait que le raclement de mon couteau, le balai, et Ramon qui sifflotait des tubes en nettoyant le grill. Là, à l'instant, j'aurais juré reconnaître *Luck Be a Lady*.

Tout en passant la lame sous la table en plastique imitation bois, je me demandais pourquoi les chewing-gums atterrissaient toujours à cet endroit. Franchement, il y avait des poubelles, des plateaux, des serviettes en papier, et, au pire, ils pouvaient les coller sur Franck. Pourquoi donc systématiquement sous la table ? Alors que je réfléchissais à cela, j'entendis la porte s'ouvrir. Je ne m'attendais pas à ce qu'un client arrive si tard, surtout un jour de semaine. Et certainement pas avec des chaussures de ville. Les habitués du Plumpy portaient des baskets. Je penchai la tête pour mieux voir.

L'homme paraissait assez grand, mais comme j'étais allongé par terre, c'était difficile d'estimer sa taille. Quiconque paraît grand depuis cet angle. Je me tordis le cou pour le suivre des yeux. Il s'avança vers Brooke. Il ne mesurait pas loin d'un mètre quatre-vingts, pensai-je. Il semblait maigre aussi. Non, mince. Ses chaussures ne ressemblaient en rien à celles exposées dans les boutiques, et son costume avait l'air chic. Il tenait dans la main gauche une sacoche de médecin démodée, et dans l'autre, ce qui ressemblait à un morceau de pomme de terre.

Aïe.

Il tendit la patate à Brooke.

— J'attends des explications : pouvez-vous me dire ce que c'est ? demanda-t-il.

Il avait une voix de prédicateur, lisse et chaude à la fois, qui suscita un frisson de malaise le long de ma colonne vertébrale. Je me figeai sous la table, n'osant même pas baisser mon bras brandissant le couteau.

— C'est une pomme de terre, répondit Brooke.

L'homme ne pipa mot.

— Vous savez, un genre de tubercule... qui pousse sous terre. L'Irlande les aimait tant qu'elle a failli en crever. Ça ne vous dit rien ?

D'où j'étais, je distinguais le visage de Brooke et le vernis rose de ses ongles pendant qu'elle agitait les mains.

— Je sais ce que c'est, dit l'homme.

— Alors pourquoi posez-vous la question ?

Brooke s'appuya sur le comptoir et croisa les bras.

L'homme ne bougea pas, mais je vis ses doigts se crisper sur la poignée de la sacoche.

Je restais pétrifié sous la table, et mon bras commençait à fatiguer. J'ignorais pourquoi Brooke n'avait pas peur de cet homme. Mais mon intuition me soufflait qu'une fille unique, élevée aux côtés d'une troupe de mâles jouant au lacrosse, possédait plus d'un

atout. Quand on avait commencé à sortir ensemble à des concerts, le soir, j'avais insisté pour rester près d'elle, de crainte qu'elle ne se prenne un coup de poing ou ne se fasse avaler par la foule. Ceci jusqu'au jour où je la vis mordre jusqu'au sang un type bourré un peu trop collant, durant un concert à *El Corazon*. La seule expression que je lus alors sur le visage de Brooke fut du dégoût d'abord face à la vicelardise du type, puis face à sa faiblesse.

Brooke n'était pas du genre à avoir peur. J'aurais aimé en dire autant de moi.

L'homme prit une profonde inspiration. Sa main se détendit autour de la poignée de la sacoche. Je ne distinguai que sa nuque, mais j'étais certain qu'aucun signe de colère n'apparaissait sur son visage.

— Ce que je veux savoir, c'est ce qu'elle faisait dans le phare arrière cassé de ma voiture, garée sur ce parking-là.

Brooke posa les coudes sur le comptoir et le menton sur ses mains.

— Pas possible ! s'écria-t-elle.

Elle avait des yeux ronds et innocents, des lèvres roses parfaitement lisses. Sa queue-de-cheval blonde glissa sur son épaule, et, d'un air distrait, elle en enroula une mèche autour de son doigt. Brooke maîtrisait depuis longtemps le regard vide.

— Excusez-moi, je ne comprends pas. Pourquoi avez-vous mis une pomme de terre dans le phare arrière de votre voiture ?

— Je ne l'y ai pas mise : elle y était quand je suis arrivé.

Les yeux de Brooke s'arrondirent légèrement.

— Ça alors, quel mystère !

Elle s'éloigna du comptoir et abandonna son regard vide. Ses paupières retombèrent légèrement et sa bouche se releva d'un côté, signe de pure dédain démoniaque.

Elle croisa les bras.

L'homme rit, et je songeai que jamais un rire ne m'avait paru plus sinistre.

Ramon surgit depuis l'arrière du comptoir, se séchant les mains avec une serviette.

— Un problème ? demanda-t-il à Brooke sans quitter des yeux l'individu.

L'homme brandit la pomme de terre.

— J'ai trouvé ceci dans mon phare arrière brisé.

Ramon haussa les épaules.

— Que voulez-vous que j'y fasse !

— Si j'étais vous, je serais plutôt content, ajouta Brooke. Vous auriez pu avoir une amende pour vous être garé ici. Ne me dites pas que vous n'avez pas vu les panneaux tous les cinq mètres : « Réservé aux clients du Plumpy ! » « Stationnement à vos risques et périls ! » Non ? Nous ne sommes pas un parking privé, monsieur, nous sommes un établissement de restauration.

— Et vous servez des pommes de terre ! souffla l'homme.

Il posa les restes de la patate sur le comptoir.

Brooke haussa une épaule.

— Un morceau de pomme de terre dans un phare arrière s'enlève facilement.

Le type posa l'objet du délit devant Brooke puis se redressa en remontant ses épaules. Il pencha légèrement la tête.

— Allez me chercher le patron.

— Il est occupé, répondit Ramon.

Kevin ne sortait jamais de son bureau, sauf à l'heure de la fermeture ou en cas d'incendie au rez-de-chaussée — du moins c'était ce que nous avions constaté jusqu'à présent.

Les yeux de Ramon se baissèrent vers l'endroit où je me tenais caché sous la table. Il haussa légèrement les sourcils, et je secouai obstinément la tête pour lui faire comprendre de ne pas m'observer comme ça. Je ne savais pas qui était ce type, mais il me fichait une frousse bleue. La partie primitive de mon cerveau criait *prédateur* ! et je la croyais. En présence d'un prédateur, si tu bouges, t'es repéré, donc t'es foutu, et cet homme dans son costume chic pouvait faire de moi une seule bouchée.

Ramon détourna le regard, mais trop tard.

L'homme jeta un bref regard par-dessus son épaule, me scrutant rapidement dans ma cachette. Puis il reporta son attention vers le comptoir.

Je pris le temps d'expirer lentement, tout en essayant de stopper le tremblement de mes mains. Je croyais que l'homme ne m'avait pas vu.

Mais soudain, il pivota sur ses talons.

Ses pas résonnaient tandis qu'il se dirigeait vers moi. Je me recroquevillai tant que je pus, en vain. L'homme se pencha et m'attrapa par mon T-shirt, m'extirpant de dessous la table. J'entendis Ramon et Brooke crier quelque chose, mais impossible de comprendre quoi que ce soit. J'étais entièrement prisonnier des yeux marron fixés sur moi. L'homme me souleva du sol sans le moindre effort. Me retrouver suspendu entre ciel et terre était franchement désagréable, aussi attrapai-je ses poignets pour garder l'équilibre. Une sorte de décharge électrique me traversa, comme un choc glacial, et je les relâchai aussitôt.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? dit-il lentement.

— Je travaille, répondis-je.

Mes lèvres étaient sèches et craquelées.

Il resserra sa prise et m'attira vers lui. Pas vraiment envie d'être aussi près. Je déglutis avec peine.

— Pas ici, abruti. À Seattle.

— Mais j'habite à Seattle ! m'entendis-je articuler.

Il approcha son visage du mien, et j'agrippai de nouveau ses poignets. Le même choc me parcourut, un frisson qui remonta le long de mes bras, mais je tins bon. Déplaisant, certes, mais je ne voulais pas qu'il s'avance davantage. L'homme se mit à chuchoter.

— Tu vis ici et tu n'as toujours pas consulté le Conseil ?

— Pardon ?

— Quand tu as emménagé ici, tu aurais dû nous contacter, demander la permission...

Il regarda mon nom sur mon badge.

— ... Sam.

Bon sang, non seulement il était cinglé, mais en plus il me fichait une trouille bleue. Ça faisait beaucoup. Je repoussai ses poignets d'une main, tout en me penchant suffisamment en arrière pour dégager mon T-shirt de sa prise, et me retrouvai brusquement par terre.

— J'ai toujours vécu ici, dis-je, en parlant doucement, comme quand on s'adresse à quelqu'un de dérangé.

Je remis en place mon T-shirt.

— Je suis né ici, et je n'ai jamais entendu parler d'aucun Conseil.

— Je ne te crois pas, assura-t-il. Je le saurais.

Il avait une expression particulière, mêlée de dédain et d'intérêt.

— Ma mère a peut-être oublié de vous envoyer un faire-part !

Mes mains tremblaient. Je les enfonçai dans mes poches afin qu'il ne s'en aperçoive pas.

— Tout va bien ?

Kevin avait enfin émergé de son bureau.

Je ne le regardai pas, préférant ne pas quitter le type des yeux. Mon être entier aurait voulu fuir dans l'autre sens en hurlant, mais je le maintins sur place. Comment savoir quel était le meilleur choix ?

— Oui, chef, tout va bien.

Un moment passa pendant lequel l'homme resta immobile, les yeux rivés sur mon visage, impassible. Puis il grimaça. Le sourire qui s'épanouit sur ses lèvres me rappela soudain le vieux dessin animé *Grinch* qui passait à la télé tous les ans à Noël. Sourire autrement effrayant sur le visage d'un homme que sur celui d'un personnage de dessin animé.

Il se pencha et fit mine de remettre en place mon T-shirt.

— Tout va bien, répéta-t-il. Juste un malentendu...

Puis il se tourna vers Kevin, et son visage s'illumina en une expression plus chaleureuse.

— Une erreur de personne. Vous savez ce que c'est.

Kevin parut confus.

— Mon employé me dit que vous avez un problème avec votre voiture ?

En levant la tête, j'aperçus Franck planqué derrière Kevin, en bon traître. Les yeux ronds, il tenait toujours son balai à la main. Il me fit un petit signe.

Le type secoua la tête.

— Non, non. Ce n'est rien. Un simple malentendu.

Il se dirigea vers Kevin et lui tendit la main. Kevin semblait encore craintif, mais, visiblement, le contact physique avec cet homme ne lui procura pas la même sensation qu'à moi. À croire, même, que cette poignée de mains le détendait.

— Merci pour votre attention, dit l'homme.

Il tourna les talons mais, avant de sortir, il hocha la tête vers moi.

— Sam, dit-il simplement, comme s'il était mon ami, mais sans rien de sympathique.

C'était inquiétant, comme lorsque ma mère me parlait devant les autres sur ce ton qui révélait que j'allais passer un sale quart d'heure, une fois que nous serions seuls.

Je posai mon skate contre le mur le temps de remonter la fermeture Éclair de mon sweat-shirt. Après ces événements, pour le moins étranges, la dernière heure s'était

avérée déprimante. Ramon avait essayé ses blagues habituelles, et je m'étais efforcé de sourire, trop préoccupé en vérité pour m'en amuser. On avait demandé à Franck de se charger en grande partie du nettoyage. Il n'avait pas bronché, et il avait lavé, rangé et essuyé jusqu'à ce que tout soit impeccablement propre.

Bon sang, de quoi voulait parler ce cinglé à la Mercedes Grande Classe ? C'était quoi ce Conseil ? J'avais d'abord cru que ce type était dérangé, ou excentrique — il conduisait une vieille Mercedes quand même ! —, mais j'avais le souvenir du courant électrique froid dans mes bras. Et puis il avait évoqué ma naissance. Enfin, le lieu où j'étais né. Peut-être devrais-je appeler ma mère ?

Ramon éteignit les lampes les unes après les autres, et Franck, Brooke et moi sortîmes.

— Alors, quoi de sympa ce soir ? dit Ramon.

Franck s'éclaircit la gorge et sortit un paquet de DVD de son sac en bandoulière.

Ramon les prit et commença à lire :

— *Beast Master, Dragon Slayer, Conan*. Franck, si je ne me trompe, ils ont un thème commun, non ?

— Des gars en sueur et en string, c'est ça ? suggéra Brooke.

— Ma sexualité se porte bien, je peux tout à fait m'éclater avec un bon film de gladiateurs, répondit Ramon — il brandit le DVD *Conan*, et Brooke admira l'Arnold scintillant sur la couverture. Mais c'est pour Franck que je m'inquiète.

— Tu es un marrant, toi ! s'exclama Franck. Tu devrais être comédien.

Il tendit le bras vers lui comme s'il présentait une vedette.

— Mesdames et messieurs, voici Ramon l'Antipathique !

— Redondant ! fit remarquer Ramon en lui rendant les DVD. Tous les comédiens sont antipathiques.

— Je sais ce que nous allons faire ce soir, interrompis-je.

Brooke émit un petit rire.

— Eh bien, les gars, ce sera sans moi !

— Vraiment ? C'est les films les moins machos de ces derniers mois, dis-je.

— Je t'en prie, j'ai vu *Conan*, dit-elle. Il jette une nana dans le feu.

— Exact, intervint Ramon. Mais c'est parce qu'elle le lui demande.

— Génial !

Elle fouilla dans sa veste et en sortit un jeu de clés.

— Je vous retrouve plus tard, les gars, OK ?

Elle nous adressa un sourire éclair accompagné d'un geste de la main, puis se dirigea vers sa voiture.

Franck la suivit du regard. J'ai cru qu'il allait baver. De mon côté, je voulais juste m'assurer qu'elle monterait dans sa Coccinelle VW bleue sans encombre. Cette soirée m'avait rendu un peu parano. Brooke s'installa au volant et, avant de quitter le parking, nous gratifia d'un coup de klaxon et d'un autre petit signe.

Nous nous avançâmes vers la Jetta blanche de Franck. Celui-ci ouvrit le coffre pour que Ramon et moi y déposions nos skates. Je m'apprêtais à le refermer, quand je perçus un mouvement derrière moi. Je pivotai. Un individu marchait dans ma direction. Plutôt

grand. Certes, je suis de taille moyenne et, à côté de nombreux hommes, je me sens petit. Mais certains types donnent aux autres l'impression de ne pas être plus grands que des shetlands. Et celui-ci en faisait partie : immense, musclé, branché, classe. Du genre à se regarder dans la glace pour vérifier ses abdos. Il avait le teint hâlé et marchait un peu comme ces militaires qu'on voit dans les films de propagande de l'armée, en train d'escalader des parois rocheuses ou de courir le long d'une plage. Le genre de mec qu'on n'a pas envie de croiser dans un bar.

Il s'approcha de la voiture et, sans aucun doute possible, de moi. Du coin de l'œil, j'aperçus Ramon et Frank qui nous observaient.

— C'est toi, Sam ? demanda le type.

Vu la tournure de la journée, j'avais à moitié envie de lui répondre. Mais impossible de trouver autre chose à dire que :

— Ouais.

— C'est Douglas Montgomery qui m'envoie.

— Je suis censé le connaître ?

Il me sourit — pas tant un sourire qu'un éclair émaillé de dents.

— Bien sûr.

— Mouais, et ben c'est pas le cas.

— Pourtant tu devrais te souvenir de lui.

— Non, sûr et certain. Mon agenda affiche complet, mais je vérifierai avec mon secrétaire. Ramon ?

— Complet, confirma Ramon.

Je fixai les yeux marron du grand type, essayant de ne pas fléchir.

— Dis à ton patron de repasser un peu plus tard.

Et là, je fis quelque chose de stupide : je lui tournai le dos. J'entendis alors un grognement grave et profond, et l'instant d'après, j'étais violemment frappé et soulevé du sol. En retombant par terre, j'essayai au mieux de protéger ma tête et me laissai glisser le long du parking — heureusement que je portais un jean et un sweat à capuche. J'étais sûr que j'allais bientôt recevoir un autre coup. Et c'est ce qui arriva. Quelque chose me frappa alors dans le dos et me fit atrocement mal. Quelque chose de terriblement pointu et brillant.

Puis une main m'attrapa par le col de mon sweat et me resouleva du sol. J'oscillai entre ciel et terre et mon agresseur déplaça sa prise jusqu'à ma gorge. C'était mauvais signe.

Il se pencha vers moi, l'air fâché. Me rapprocha encore de son visage. Je vis ses narines frémir comme s'il humait des odeurs. Il avait les pupilles dilatées. À coup sûr, une montée d'adrénaline. D'après moi, il manquait de self-control. Je pris garde de ne pas bouger, ignorant mon corps rompu et la brûlure dans mon dos. Bon sang, que m'avait-il fait ?

Suspendu ainsi, je m'efforçai de paraître zen. La peur ne ferait qu'aggraver la situation, c'était certain, et je ne devais pas me mettre en colère, ou bien ce type essuierait le sol avec ma carcasse. Les muscles endoloris, je fis mine d'être serein, attendant le mouvement suivant.

— Tu as un peu la même odeur que lui... dit-il d'une voix devenue rauque.

— Que qui ?

L'armoire à glace me fit une prise vicieuse.

— Que la tombe, fit-il. Que la mort froide.

— Merci.

Ce type me fichait une trouille bleue. Je n'osai pas lui dire qu'il sentait la viande. De toute façon, je ne le pouvais pas. L'état de choc dans lequel j'étais m'aidait au moins à rester silencieux et à contrôler mes manières. Il allait peut-être me reposer à terre. Ou bien Ramon et Frank allaient se jeter sur lui par derrière. Ben voyons, d'une pierre trois coups : il serait trop content de nous étrangler tous en même temps. À l'avenir, il me faudrait choisir des amis plus costauds.

— Et le sang, ajouta-t-il. Tu as l'odeur du sang.

Mon pouls commença à s'emballer, malgré mes efforts pour demeurer calme. Normal, face à un géant baraqué qui me parlait de mon sang avec tellement, mais tellement de plaisir. J'allais mourir sur le parking du Plumpy, et rien n'y ferait. Non ! Je n'allais pas rester suspendu en l'air et mourir bêtement.

Je me mis à lui hurler au visage avec toute la force de mes poumons, en m'agrippant à ses poignets. Je cognai des pieds dans tous les sens pour me dégager.

Le type se mit à rire, mais je continuai de cogner.

C'est alors que j'entendis Ramon crier :

— Baisse-toi !

Je fis de mon mieux, mais, avec les mains du type autour de ma gorge, je ne pus que me pencher en avant.

Il y eut un bruit affreux de craquement tandis que Ramon tapait mon assaillant à la tête avec sa planche de skate, la cassant net. Le type relâcha sa prise et pivota sur ses talons pour jauger son adversaire. J'en profitai pour me dégager tant bien que mal. Pour la deuxième fois en quelques minutes, je heurtai le trottoir.

Entendant un moteur de voiture, je me retournai et vit la Jetta de Franck reculer et foncer vers nous. Je roulai par terre et me remis debout. Mon agresseur ne bougea pas alors que Frank arrivait sur lui. Le type serra le poing et donna un coup sur l'arrière de la voiture. Un poing de dingue ! La Jetta s'arrêta net. L'homme tourna vers Franck son sourire effrayant. D'un bond, j'attrapai la poignée de la portière et m'engouffrai dans la voiture en même temps que Ramon.

Franck était comme pétrifié, les yeux fixés sur l'arrière de la Jetta.

— Roule ! hurla Ramon en claquant des mains pour le faire réagir.

Frank appuya à fond sur la pédale. Il y eut un crissement de pneus et un bruit de tôle arrachée, puis la voiture franchit un petit terre-plein en ciment avant de s'élancer dans la rue déserte. Je ne quittai pas l'homme du regard : il tenait à présent entre ses mains le pare-chocs rouillé de la Jetta. Je le vis le balancer par-dessus son épaule comme s'il s'agissait d'un vulgaire morceau de carton.

— Vos ceintures !

La voix de Frank frisait l'hystérie.

Je cessai d'observer le type et me recroquevillai sur mon siège pour attraper la

ceinture de sécurité. Mais le mouvement fit souffrir chacun de mes muscles et un cri m'échappa. J'avais si mal au dos qu'il m'était impossible de m'adosser.

Ramon pivota en cliquant sa propre ceinture et me jeta un coup d'œil.

— Ça va, Sammy ?

— Qu'est-ce qui se passe, Ramon ? Bon sang, c'est quoi cette histoire ? Quelqu'un a dessiné une cible sur mon front, ou quoi ?

— Là, tout de suite, ce qui m'inquiète surtout, c'est cet espèce de monstre fou derrière nous. À ton avis, il était défoncé au PCP^{[f1](#)} ou un truc de ce genre, non ? T'as vu ça, il a déchiré le pare-chocs de Frank ! Je suis à peu près sûr qu'il ne va pas en rester là.

— Moi aussi.

Je fermai les yeux et essayai de trouver une position à peu près confortable. En vain. Frank aurait besoin d'un nouveau pare-chocs, Ramon d'un nouveau skate. Et je ferai le point sur mon état, une fois chez moi. Brooke, au moins, était partie avant que ça se gâte.

^{[f1](#)} La phéncyclidine ou PCP est un psychotrope hallucinogène.

CHAPITRE 2

CERTAINES CHOSES QUE JE PRÉFÈRE

Douglas mit son clignotant à gauche et se carra dans son siège avec délectation. Peu de choses sur cette terre étaient aussi délicieuses que ces fauteuils au cuir souple et doux. Si ce genre de luxe était un péché, alors il se ferait une joie d'aller en enfer en dansant !

Il scruta l'obscurité devant la maison, habituant ses yeux à la pénombre. La Coccinelle qu'il suivait au ralenti se gara dans l'allée. Il observa la fille en sortir. Il lui laisserait le temps de s'installer, de se poser. Cela lui permettrait de se préparer. Michael aurait mieux convenu pour cette mission, certes. Mais comme il avait échoué lors de la dernière — une simple corvée de messenger, en plus ! —, Douglas avait décidé de se débrouiller seul. S'il ne pouvait pas lui faire confiance pour insuffler une peur bleue à ce Sam, il ne pouvait se fier à lui pour ça. Il fallait du doigté pour démêler ce sac de nœuds.

Douglas laissa échapper un soupir. Le proverbe disait vrai : on n'était jamais mieux servi que par soi-même. Non qu'il se souciât que Michael mette le gamin K.O. La violence ne dérangeait aucunement Douglas. Non, ce qui l'ennuyait, c'était le manque de sang-froid de Michael. Il laissait la violence monter trop vite en lui. Douglas avait voulu essayer d'amadouer Sam, d'abord. Le plan B, eh bien, c'était pour le cas où Sam ne se laissait pas faire. Il détestait qu'on lui force la main. Et il détestait les surprises. Douglas rongea d'un air distrait l'ongle de son pouce. Comment avait-il pu rater un nécromancien, de surcroît doté de si peu de pouvoirs ? S'il avait raté ce garçon, qu'avait-il raté d'autre ? Face à cette pensée désagréable, Douglas haussa les épaules. Une chose était certaine : s'il l'avait découvert plus tôt, il s'y serait pris autrement. Il aurait modelé le gamin à son image et lui aurait gentiment soutiré ses pouvoirs au lieu d'avoir recours à la force pour faire le boulot.

Douglas regarda la fille déverrouiller la porte d'entrée. Le passé était le passé, il ne servait à rien de ruminer. Il n'allait pas mettre de gants, il fallait qu'il donne une petite leçon à ce Sam, fort peu courtoise il est vrai, en guise d'avertissement. Dommage, certes. Mais un nécromancien non répertorié risquait d'apporter toutes sortes d'ennuis. Mieux valait le remettre à sa place tout de suite.

Cette petite tête de mule mentait, c'était évident. Comment pouvait-il prétendre ne rien savoir ? La nécromancie n'était pas un pouvoir qu'on ignorait. Douglas se souvenait très bien du premier esprit qu'il avait vu alors qu'il était enfant.

À l'époque, il n'avait pas bien compris ce qu'il était venu faire chez sa tante Carol. On

lui avait juste dit de rester tranquille et de mettre ses vêtements qui le grattaient. Comme il s'apprêtait à tirer sur son col pour la troisième fois, sa mère, le regard sévère, saisit son poignet pour l'en empêcher. Puis elle recommença à s'éventer, une main posée sur son ventre arrondi. Il allait protester, quand il aperçut tante Lynn qui fronçait les sourcils. Alors il referma la bouche, baissa la tête et essaya de se faire le plus petit possible.

Il s'ennuyait. Il regrettait qu'il n'y ait pas d'autres enfants avec lesquels jouer. Les adultes étaient occupés à crier et à parler, et s'ils s'approchaient de lui, c'était pour saluer sa mère. Ayant repéré un plateau avec des biscuits à l'autre bout de la pièce, il jeta un discret coup d'œil à sa mère. Elle était en pleine discussion, ses cheveux bouclés étaient trempés de sueur et le mouvement de son éventail n'y changeait pas grand-chose. Il s'esquiva en silence et se posta devant les biscuits, cherchant ceux au gingembre, ses préférés. Il en fourra un dans sa bouche et d'autres dans ses poches. Puis il tourna les talons, manquant de heurter un petit garçon au visage triste.

— Falut, Farlie, dit-il, faisant jaillir de sa bouche un nuage de miettes.

Douglas regarda rapidement autour de lui. Heureusement personne n'avait rien remarqué. Sinon, on ne l'aurait jamais autorisé à revenir dans le petit salon.

Charlie lui adressa un petit signe. Sa peau était légèrement pâle, et Douglas fut surpris que son cousin ne porte pas ses vêtements qui grattaient.

— Ta mère va te gronder si elle te voit ici en pyjama, Charlie.

Celui-ci se contenta de hausser les épaules avant de se diriger vers le salon. Le visage de Douglas s'illumina.

— Tu veux jouer aux camions ?

L'instant d'après, sa mère vint le voir pour lui demander ce qu'il faisait.

— C'est très impoli de faire autant de bruit dans un moment pareil.

— Je vous demande pardon, mère, répondit Douglas. J'étais en train de jouer avec Charlie.

Une expression de culpabilité mêlée de tristesse apparut sur le visage de son cousin. Douglas se sentit mal à l'aise. Il ne voulait pas que Charlie se fasse gronder, d'autant qu'il était encore en pyjama.

— C'est ma faute. On va faire moins de bruit.

Sa mère blêmit.

— Qu'est-ce que tu as dit, mon chéri ?

— Je ne veux pas que Charlie se fasse gronder.

Il baissa les yeux en se mordillant la lèvre inférieure et essaya de prendre un air contrit. Ainsi il éviterait sûrement de se faire gronder.

— Je faisais trop de bruit.

Sa mère s'agenouilla devant lui.

— Mon cœur, dit-elle doucement, sais-tu pourquoi nous sommes ici ?

— J'ai promis de me tenir tranquille.

Elle secoua la tête et se pencha vers lui, prenant son menton dans sa main délicate.

— Non, je veux dire, comprends-tu pourquoi nous sommes venus aujourd'hui chez tante Carol ?

Douglas leva les yeux vers elle. Elle essuya une miette sur sa joue avant de relâcher

son visage.

— Dougie, Charles est tombé malade. Très malade.

Elle fit une pause.

— Et... et donc, il ne pourra plus jamais jouer avec toi. Charles est parti au ciel.

Douglas observa sa mère. Son visage était ouvert, honnête. Elle ne mentait pas. Pourtant il voyait Charlie dans la pièce, à côté de lui. Mère se trompait. Il la dévisagea, tâchant de trouver quoi dire.

— Qu'y a-t-il ?

Sa mère semblait troublée. Douglas pointa un doigt vers Charlie, assis à deux mètres d'elle dans son pyjama à rayures bleues.

— Il est là ! Tu ne le vois pas ?

Sa mère regarda, mais il était clair qu'elle ne le voyait pas.

— Tu... tu..., bafouilla-t-il, tu ne le vois pas ?

Douglas se tourna vers Charlie, qui haussa les épaules et montra du doigt les camions miniatures. Sa mère lui caressa la tête, le regard empli de désarroi. Elle ne le croyait pas. Pour Douglas ce fut une cruelle déception. Alors qu'elle partait rejoindre son père, il retourna à ses camions.

Elle avait à peine disparu que tante Lynn s'avança vers lui, calmement.

— Comment est habillé ton cousin, Douglas ?

Douglas fronça les sourcils.

— Il porte son pyjama à rayures bleues, répondit-il, de petits nuages de buée s'échappant de sa bouche.

Il avait un peu peur de tante Lynn. L'air autour d'elle était constamment glacé.

— Tu ne vas pas le gronder, n'est-ce pas ?

— Non, mon enfant. Je ne le gronderai pas.

Elle se pencha vers lui et toucha son visage. Douglas se figea. Il ne se souvenait plus quand tante Lynn l'avait touché pour la dernière fois. Mais il savait qu'il n'avait pas aimé ça. Elle lui sourit et tapota sa joue. Douglas apprécia encore moins son sourire.

Quelques jours après les funérailles, tante Lynn proposa de l'emmener. Ses parents s'étaient facilement laissé convaincre. Ils avaient discuté de cette éventualité les jours précédents, la plupart du temps quand ils pensaient que Douglas dormait. Celui-ci n'arrivait pas à croire qu'ils aient pu même envisager d'accepter la proposition. Il s'était attendu à ce que sa mère oppose un « non » catégorique à tante Lynn. Mais ce ne fut pas le cas, et il crut que sa poitrine allait exploser. Qu'avait-il fait de mal ? Pour la première fois, Douglas prit conscience que ses parents craignaient quelque chose. Ils avaient peur de tante Lynn. Et maintenant, ils avaient peur de lui.

Une semaine après, sa valise était prête.

Au début, il avait pleuré, mais finalement, tout s'était passé pour le mieux. Tante Lynn avait expliqué que les gens comme lui étaient rares. Ils devaient être entraînés — lui aussi devrait être entraîné — et sa tante s'en chargerait. Laissés à eux-mêmes, lui avait-elle dit, les gens de leur espèce pourraient s'autodétruire. Devenir fous. Détruire les autres par accident. Elle l'avait aidé à comprendre l'inutilité de ses parents, leur faiblesse, et comment, en restant auprès d'eux, lui-même serait devenu un faible. Tante Lynn avait été

très claire sur ce point. Sans elle, Douglas ne serait jamais rien. Elle ferait quelque chose de lui. Elle en ferait quelqu'un.

Elle lui avait tout appris : le calcul et les règles avec Sun Zi, Aristote, et Machiavel. Et tandis qu'il suivait tante Lynn partout à travers le pays, il avait commencé à se rendre compte de quelque chose : il n'était pas le seul à avoir peur d'elle. Quand tante Lynn entrait dans une pièce bondée, les gens s'écartaient sur son passage, comme la mer Rouge dont il avait entendu parler par le prédicateur à l'église. Douglas n'était pas dupe : tante Lynn n'était pas proche de Dieu comme l'était Moïse. Non, les gens paraissaient agir ainsi malgré eux, comme s'ils reculaient à la vue soudaine d'un serpent apparu sur leur chemin. Au plus profond de leur inconscience, ils reconnaissaient en tante Lynn un prédateur. Douglas avait pensé que cela aurait eu plus de sens si tante Lynn s'était fondue dans la foule. Il est toujours plus facile d'attraper sa proie quand on ne lui apparaît pas tout de suite comme un prédateur. Mais Douglas s'était bien gardé de le dire à sa tante.

À la même époque, elle avait évoqué la malédiction familiale. C'est ainsi qu'elle l'appelait, une malédiction. Mais elle en parlait avec une affection particulière. Dit de cette façon, Douglas était en mesure de comprendre. Tante Lynn devait sa santé extraordinaire à la malédiction qui la gardait en vie depuis très, très longtemps.

À l'âge de seize ans, Douglas avait appris tout ce que sa tante avait à lui enseigner. Il savait invoquer les esprits et parler avec eux. Il savait invoquer la mort. Et il était devenu puissant, bien plus que sa tante ne l'était. Celle-ci avait commencé à s'en rendre compte, vers la fin. Mais Douglas, à cette époque, avait parfaitement retenu ses leçons en matière de cruauté. Et il avait remarqué que son professeur était bien trop confiant. Apathique même. Tante Lynn n'avait jamais senti le sédatif dans son sherry, et elle ne s'était pas réveillée quand il l'avait éventrer pour lui voler son don. Il s'était agenouillé là, couvert du sang de sa tante, le poignard toujours en main, ivre de son pouvoir, et n'avait pu s'empêcher de penser qu'elle aurait été fière de lui. Il était devenu le parfait disciple.

Douglas n'était plus un faible.

Bon, songea-t-il, il avait remis les choses en ordre, encore une fois. Après tout, n'était-il pas le numéro un ? C'était lui qui représentait le Conseil, et Sam n'avait pas le droit d'être ici. Douglas allait lui apprendre à contrôler son don. Il ne devait pas donner au Conseil une seule raison de l'écarter de son rôle de chef. Et un nécromancien indépendant était une très bonne raison. Si l'entraînement ne s'avérait pas concluant, il le tuerait. Il y avait un avantage dans les deux solutions. Si tout se passait bien, Douglas aurait un autre serviteur qui marcherait à sa botte. Si ce n'était pas le cas, eh bien, il avait toujours ce couteau, et il lui suffirait de prendre le pouvoir du gamin, faible ou pas, peu importait. Comme on dit, les petites ruisseaux font les grandes rivières.

Il ferait d'abord comprendre au gamin — Sam, d'après son badge — qu'il ne plaisantait pas. Ceci dit, il le lui avait déjà prouvé, non ? Michael avait pris un peu d'avance sur le plan, mais son message en principe avait dû être clair. Douglas cependant ne devait pas surestimer le niveau de compréhension de Sam. De nos jours, les écoles publiques négligeaient d'apprendre aux élèves comment penser par eux-mêmes. Il devait donc lui

adresser un message plus personnel.

Douglas sortit de sa voiture — où il était resté à ruminer, il devait bien l'admettre — et referma la portière tranquillement. Il franchit les quelques mètres le séparant de la Coccinelle bleue aperçue plus tôt au Plumpy, histoire de vérifier si quelqu'un d'autre s'était garé à côté. Non : la Volkswagen stationnait seule dans l'allée. Il sourit et se mit à chanter gaiement pour lui-même : « *Rains drop on roses and whiskers on kittens. Bright copper kettles and warm woolen mittens, People in terror groveling before me, these are a few of my favorite things...* »

Puis il fit demi-tour et alla chercher sa sacoche.

CHAPITRE 3

DES COLIS FICELÉS ET ENVELOPPÉS DE PAPIER KRAFT

Je vis dans un petit studio, même si je n'en aie pas vraiment les moyens. Quand je l'ai loué, j'ai expliqué qu'ainsi je pourrais aller en vélo à la fac et qu'en plus je serais suffisamment loin de Frat Row, le quartier de Seattle que je détestais le plus et où j'espérais ne jamais vivre. Le coin était agréable, avec beaucoup d'arbres et un petit parc. Et malgré le revêtement en béton gris de mon immeuble, mon appartement était plutôt sympa.

Du jour où je devins un type paumé, mes explications ne tinrent plus debout, et ma bourse d'étudiant fut supprimée par la même occasion. Je ne mangeais plus que de la junk food du coup, dont tant de gens meurent d'envie.

Une fois dans l'entrée de l'immeuble, je puisai du réconfort dans la tranquillité ambiante et me félicitai d'avoir toujours aidé madame Winalski à monter ses courses. Ainsi, lorsqu'elle me vit sortir de l'ascenseur tout égratigné, amoché, sale et déjà bleuisant, elle ne se précipita pas pour appeler la police. Il ne faut jamais refuser les petits réconforts de la vie quand ils se présentent.

— Sam, mon petit, tu as l'air plus crasseux qu'une baignoire dans un bordel.

— Ce n'est pas très délicat, madame W., répondis-je.

Elle leva les yeux vers Franck et Ramon derrière moi.

— C'est quand même pas un de tes petits copains t'aurait frappé, non ?

Elle pointa son long doigt délicat vers mes amis.

— Sam est un gentil garçon, les sermonna-t-elle, et s'il ne vous dénonce pas à la police, moi, je le ferai.

— Je vous remercie, intervins-je. Vraiment. Mais je ne suis ni homo ni victime de violence domestique.

Madame Winalski chercha ses clés dans son sac.

— Tu m'inquiètes, mon petit Sam. J'ai soixante-dix ans et j'ai eu le temps d'en voir d'autres, crois-moi, mon garçon. Tu es jeune, profite-en.

Elle prit ses clés dans une main et tapota ses cheveux courts.

— Comment me trouves-tu ?

— Super, madame W.

Madame Winalski était devenue veuve assez jeune. Elle m'avait raconté qu'elle avait passé beaucoup de temps à s'occuper de son mari malade. Depuis sa mort, elle rattrapait le temps perdu, me disais-je. Le jeudi soir, elle faisait du karaoké. Le mercredi, elle entraînait l'équipe locale de roller. Je ne savais pas très bien en quoi ça consistait, mais

j'avais bien envie d'aller y jeter un œil juste pour l'entendre crier des obscénités. En fait, elle sortait presque tous les soirs. Avec elle, j'avais l'impression de me sentir vieux.

— Tu es un gentil garçon, fit-elle.

Elle nous adressa un signe et se dirigea vers l'ascenseur.

— À bientôt, et ne veillez pas trop tard.

Je lui fis un geste en retour et j'ouvris la porte de mon appartement. La lumière me fit cligner des yeux et, avant d'entrer, je scrutai la pièce. J'étais encore choqué par notre agression. Franck et Ramon me suivaient.

— Elle a l'air adorable, fit remarquer Franck.

— Eh, vieux, fit Ramon, c'est quand même pas ta voisine de soixante-dix ans qui te dit à quel heure tu dois aller au lit ?

— Que veux-tu que j'y fasse ? C'est une vieille dame qui s'inquiète, c'est tout.

J'essayai de prendre un air enjoué, mais je devais surtout avoir l'air las.

Par habitude, Ramon se baissa pour ranger son skate à côté de la porte. Il y avait une trace sur le mur à l'endroit où il le posait toujours. Il laissa échapper un soupir.

— Tu es bon pour m'offrir un nouveau skate, Sammy.

Ses mains se mirent à trembler tandis qu'il fixait le mur.

— Je ne me plains pas. Tu le sais.

Il resta silencieux un moment, les yeux braqués sur l'emplacement vide.

— Mais le mien est complètement foutu.

J'étais d'accord pour remplacer le skate, même si nous savions tous deux que je n'avais pas un sou. Peut-être pourrais-je lui prêter le mien pendant un temps. On verrait ça demain matin. Après la soirée que je venais de passer, j'avais projeté de dormir avec le mien. Les skates pouvaient devenir des armes formidables, comme Ramon l'avait prouvé plus tôt. J'aurais dû avoir une batte. Une grosse batte en métal. Et un chien. Un énorme, du genre à bouffer les gens dont la tête ne lui revient pas. Avec la rage. Qu'est-ce que je racontais, là ? Je ne pouvais déjà pas subvenir à mes besoins, alors un chien. Et merde, j'avais pas les moyens d'acheter une batte non plus.

Je me laissai tomber dans mon fauteuil. Mais à peine mon dos toucha-t-il le dossier que je poussai un cri aigu. Je dus me pencher en avant pour soulager la douleur. Ramon ôta ses chaussures et s'affala sur la banquette pendant que Franck parcourait mon appartement. Je l'entendis qui inspectait méthodiquement les toilettes, puis le dessous de mon lit. Il me vit l'observer tandis qu'il quittait la chambre, et rougit.

— Juste pour vérifier, se justifia-t-il.

Vérifier quoi exactement, je ne voulais pas savoir. Je me sentais stupide de ne pas l'avoir fait moi-même.

— Tu ne crois pas qu'on devrait t'emmener à l'hôpital ? demanda Frank en tirant sur sa chemise. Ou chez les flics ? Si, c'est ça, on devrait aller voir les flics.

— Et qu'est-ce qu'on leur dira ? aboyai-je. Qu'un type m'a raconté des trucs insensés et qu'un autre a cassé net ton pare-chocs ? Et qu'ensuite, on lui a foncé dessus en voiture ? Non, je ne crois pas.

Je me passai la main sur le visage.

— Les flics penseront que ton pare-chocs était rouillé et qu'il est tombé, qu'est-ce que

tu crois !

— Mais tu as été agressé ! reprit Frank en continuant à tirer nerveusement sur sa chemise.

S'il continuait ainsi, il n'aurait bientôt plus rien à se mettre.

— En plus, c'est lui qui a commencé !

— Pour être juste, intervint Ramon en tapotant le coussin qu'il glissa sous sa nuque, nous aussi, on l'a agressé. Et les flics auront du mal à dépatouiller le truc, à savoir qui a commencé.

Il se rallongea sur la banquette.

— Pas facile à savoir, en fait.

— Mais...

Frank nous regarda tous deux d'un air plaintif avant de lâcher :

— Tu as été agressé, quand même... !

— Ouais, et je ne veux plus jamais vivre ça, ajoutai-je en me frottant les tempes.

Je crains un peu les flics, c'est vrai. Mais encore plus le chauffeur de la Mercedes Grande Classe. Sur le chemin du retour, j'avais fait défiler dans ma tête les derniers événements et j'en étais arrivé à la conclusion que la partie perdue de patate-hockey était clairement liée à la suite de la soirée. Le type de la Mercedes Grande Classe était certainement Douglas Montgomery dont l'autre baraqué m'avait parlé. Ça avait plus de sens de connecter ces deux événements — aussi bizarres soient-ils — que de les isoler. Quoi qu'il en soit, m'allonger était ce que j'avais de mieux à faire pour le moment.

— Je suis d'accord avec Sammy, dit Ramon. Je pense que parler de ces types aux flics ne fera qu'empirer les choses.

— Mais...

— Réfléchis un peu, Frank. Si tu étais flic, qui croirais-tu ? Nous, ou le type au costume chic avec un phare arrière cassé ?

Frank s'affala sur une chaise. Il semblait encore plus décomposé que l'instant d'avant. À court d'arguments. Ramon lui donna une tape sur l'épaule.

— Je vais prendre une douche, dis-je en me levant avant que Frank ne reprenne souffle.

C'est tout ce que je désirais, me laver de cette journée. Il n'y avait pas que ça sur la liste de mes envies, certes, mais rien ne me paraissait meilleur qu'une douche. Si Ramon avait envie de parler de la soirée, eh bien il attendrait.

Le calme de la salle de bains était réconfortant. C'était bon d'avoir un moment seul et de laisser voguer ses pensées. Pour dire la vérité, vu la taille de ma salle de bains, je ne pouvais guère y faire autre chose que ça. Le lavabo beige était collé aux toilettes, et je devais fermer la porte pour accéder à la douche. Il y avait parfois des avantages à être maigrelet. Un type un peu plus épais n'aurait pas tenu dans cette pièce. J'examinai mon visage dans la glace et fus surpris que madame Winalski n'ait pas appelé les flics. J'avais des taches de cambouis sur ma chemise, qui était en lambeaux, sans parler des déchirures qui avaient effacé mon nom du badge. Ma figure était couverte de bleus et mes joues de vilaines égratignures.

J'essayai d'ôter ma chemise. Le sang l'avait collée à ma peau. Je la tirai d'un coup sec

et le regrettai aussitôt. En me tortillant légèrement, je parvins à voir mon dos dans le miroir. De longues marques rouges sang allaient de mon épaule jusqu'aux reins, comme si la patte d'un chat géant m'avait labouré la peau. Je me rassurais en me disant que le sang, la saleté et les griffes faisaient paraître la blessure pire qu'elle ne l'était en réalité. Ou, du moins, je l'espérais.

Je fourrai ma chemise dans le panier de linge sale et me faufilai dans la douche. Je laissai l'eau couler jusqu'à ce qu'elle devienne froide. Mais cela ne m'aida guère. Avant la douche, j'étais en proie à la peur, épuisé, l'esprit confus. Après, j'étais exactement le même, de surcroît gelé et trempé.

J'enfilai un caleçon propre et un jean, puis je rejoignis les autres. Frank était recroquevillé dans un coin devant mon ordinateur, une main sur mon skate, tandis que Ramon feuilletait son livre de biologie en buvant des gorgées à la flasque que je lui avais offerte à son dernier anniversaire. Les rideaux étaient tirés, et ils avaient poussé mon fauteuil contre la porte. Bienvenue à la Casa de Sam, où les soirées sont légendaires ! Je m'éclaircis la gorge.

— Hum... l'un de vous pourrait-il me faire un pansement ?

Entre les deux, le choix était facile. Seul Ramon aurait une petite idée de ce qu'il fallait faire. Il avait récolté un A en biologie. D'ailleurs, il m'avait soigné chaque fois que je m'étais ramassé en skate. Frank, c'était... Frank. Je doutais qu'il ait une aptitude particulière en quelque domaine que ce soit.

Ramon prit ma trousse de secours dans le placard pendant que je m'asseyais devant la table de la cuisine. La plupart des garçons de mon âge n'avaient pas de trousse de secours, et la mienne était vraiment unique. Pas d'aspirine ni d'alcool. Ma mère n'avait rien contre la médecine moderne, mais ce n'était pas ce qu'elle préférait. Ramon avait suffisamment fréquenté ma famille pour connaître les différents onguents et poudres de ma pharmacie. Ce qui n'était pas le cas de Frank. Il quitta cependant l'ordinateur et s'approcha.

— Ça sent bon, dit-il en prenant un flacon que Ramon avait sorti. C'est quoi ?

— De l'huile de théier, des clous de girofle, et je ne sais plus quoi. Ce sont des antiseptiques naturels. La mère de Sam est une hippie.

— Elle est herboriste, précisai-je. Elle a préparé les mêmes flacons pour toi et ta famille.

Et pour plein d'autres gens. Ma mère tenait une petite boutique où elle vendait des préparations à base d'herbes. Celle avec laquelle Ramon me nettoyait le dos, on la trouvait à 12,99 dollars *via* Internet sur HerbaciousPlanet.com.

— Ouais, ça prouve juste qu'elle s'y connaît.

Ramon me nettoya le dos puis me tendit la fiole. Je désinfectai les éraflures de mon visage pendant qu'il s'occupait du pansement.

— Ton dos n'est pas beau à voir, Sam, fit Ramon.

Il m'appelait Sammy depuis que nous étions petits, mais il avait tendance à retirer le « y » final quand il était sérieux, chose rare.

Je ne m'en faisais pas. C'était propre maintenant, et je ne craignais pas que ça s'infecte. Je devais juste surveiller les plaies. C'était plus la façon dont on m'avait marqué le dos qui m'inquiétait.

Ramon sembla suivre le fil de mes pensées.

— Est-ce que l'un de vous a vu un couteau ?

Je reposai le flacon de désinfectant sur la table plus fort que je ne l'aurais voulu.

— Non.

Je pris une profonde inspiration pour essayer de relâcher un peu la tension interne.

— J'étais trop occupé à me faire botter les fesses !

Ma voix trembla un peu. Je respirai de nouveau lentement puis je m'éclaircis la gorge :

— Et vous, vous avez vu quelque chose ?

Frank secoua la tête. Ramon déchira un morceau de bande antiseptique et lui tendit le rouleau.

— Je n'ai rien vu. Il bougeait vite. Très vite.

Il posa la bande sur mon dos, l'enroulant autour de mon torse.

— Si je n'avais pas été là, je croirais que tu as été attaqué par un animal, ajouta-t-il.

— Ça fait comme des marques de griffes, hein ? demandai-je.

Ma voix tremblait encore. J'avais besoin de me secouer. Être sous le choc ne me réussissait pas.

— On devrait appeler les flics, répéta Frank.

Ramon et moi nous tournâmes de concert vers lui. Frank se balançait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Non, fis-je en secouant la tête.

Ce geste m'arracha une grimace. On ne se rend compte de la quantité de muscles rattachés au dos que le jour où ils nous font mal.

— Pas de flics. Ramon a raison. Ça ressemble trop à des griffures d'animal.

Je me levai lentement de la chaise.

— Je ne tiens pas à être la risée d'un commissariat. Et je ne tiens pas non plus à provoquer de nouveau la colère de ces types.

Frank m'observa en battant des paupières.

— C'était un avertissement, expliquai-je. Pas envie de savoir ce dont ils sont capables quand ils deviennent vraiment fous.

Frank sembla sur le point de s'évanouir.

— Oh...

Je lui tapotai l'épaule.

— Ne t'en fais pas. Je sais bien que tu essaies de nous aider.

— Et tu l'as fait, ajouta Ramon. Tu as eu la géniale idée de nous sortir de là en voiture.

Frank sourit.

— Sûrs, l'un et l'autre, que vous n'avez jamais vu ces types avant ? demanda Ramon en s'affalant sur une chaise.

— Archi sûr...

J'attrapai des bières dans le réfrigérateur et en lançai une à Ramon et une autre à Frank. Puis j'en ouvris une en faisant sauter le bouchon sur le rebord du bar.

— J'ai déjà vu des types se mettre en colère, déclara Ramon en buvant une gorgée, mais d'habitude, c'est parce qu'on l'a ouvert en premier.

— Je sais. C'est une énigme.

Je bus la moitié de ma bière en silence. Je réfléchissais. Je n'avais aucun souvenir d'avoir vu ces hommes auparavant. Je m'en serais rappelé sinon. Des types qui vous suspendent par le col ont tendance à vous rester en mémoire. Et, très honnêtement, j'étais certain de ne rien avoir dit de provoquant.

Mon cerveau stagnait. J'étais trop fatigué pour penser, et mon corps me faisait souffrir à chaque mouvement. J'avais besoin de dormir. J'attendrais le lendemain pour démêler ce sac de nœuds. Et si cette nuit on m'agressait de nouveau, alors je crois que plus rien ne pourrait encore m'inquiéter. Mais je dormirais quand même avec mon skate.

— Faites comme chez vous, dis-je, moi, je vais me coucher.

Je vérifiai la chaîne de sûreté sur la porte d'entrée et m'assurai que le fauteuil bloquait bien la poignée. Je ne me sentis pas mieux pour autant, mais, d'une certaine manière, soulagé. Frank squattait souvent ici, et Ramon avait ses habitudes : il dormait sur mon canapé, la plupart de ses affaires se trouvaient au fond du placard à linge ou dans des cartons dans le garage de sa mère. Il n'avait pas de quoi se payer un logement — Ramon donnait une bonne partie de son salaire à sa mère —, mais il pouvait s'offrir ma banquette.

Si Frank aussi s'installait ici, alors il faudrait que j'achète des lits superposés, comme ça Ramon squatterait ma chambre et Frank prendrait la banquette. Ramon, je comprenais, mais Frank ? À se demander si ses parents avaient déjà remarqué qu'il découchait presque toutes les nuits. En tout cas, ce soir, s'il décidait de rentrer chez lui, il lui faudrait franchir ma minibarricade.

J'allai dans ma chambre et fermai la porte. Ma piaule n'était pas ce que j'appellerais un refuge. Non, c'était davantage un musée des fantômes de ma vie passée : des bouquins de ma première — et unique — année de fac ramassaient de la poussière dans un coin. Je n'avais pas le cœur à m'en débarrasser, même si je ne savais quoi faire d'un *Chimie 101*, d'une *Littérature anglaise 1800-1900*, ou de tout autre livre de cette pile. Si un nouvel agresseur se pointait, je pourrai toujours les lui lancer à la figure. J'avais essayé différents cours, mais rien ne m'avait accroché. Rien ne me correspondait. Beaucoup de gens se sentent paumés après le lycée. À côté des livres se trouvaient des cartons vides de bouteilles de lait remplis de vinyles. Certains venaient de boutiques d'occasion, mais le plus gros de ma collection appartenait à mon père, Haden. Sa fascination pour les Rolling Stones — que je n'avais jamais comprise — était telle qu'on avait passé *You Can't Always Get What You Want* à son enterrement. Chaque fois que j'entends cette chanson, mes yeux se brouillent et je me revois dans le cimetière, la main moite de ma petite sœur glissée dans la mienne. Je sens l'odeur humide de la terre ; je vois les fleurs dans la main de ma mère, ses phalanges blanches serrées autour des tiges. Chaque fois, la douleur revient, intacte.

Tout en faisant attention à mon dos, j'attrapai une chemise sale par terre et essuyai la poussière sur les disques, même si je n'en voyais pas. Puis je jetai la chemise en boule sur la pile croissante de vêtements sales.

Jamais je n'avais été aussi impatient de dormir de ma vie. J'éteignis et rampai dans mon lit. Avant de fermer les yeux, je me penchai pour mettre un disque sur ma platine, un cadeau de ma mère et de ma sœur. Mon dernier lecteur m'avait lâché, et ma sœur Haley

m'avait trouvé celui-ci, plutôt sympa, capable de lire les disques vinyles et les CD. La plupart des gens étaient passés au digital. Trop cher pour moi. Et puis j'aimais bien les grésillements des vieux enregistrements. J'ôtai celui de la dernière nuit de Paul Simon et le remplaçai par l'album de Get up Kids. Je ne restais jamais accro à quelque chose trop longtemps. En matière de musique, je dévorais tout ce qui me tombait sous la main.

Le sommeil ne vint pas aussi vite que je l'espérais. Le film des événements de la soirée ne cessait de se dérouler dans ma tête. Je continuai d'entendre la voix de l'homme, ses avertissements et ses menaces. Ce type m'avait fichu une sacrée frousse, bien plus que celui qui s'était servi de moi pour essuyer le sol ! Les brutes sont faciles à comprendre et à deviner. Comme je n'avais que peu d'amis à l'école, j'avais eu affaire à beaucoup de brutes. Mais l'autre type ? Il était plein de mystère.

Je me penchai pour allumer la veilleuse. Puis je balançai mes jambes sur le côté pour m'asseoir et avaler deux comprimés de Tylenol. Ma mère n'était peut-être pas une grande fan de la médecine moderne, mais moi, j'y adhérais volontiers, surtout quand il s'agissait de Tylenol.

J'attrapai mon jean sale par terre et en fouillai les poches. Mes doigts sentirent un morceau de cuir et je sortis ma petite bourse. En fait, elle n'avait rien. Seul le fil était cassé. Je laissai courir mon pouce sur le corbeau cousu dessus, une simple perle brillante noire en guise d'œil. Généralement ma mère n'ajoutait rien sur le tissu de ces sachets de médicaments, sauf si elle considérait que la personne avait besoin d'un petit truc en plus. J'avais toujours vu ce corbeau. Ma mère avait décidé depuis longtemps qu'il était mon animal totem, peu importait sa signification.

J'ouvris le tiroir de ma table de nuit. Là, sous un magazine de jeux et à côté d'un paquet de préservatifs légèrement poussiéreux, je dénichai du fil de coton. Cela ferait l'affaire, jusqu'à ce que ma mère me le répare. J'attachai le fil aux deux extrémités de la ficelle, puis le passai autour de mon cou. Si je voulais dormir, il était temps de sortir les gros calibres, et ma bourse en cuir en était un. Ma mère me l'avait confectionnée quand j'étais enfant, du temps où je faisais des cauchemars. J'étais convaincu qu'il y avait des esprits dans la maison. Plutôt que de chasser cette idée comme l'auraient fait la plupart des parents, elle était allée dans sa boutique et en était ressortie avec un petit sac attaché à une fine ficelle. Elle me l'avait nouée autour de la nuque, en me disant de ne jamais ouvrir ce sac parce que la magie à l'intérieur s'en échapperait.

— Ça sert à quoi ? lui avais-je demandé.

Elle avait souri et ébouriffé mes cheveux.

— À te protéger. Tu le gardes sur toi et tu n'auras plus jamais de soucis.

— Ça fait partir les cauchemars ?

— Oui...

Elle avait hésité, le front plissé tandis qu'elle réfléchissait.

— Ce sont des herbes. Tu te souviens, quand je t'ai parlé de l'aromathérapie ?

J'avais acquiescé.

— C'est pareil, mon cœur. Quant tu respirez, l'odeur des herbes monte jusqu'à tes

sinus et au plus profond de ton cerveau. Ton cerveau répond en relâchant des toxines, et cela résout le problème. Tu comprends ?

Pas vraiment, pour dire la vérité. Mais puisqu'elle affirmait que ça marcherait, cela me suffisait.

Elle m'avait remis au lit, avait bordé les couvertures, sa longue natte blonde glissant sur son épaule. J'avais donné un petit coup à sa tresse, comme j'en avais l'habitude.

Elle m'avait dit la vérité. Les cauchemars avaient disparu. En grandissant, j'avais tenté de me débarrasser de la petite bourse, certain que les cauchemars étaient partis pour de bon. J'étais convaincu que c'était moi qui les avais chassés, non les herbes. Mais ils étaient revenus, avec encore plus de force. Maman m'avait retrouvé en train de hurler et de pleurer, les draps trempés de sueur. Elle avait enroulé ses bras autour de moi et je m'étais agrippé à elle, tremblant et gémissant. J'avais gardé les yeux fermés pendant qu'elle me berçait et ordonnait aux cauchemars de partir. Je répétais doucement ses mots, murmurant « Allez-vous-en ! », jusqu'à ce que je la sente me glisser la ficelle du sachet autour du cou.

— Promets-moi de ne jamais t'en séparer, avait-elle dit. C'est le seul remède contre les cauchemars.

J'avais promis, sans la laisser partir cependant. Elle m'avait aidé à enfiler un pyjama sec, et m'avait couché dans le lit de ma sœur. J'avais dormi comme un bébé. Après cette nuit, j'ai tenu ma promesse. La petite bourse est restée à sa place, chaque jour, chaque nuit.

J'éteignis la lumière et m'allongeai dans mon lit. Je sombrai aussitôt dans une douce obscurité.

Un léger coup sec sur la porte me réveilla. Je poussai un cri de surprise et tombai du lit. Quel cadeau pour mon corps douloureux ! Je restai étendu à terre, inspirant de longues bouffées d'air pour chasser la douleur. Puis je rampai lentement vers ma table de nuit pour prendre deux comprimés de Tylenol avec une gorgée d'eau. Ma chambre n'ayant pas de fenêtres, je dus m'asseoir et regarder mon réveil pour savoir quelle devait être l'intensité de ma colère à l'égard de mon visiteur. Huit heures. Je détestais toute personne qui me réveillait. Une heure plus tôt, je l'aurais calomniée non seulement elle, mais aussi sa famille et tous ses animaux domestiques. On frappa de nouveau à la porte. Je me levai tant bien que mal et j'allai ouvrir.

Ramon avait dormi sur ma banquette tandis que Frank avait campé à même le sol. Leurs têtes émergeaient de dessous leurs couvertures, mais aucun des deux ne fit un mouvement vers la porte. Je scrutai à travers l'œilleton, personne. Bon ou mauvais signe ? Ramon m'aida à déplacer le fauteuil, et j'entrebâillai la porte. Toujours personne. Je baissai les yeux. Sur le paillason trônait un paquet marron de forme carrée. Il était enveloppé dans du papier kraft et attaché avec de la ficelle. Ni timbre, ni adresse. Et si c'était une bombe ? La journée aurait pu mieux commencer. Je ramassai le paquet et rentrai, non sans avoir fait signe à Frank de fermer la porte et de remettre le fauteuil en place.

Je posai le colis sur la table et m'assis en face de lui. Pendant que je l'examinais, Ramon mit en route la cafetière pour assurer sa dose de caféine du matin. C'était lui qui faisait le café. Il l'achetait et l'entreposait sur le bar. Ainsi, pas besoin, dès le réveil, de courir au café du coin. J'abandonnai un instant mon colis pour prendre un Coca dans le réfrigérateur.

Je bus une longue gorgée avant de poser la canette et de me rasseoir à la même place. Le seul indice que j'avais était le papier kraft et la ficelle. Qui faisait encore des paquets comme ça aujourd'hui ? L'emballage n'était ni remarquable ni exceptionnel. Et, compte tenu du peu que je savais des colis piégés, je décidai que celui-ci était sans danger puisqu'il ne tictaquait pas.

Ramon s'assit sur le sol, dos au mur, en attente du ronronnement de la cafetière. Je défis la ficelle, saisis le colis et me figeai. Le paquet était froid. Pas comme celui d'un réfrigérateur, non, plutôt comme celui que j'avais ressenti la nuit dernière. C'était la même décharge électrique glacée que j'avais sentie au contact de l'homme. Mauvais signe. Plus question d'ouvrir le paquet. Mieux valait demander à Frank de s'y coller.

— Quelque chose ne va pas ?

Bien qu'à moitié réveillé, Ramon avait remarqué mon immobilité. Je le regardai en secouant la tête.

— Rien. Je crois que je deviens parano.

J'ouvris le colis, mais le lâchai aussitôt en escaladant le bar et en poussant de petits cris incompréhensibles. Ramon ouvrit des yeux ronds. Frank entra dans la cuisine juste à temps pour voir le paquet basculer sur le côté, et son contenu en sortir lentement. Ramon voulut reculer, mais il était déjà dos au mur. Frank fit un bond en arrière au moment même où la tête de Brooke s'arrêta de rouler au milieu de la pièce. Elle avait été coupée net au niveau du cou, si bien que sa queue-de-cheval paraissait bien plus longue que d'habitude, traînant à sa suite comme la queue d'une comète. Il n'y avait aucune trace de sang. En fait, la coupure semblait cicatrisée, ce qui ne la rendait pas plus plaisante.

Personne ne dit mot.

Personne, à part Brooke.

— Waouh ! Ça suffit, les mecs !

Ses yeux bleus sortirent à moitié de leurs orbites et roulèrent sur eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils me repèrent.

— Eh ! Pas cool ! Vraiment, Sam. On ne fait pas tomber la tête de quelqu'un comme ça. Surtout celle d'une copine. Tu crois que ça suffit pas d'être enfermée dans un carton et baladée pendant une heure ?

Je hurlai et saisis mon couteau à beurre sur le bar. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire. Pourtant je le brandis devant moi, au cas où Brooke sortirait d'un coup tout entière pour m'attaquer. Puisqu'elle pouvait parler, qu'est-ce qui l'empêcherait de bondir et de m'arracher les chevilles d'un coup de dents. Du moment qu'une tête parle, tout paraît possible.

Frank s'enfuit en courant et alla se cacher dans la salle de bains. Un bruit fracassant se fit entendre, comme si des flacons étaient tombés dans ma douche. Ramon se faufila derrière le fauteuil et l'agrippa, sans quitter la tête des yeux. Je crois qu'il s'était arrêté de

respirer. Je restais accroupi là, absolument immobile — seul le couteau à beurre levé devant moi tremblait —, et fixais la tête d'une fille ravissante au beau milieu du linoléum sale de ma cuisine. De façon irrationnelle, il me vint à l'esprit que je devrais demander à madame Winalski si une tête coupée équivalait à la présence d'une fille chez moi.

— Eh, les mecs, fait froid par terre, lança Brooke, et le sol aurait besoin d'un sérieux coup de balai. Et même d'un bon coup de serpillière.

Je fermai les yeux. Était-ce un tour de mon imagination ou avait-on coupé mon Coca avec du LSD ? Ce qui paraissait davantage plausible que le spectacle qui s'offrait à mes yeux. Non, il n'y avait pas de tête par terre. J'ouvris les yeux. Brooke était toujours là, sauf qu'à présent elle affichait clairement une expression de dégoût à notre rencontre. Frank sortit de la salle de bains et entreprit de lui lancer des affaires de toilette. Ramon ne lâchait pas le fauteuil.

— Frank !

Une petite bouteille heurta le front de Brooke. Elle ne hurla pas, mais elle prit ce ton cassant que les mères utilisent quand elles en ont plus qu'assez :

— Ça suffit !

Frank obéit à la seconde près, refermant ses doigts sur la bouteille de shampoing qu'il serra contre sa poitrine. Il se mit à respirer bruyamment, les narines dilatées, l'air un peu hagard.

— Arrête ou tu vas tomber dans les pommes, dit-elle.

Frank s'arrêta mais ne lâcha pas la bouteille de shampoing.

Brooke me regarda de nouveau.

— Alors, c'est pour quoi faire, ça ?

Je posai le couteau à beurre. J'étais toujours pétrifié, et un soupçon de honte m'envahit.

— Sam, si tu ne descends pas immédiatement de ce bar pour me sortir de cette humiliation, je mords tes chevilles sur-le-champ !

Avec ou sans corps, c'était Brooke, aucun doute possible. Seule Brooke pouvait se montrer aussi tyrannique dans un moment pareil. Je sautai du bar et me penchai vers la tête, ne pouvant m'empêcher de demander :

— Mais tu ne vas pas me mordre, promis ?

— Seulement dans tes rêves, empoté.

Sa lèvre se retroussa.

— On se demande où tu as traîné. Tu as l'air aussi sale que ce sol.

Puis elle plissa les yeux, ferma les paupières, et hurla :

— Maintenant, ramasse-moi !!!!

Je plaçai doucement les mains de chaque côté de sa tête, prenant garde à ce qu'elles ne touchent pas ses cheveux. Elle faillit me glisser des doigts. Je me ressaisis et la tins plus fermement, la soulevant et la posant sur le bar, à côté de la machine à café.

— Sam, viens ici ! lança-t-elle d'un ton exaspéré. Écoutez, je sais que ma visite tombe mal, très mal, mais, de mon côté, j'ai passé une nuit exécrable. Alors que diriez-vous de m'emmener au salon ?

Je la soulevai de nouveau, tâchant de ne pas lui mettre mes doigts dans les yeux, et je

la posai dans le fauteuil. Frank s'accroupit à même le sol, sans lâcher son flacon de shampoing. Ramon s'assit sur la banquette, et je pris place sur la table basse.

— Heu... que t'est-il arrivé, au juste ?

Impossible de lui sortir une belle phrase toute faite, alors je lui posai simplement la question.

Ramon me balança un coussin.

— Mec, laisse-la tranquille. Laisse-la retrouver toute sa tête...

Il se figea.

— Heu... Désolé, Brooke. Je ne sais pas comment gérer... heu... ce...

— C'est bon, Ramon, laisse tomber. Frank, calme-toi, s'il te plaît.

Frank s'immobilisa, les yeux exorbités, mais sa respiration sembla s'apaiser.

— Je n'en sais rien, Sam, dit-elle enfin.

Elle secoua la tête, manquant basculer sur l'oreiller. Je me précipitai en avant pour la repositionner.

— Merci.

Elle observa la pièce autour d'elle, comme si elle cherchait quelque chose.

— J'étais en train de regarder *Mansquito* sur Scifi Channel, aussi terrifiant et prometteur que je m'y étais attendue, et l'instant d'après, c'étaient les pubs et j'étais comme je suis maintenant.

Frank redressa la tête.

— On t'a tuée parce que tu regardais *Mansquito* ?

Il pâlit légèrement.

— Heu... Moi aussi j'ai regardé *Mansquito*. Tu crois que je... ?

Ramon et moi nous tournâmes vers lui.

— Ben, quoi ? La tête de Brooke est posée sur le fauteuil et on est en train de parler à ce machin, et c'est moi que vous regardez comme si j'étais fou ?

Les yeux mi-clos, il resserra la bouteille de shampoing contre lui.

J'examinai de nouveau Brooke. Elle avait les yeux fixés sur mon poster *Hellboy* comme si elle le voyait pour la première fois. Sa lèvre tremblait. Terrifiante ou non, décapitée ou non, Brooke était mon amie.

— Ne l'appelle pas « machin », Frank.

Je le poussai avec dureté du bout de ma chaussure.

— Maintenant, tu te tais, et tu te comportes comme un homme. Brooke est toujours Brooke. On a de la chance qu'elle soit encore parmi nous, que ce soit sa tête ou autre chose.

Je le poussai encore du pied.

— Allez, excuse-toi.

Il rougit.

— Désolé, Brooke...

— C'est bon, Frank, dit-elle en reniflant.

Le silence était lourd.

— Tu n'as vu personne entrer chez toi ? Quelqu'un qui, par hasard, serait tombé sur un couteau ?

— Je n'en sais rien, Sam. Je crois avoir senti une main sur mon épaule, mais je ne suis pas certaine. Ensuite... rien.

Sa bouche dessina une moue tandis qu'elle réfléchissait.

— Enfin... rien jusqu'à ce que je me réveille comme je suis à présent, enfin, vous voyez... comme ça.

Brooke s'éclaircit la gorge. Sur le moment, je sursautai. Je lui jetai un regard embarrassé.

— Heu... bon... Brooke, dis-moi, je peux faire quelque chose pour toi ?

— J'apprécierai un peu d'eau, vraiment. Merci.

Je lui apportai un petit verre d'eau, avec une paille du Plumpy.

Brooke but une gorgée et me remercia. Je repris ma posture sur la table basse et posai le verre à côté de moi. Où allait donc l'eau ? Et comment faisait-elle pour se racler la gorge et déglutir ?

— Donc...

Je me tus. Honnêtement, je n'avais rien à dire. La prochaine fois qu'une tête parlante atterrirait dans mon fauteuil, j'aurais une référence, ce serait plus facile. Mais pour l'instant, j'étais sec.

Brooke vint à ma rescousse après un silence extrêmement désagréable.

— Sam, je suis ici pour te transmettre un message.

Elle fit une pause et souffla un cheveu sur son visage, ce qui me coupa le sifflet. D'où venait l'air ? Elle n'avait pas de poumons.

— Disons que j'étais censée te transmettre un message, mais sale tronche a dit qu'il ne me pensait pas capable de faire ça correctement, et c'était comme si, eh bien, comme si, j'avais envie de faire n'importe quoi pour toi, de toute façon. T'imagines un peu, il m'a cisailé la tête ! L'enfoiré ! Comme si j'allais devenir sa petite messagère seulement parce qu'il m'avait remis la tête en place. Je serais tout entière vivante si ce dingue ne m'avait pas d'abord tuée...

— Qui t'a donné ce message ?

Elle me regarda d'un air exaspéré.

— Le type qui m'a réveillée. Nom de Dieu, Sam, t'es là ou quoi ?

— Brooke, l'interrompis-je, non que je veuille être impoli, mais il dit quoi, au juste, ce message ?

— Le message ? Il est dans la boîte.

Elle reprit sa discussion et j'allai chercher le carton vide sur le bar. Tout au fond, je découvris un ticket de stationnement au prix exorbitant, plié en deux. Je l'ouvris et déchiffrai l'écriture rapide et bâclée : « 14 h 00, zoo de Woodland, section Asie. Viens seul ou je t'envoie une autre surprise. » Je retournai le ticket : Pas de signature, ajoutai-je.

— C'est pas étonnant, fit remarquer Brooke.

Je m'assis doucement sur la banquette à côté de Ramon et lui montrai le billet. Puis je fermai les yeux et me laissai aller en arrière, la tête contre le mur.

— Je suis cloué...

— Tu es un vrai bébé, répliqua Brooke. Essaie donc d'être comme moi. Alors oui, tu pourras te plaindre.

CHAPITRE 4

C'EST UNE FEMME

Le goût du sang et l'odeur de loup réveillèrent Brid. D'habitude, c'était une odeur agréable, mais là, elle la mit mal à l'aise. S'ils étaient assez près pour qu'elle sente leur odeur, ils devaient l'être aussi pour l'appeler en esprit, ou du moins, pour la toucher. Mais Brid était seule, entourée d'une forte odeur de loup qui n'aurait pas dû être là.

Elle voulut s'asseoir. Sa vue se brouilla et la nausée lui donna mal au cœur. Elle reposa sa tête sur le sol frais. Refoulant la vague de panique, elle s'immobilisa. D'abord, les faits. Elle paniquerait une fois qu'elle saurait dans quel pétrin elle était.

Ouvrir les yeux fut douloureux, et elle fut prise d'un léger étourdissement. Une commotion cérébrale ? Le sang dans sa bouche ne lui paraissait pas frais : donc même si elle avait reçu un coup, cela faisait déjà un moment. Elle aurait dû être rétablie... Ce qui n'était pas le cas : soit elle était plus mal en point qu'elle ne l'imaginait, soit quelque chose était en train d'agir. Son estomac la brûlait, sa gorge était en feu, et puis il y avait cette odeur. De l'aconite ! Elle avait été droguée. Droguée et battue. C'était mauvais signe. Et puis elle avait froid. Mince alors ! Elle avait été droguée, battue et déshabillée. Ce qui, généralement, ne présageait rien de bon.

Brid roula prestement sur le flanc et rampa durant ce qui lui sembla une éternité. Quand elle se sentit prête, elle s'assit. S'agrippant aux barreaux en acier, elle ouvrit enfin les yeux.

Des barreaux. On l'avait mise en cage. Elle toucha le sol. En fer. Être enfermée ainsi la maintiendrait loin de ses épées. Pourtant elle pouvait tordre facilement l'acier. Il y avait quelques avantages à être une hybride. Elle se redressa, toucha le barreau le plus proche et fronça les sourcils. Là, au sommet, il y avait des runes^[1] en argent gravées avec du feu froid. Elle sentit le frisson des symboles au bout de ses doigts et s'étonna. On n'avait pas seulement construit cette cage pour un loup-garou, mais précisément pour elle, ou pour quelqu'un comme elle.

Zut.

Au même instant, elle comprit. L'odeur de loup. Une flamme rouge, attisée par la haine, trembla au fond de ses pupilles. Un sifflement s'échappa d'entre ses lèvres serrées : « Michael ! » Puis elle sourit. En retournant la situation à son avantage, elle trouverait une occasion de se venger. Elle y voyait déjà plus clair.

Elle sommeillait, paupières fermées, le corps adossé aux barreaux. S'évader n'étant pas

une option pour le moment, elle se reposait, attendant qu'une opportunité se présente. Si elle restait allongée sur le sol en fer, elle aurait une éruption d'urticaire. Évidemment, la cage étant entièrement en fer et Brid s'y trouvant nue et enfermée, elle n'avait guère le choix.

Elle avait inspecté la pièce autour d'elle : il s'agissait d'une cave sans fenêtres, au sol et aux murs de béton. Des menottes étaient suspendues aux parois, quelques-unes gravées des mêmes runes en argent que celles de la cage. Déplaisant. Dans un coin de la pièce trônait une lourde table en bois, avec des entraves, dont elle n'aimait pas l'aspect. Une autre table était appuyée contre le mur, derrière elle. Dessus étaient posées des éprouvettes en verre et, à côté, un bec Bunsen. Près de la table se trouvait un petit tableau d'écolier. Brid ne reconnut aucun des symboles dessinés sur l'ardoise. La lumière vive, fluorescente, donnait à l'ensemble une froide réalité. Il semblait qu'on avait hésité entre une chambre de torture ou un laboratoire pour finalement réaliser les deux en un seul lieu. Brid percevait une odeur de mort, d'encens et de sang usagé. Suffisamment de sang pour qu'elle comprenne que mieux valait sortir au plus vite de cette cave. La rigole dans le sol ne lui disait rien qui vaille non plus. C'était légèrement perturbant cette cave au sol facilement lavable...

Il y avait aussi des étagères remplies de vieux livres qui montaient jusqu'au plafond. Sous l'escalier, elle aperçut ce qu'elle pensa être un réfrigérateur. Sa taille correspondait à celle d'un petit frigo, et elle entendait le doux ronronnement d'un moteur.

Brid se redressa et s'étira ; ses muscles se détendirent. Elle examina l'étagère. Les livres étaient si vieux que les reliures en cuir étaient décolorées. Les mots que Brid réussit à déchiffrer ne lui apportèrent aucun réconfort. On aurait dit des grimoires, mais différents de ceux que Brid avait déjà vus. Elle n'en avait pas vus souvent, et la plupart se trouvaient entre les mains de sorcières qui avaient recours à la magie noire.

Brid s'immobilisa. Elle entendit des voix, masculines, dont celle rauque et grave de Michael. L'autre voix lui parut douce et agréable, même si elle ne la reconnut pas. L'étranger semblait en colère, pourtant sa voix lisse continuait de caresser son esprit et de la bercer. Brid s'efforça de maintenir sa tension interne. D'habitude, lorsqu'un inconnu lui parlait sur ce ton, c'est qu'il essayait de la séduire. Elle se lova rapidement sur elle-même. Les sens en alerte, elle fit mine d'être assoupie. Brid voulait en entendre le plus possible.

— Je ne comprends pas pourquoi tu es en colère.

C'était Michael.

— Si tu ne voulais pas que je le fasse, pourquoi as-tu fabriqué cette cage ?

— C'était prématuré. Prématuré et grotesque.

— Où est le problème ? Tu as ce que tu souhaitais, non ?

Michael avait un ton boudeur. Brid réprima un sourire.

— J'avais demandé un hybride ! cria l'étranger. Pas l'héritier du damné trône !

Sa voix s'apaisa.

— Personne de la lignée de Brannoc ! C'était pourtant clair, non ?

— Pauvre mec ! grommela Michael.

Brid entendit un coup sourd et un gémissement de Michael. Puis l'homme reprit la

parole, d'une voix plus basse. Brid dut tendre l'oreille.

— Le problème, Michael, c'est que je serai le suspect numéro un sur la liste de Brannoc. Le problème, c'est qu'il fallait un hybride dont l'absence serait passée inaperçue pendant un bon moment.

Brid entendit un autre coup sourd et un autre gémissement.

— Le problème, c'est que tu t'es immiscé dans un plan parfaitement au point et que tu as tout fichu en l'air.

— Désolé... J'ai pas fait exprès...

— Tu ne fais jamais exprès ! Je vais rattraper tes bêtises, mais écoute-moi bien, je ne le répéterai pas : ne deviens pas plus problématique que tu n'en vaux la peine.

Il y eut un silence. Brid avait saisi ce que Michael ne comprenait pas. Elle ignorait la raison pour laquelle l'homme voulait un hybride, mais une chose était certaine : il n'en aurait pas fallu un aussi renommé qu'elle. Et puisqu'il ne désirait pas non plus ses frères, cela signifiait qu'il en cherchait un avec moins de pouvoirs. Plus facilement manipulable ! S'il croyait que l'enlèvement d'un autre hybride serait passé inaperçu, il se méprenait sur les habitudes du troupeau. Même avant la tentative de coup d'État, l'absence d'un membre attirait l'attention. Depuis, la sécurité avait été renforcée, et la disparition d'un membre plus faible était aussitôt remarquée. Les prédateurs choisissaient toujours le faible plutôt que le fort. Les autres hybrides étaient pour la plupart plus jeunes qu'elle. Des enfants. Le troupeau ne prendrait pas cela à la légère. Son père pourchasserait sans merci quiconque toucherait à l'un des siens. Et les « siens » s'entendaient bien au-delà de sa progéniture.

Brid perçut des cliquetis et des grincements de serrures en haut des marches. Des grommellements. L'homme avait-il piégé sa porte ? Un nuage de poussière tournoya tandis que des bruits de pas résonnaient dans l'escalier, se rapprochant de la cage.

— La chienne était en train de flairer à moins d'un mètre de moi, dit Michael. Que voulais-tu que je fasse ? Que je me planque ? ajouta-t-il avec dédain. J'étais au vent. Elle aurait couru droit retrouver sa monstrueuse famille.

— Arrête de geindre, tu veux bien ?

Michael referma la mâchoire avec bruit.

Brid fouilla dans sa mémoire, tâchant de se rappeler sa dernière action. Elle faisait du jogging dans le parc, attentive à brûler un trop-plein d'énergie. Une des conditions de son père pour qu'elle vive en ville était qu'elle fasse de l'exercice tous les jours. Elle avait choisi de courir parce que la gymnastique provoquait une sueur nauséabonde, et si elle ne faisait pas attention à ce genre de chose, les gens la remarqueraient. Surtout aux haltères. Elle avait donc pris l'habitude de courir. À défaut, elle serait obligée de se métamorphoser davantage, ce qui n'était pas évident en milieu urbain. Elle ne se souvenait pas de Michael. Elle s'était arrêtée à cause d'une étrange odeur. Elle avait couru sur place, essayant d'en saisir l'origine. Puis elle avait fait mine de lacer sa chaussure. Après... plus rien.

L'étranger parla de nouveau, cette fois tout près de la cage.

— Tu as eu de la chance. J'ai appris que la dernière fois que tu t'es bagarré, la fille a essuyé le sol avec toi !

Brid perçut une légère trace de moquerie dans la voix de l'étranger. Il provoquait Michael. Elle entendit ce dernier cracher.

— Elle se fichait de moi.

— Comment ça ? fit l'inconnu, cette fois en riant franchement. En se montrant plus forte ?

Michael grommela et s'avança vers la cage. Il saisit Brid par la nuque, repoussant son corps avant de le tirer et de le plaquer violemment contre les barreaux. Elle le laissa faire. Même avec ce peu d'élan, cela lui fit atrocement mal. La drogue la fit chanceler vers l'avant, entraînant Michael à sa suite. À son tour maintenant.

Brid attrapa le bras de l'homme et le mordit avec force, tout en l'attirant vers elle. Un morceau lui resta entre les dents, et elle roula au centre de la cage. Elle ouvrit les yeux et cracha le bout de chair par terre, une insulte que Michael comprendrait fort bien. Les loups ne gâchaient jamais la nourriture. Seuls les humains tuaient pour le sport. En refusant sa chair, elle signifiait que Michael avait quelque chose de peu appétissant. Comme de la faiblesse.

Michael hurla et retira son bras. Le sang coulait. Il déchira un morceau de son T-shirt et l'enroula autour de la blessure, sans quitter Brid des yeux.

Elle lui adressa un grand sourire, révélant toutes ses dents. Elle savait combien ce sourire s'apparenterait à un masque sanguinaire — avec son sang à lui. Elle avait beau être nue, blessée et enfermée dans une cage, elle avait pris le meilleur de lui. Et il le savait.

Michael s'approcha de nouveau de la cage.

— Michael ! lança l'étranger d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Il n'était pas imposant physiquement. De taille moyenne, les cheveux noirs coiffés à la Jules César. Sa peau était pâle — à croire qu'il sortait peu et ne se souciait guère de l'apparence qu'il aurait eu à la plage. Rasé de près, doté d'une belle bouche et d'une forte mâchoire. Même ses ongles étaient lisses et bien coupés. Brid songea que tout, au sujet de cet homme, évoquait sa beauté, et pourtant, elle n'était pas séduite. Au contraire, il la mettait sur les nerfs. Cet individu rayonnait de pouvoir, et Brid était certaine qu'il ne manquait pas de compagnie féminine.

Le ton de l'homme fit s'immobiliser Michael, qui fixa Brid de ses yeux marron.

— Sale petite chienne ! cracha-t-il.

Brid laissa échapper un soupir et ramena ses jambes sous la poitrine. Puis elle roula les yeux, comme pour se moquer de son infantilité. Exactement ce qui mettait Michael hors de lui, elle le savait.

Il retroussa les lèvres, montra les dents, désireux de marquer sa domination, même maintenant. Mais ici, le loup dominant, c'était elle, et elle l'afficha clairement sur son visage. Michael céda le premier. Ses yeux marron se détournèrent, et une boucle châtain retomba sur son front. Ce n'était pas la première fois que Brid se demandait pourquoi la déesse avait gâché une telle beauté pour un parfait abruti.

L'étranger s'adossa au mur, visiblement satisfait d'assister à la scène.

Michael évita le regard de Brid.

— J'aurais dû être le suivant dans la lignée.

Brid relâcha ses genoux et se redressa, paumes sur le sol.

— Ben, voyons. Déjà que tu n'étais pas le second. Ni le troisième.

Elle fit mine de réfléchir.

— Peut-être dans les dix premiers. Et encore.

Elle tapa légèrement sa dent de devant avec l'ongle de son pouce.

— De justesse.

Michael avait toujours fait marcher ses biceps au détriment de son cerveau. Brid observa les muscles de sa mâchoire. Il n'avait jamais compris que dans les troupes de loups, de loups-garous ou autres, ce n'était jamais le plus gros qui dirigeait. La force ne signifiait pas grand-chose quand chacun en avait. Ses frères étaient capables de changer tous les pneus du camion de son père sans un cri.

Brid ne tressaillit même pas quand Michael s'élança de colère contre la cage. Il n'avait qu'une idée en tête, prendre sa gorge dans sa gueule, elle le savait. Elle lui tira la langue.

— Tu n'auras pas ce que tu veux. Allez, courage ! dit-elle. Ouvre la porte. Qui sait, avec la quantité d'aconite que tu m'as donnée, tu auras peut-être une chance.

Michael serra les poings et poussa un hurlement. De la bave s'échappa des commissures de ses lèvres. L'homme s'approcha de lui et posa une main sur son épaule. Au lieu de réagir comme Brid l'aurait imaginé — attraper le poignet et ôter la main de l'homme —, Michael se calma soudain. Ses yeux marron s'adoucirent et perdirent leur fixité. Intéressant.

— Je crois, dit l'homme, que le moment est venu de nous laisser seuls, qu'en penses-tu ?

Michael hocha la tête, l'air absent. Puis il se leva et se dirigea vers la porte.

C'était la première fois que Brid voyait Michael si docile. Même avant qu'il ne devienne un bandit. Seul un chef de troupeau aurait pu le dominer si rapidement, et encore, il aurait mis plus de temps. Brid ne bougea pas. Elle conserva une attitude ouverte et indifférente, son cerveau examinant une à une toutes les informations qu'elle possédait. Chacune plaçait l'homme sur le plus haut échelon de sa peur. Michael avait peut-être le don de créer des problèmes, pourtant Brid ne le craignait pas. À plus d'une reprise, elle lui avait botté les fesses pour cela. En revanche, l'homme en face d'elle l'inquiétait. Énormément.

Il prit ce qui ressemblait à une vieille chaise sculptée en bois. Le décor en filigrane lui conférait une certaine valeur, cependant il la gardait à la cave. Il ôta sa veste grise qu'il suspendit avec précaution au dossier. Il prit le même soin à s'installer sur son siège, lissant de la main des plis invisibles. Finalement, il croisa les mains sur ses genoux et maintint tranquillement le contact avec elle du regard.

La plupart des gens sont incapables de regarder droit dans les yeux plus de quelques secondes sans se sentir mal à l'aise. Très peu y parviennent sans parler. L'homme s'arrangea pour faire les deux sans que cela lui pose le moindre problème. Brid avait toujours pensé que les gens détournaient le regard parce qu'ils prenaient trop au sérieux l'idée que les yeux étaient les « fenêtres de la conscience ». Elle se demanda si son

interlocuteur avait suffisamment de conscience pour seulement s'inquiéter.

Elle flaira légèrement l'air autour de lui. Son odeur était faible, masquée par celle du sang usagé, mais elle parvint à la saisir. Il s'était lavé, mais le soupçon de poivre frais et de sel qu'elle distingua parlait à ses sens. Il avait probablement tué, et même récemment.

L'homme avait apparemment terminé son examen.

— Êtes-vous bien installée, mademoiselle Blackthorn ?

— Je suis nue et dans une cage en fer.

— En effet, et je vous présente mes excuses à ce sujet, dit-il. J'avais cru comprendre que les louves vivaient le plus naturellement possible.

Brid lui fit son large sourire.

— Je me fiche pas mal que vous voyez mes seins, mais je suis assise sur un socle en fer, ce qui est inconfortable, c'est le moins qu'on puisse dire.

— De nouveau, toutes mes excuses, mais je ne peux vous laisser aller à votre guise dans ce lieu. Ce serait...

Il fit une pause et retroussa les lèvres.

— ... problématique.

— Bel euphémisme.

— Je m'y essaie. Bridin, je peux vous appeler Bridin ?

— Pourrais-je vous en empêcher ?

Il gronda comme une vieille maîtresse d'école.

— Tâchons de rester aimables, voulez-vous ?

Elle haussa les épaules.

— Savez-vous qui je suis ?

— J'ai une petite idée... répondit-elle.

En vérité, la liste des hommes qu'il pouvait être était relativement courte. Le pouvoir, le sang, la cage. Peu d'individus savaient faire cela. Elle n'avait jamais vu Douglas Montgomery parce que son père ne l'avait encore jamais emmenée aux réunions du Conseil, mais elle était prête à parier une jolie somme que l'homme qui se tenait en face d'elle était à la tête du Conseil du Nord-Ouest. Son attitude renseignait Brid. Les autres Conseils, s'ils avaient un nécromancien, n'étaient pas dirigé par lui.

— Alors pourquoi ne pas la dire ? interrogea-t-il.

Elle perçut la moquerie dans sa voix.

— Puisque vous insistez, dit-elle. Monsieur Montgomery.

— Très bien. Maintenant que les présentations sont faites, parlons affaires, comme on dit.

— Est-ce ici que vous allez me révéler votre plan diabolique ? Je veux juste savoir si je peux me mettre à l'aise.

Si sa remarque suscita sa colère, il n'en laissa rien paraître.

— Désolé de vous décevoir, dit-il. Voilà ce que je vous propose : si tout se passe bien, dans quelques jours vous serez libre.

Il sourit, sans aucune chaleur.

— Pour aller à l'essentiel, mademoiselle Blackthorn, disons que si vous restez sage, vous n'aurez pas d'inquiétude à avoir.

Il se leva, lui faisant clairement comprendre que la conversation était terminée.

Brid n'était pas d'accord.

— Je crains qu'il n'y ait un problème, monsieur Montgomery.

Il enfila sa veste et vérifia ses poignets de chemise.

— J'ai beaucoup de qualités, mais la sagesse n'en fait pas partie. La stupidité non plus.

Vous ne me libérerez pas.

Elle avait été élevée pour diriger, et elle savait que certains prisonniers étaient relâchés et d'autres non. Brid sentait qu'elle appartenait à cette dernière catégorie. Cette seule pensée lui donnait la chair de poule. Soit elle s'échapperait, soit, espérait-elle, si elle échouait, son troupeau la trouverait à temps.

Il lissa sa veste de la main.

— C'est dangereux de me garder ici, certes, mais ça l'est bien plus de me laisser partir.

Douglas rit, d'un rire tonitruant et caverneux qui donna envie à Brid de redresser l'échine.

— Parce que le troupeau me traquera et me tuera pour ce que j'aurai fait ? J'en attendais plus de vous, Bridin. Votre père n'a pas le cran de me défier.

À ces mots, il tressaillit légèrement. L'évocation de son père semblait le mettre mal à l'aise. Une bonne chose. Bridin pencha la tête.

— Oh, il ne s'agit pas de politique. Non, je vous tuerai moi-même pour m'avoir kidnappée, je vous le garantis. Mais...

Elle montra la cage, paumes levées.

— ... quand on découvrira que vous avez confectionné une cage exprès pour me séquestrer... ou pour enfermer mon père ! Vous n'avez que de mauvaises raisons d'avoir fait cela. Chaque loup-garou au monde vous traquera. Vous êtes un homme mort, Douglas.

Douglas sourit et lui fit un petit salut avant de remonter l'escalier.

— Je doute fortement que votre prédiction se réalise, dit-il. Mais comme vous-même l'avez fait remarquer, il y a trop de danger à vous rendre la liberté. Bonne nuit.

Il éteignit la lumière.

Brid entendit la porte se refermer et plusieurs tours de clé dans la serrure. Le bruit des pas s'estompa. Alors elle se redressa et se secoua, relâchant tous ses muscles. Puis elle s'étira et fit le tour de la cage plusieurs fois, avant de se lover sur elle-même, dans la position la plus confortable et chaleureuse possible. Quand, enfin, elle se détendit, elle passa en revue toutes les informations qu'elle avait obtenues. Elle trouverait une solution. Elle espérait juste qu'elle la trouverait à temps.

L'aconite l'entraîna dans des songes fiévreux. Des pans de souvenirs flottaient, une conversation venait en brouiller une autre, jusqu'à ce que la scène s'éclaircisse. Dans les rêves, au moins, elle était en dehors de la cage et courait dans les prairies familières de son territoire.

Elle se revit en train de tourner autour de son frère Sean, attendant qu'il bouge. L'odeur de l'herbe piétinée effleurait ses narines, et son sang ne fit qu'un tour. À croire

que l'anticipation du combat valait mieux que le combat en lui-même. Enfin, presque. Sean s'esquiva prestement sur le côté. Plutôt que de se précipiter sur lui, elle l'observa attentivement afin d'appréhender son prochain mouvement. Malgré l'obscurité, elle percevait ses moindres muscles. Elle se laissa faire quand il l'attrapa, roulant avec lui au lieu de se débattre et de le prendre par surprise. Ils heurtèrent tous deux le sol avec un bruit de craquement d'os, Brid amortissant en grande partie l'impact. Mais elle s'en servit pour rebondir sur ses pattes et envoyer Sean en l'air, jusqu'au pied d'un arbre.

— Explique-moi... murmura Sean, prostré sur le sol couvert d'épines. Explique-moi comment tu fais ça.

Brid grimaça un sourire. Avec sa langue, elle essuya le sang sur son front tout en aidant son frère à se relever. Elle évalua rapidement ses blessures, puis d'un mouvement sec du poignet, elle remit en place l'épaule de son frère. Sean lâcha un cri.

— Waouh !

— C'est fini !

Elle posa un baiser sur son nez avant qu'il ne fasse une remarque d'un goût douteux.

— Papa t'aurait fait attendre.

L'aconite la brûla de nouveau et la scène disparut.

Elle n'avait pas eu le temps de se baisser, juste de s'agripper et de faire tournoyer son adversaire en espérant bien retomber. Ils roulèrent sur plusieurs mètres. Brid prit rapidement le dessus, la main sur la gorge de Sean.

— Stop ! lança Bran.

Il titilla son frère du bout de sa botte.

— Tu dois être plus vigilant sur ce qui se passe autour de toi.

Il sépara les deux combattants.

— Et toi, Brid, sois prudente quand tu fais ça. Un type plus grand t'expédierait vite fait bien fait.

— Je ne ferais pas ça avec un type plus grand, rétorqua-t-elle en se secouant pour chasser la poussière.

— Si tu restes trop concentrée sur ta position, tu risques de ne pas remarquer un complice, ajouta Bran.

Brid haussa les épaules.

— Ça a bien marché, non ?

Son frère secoua la tête.

— Tu dois réfléchir à ce que je te dis, Brid.

Sean se leva et passa son bras autour des épaules de sa sœur.

— Allez, c'est bon, dit-il.

— Mais elle doit s'en souvenir, insista Bran, les sourcils froncés.

Brid étreignit le bras de Sean.

— Difficile d'oublier quand tu le lui rappelles toutes les dix secondes.

Les traits de Bran se détendirent.

— Tu as raison.

Il se pencha en avant et embrassa sa sœur sur le front.

— Désolé, Brid.

— Moi aussi, dit-elle.

Sean l'embrassa.

— Tu seras une grande *tánaiste*.

Bran hocha la tête.

— Le troupeau a besoin de toi. Il lui fit une chiquenaude sur le nez. D'ailleurs, je serai toujours là pour te sortir d'affaires.

Brid haussa un sourcil.

— On remet ça ?

Bran leva les mains en signe d'abandon.

— Pas aujourd'hui. Papa vient de passer une heure à m'entraîner dans le noir.

— Tu as besoin de t'entraîner.

Leur père surgit de l'obscurité. Il leva la main.

— À propos, ce n'est pas encore le tien.

Bran tendit l'arc ancien à son père. Brannoc le prit avec tendresse, ferma les yeux, voulant que l'arc disparaisse. Pour Brid, c'était comme si l'arc avait été là une seconde et disparu la suivante.

— On ferait mieux de rentrer.

Brannoc traversa la clairière en direction du bois, Bran sur ses talons. Sean marchait à côté de Brid, quelques pas derrière. Celle-ci observait le dos de son père tandis qu'il se déplaçait à travers les arbres.

— Je regrette qu'il entraîne déjà Bran. C'est trop tôt.

Autour d'eux, les animaux se déplaçaient tranquillement, leurs mouvements furtifs masqués par la pénombre.

— Faut-il vraiment qu'il le prépare si tôt ?

— Même papa ne vivra pas éternellement, souffla Sean. Comme maman.

— Je sais, répondit-elle. Mais j'aimerais tant qu'il en soit autrement.

La scène se brouilla de nouveau, et son esprit s'évada vers une autre nuit.

— Hooo ! s'exclama Brid.

Elle s'accroupit d'un coup. Sean l'imita et lentement se déplaça sur le côté. Tous deux tournaient en rond, soudain les sourires avaient disparu. Cette fois, Brid bougea la première. Elle s'élança en avant pour asséner un coup à la cheville de Sean. Il recula promptement et elle le manqua. Il se précipita sur elle avant qu'elle ne se redresse, et la projeta à terre. Brid resta un moment le visage dans la poussière puis se retourna. Agrippés l'un à l'autre, ils se retrouvèrent dans leur position du début, Brid maintenant au sol son frère avec ses genoux.

Elle entendit seulement un léger bruissement à sa droite, mais elle sut que c'était Bran avant même de le voir. À peine eut-elle le temps de se retourner qu'il la mit K.O. Bran la retint quelques secondes avant de la laisser aller. Il n'avait pas besoin de souligner le fait qu'il avait gagné. Chacun d'eux le savait. Il l'aida à se relever, la dépoussiérant en même

temps.

— Désolé, dit-il. Mais papa a insisté.

— C'est bon, murmura-t-elle.

Brid se sentait ridicule. Et elle détestait cela. C'était inutile, ça ne servait qu'à se sentir impuissant.

Brannoc les rejoignit.

— Ça suffit pour aujourd'hui.

Il regarda Brid et son visage s'adoucit.

— Les garçons, pourquoi ne rentreriez-vous pas à la maison ? Allez donc voir vos frères et vérifier si tout va bien...

Sean et Bran acquiescèrent et prirent congé. Sean jeta un regard chargé d'excuses à sa sœur par-dessus son épaule.

Au fur et à mesure que ses frères s'éloignaient, le bois devint silencieux. Brannoc se contenta de croiser les bras pour laisser Brid prendre la mesure de ses erreurs. Comme il l'avait toujours fait.

— Dois-je m'excuser ?

Brid secoua la tête.

— Et Bran ?

Brid sentit ses yeux s'humidifier, ce qui lui déplut profondément.

— Non, dit-elle en secouant de nouveau la tête. Il avait raison d'agir ainsi, tous deux, vous aviez raison. Il le savait. Moi aussi.

Elle sentit les larmes rouler sous ses paupières, et elle détesta cela aussi. Un *tánaiste* devait mieux se maîtriser. Son père essuya ses joues de son doigt.

— Alors, pourquoi s'est-il excusé ?

— Parce qu'il sait que je déteste prendre une leçon.

Brannoc l'attrapa par les épaules.

— Et parce qu'il sait que tu seras trop dure avec toi-même.

— C'était une erreur idiote.

— Alors autant la faire en entraînement, tu ne crois pas ?

— Je ne peux pas me permettre de faire de telles erreurs, papa.

Elle sentit la colère monter dans sa voix.

Brannoc rit.

— Pourquoi ça ? Parce que tu es la prochaine sur la liste, tu n'as pas droit à l'erreur ?

Brid leva les yeux vers lui.

— En tant que *taoiseach*, mes erreurs peuvent blesser d'autres personnes.

Brannoc lâcha ses épaules et écarta les mèches de cheveux devant son visage.

— Tu n'es pas encore *taoiseach*. Cela viendra un jour, désolé... Mais avec un peu de chance, ce sera dans longtemps.

Brid ouvrit la bouche, mais il la fit taire.

— Tu dois cesser de te mettre une telle pression. Certes, j'apprécie que tu prennes ta place au sérieux, mais si tu continues de te flageller à cause de petites erreurs de jugement, tu ne deviendras jamais le chef du troupeau. Nos erreurs sont nos meilleurs guides.

— Je croyais que la douleur l'était.

— La douleur est sans aucun doute un bon guide, mais pas le meilleur. Essaie d'envisager ta nouvelle position comme un terrain d'entraînement. Mieux vaut que tu fasses des erreurs ici, quand tu peux encore apprendre, au risque de te blesser.

— Oui, papa.

Brannoc se pencha légèrement et la regarda dans les yeux.

— Y a-t-il autre chose qui te soucie ?

Brid savait qu'il était inutile de mentir ou de cacher quoi que ce soit. Son père ne la lâcherait pas tant qu'elle ne se serait pas confiée à lui. Elle regarda dans la direction du champ de tir à l'arc, même si la forêt le masquait. Tout ce qu'elle pouvait voir, c'étaient la lune et les constellations d'étoiles dans le ciel, chaque fois que les arbres bougeaient.

— Hum... fit son père. Tu te demandes si j'ai pris la bonne décision.

Elle le regarda droit dans les yeux et hocha la tête.

— Je t'assure que je ne me suis pas trompé.

— N'ai-je pas été choisie par défaut ? Nous sommes quasiment à égalité.

— Toi et Sean ?

— Ce n'est pas drôle, papa.

Brannoc passa son bras autour des épaules de Brid. Elle s'appuya contre lui, s'imprégnant de son odeur mêlée à celle des aiguilles de pin.

— Tu n'as pas été choisie par défaut.

Sans lui laisser le temps de répondre, il anticipa ses questions :

— Je sais ce que tu vas dire... Eh bien oui, c'était un facteur. Mais ce n'était pas le seul non plus. C'est tout ce que tu as besoin de savoir pour l'instant.

— Crois-tu qu'il est déçu ?

D'un air absent, elle poussa du pied une pomme de pin.

— Secrètement soulagé, je pense.

— Je l'espère.

— Comment ça va, les études ?

Brid le laissa changer de sujet. Elle en avait assez, comme lui aussi, d'ailleurs.

— Bien. Chargé, mais bien.

— Tu manges assez ? Tu cours régulièrement, comme on avait dit ? Tu fais attention à ton niveau de stress ?

Brid sourit.

— Tu sais, pour un Alpha, tu ressembles beaucoup à une mère poule.

Il fit un pas en avant et lui tira l'oreille. Elle s'écarta en pouffant, mais revint dans ses bras.

— Je vais bien, papa. Je prends garde à ne blesser personne.

— J'ai surtout peur qu'on te fasse du mal à toi.

Ils empruntèrent le sentier et, après le virage, elle aperçut la maison. Autant Brid aimait la ville et adorait aller à l'école, autant sa maison lui manquait. L'odeur des épines et de l'herbe. Le silence que rompaient uniquement les geais bleus ou les corbeaux. Personne à part son troupeau durant des kilomètres. Elle sourit face à la lueur chaleureuse des lampes et regarda des enfants qui se poursuivaient dans la cour. Ils se

chamaillaient et criaient à tue-tête, leurs voix s’élevant tandis qu’ils se battaient et se roulaient dans l’herbe. Un adulte accourut et les fit rentrer pour le dîner. Brid ferma les yeux et se concentra sur l’odeur et le bruit. S’attardant sur les traces de Bran et Sean qui venaient se mélanger à l’odeur de son père. Sa maison.

— Au fait, dit-elle, en ouvrant les yeux, qui me voudrait du mal ?

Son père ne répondit pas, mais il resserra son étreinte.

[f1](#) Caractères des anciens alphabets germaniques et nordiques.

CHAPITRE 5

JE VAIS RESTER DOUX COMME UN AGNEAU

Douglas appuya deux doigts sur le poignet de Brid, à la recherche de son pouls. Lent et régulier. Il fit signe à Michael d'ouvrir la porte de la cage, choisissant de porter l'hybride lui-même. Les dernières expériences lui avaient appris que mieux valait ne pas exposer le jeune Michael à la tentation. Sauf dans le cas où, bien sûr, cela lui convenait à lui. Il la maintint debout tout en gardant un œil vigilant sur Michael pendant qu'il enfilait ses gants et glissait les menottes aux mains de Bridin. Puis Douglas laissa le corps s'affaisser, uniquement retenu par ses fins poignets.

Il plaça ses propres mains sur les runes soigneusement gravées sur les menottes elles-mêmes. Travail de spécialiste, chacune ayant été exécutée à la main avec minutie. Du bon boulot. Il sourit et insuffla sa volonté aux runes, les invoquant pour que l'acier froid soit transformé en argent métaphysique. Les yeux clos, il les passa en revue dans son esprit, s'assurant que chacune était bien en place, que les nœuds de pouvoir étaient là où ils devaient être. Des symboles dessinés à la hâte demandaient des défauts dans le travail. Et les défauts étaient dangereux. Pire, ils étaient pleins de sensiblerie, et c'était tout ce qu'il n'était pas.

Michael ôta ses gants et tira une chaise vers lui. Il la fit pivoter, comme s'il était dans un amphi ou à la cafétéria plutôt qu'assis en face d'une fille enchaînée. Douglas comprit que l'expression de son assistant aurait été la même, quoi qu'il se passât. Il se carra dans son siège.

— Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Douglas enfila des gants de latex.

— On ne fait rien.

Il prit une aiguille stérile, une seringue, et quelques tubes vides fermés par un bouchon.

— Je vais essayer de nous sortir au mieux du pétrin dans lequel tu nous as mis.

Il tint l'aiguille encapuchonnée entre ses dents et glissa un garrot autour du bras de Bridin. Il chercha la veine. Quand il l'eut trouvée, il enfonça l'aiguille. Les tubes firent de petits bruit de succion au moment où il les glissait dans la seringue. Le sang jaillit, remplissant rapidement les tubes. Douglas appliqua un morceau de coton sur la pointe de l'aiguille qu'il retira, ainsi que le garrot. Protégée de l'humidité régnant tout autour de la cage, la blessure se referma rapidement. Douglas rangea les fioles de sang dans le petit réfrigérateur, sous les escaliers. Il les analyserait plus tard.

Il se posta devant la bibliothèque et passa en revue d'anciens carnets de notes pour

s'arrêter sur un vierge. Nouveau sujet, nouveau carnet. L'organisation, pensait Douglas, était une vertu.

Au stylo à bille, il inscrivit la date sur la première page, la quantité de sang qu'il avait retirée, la dose d'aconite qu'il avait administrée, et traça une colonne pour les résultats. Il tendit le carnet et le stylo à Michael, puis remonta ses manches. Ensuite il ôta son vieil athamé, le poignard à double tranchant qu'il avait pris à sa tante, et en testa le fil de son pouce. Il y avait peu de choses qu'il aimait autant que ce couteau. Tout en lui était si délicieusement familier, de son sang sur la lame jusqu'à la façon dont la rainure sur le manche mordait sa paume. Il sourit.

Il s'empara ensuite de sa règle millimétrée et de son chronomètre.

— Écris, s'il te plaît, « athamé », dans la colonne de gauche.

Douglas posa la règle sur le dos de Bridin.

— Nous allons commencer par une incision de quinze centimètres, superficielle.

Il ne quittait pas des yeux son travail. Il fit une incision le long de la règle, s'assurant qu'elle mesurait bien quinze centimètres, ni plus ni moins. Il cliqua le chronomètre et se pencha légèrement. Bien que ralentie par l'effet de l'aconite, la blessure de Bridin cicatrisait à une vitesse remarquable. Une fois que les bords de la peau se furent entièrement rejoints, Douglas détourna le regard. Il énonça des chiffres à Michael qui les nota avec application dans le carnet.

— Impressionnant, murmura Douglas.

Michael grogna, sans lever les yeux du carnet.

Douglas ignora le manque d'intérêt scientifique de son assistant et posa de nouveau la règle.

— Dix-huit centimètres.

Il attendit le bruit du stylo sur la page. Puis il baissa une fois de plus son poignard.

Douglas ignora la pancarte « Fermé » sur la porte fraîchement repeinte du *Tongue & Buckle* et frappa. Il savait pertinemment que la porte s'ouvrirait. Il attendit poliment, la main refermée sur son poignet, comme s'il pouvait patienter là indéfiniment.

La porte s'entrebâilla.

— Vous ne savez pas lire, monsieur ?

Si Douglas n'avait pas perçu le léger accent irlandais d'Aengus, il ne l'aurait peut-être pas reconnu. Il ajusta ses manchettes et attendit que le vieil homme le reconnaisse.

— Votre mère était-elle négligente ou simplement trop occupée avec le laitier pour être dérangée ?

— Il n'y a plus de laitiers, Aengus.

Un juron se fit entendre derrière l'épaisse porte en chêne, qui s'ouvrit à la hâte.

— Désolé, Douglas ! dit le vieil homme. Je ne t'avais pas reconnu.

Il paraissait plus ennuyé que désolé.

Douglas hocha la tête et s'avança dans la pénombre du bar. *The Tongue & Buckle* semblait plus ancien que la ville même de Seattle. Les tables et les chaises étaient finement sculptées, sans rembourrage, et patinées par le temps. Elles avaient bien vieilli,

comme savent le faire les meubles. Nombre de gens croyaient que le bar était une superbe reproduction d'un pub irlandais rustique. Mais Douglas savait qu'il s'agissait du vrai McCoy, bien qu'il ignorât comment la famille d'Aengus l'avait fait venir jusqu'ici. Il s'était bien gardé de poser la question. La plupart des feys^[1] évitaient tant que possible de répondre directement. Aengus n'aurait pas menti — il ne pouvait pas —, mais il avait le don de joliment tordre la vérité.

À peine Douglas était-il entré qu'un homme grand et solidement bâti surgit de la pénombre, mains levées pour le fouiller, ceci malgré l'heure matinale et la pancarte « Fermé ». Aengus haussa les épaules avant de se faufiler derrière le bar. D'après son expression, Douglas comprit que c'était davantage un test plutôt que le signe d'une réelle inquiétude qu'il camouflât une arme. Il tendit les bras vers le vigile, signifiant qu'il était d'accord pour la fouille. Après tout, il n'avait rien à cacher, du moins rien que ce rustre pourrait trouver. L'homme hésita un instant et lança un coup d'œil à Aengus. Visiblement, aucun des deux n'avait prévu que Douglas céderait si facilement.

— Vas-y, Zeke, dit Aengus. Il a promis qu'il ne mordrait pas.

Aengus remplit à ras bord une pinte de bière et prit comme d'habitude une bouteille d'eau pour Douglas.

— Mais moi, je n'ai rien promis, fit Zeke.

Douglas lui adressa un sourire bienveillant. Zeke, en retour, montra les dents. « Bienveillant », c'était le mieux qu'il puisse faire. Cela faisait un bail qu'il avait abandonné son air innocent. Chaque fois qu'il en mimait l'expression, un pli au coin de ses yeux le trahissait. Il avait laissé tomber.

Zeke observa Douglas d'un air sévère, qui fixa ses yeux bleus sans difficulté. Le vigile grogna de nouveau.

— Souriez tant que vous voulez, mais gardez vos mains près de vous.

— Pourquoi ? Tu as peur ? demanda Douglas d'un air moqueur.

Zeke ne releva pas son insolence. Douglas révisa légèrement à la hausse l'estime qu'il portait au videur.

— C'est pas mon boulot d'avoir peur.

Zeke le palpa avec fermeté, exprimant par là qu'il n'avait pas besoin de faire ses preuves, du moins physiquement.

— C'est mon boulot de protéger cet endroit.

D'un mouvement de la tête, il montra Aengus.

— Cet homme, et les invités.

Pendant que Zeke fouillait les poches de Douglas, ses yeux ne lâchaient pas ceux du nécromancien.

— Ensuite je m'occupe de moi.

Il s'agenouilla et fit signe à Douglas de se déchausser. Ses yeux allaient et venaient de la chaussure à Douglas, tandis qu'il examinait les semelles à la recherche d'un quelconque élément dangereux. Puis il rendit ses chaussures au nécromancien.

— Un homme avisé ne doit jamais se surestimer.

Zeke se redressa et s'étira de toute sa longueur.

— Mais il ne doit pas non plus sous-estimer le petit gars qu'il a devant lui.

— Es-tu un homme avisé ?

— Suffisamment pour ne pas vous laisser me toucher.

Zeke recula d'un pas.

— Alors tu es sur la bonne voie, souffla doucement le nécromancien.

Zeke acquiesça et frappa la pancarte posée derrière lui, sur laquelle il était écrit :

« Bagarre interdite, vols et négoes interdits, nous nous réservons le droit de vous mettre à la porte à tout moment. La Direction. »

— Je vous souhaite un agréable moment au *Tongue & Buckle*, monsieur, dit Zeke, avant de disparaître dans la pénombre de la porte.

Douglas ne répondit rien. Il se contenta de hocher la tête et suivit Aengus dans la pièce de derrière. Il ne put s'empêcher de remarquer que, comme son garde du corps, Aengus gardait une distance saine entre eux.

Certains trouvaient les réunions du Conseil ennuyeuses. Ce qui n'avait jamais été le cas de Douglas, mais, bien entendu, c'était lui qui tenait les rênes, au sens métaphorique du terme. Toutefois, il ne s'asseyait jamais au centre du demi-cercle. Il préférait s'asseoir au bout de la table : de là, il voyait chaque membre présent. Évidemment, Brannoc s'assit à l'autre extrémité, de façon à garder un œil sur lui.

Douglas se demanda à qui Bridin ressemblait le plus : au chien de meute fey qu'était son père, ou à la louve-garou qu'était sa mère ? Il ne percevait guère de similitude entre Brannoc et la fille enfermée dans sa cage. Pas physiquement.

L'un et l'autre adoptaient la même attitude, exigeant que chacun s'assied et écoute quand ils prenaient la parole. Douglas ne savait pas si cette exigence l'ennuyait ou non. Une partie de lui la respectait. Pourtant, il aurait aimé en savoir plus sur Brannoc. Celui-ci était peu enclin à répondre aux questions et, pour des raisons évidentes, Douglas hésitait à le jeter dans une cage.

À son tour, il fixa Brannoc, ignorant le brouhaha des autres qui attendaient Pello, en retard. Il était prêt à commencer sans lui — Pello était inefficace, incompetent —, mais les autres auraient saisi n'importe quel prétexte pour l'accuser de trahison. Ariana semblait guetter le moindre faux pas de Douglas. La Furie était nouvelle au Conseil et, visiblement, elle ne lui faisait pas confiance. Une brève rencontre avec elle lui avait fait comprendre qu'elle ne se fierait sans doute jamais à lui. Mais à moins qu'elle ne trouve quelque chose au-delà de la rumeur selon laquelle Douglas aurait mal agi, elle était impuissante. Elle se contentait de l'observer. Comme elle le faisait à présent, une main jouant avec le bout de sa tresse sur son épaule tandis qu'elle parlait à Kell. Fouillée à l'entrée ou non, Douglas aurait parié qu'elle cachait une arme. Non pas qu'une Furie en ait besoin, mais elle en portait certainement une plus camouflée.

Ione, quant à elle, ne parlait à personne. Un regard furtif derrière son épaisse chevelure noire et elle sourit légèrement à une remarque d'Aengus. Douglas se détourna. À son avis, Ione n'était pas assez puissante pour être au Conseil. Il suspectait qu'elle avait

obtenu ce siège parce que personne ne voulait avoir sa place. Ce qui lui convenait très bien comme ça. En fonction du choix, il prendrait une gentille sorcière un de ces jours.

Kell était le seul autre membre qui avait consciemment choisi son siège, bien qu'il ait fait en sorte que la décision paraisse arbitraire. Douglas remarqua qu'il s'installait toujours loin de lui. La plupart des membres gardaient leurs distances, mais Kell, plus que les autres. C'était un réflexe. Si Douglas activait son pouvoir sur celui-ci, il n'en sortirait pas indemne, quelle qu'en soit l'intensité. Les vampires étaient davantage la spécialité de Douglas que les humains, car, comme lui, ils étaient connectés à la mort. Et malgré la croyance populaire, les vampires avaient une conscience. Imaginer le contraire était une idée ridicule. Les vampires étaient beaucoup de choses, mais ils n'étaient pas vraiment des morts. Ils n'étaient pas non plus de vrais humains. Ce qui intriguait Douglas. Mais il n'avait pas encore rencontré de vampire qui accepte d'être expérimenté. Une fois qu'il en aurait fini avec Bridin, Douglas réviserait peut-être le concept de sa cage pour une nouvelle proie.

Pello se pointa enfin. Il salua d'un geste joyeux l'assemblée et lança un regard d'excuse à Douglas. À peine franchi le seuil, il quitta son aura. Celle-ci lui avait été offerte, ou bien dérobée à quelqu'un d'autre. Car Pello en était quasiment dépourvu et en avait besoin pour accéder à la réunion, quel que soit l'endroit où il se trouvait les jours précédents. Avec elle, il ressemblait à n'importe quel hippie. Ses cheveux pendouillaient en longues tresses, et sa chemise tachée et déboutonnée révélait sa petite bedaine à quiconque voulait ou non la voir. Sans elle, il restait le même, certes, mais l'illusion du short et des tongs disparaissait, et Douglas pouvait voir ses pattes de chèvre et ses hanches saillantes sous sa chemise.

— Salut, lança Ariane en se détournant et en masquant la vue de Pello de sa main ouverte. Satyre immonde ! Tu ne peux pas porter de pantalon comme tout le monde ?

Pello lui fit un clin d'œil.

— Je suis comme la nature m'a fait.

Il tendit les bras.

— Pourquoi, bébé, je ne te plais pas ?

— Non, répondirent en chœur Ariane et quelques autres. Et je n'aime pas l'odeur que je sens, ajouta-t-elle. Qu'est-ce qui t'empêche de te laver et de t'habiller proprement avant une réunion ?

— Qu'as-tu fait de ton héritage si la nudité t'incommode, sœurlette ! répliqua Pello.

Il prit le siège vacant.

— Ce n'est pas la nudité en général qui m'incommode, mais la tienne en particulier, grimaça-t-elle. Je ne veux pas m'asseoir là où tu auras posé ton sale cul.

— Les pantalons serrent trop, grommela Pello.

La moue d'Ariane se transforma en une expression d'impatience.

— Et si je t'achetais un kilt ou quelque chose de ce genre ? Tu le mettrais juste pour nos réunions.

— Ça marche ! accepta Pello.

Il lui lança un regard en biais.

— Est-ce que je peux te le dessiner ?

Ariana lâcha un soupir et tira sur sa natte.

— Satyre !

Aengus et Kell pouffèrent, et Ione esquissa un autre sourire.

— Assez de temps perdu ! gronda Douglas.

Les rires cessèrent, et chacun dans la salle se figea. À l'exception de Brannoc qui but une longue gorgée de sa bière. Puis il reposa doucement la pinte sur le dessous-de-verre.

— Et si nous commençons la réunion ? proposa-t-il.

Douglas contempla d'un œil paresseux la louve-garou venue faire sa requête. Elle était mince, svelte, et n'avait pas une once d'Alpha en elle. Elle se tenait devant le Conseil, presque tremblante.

— Donc, commença Douglas, tu veux notre accord concernant le transfert de ton frère de New Jersey à Seattle ?

La fille acquiesça.

— Oui.

Elle s'arrêta avant de poursuivre, les yeux rivés sur Douglas. Et se mit à bégayer.

— Il va m'aider pour la location. Je... j'aimerais reprendre mes études.

Douglas la regardait fixement, maintenant son regard prisonnier, observant sa suée. Il sourit.

— Que voulez-vous étudier ? demanda Brannoc.

La fille se tourna vers lui, visiblement soulagée. Son tremblement s'apaisa.

— L'art. Je veux enseigner l'art.

— Pour quelle tranche d'âge ?

Brannoc lui adressa un sourire rassurant et posa son menton dans sa main. Il lança un coup d'œil à Douglas, ce qui élargit encore son sourire.

La fille se détendit, de toute évidence plus à l'aise avec ce sujet.

— Les enfants.

— Intéressant, répondit Brannoc.

Douglas s'éclaircit la gorge pour ramener l'attention vers lui. Pas question de laisser Brannoc mener la réunion. Certes, celui-ci aurait davantage affaire à elle que Douglas. Certes, elle était faible, et il n'avait pas vraiment d'inquiétude à avoir concernant l'emménagement de sa famille en ville. Mais il refusait d'offrir une quelconque ouverture à Brannoc. Il fit un rapide tour de la pièce du regard. À voir l'expression des membres présents, il savait à l'avance ce que chacun allait voter. Il ne tirerait aucun avantage à exercer son pouvoir dans ce cas particulier. Mais s'il s'arrangeait pour donner l'impression que c'était lui qui acceptait la requête de cette fille, eh bien, cela s'avérerait utile. Surtout qu'un autre loup faible sur le territoire de Brannoc viendrait gonfler les ressources de ce dernier. Et Douglas souhaitait que Brannoc s'étende le plus possible, il passerait ainsi plus de temps à reconstruire son troupeau. Franchement, que lui importait qu'une louve-garou de Jersey emménage dans un loft à Belltown ?

Douglas fit la moue, comme s'il réfléchissait.

— Bon, dit-il enfin lentement. Je ne sais pas ce qu'en pense le reste du Conseil, mais je ne vois aucune raison d'empêcher la venue de votre frère.

La fille cligna des yeux, surprise. Elle se tourna vers les autres membres, qui

hochèrent la tête. Brannoc se leva et sourit, tendant la main. La fille laissa échapper un court sanglot avant de tomber à genoux devant Brannoc et de prendre son poing entre les siens. Elle baissa la tête et posa son front contre ses phalanges. Il la releva et lui chuchota quelque chose. Puis il se tourna vers Aengus, qui l'escorta jusqu'à la porte.

— Demandez à Zeke de vous offrir à boire, dit Aengus en passant un bras autour des épaules de la jeune fille. Il faut fêter cela. Et recouvrer votre calme, bien sûr.

Il amena la jeune fille reconnaissante au garde du corps.

La réunion se poursuivit normalement. Quelques escarmouches à traiter, et une ou deux demandes d'emménagement dans le territoire, auxquelles Douglas mit son veto, bien que le demandeur soit faible. Il ne pouvait pas faire grand-chose contre les quelques membres forts présents, mais il pouvait empêcher que d'autres viennent. Personne ne discuta son point de vue, à part Brannoc. Cela aussi était normal. Pour tout dire, ce jour-là, Douglas ne chercha pas trop à argumenter, davantage intéressé à observer les effets de la disparition de Bridin sur son père.

Il ne perçut guère d'indices. Brannoc devait être au courant maintenant. À la pause — Pello avait besoin de « drainer le lézard » —, Douglas ne put s'empêcher de s'approcher de lui. Il lui fallait mesurer les soupçons de Brannoc. Leur manquait-elle déjà ? Il se faufila près de Brannoc, installé au bar.

— Alors, quand vas-tu nous présenter ton successeur ? demanda-t-il.

Brannoc prit la bière que lui tendait Aengus et but une gorgée avant de répondre.

— Je ne vois pas en quoi cela te regarde, Douglas.

— Je suppose qu'elle viendra prendre ta place au Conseil un de ces prochains jours. N'est-ce pas normal que j'en sois curieux ?

— Rien en ce qui te concerne n'est normal, Douglas.

Brannoc but une autre gorgée de bière, indiquant que le sujet était clos. Mais Douglas ne put s'empêcher de poursuivre.

— Tu ne vas tout de même pas garder pour toujours cette jolie fille dans une cachette secrète ?

Brannoc releva d'un coup la tête de son verre de bière, mais Douglas fit mine de ne rien remarquer tandis qu'il achetait une bouteille d'eau à Aengus.

— Je ne savais pas que ma fille t'intéressait à ce point, répondit lentement Brannoc.

— Comme je te le disais, l'avenir du Conseil et de son territoire me préoccupe énormément.

— Je vois... Alors sache que mon siège au Conseil sera entre des mains très compétentes, car ma fille me ressemble beaucoup.

Des yeux, Brannoc suivit une goutte de condensation qui glissait sur la paroi du verre.

— Moins chaleureuse, peut-être, et moins frisée, ajouta-t-il.

À ces mots, Aengus éclata de rire.

— Comme sa mère, indiqua Brannoc, en regardant enfin Douglas.

Il posa d'un geste sec quelques dollars sur le bar.

— Sa mère t'arracherait la jugulaire à l'instant où elle te verrait.

Il resta songeur un moment.

— À moins que tu ne sois de son côté, bien sûr. Alors, pas de souci.

Il sourit avant de se diriger vers l'arrière-salle.

— Mais alors, peu de gens seraient de son côté. Et très peu seraient du côté de ma fille, aussi.

Même pour Douglas, la fierté dans la voix de Brannoc était manifeste.

^[1] Fey : mot écossais désignant une personne qui a des pressentiments de mort, des visions de l'au-delà, qui est douée de seconde vue.

CHAPITRE 6

SERRE-MOI PLUS FORT CONTRE TOI, NÉCROMANCIEN

Trente minutes avant mon rendez-vous, je garai ma voiture près de l'entrée ouest du zoo de Woodland. Le temps prometteur de la matinée avait viré au gris nuageux sur le trajet. Un coup d'œil sur la banquette arrière et j'attrapai mon sweat bleu à capuche et fermeture Éclair. Quand on vit à Seattle, peu importe depuis combien de temps, on emporte une veste où qu'on aille, surtout au printemps. On s'habitue au temps capricieux et on abandonne les parapluies. Les parapluies sont pour les touristes. Les gens natifs de la ville savent que la pluie ne tombe jamais droit, comme partout ailleurs. La pluie à Seattle s'infiltre avec malice et attaque de tous les côtés à la fois. J'enfilai mon sweat-shirt et pris mon portefeuille pour payer mon entrée.

J'adorais le zoo. Mais je détestais voir les animaux en captivité. J'aimais me promener en écoutant les grognements des otaries et les cris des paons à vous faire dresser les cheveux sur la tête. J'aimais m'approcher d'un ours polaire comme jamais je ne l'aurais fait sur la banquise. Ma mère nous emmenait toujours au zoo, ma sœur Haley et moi. Haley était de huit ans ma cadette, et ne se rappelait donc pas à quoi ressemblait le zoo avant les énormes travaux. À l'époque, nombre d'animaux étaient dans des cages plus petites que ma chambre.

Un jour, j'avais sept ans, j'avais demandé à ma mère si le gardien du zoo laissait parfois courir les animaux en liberté. Ma mère, fatiguée de marcher avec son gros ventre de femme enceinte, s'était appuyée à la rambarde face à la cage des tigres. Au lieu de me répondre, elle avait regardé mon père, l'air suppliant. Haden n'a été mon père que quelques années durant, mais il fut mon seul vrai père. Avant d'épouser ma mère, il m'avait dit que je pouvais l'appeler Haden si cela me faisait plaisir. Les adultes proposent rarement ce genre de chose aux enfants. Et puis le jour de leur mariage, je lui avais demandé si je pouvais aussi porter son nom de famille. Je ne voulais pas être le seul Hatfield à la maison, ce lien avec le passé était trop vague. LaCroix fut mon présent. Un présent béton. J'avais tellement voulu être un LaCroix !

Mon père tendit un soda à ma mère et répondit à ma question.

— Non, Sam. Ils ne laissent sortir aucun animal. Pourquoi tu demandes ça, tu as peur que le tigre sorte et vienne te manger ?

— Non, c'est juste que...

Je cherchai mes mots.

— Le tigre est si gros, sa cage est si petite. Est-ce qu'il ne va pas s'ennuyer ?

Mon père s'accroupit pour se mettre à ma hauteur. Ainsi je n'avais pas besoin de me

tordre le cou pour le voir. J'adorais quand il faisait cela. J'avais l'impression d'être quelqu'un de très spécial.

Il regarda le tigre faire les cent pas dans sa cage puis tourna les yeux vers moi. La vérité ne correspondait jamais à ce que j'attendais quand mes parents se mettaient à réfléchir avant de répondre. Généralement, cela signifiait qu'ils essayaient de trouver une jolie façon d'expliquer les choses.

— Il s'ennuie probablement, Sam. Même terriblement.

Papa se gratta la barbe.

— Parfois, nous ne traitons pas les animaux comme nous le devrions.

Il montra la boîte récoltant les dons à côté de la cage.

— C'est pourquoi le zoo doit être restauré.

La réponse était étrange, ce qui indiquait qu'elle était probablement vraie. J'étais content qu'il ne m'ait pas menti.

— Puis-je donner mon argent pour le tigre ?

J'avais gagné cinq dollars pour avoir aidé mon père à rentrer du bois.

— Je croyais que tu voulais acheter une glace.

— Oui, mais...

J'entortillai le bouton de ma chemise. Je ne savais pas comment m'expliquer. La glace, c'était bon, oui, mais les tigres, c'était mieux. Je baissai les yeux.

— Je veux le donner au tigre.

Papa acquiesça et se releva en sortant son portefeuille. Il me tendit un billet de cinq dollars et un autre de vingt.

— Mets cela dedans aussi, tu veux bien ?

Je glissai les billets dans la boîte et je me sentis mieux pour le tigre. Il aurait sûrement une plus belle chambre bientôt. Vingt-cinq dollars, c'était beaucoup d'argent.

Mon père m'acheta pourtant une glace.

À présent, les animaux avaient beaucoup de place. On n'en voyait plus qui s'accrochaient aux barreaux de leurs cages. On avait transformé celles-ci de sorte que les animaux vivent ensemble en harmonie. Le tigre semblait moins s'ennuyer à paresser au soleil dans un pré. C'était un mensonge agréable. Il était toujours en cage, mais je pouvais vivre avec ce compromis. Au moins, il ne serait pas tué par des braconniers. Ou de monstrueux conducteurs de Mercedes. J'avais posé la tête de Brooke sur le canapé avant de partir, de façon à ce qu'elle regarde la télé. Elle m'avait demandé de glisser un crayon dans sa bouche pour changer de chaîne sur la télécommande. Rien que d'y penser, cela me retournait l'estomac.

Ma main se porta aussitôt vers mon petit sac de remède — j'avais tendance à l'utiliser comme une pierre de touche quand j'étais nerveux — pour me rendre compte que j'avais oublié de le remettre après ma douche du matin. Même si je ne croyais pas qu'il contenait une poudre magique ou je ne sais quoi de ce genre, je regrettais de ne pas l'avoir. J'enfonçai ma main plus profondément dans les poches de mon sweat. Je venais d'arriver et ça commençait mal. Super.

Je n'étais pas certain de l'endroit où le type voulait me rencontrer. La section « Asie » était grande. Avait-il voulu me mettre à l'épreuve en ne me donnant pas de précisions ? Me tester ? S'amuser en observant comment j'allais me débrouiller ? Une partie de moi était trop en colère pour s'en faire. L'autre insinua que j'avais trop peur pour être en colère. Ce type avait tué mon amie en guise de message. De quoi serait-il capable si je ratais un rendez-vous ? Réponse rapide : de quelque chose qui ne me ferait pas très plaisir, du genre me tuer.

Je décidai de choisir un endroit et de m'y tenir. Quand on est enfant, on nous apprend que rester à un endroit sans bouger est la façon la plus sûre d'être retrouvé lorsqu'on s'est perdu. J'achetai une barbe à papa hors de prix — scandaleux ! — et parquai mes fesses à côté du panneau indiquant « Asie ». Je faillis acheter du pop-corn. Ça peut donner l'air fort de manger du pop-corn. Je parie que les motards en mangent, même s'ils rajoutent du beurre dessus. Les motards se fichent pas mal du cholestérol. Mais une boule duveteuse rose, ça fait dire « pédale » à la plupart des gens. Je décidai que « pédale » me donnait meilleure apparence. Ainsi, pas de risque que ce type me prenne pour un traître.

Il surgit soudain, pile à l'heure, comme s'il m'avait guetté. La ponctualité ne m'avait jamais semblé une chose particulièrement effrayante, mais la façon dont Douglas était apparu me fit penser qu'il m'avait suivi, et cela me donna sérieusement les jetons. Jamais, jusqu'à maintenant, je n'avais eu peur d'un homme vêtu d'un jean et d'un polo. Mais quel que soit son style vestimentaire, il aurait toujours cet air menaçant. Il pourrait même être en train de manger une barbe à papa, que ça ne changerait rien.

— Tu es à l'heure, dit-il.

Il vit que j'observais ses habits. Impossible de l'imaginer en jean. Bien entendu, le sien était propre et repassé. Il avait même un pli. Mince alors, jamais je n'aurais pensé voir Satan en 501 avec un pli. Pour moi, Satan portait des costumes italiens impeccables et des chaussures en cuir cousues main. Il sembla suivre le fil de mes pensées. Une main tapotait la couture de sa jambe.

— Partait, dit-il. Lève-toi.

J'acquiesçai et plantai mon regard dans le sien. Les yeux marrons paraissent rarement froids, pourtant les siens étaient placides et glacials. Pas une once de chaleur. Cependant je continuai de le fixer. C'était plutôt une bonne idée de garder un œil sur le danger. Je pris garde de ne pas parler, de peur de provoquer sa colère.

Le mettre hors de lui me chatouilla comme une mauvaise pensée. J'avais la sale habitude de dire ce qu'il ne fallait pas. Si je m'appliquais à formuler des réponses courtes et mesurées, avec un peu de chance je garderais ma tête attachée à mes épaules. Peut-être. À cette idée, je sentis la colère monter en moi et cheminer à côté de la peur. Cet homme avait tué Brooke. Ma bouche s'activa avant que mon cerveau ne la fasse taire.

— Si j'avais été en retard, vous m'auriez coupé la tête à moi aussi ?

Je contemplai les visiteurs tout en disant cela.

— Peut-être. La ponctualité est importante.

Il avait prononcé ces mots comme si ma question était de celles qu'il entendait chaque jour. Je me demandai si c'était le cas.

— Sam, c'est bien ça ?

Je hochai de nouveau la tête.

— As-tu un nom de famille, Sam ?

— Oui, bien sûr.

Je m'efforçai de chasser la colère en moi. Ce ne serait pas une bonne chose pour Brooke si je me faisais tuer en provoquant ce type à la seule fin de soulager ma fureur.

Il fit entendre un rire gras qui me donna envie de me boucher les oreilles. Comme son regard, son rire était froid, sinistre, à croire qu'il essayait d'imiter quelqu'un.

— Avisé ! dit-il. C'est une qualité, aussi. Tu ne me feras peut-être pas perdre mon temps, finalement.

Il m'indiqua la direction d'un mouvement de tête et se mit à marcher.

— Très bien, Sam, viens par là. J'ai quelque chose à te montrer.

Je le suivis, mais pas de trop près. De la même manière que je ne voulais pas qu'il se mette en colère, je ne tenais pas non plus à ce qu'il s'intéresse trop à moi. Bravo, quelle perspicacité ! — un de mes points forts. Autant creuser ma tombe tout de suite.

— Comment souhaitez-vous que je vous appelle ?

J'étais à peu près sûr de connaître son vrai nom, mais on ne sait jamais. Peut-être préférerait-il qu'on l'appelle Monty.

— Douglas, ça m'ira très bien.

Étais-je le seul à penser que ce genre de tueur psychopathe devrait porter un nom comme Gengis Khan ou Vigo le Carpathe ? Douglas, ça faisait un peu faible...

Douglas regardait droit devant lui en marchant, les mains dans les poches, détendu et calme, comme lors d'une promenade dominicale.

— Tu t'attendais à quelque chose de plus sinistre, peut-être ?

— Oui, je crois...

Lui laisser voir qu'il m'intimidait ne me paraissait pas une mauvaise chose.

Pas de rire gras, cette fois.

— Cela t'aiderait à te sentir mieux si je te dis que Douglas signifie « rivière noire » ou « rivière de sang » ?

— Pas vraiment, non.

Nous continuâmes en silence quelques minutes, en nous frayant un chemin parmi les petits groupes d'enfants et les cages d'animaux. Douglas finalement s'arrêta devant l'enclos des pandas, qui retenait une foule décente, même par une journée nuageuse comme celle-ci. Le zoo de Woodland ne possédait pas de pandas, mais un zoo de Chine lui en avait prêté dans le cadre d'un programme d'échange. Ils étaient arrivés ici la semaine précédente. J'avais une réelle attirance pour les pandas. Il y avait quelque chose chez ces végétariens un peu gauches qui faisait écho en moi.

Douglas s'assit en retrait sur un banc vacant. Je le rejoignis, heureux de pouvoir contempler les pandas depuis cet endroit.

— Qu'es-tu venu faire ici, Sam ?

Il parlait en gardant les yeux fixés sur la foule.

— Vous m'avez donné rendez-vous, Douglas.

Non que j'aie voulu faire le malin, mais parfois, la vérité tombe sous le sens.

— Je veux dire à Seattle, idiot, pas au zoo !

Il fronça les sourcils, apparemment déjà excédé. À coup sûr, je venais de perdre les quelques points que j'avais gagnés. J'essayai de ne pas perdre de vue que ce type était dangereux. Mais j'en avais plus qu'assez de toutes ces histoires.

— Hé, merci de m'appeler par mon nom ! fis-je. Et puis de quoi parlez-vous ? J'habite ici !

— Oui, tu l'as déjà dit, mais tu aurais dû demander au Conseil l'autorisation pour t'installer sur ce territoire.

— Je ne m'y suis jamais installé ! Je vous l'ai dit, je vis ici. J'ai toujours vécu ici.

Je me tus et pris une profonde inspiration.

— Et c'est quoi, au juste, ce Conseil ?

— Ton guide aurait dû t'en informer.

— M'informer de quoi ? Quel guide ? De quoi parlez-vous, bon sang ?

La colère perçait dans ma voix. Impossible de faire autrement.

— Arrête cette comédie, Sam. Cela ne te réussira pas.

L'envie de hurler faillit me submerger. Allez, respire un bon coup, mon grand, et compte jusqu'à dix. Les dents serrées, je sifflai :

— Je ne joue pas la comédie. Je n'ai pas de guide et je ne sais pas de quoi vous parlez. Est-ce que vous voulez bien me croire maintenant ?

Douglas se tourna vers moi et, pour la première fois, il me regarda vraiment. Son visage demeurerait impassible, mais je vis ses yeux ciller légèrement.

— Tu n'as vraiment aucune idée de ce dont je te parle ?

— Non, répétais-je. Non !

— Mais pourtant quelqu'un a bien dû t'apprendre à... à garder le contrôle...

Il s'arrêta comme pour recouvrer ses esprits.

— Qu'as-tu fait quand... quand tu as découvert tes pouvoirs ?

— Quels pouvoirs ?

— Ce déni frôle le ridicule !

Je massai mes tempes du bout des doigts.

— Quels pouvoirs ?

Je me retenais de ne pas crier, mais c'était difficile. Douglas lança un juron et ferma les yeux.

— Moi, j'ai vu mon premier esprit quand j'étais enfant, Sam. Tu ne vas pas me dire que tu n'as jamais vécu ce type d'expérience. Ton aura n'est pas si faible que ça. Même si tu ne peux pas réaliser une évocation complète, tu as bien constaté certaines choses déjà.

— Une évocation complète ?

— De la mort, Sam. Nécromancie. Tu es un nécromancien, comme moi.

Je me mis à rire, mais quand je vis qu'il ne plaisantait pas, je m'arrêtai net.

— Je n'ai rien à voir avec vous, fis-je.

Ma devise « tais-toi et écoute » s'était envolée.

— Nécromancien !

Je pouffai de nouveau.

— Vous auriez pas pu amener mieux le truc, non ?

Je reniflai avec dédain.

— Viens du côté des ténèbres.

Douglas soupira.

— Oui, oui tu es comme moi.

Il scruta la foule, qui devenait moins dense au fur et à mesure que le temps tournait à l'orage.

— Regarde-moi, Sam.

— Je vous regarde.

— Pas avec tes yeux.

Il se tourna et m'attrapa le menton. Ses mains étaient froides et sèches, et je n'aimais pas leur sensation sur ma peau.

— Maintenant, ferme les yeux.

Je fermai les yeux. Je ne le voulais pas, mais je n'avais pas le choix.

— Maintenant, *regarde*.

Il lâcha mon menton.

L'ordre de Douglas n'avait aucun sens. Absolument aucun. Pourtant, mon esprit obéit. Quelque chose dans ma tête s'ouvrit et se dispersa, ça paraît choquant, mais ça ne l'était pas. Ce qui m'arrivait était agréable. Mon esprit était semblable à un homme qui se serait étiré après un long voyage recroquevillé dans un fauteuil avec un gamin lui donnant des coups de pied dans le dos. Ma vue s'étendit et s'élargit. Je voyais, je *voyais* vraiment, comme un phénomène d'écholocalisation renforcée. Je projetai alors cette vision autour de moi. Je vis un enfant qui passait devant notre banc avec un ballon. Le ballon avait un contour lisse, mais l'enfant était un kaléidoscope aux couleurs changeantes. Son père lui tenait la main, et je le distinguais, lui aussi, mais ses couleurs ne bougeaient pas de la même manière. Elles glissaient lentement d'une teinte à l'autre, et avec moins de diversité. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Les yeux toujours fermés, je tournai la tête vers la droite. Les fleurs et les buissons flamboyaient, verts teintés d'orange, et les pandas chatoyaient comme l'enfant avec le ballon. Non, attends une minute. Pas tous les pandas.

— Il y a un truc qui cloche avec un panda, fis-je, les paupières toujours closes.

Je regardai attentivement, mais aucun doute : le panda ne changeait pas de couleur. Il était entièrement recouvert d'ombre, à l'exception d'une petite tache bleue incandescente sur le côté supérieur gauche de sa poitrine. C'était sûrement mauvais signe. À côté des fleurs, des buissons, des passants, le panda avait l'air... mal fichu. Comme un accroc, un vide dans l'espace.

— Oui, a répondu Douglas, je sais.

Je tournai la tête vers lui, comme dans un film d'horreur. Devant l'écran on crie : « Non ! Ne regarde pas ! Va-t'en ! », mais personne n'écoute jamais. Douglas n'avait rien à voir avec le panda, pourtant je sentais que l'un et l'autre étaient liés. Douglas rayonnait de ce même bleu glacé, sauf qu'à la place de ce vide sombre, son bleu était strié de lignes mouvantes, tournoyantes, noires, grises, argentées. Qu'est-ce que cela signifiait, bon sang ?

Je crus que j'allais avoir un haut-le-cœur, alors, pour chasser cette vision, je pris ma tête entre les mains afin de calmer les choses, de revenir à moi. Horrible bêtise ! Mes

maines, mes bras, mes jambes, tout était enveloppé de ce bleu, comme une couche de poussière radioactive. Une boule se forma dans ma gorge et je serrai les mâchoires. Pourquoi n'étais-je pas comme tous ces gens qui continuaient de déambuler devant nous ? Et où étaient donc passées mes autres couleurs ? À part cette couche de bleu, il n'y avait plus rien. Pas même d'ombre. Juste un léger flou qui retenait les couleurs du banc et des fleurs autour de moi. Comme pour le panda, c'était sans doute mauvais signe. Pas la même chose, mais tout de même, ça ne présageait rien de bon.

J'ouvris les yeux. La lumière, les couleurs, le bruit, tout rejaillit dans une vague criarde. L'assaut me fit mal à la tête, et je me sentis étourdi. Plus jamais je ne fermerai les yeux.

— Bon sang, que s'est-il passé ?

Je gardai les yeux fixés au sol tout en m'efforçant de recouvrer mes esprits.

— Tu as regardé au cœur des choses, dans la pulsation du monde.

Je me mordis la lèvre pour ne pas répondre. Lui dire que sa voix grave m'évoquait celle d'un acteur dans un feuilleton sentimental n'aurait servi à rien.

— Pourquoi ne suis-je pas comme tout le monde ? demandai-je.

— Parce que tu ne ressembles à personne d'autres, Sam. Les nécromanciens sont liés à la mort. Tu es un des liens qui rattache le monde souterrain, le monde spirituel — peu importe le nom que tu lui donnes — à celui-ci.

— Mais je ne vous ressemble pas non plus !

Douglas se tut. Le silence s'éternisa, et je crus qu'il ne répondrait pas. Bon. Allez, essaie encore une fois, vieux. Douglas se leva et s'avança vers la clôture. Je le suivis. Il se pencha par-dessus la rambarde. La foule s'était évanouie, et il ne restait que quelques rares visiteurs devant les pandas.

Trois d'entre eux se trouvaient dans l'enclos. Ils étaient deux à déambuler, s'arrêtant pour mâchonner leur morceau de bambou. Le troisième était assis dans un coin éloigné, et je ne pus m'empêcher de remarquer que les autres ne s'approchaient pas de lui. Et il ne mangeait pas de bambou. Il en tenait dans sa patte, certes, et il le regardait, mais sans y goûter.

— Qu'est-ce qu'il a, ce panda, Douglas ?

— Il est mort.

Un enfant s'était arrêté à côté de nous. Il l'entendit et éclata en sanglots. Il courut retrouver sa mère, s'agrippant à sa taille mince. Elle nous regarda et s'éloigna rapidement. Douglas ne sembla pas le remarquer.

— Que s'est-il passé ? dis-je.

— Le gros mâle, Ling Tsu, est mort pendant sa première nuit, ici. Le zoo a paniqué. Cela faisait des semaines qu'ils en faisaient la publicité, et Ling Tsu les avait déjà lâchés. J'ai fait affaire avec eux en les dépannant d'une... solution temporaire, ceci jusqu'à qu'ils trouvent une solution.

Douglas contempla les pandas. Ils auraient aussi bien pu être des meubles, vu son absence de réaction face à eux.

— Le zoo était dans une situation délicate. Surtout compte tenu du climat ambiant avec la Chine.

— Qu'est-ce qui cloche avec la Chine ?

Douglas tourna son regard vers moi, mais cette fois il était teinté de dérision.

— Déséquilibre du commerce, violations des droits de l'homme, médicaments contaminés ? Ça ne te dit rien ?

Je secouai la tête. Je regardai rarement le journal télévisé. Trop déprimant. Leurs sujets sur l'actualité n'étaient pas terribles.

Douglas soupira de nouveau.

— Des jouets contrefaits ?

— Ah, si. Ils y ont fait allusion, je crois, dans un épisode de *New York Police Judiciaire*.

Je regardai les pandas s'ébattre.

— Donc, vous êtes en train de me dire que le zoo vous a demandé de transformer un panda mort en zombie de façon à éviter un possible incident international ?

— En résumé, oui.

— Et pourquoi est-ce que je vous croirais ?

— Parce que tu l'as vu, Sam.

Il avait dit mon nom comme si j'étais un enfant désobéissant. Douglas n'avait certainement pas l'habitude qu'on doute de ses propos.

— Désolé, mais ça me semble tiré par les cheveux ! Et pourquoi bon sang me montrez-vous cela maintenant ? Un enfant, un panda mort mais pas mort. Content de vous ?

Je secouai la tête.

— Vous n'êtes qu'un enfoiré, Douglas.

— Petit insolent...

Douglas s'interrompit et prit une profonde inspiration. Il tourna ses yeux froids vers moi, et je reculai une fraction de seconde, mais suffisamment pour qu'il voit combien il me terrorisait. C'est ça, montre-lui.

— Je t'ai amené ici pour passer un contrat avec toi, Sam. Le panda n'est qu'un échantillon d'une gamme bien plus grande. Les gens meurent à tout moment de manière inopportune. Les sénateurs, les chefs d'État, les grands directeurs, les dictateurs. Parfois, certaines personnes ont besoin de les maintenir auprès d'eux un peu plus longtemps. C'est ce que je fais. Les bonnes personnes avec l'argent nécessaire connaissent mon nom. Ils pourraient avoir le tien également.

— Je ne comprends pas.

Pourquoi voudrais-je que des politiciens connaissent mon nom ? Les politiciens me donnent des boutons.

— Le pouvoir, Sam. Je t'offre pouvoir et santé. Je pourrais t'initier si tu veux. Ton pouvoir n'est pas extraordinaire, mais je saurais t'aider à t'en servir au mieux. J'ai empêché des gouvernements de s'effondrer. Et pas simplement dans le domaine de la politique. Crois-tu que les Stones seraient toujours en tournée sans mon aide ?

Je ruminai cette idée. Franchement, ça pouvait être n'importe lequel d'entre eux. Ils vivaient une vie de rock'n'roll depuis un bon moment déjà. Et comme c'était trop facile de mettre Mick dans le rôle du mort vivant — alors c'était sûrement...

— Keith, lançai-je, content de ma rapidité.

Douglas ne parut pas impressionné, mais je dois admettre que la réponse tombait sous

le sens. Depuis des années, Ramon défendait l'hypothèse que Keith était un cyborg, et qu'il soit un « mort vivant » n'était pas très éloigné, finalement. L'idée restait la même, seule la méthode différait. Je me demandai ce qu'il voulait dire par « politique ». Des zombies au Sénat et comme chef d'État expliquaient beaucoup de choses à mes yeux. En fait, si vous dites aux gens que la Maison-Blanche est dirigée par des légions de « morts vivants », ils vous répondront simplement, probablement : « Façon de parler ! »

Qui d'autre Douglas maintenait-il en vie ? Une vision de John McCain, la peau tendue sur les os, au cours d'une assemblée, traversa mon esprit.

— McCain ?

— Je ne vais pas te dresser la liste de mes clients, Sam.

— Vous n'avez pas nié non plus.

— Laisse tomber.

Je secouai la tête.

— Hitler ne figure pas dans vos tablettes, rassurez-moi ? Les magazines clament qu'il serait encore en vie. Lui et Elvis. Parce que ça, je ne pourrais pas l'accepter. Qu'Hitler soit vivant, pas Elvis. Je n'ai rien contre le King.

Douglas tapa du poing contre la barrière en bois qui nous séparait de l'enclos des pandas. Ses narines frémirent légèrement pendant qu'il se reprenait.

— Je ne plaisante pas.

Avec tristesse, je le crus.

— Malgré ton attitude, dit-il, l'offre tient toujours.

Avant de venir au zoo, j'étais convaincu que Douglas était un psychotique banal. Je me trompai. Il était complètement frappé. Et le pire, c'était que je commençais à croire ce qu'il avait dit à mon sujet.

— Vous...

Je me tus et me mordis les lèvres, essayant de contrôler ma colère. Allez, recommence, compte jusqu'à dix. Enfoiré.

— Vous avez tué mon amie, et maintenant vous voulez que je travaille pour vous ?

Les mots jaillirent dans un murmure.

— Je devais capter ton attention, dit-il.

— Si vous voulez capter mon attention, alors louez un avion publicitaire. Envoyez-moi des bonbons. Ne décapitez pas les gens.

Douglas haussa les épaules comme si tout cela revenait au même.

— Souviens-toi d'elle comme de ta première leçon, fit-il.

— Elle s'appelle Brooke.

Pas même un haussement d'épaules cette fois.

— Je garderai cet échantillon pour toi, Sam. Rejoins-moi et tu resteras en vie. Défie-moi, et je te descendrai, toi, tes amis, ta famille, les uns après les autres. Je transformerai les faits jusqu'à ce que le Conseil entier s'élève contre toi. Je te massacrerai, j'exterminerai tous ceux qui t'aiment et je m'arrangerai pour que le Conseil te sanctionne, toi. Pas de recours, juste la mort.

— Quel Conseil ? demandai-je, l'exaspération pointant à travers ma voix.

— Tu as une semaine. Tâche de bien réfléchir.

Et il partit. Le psycho disparut, comme ça.

Une semaine pour résoudre tout cela. C'était peu. Surtout si la semaine se déroulait comme les vingt-quatre dernières heures. Mon système nerveux ne tiendrait pas le choc longtemps.

Je m'accoudai sur les barres en bois et posai mon menton sur la plus haute. J'observais les pandas, essayant de les voir comme avant — non de la façon dont je les avais regardés dans mon esprit. Mais rien à faire. Mes yeux continuaient d'être attirés par le panda dans le coin. Ling Tsu tenait maintenant deux morceaux de bambou, un dans chaque main. Ses yeux allèrent d'un morceau à l'autre, puis il les laissa tomber avec ce que j'imaginai être du dégoût chez les pandas. Quelle saveur avait donc l'existence pour lui ? Il devait sentir que ça ne tournait pas rond. Lorsque, sa vie entière, on n'a fait que manger des bambous et que, soudain, ça paraît écœurant, qu'est-ce que ça signifie ? Ling Tsu était obligé de vivre de nouveau, mais pourquoi, au juste ? Il ne pouvait pas manger, et ses potes pandas l'évitaient. Il était seul, et je songeai que Ling Tsu préférerait sans doute retourner dans cette formidable forêt de bambous dans le ciel. Je me fichais pas mal des sommes d'argent que recevait Douglas, ça sentait mauvais. Brooke, au moins, avait pigé ce qui lui était arrivé. Mais j'ignorais si cela rendrait son existence pire ou meilleure.

Je jetai ma barbe à papa et me dépêchai de rejoindre ma voiture avant de craquer devant les pandas. Je pouvais quand même attendre d'être dans la voiture pour pleurer.

CHAPITRE 7

LE FUTUR EST SI ÉBLOUISSANT, JE DOIS METTRE MES LUNETTES DE SOLEIL

J'arrivai pile au moment où Mme Winalski était en train de chercher ses clés.

— On dirait que je ne suis pas la seule à avoir passé une mauvaise nuit, fit-elle.

Elle me regarda en haussant un sourcil de façon suggestive.

— Je reviens du zoo.

— Tu me déçois, Sam.

J'ouvris la porte tout en faisant de mon mieux pour avoir l'air navré. J'aime beaucoup Mme W, certes, mais je n'étais pas d'humeur à discuter. Ce que je voulais, c'était rentrer chez moi, m'asseoir, et réfléchir au calme.

Mme W me salua d'un geste, et je me glissai dans la pénombre de mon appartement. Brooke semblait endormie. Mais avait-elle encore besoin de sommeil ? Frank l'avait installée du mieux possible dans le fauteuil. Il avait enroulé un T-shirt autour de son cou pour renforcer son équilibre. J'essayai de ne pas penser au moignon de sa tête, si lisse qu'on aurait cru qu'il avait été tranché avec un couteau chauffant. Trop tard. Déjà, la vision émergeait dans mon esprit.

Je ne pris pas la peine d'allumer la pièce et m'installai confortablement sur la banquette, attentif à mon dos, et fermai les yeux. Ô, silence et obscurité bénis !

— C'était comment le zoo ?

Je fis un bond de trois mètres. La douleur fut telle que je me roulai en boule, les yeux exorbités fixés sur Brooke. Elle me regardait depuis son perchoir.

— Désolée, lança-t-elle, j'ai zappé ton dos.

J'inspirai profondément et me rassis doucement sur la banquette. Certes, j'étais mal en point, mais ce que Brooke devait ressentir était sans doute bien pire.

— C'est de ma faute, dis-je. J'ai l'impression d'être remonté à bloc.

Je me penchai vers elle.

— On dirait mon T-shirt Alkaline Trio, non ?

— Heu... Gloups !

— Oh non !! C'est le seul que j'ai.

Brooke essaya de voir le T-shirt, en vain.

— Tu m'as emmené voir leur concert, Sam. Et j'ai écouté leurs CD que tu m'as prêtés. Je suis certaine qu'ils seraient d'accord qu'on utilise leur T-shirt ainsi... Tu ne crois pas ?

Difficile d'argumenter. Un silence embarrassé s'installa.

— Ce mec est sacrément flippant, n'est-ce pas ?

Brooke avait parlé d'un ton posé et sérieux. Jamais encore je ne l'avais entendue ainsi.

— Mouais... c'est ça, flippant.

Que quelqu'un menace tous ceux que j'aime me flanquait la frousse, certes. Car si je refusais d'obéir à Douglas, que se passerait-il ? Un accident chez mes voisins ? La tête de ma sœur dans le freezer ? Mon estomac se souleva à cette pensée. Pas moyen de savoir par où il attaquerait, ni comment faire pour que chacun de mes proches reste sain et sauf. Et pas question de m'appesantir sur ce qu'il ferait — ou j'allais devenir fou. Je bougeais, mal à l'aise.

— Je peux te poser une question ?

— Balance !

— Quel effet ça fait ? Tu sais, de...

Je m'interrompis, montrant sa tête d'un geste.

— D'être une tête ? Quel effet ça fait ?

Sa voix s'émoussa.

Bien sûr, je devinais que ce devait être horrible, mais j'avais besoin que Brooke me le dise. Je voulais l'entendre de sa bouche. Et puis ça pouvait la soulager d'en parler elle-même.

— J'ai passé la journée chez toi, scotchée devant les infos pour voir si l'on avait découvert mon corps. C'est bizarre, Sam, effroyablement bizarre. Je suis morte, et en même temps je ne le suis pas. Quand je vois une publicité pour le syndrome des jambes lourdes, je commence à pleurer, et je ne sais pas si c'est parce que les pubs m'ennuient ou que je suis jalouse de ces jambes bien « en vie ».

Elle s'arrêta pour souffler sur un cheveu collé à son visage.

— Et tu vois, je souffle ! *A priori*, rien d'étonnant, sauf que maintenant, je me demande : « Mais comment est-ce possible ? » Tout ce qui était simple paraît soudain très compliqué.

Elle fronça les sourcils, mais bientôt, le sourire béat-à-la-Brooke éclaira de nouveau son visage.

— D'un autre côté, plus besoin d'aller travailler chez Plumpy !

Je me détournai pour observer l'écran noir de la télé. Même dans sa situation, elle essayait encore d'être optimiste. J'aurais aimé l'être pour elle, mais au fond, ça me rendait malade. Du coin de l'œil, je vis Brooke — enfin, sa tête — me fixer. Je voulais la rassurer, mais je craignais de ne pas être assez convaincant. Je n'avais qu'une envie : me rouler en boule.

— Sam, ce n'est pas de ta faute.

Je m'adossai à la banquette, incapable de regarder quoi que ce soit. Je fermai les yeux.

— Comment ça, ce n'est pas de ma faute ? demandai-je. Il t'a tuée pour que tu serves de message. Sans moi, tu serais toujours en vie. Bon sang, si j'avais mieux visé, je n'aurais pas cassé ce phare et tu serais encore vivante.

— Sûr, beaucoup de choses dans ta vie seraient plus faciles si tu visais correctement. Mais tu ne m'as pas tuée pour autant, Sam, répéta-t-elle d'un regard appuyé. C'est lui le responsable. Tu ne peux pas prendre sur toi la folie de tous les psychopathes de Seattle.

— Rien ne m'empêche d'essayer.

Brooke éclata de rire, et je me sentis un peu mieux.

J'entendis la serrure cliqueter et la porte s'ouvrir. Ramon entra, les clés dans une main, une pile de livres dans l'autre, et un sac en papier entre les dents. Les clés atterrirent dans sa poche, et il me lança le paquet. Il était chaud, et, à l'intérieur, du papier d'aluminium crissa. Une odeur familière, délicieuse, en émanait.

— C'est pour toi, dit-il. Ma mère ne veut pas que tu meures de faim. Un truc au sujet des végétariens. Elle croit toujours que vous ne mangez pas assez.

Je soulevai l'aluminium. La mère de Ramon était un véritable cordon bleu, et mon estomac gargouilla à la vue de ce qu'elle avait préparé : riz, haricots, waouh ! Une de ses fameuses tortillas maison. Une éclaircie dans ma journée.

Ramon jeta ses livres sur la table basse et se laissa tomber sur la banquette.

— J'ai feuilleté des bouquins qui pourraient t'intéresser.

Je hochai la tête, absorbé par ma nourriture. Une fourchette, il me fallait une fourchette. Je me levai pour en prendre une dans le coin cuisine avant de retourner à mon riz et mes haricots.

Ramon se redressa et se pencha vers Brooke.

— Je ne savais pas si tu aurais envie de quelque chose, Brooke.

— Merci, Ramon, mais je suis au régime, fit-elle d'un air sérieux.

— Mouais, ça te fera du bien de perdre quelques kilos, *chica*.

Il montra la télé d'un signe de tête.

— Ça y est, ils t'ont retrouvée ? J'étais en cours, j'ai pas écouté les infos.

— Non, pas encore. C'est normal, mes parents ne devaient pas rentrer avant ce soir.

Brooke essayait d'être courageuse, mais je vis les larmes perler au coin de ses paupières. Je posai ma nourriture et attrapai un mouchoir en papier. Je ne pouvais quand même pas rester là à la regarder pleurer.

— Hé ! s'exclama Ramon, pas de larmes, d'acc ? On va rattraper, ce gus, hein, Sam ?

Ramon me fit un sourire. Je n'avais pas encore de projets, mais je savais qu'on n'en resterait pas là avec Douglas. En revanche, j'espérais que Ramon avait un plan. Car moi, j'étais à sec.

Brooke s'arrêta de pleurer mais hoqueta encore un peu.

— Les flics ne pourront rien faire, n'est-ce pas ?

Tous deux me regardèrent. Je compris que l'expert, jusqu'à nouvel ordre, c'était moi. Je réfléchis une minute avant de répondre.

— Je ne crois pas, en effet.

— Mais ils vont nous interroger, non ? demanda Ramon.

— Sûrement. On est les derniers à avoir vu Brooke... heu... entière. À mon avis, il ne faut rien leur raconter au-delà de ce qu'ils découvriront sur les caméras vidéo.

— Pourquoi pas ? demanda Ramon, dos voûté et oreilles rougissantes. On connaît le bâtard qui a fait ça. Pourquoi on ne lâcherait pas les flics à ses trousses ?

Je froissai le mouchoir en papier dans ma main. Les paroles de Douglas me revinrent à l'esprit : des amis puissants.

— Je doute que les flics s'en prennent à lui directement. Tout ce qu'on risque, c'est de mettre en danger des gens. Au mieux, il sera juste un peu contrarié.

— Je suis d'accord avec Sam, approuva Brooke. On ne fera qu'attiser la colère de ce fou

furieux. Et il tuera l'un de vous. Je veux bien qu'il soit arrêté, mais pas au prix de votre vie, les mecs.

Je glissai sa mèche de cheveu derrière son oreille de façon à ce qu'elle n'ait plus à souffler dessus.

— On l'aura, Brooke. C'est promis.

— Je sais que vous y arriverez, assura-t-elle.

Je me glissai sur les genoux pour m'asseoir par terre.

— Je me demande comment obtenir des infos sur ce type.

— J'ai eu une petite idée sur la question, intervint Ramon.

Il ôta de la poche arrière de son jean un morceau de papier qu'il me tendit. Je le dépliai, et découvris une longue liste de noms de voyants, de diseurs de bonne aventure, de boutiques occultes. Bref, tout ce que Seattle offrait en matière de paranormal.

Ramon indiqua la feuille d'un mouvement du menton.

— Puisqu'un phénomène, tu sais... comme Brooke, est réel, alors je me suis dit que ces autres trucs l'étaient peut-être aussi. Si on va parler à ces gens, avec un peu de chance on tombera sur quelqu'un qui saura comment nous aider.

Il se pencha pour voler un bout de ma tortilla.

— Ce type ne doit pas être le seul, non ?

— Ramon, fis-je, si je ne risquais pas de confirmer les soupçons de Mme W, alors je t'embrasserais sur-le-champ.

— Laisse béton. Ma tronche est réservée aux dames.

Au même instant, Franck sonna et entra, déjà vêtu de son uniforme de Plumpy. Il portait un grand sac en papier.

— Salut les mecs, salut Brooke, lança-t-il en refermant la porte.

Il s'avança, posa son paquet et l'ouvrit.

— J'allais partir au boulot quand je me suis souvenu de ce machin. C'est à mon père.

Il sortit ce qui ressemblait à...

— Heu... C'est pas un sac de bowling, par hasard ? demanda Ramon.

Frank hocha le menton, la mine réjouie. Compte tenu de son enthousiasme, et de notre totale placidité, on avait dû rater un épisode.

— Tu as envie qu'on se fasse une bonne partie de bowling ? Question de se changer les idées, c'est ça ?

— Ça va pas la tête ! protesta Frank en secouant la sienne. C'est pour Brooke !

— Frank, intervint celle-ci, il me manque, vois-tu... quelques-uns des éléments de base. Comme des chaussures de bowling, par exemple. Et des bras.

— Parce qu'on n'a que ça à faire, hein ? s'indigna Ramon : une après-midi à payer une entrée pour faire rouler la boule, et à boire du soda hors de prix !

Frank secoua de nouveau la tête et ouvrit le sac.

— Regardez !

Il indiqua un machin en métal au fond du sac.

— Pigé ? Ça sert à tenir en place la boule, et aussi les chaussures. J'ai pensé que ce serait idéal pour porter la tête de Brooke ! Vous voyez, là, le compartiment circulaire ? On calera le cou à cet endroit — avec un rembourrage bien sûr. Et on l'emportera partout avec

nous, incognito !

— C'est ça, rien de plus normal que de se balader partout avec un sac de bowling ! fit remarquer Ramon.

Mais depuis quand Ramon et moi étions-nous des êtres normaux ? À l'école, j'avais toujours été tenu en marge, comme si d'instinct, les gamins percevaient un truc bizarre chez moi. Je m'en fichais royalement.

— En tout cas, c'est toujours mieux que de se balader dans la rue avec une tête coupée sous le bras.

— Oui, sauf que là, on fera les deux.

Je lui fis signe de laisser tomber.

— On est à Seattle, que veux-tu ! Des choses étranges, il s'en trame tous les jours, ici. Personne ne remarquera rien.

Je voyais le visage de Frank se décomposer peu à peu.

— C'est une mauvaise idée, c'est ça ?

— Non, Frank. C'est même une excellente idée, intervint Brooke.

Il se redressa.

— Vraiment ?

— On voit que ce n'est pas elle qui le portera, grommela Ramon à mon intention.

— Ça ira très bien, insista Frank. Regardez !

Il referma le sac et nous le présenta. Il était conçu comme les cartables d'antan, sauf qu'il était noir. Dessus était dessiné un grand crâne blanc, avec des quilles de bowling en forme de croix.

— Qu'est-ce qui est écrit au dos ? demanda Brooke.

Frank le retourna. Il était écrit : « Frappe à mort ! »

Debout, sac à la main, Frank attendait notre verdict. J'aurais bien été incapable de lui dire : « On prend pas. » Il avait l'air tellement content de nous aider ainsi.

— Bien pensé, Frank, fis-je.

— Vraiment ? Vous l'utiliserez ?

Il jeta un regard rapide à Brooke.

— Enfin, je veux dire, si tu en es d'accord, Brooke.

Brooke lui fit un sourire radieux, les larmes aux yeux.

— C'est géant !

Frank s'empourpra.

— Raconte, Sam ! Comment s'est passé ton rendez-vous ? demanda Ramon, s'empressant de changer de sujet.

Pendant que Frank s'occupait d'installer Brooke dans son nouvel habitat sur mesure, je leur racontai par le menu ma rencontre avec Douglas, les enfants bariolés, et un panda nommé Ling Tsu.

Quelques heures plus tard, Ramon, Brooke et moi-même étions de retour à mon appartement. Après que Frank fut parti chez Plumpy, nous étions allés rendre visite aux personnes inscrites sur la liste de Ramon. Pour revenir bredouilles. La plupart de nos

interlocuteurs étaient de véritables charlatans. J'avais parfois laissé mon numéro de téléphone, mais je ne me faisais guère d'illusions : on ne m'appellerait pas de sitôt. Calmes mais déprimés, nous étions assis dans mon studio. À l'exception de Brooke, puisque je doute qu'on définisse sa posture comme étant assise. Pourtant, d'une certaine manière, c'était bien ainsi qu'elle était.

Elle toussota — et je ne m'étendrai pas sur le sujet.

— Hé, les mecs, c'était une super idée. Si si. Juste que ça n'a pas marché, c'est tout.

Elle nous sourit.

— On va finir par trouver, vous allez voir !

Le téléphone sonna. Comme je ne bougeais pas, Ramon alla répondre. Je restai silencieux — trop occupé à m'apitoyer sur mon sort et à me laisser submerger par la culpabilité —, songeant oh combien ce serait reposant de me glisser dans le placard et d'y rester une semaine, jusqu'à ce que Douglas vienne me tuer. Cette pensée était presque agréable, comparée à l'idée de ce monstre en train de massacrer, un à un, tous ceux que j'aimais. J'entendis Ramon raccrocher.

— Télémarketing ? demandai-je. Ou une nouvelle menace de mort ?

— Raté ! Un rendez-vous avec Maya Larouche. Elle a eu notre numéro de téléphone, et elle pense pouvoir nous aider.

Il sourit et souleva le sac de Brooke.

— Prends ta veste. Direction Ballard.

Ballard est un quartier de Seattle où je n'allais jamais à moins d'avoir une bonne raison. Pourtant chaque fois que j'y mettais les pieds, je regrettais de ne pas y venir plus souvent. On y trouvait des tas de bons restaurants, des bars, des clubs où je n'entrais jamais, simplement parce que c'était tout un binz pour y aller, quel que soit l'endroit d'où l'on venait.

Ramon me guida jusque dans une rue résidentielle, puis devant une petite maison jaune à deux étages, agrémentée d'un jardin. Nous garâmes la voiture et en descendîmes, en quête d'un indice nous informant qu'il s'agissait de la bonne maison. Je ne savais pas ce que nous cherchions exactement. Une grosse boule de cristal sur le perron auréolée d'un faisceau lumineux ? Je vérifiai que ma poche à pouvoirs était bien sous ma chemise. Il me fallait tout le réconfort possible. Je sentis la petite bourse en cuir bien à sa place, et je rattrapai Ramon, déjà sur le seuil.

La porte s'ouvrit au deuxième coup de sonnette. Tous les bonjours que j'avais imaginés s'évanouirent au même instant. La vision de la fille dans l'embrasure me laissa bouche bée, et mon cerveau capota tant bien que mal avant de se réactiver. Elle était absolument sublime. Avec un grand S. On aurait dit une reine égyptienne — les pommettes hautes, la peau hâlée et dorée. Mais l'intelligence de ses yeux marron rivés sur moi me signifiait qu'il ne fallait pas s'arrêter à son apparence. Elle tendit la main.

— Dessa Larouche.

Sa poigne était confiante et assez ferme pour ne pas écrabouiller ma main dans un étau, ni en faire un poisson mort.

— Sam LaCroix, je suppose ? Que vous est-il arrivé ?

Avant que je puisse expliquer l'origine de mes ecchymoses, elle se tourna légèrement vers Ramon.

— Et vous... je vous connais.

Ma tête pivota brusquement vers Ramon qui, de façon très inhabituelle, restait silencieux. Pas possible ? Lui, connaître des filles sublimes ? Ramon avait toujours la main tendue vers Dessa.

— Tu étais dans ma classe de biologie, confirma Dessa. Ramon quelque chose.

— Hernandez, répondit celui-ci.

Je me souvins vaguement que Ramon avait évoqué une Dessa, même si la plupart du temps il l'appelait la « fille au corps de déesse ». Puisqu'elle était capable de réduire au silence Ramon, alors il me faudrait la fréquenter plus souvent.

Dessa se tut et fronça les sourcils à la vue du sac de bowling. Elle nous fit signe d'entrer, puis referma la porte.

Je vis Ramon enregistrer tout ce qu'il distinguait autour de lui. Les murs aux tons nuancés — marron chaud et vert —, ornés de photos et de peintures. L'intérieur de la maison était ravissant, sans être trop stylisé, mais au goût du jour cependant. Ici, Dessa était chez elle, et non pas l'hôte de sa maison. Ce n'était pas pareil.

Nous franchîmes une série de portes jusqu'à une petite pièce qui ressemblait à un bureau, avec de lourds escabeaux de bibliothèques. Des rideaux en dentelle encadraient une fenêtre ouverte, et les murs étaient d'une couleur que ma mère aurait appelée « un lavande pâle rassérénant ». Je ne remarquai ni bureau ni ordinateur, juste une petite table basse en verre, une théière, et quelques fauteuils rembourrés.

Dans l'un d'eux, se trouvait une femme qui buvait paisiblement son thé. Un sourire flottant au bord de la vieille tasse de porcelaine, elle nous invita d'un geste à la rejoindre. Maya Larouche ressemblait à une longue tige, version légèrement plus âgée que sa fille, à ce détail près : ses yeux ressemblaient à deux pennies en cuivre, rendant sa beauté d'autant plus saisissante et surréelle.

Elle reposa sa tasse et nous servit sans même nous demander notre avis tandis que nous prenions place.

— Il vaudrait mieux que ma fille emmène votre camarade avant que nous commençons.

Je regardai Ramon.

— Pourquoi ne peut-il pas rester ?

Elle m'interrompit d'un geste.

— Pas celui-là.

Elle montra le sac.

— Celui-ci.

Elle sourit en voyant mon expression paniquée.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle. Je sais ce qu'elle est. Cela ne me gêne aucunement, mais elle risque de brouiller ma lecture.

Dessa prit le sac et Maya lui fit signe d'ouvrir la fermeture Éclair.

— Vous me comprenez, très chère ?

— Très bien, Madame, répondit Brooke.

Maya hocha la tête avec gentillesse et Dessa emporta Brooke en dehors de la pièce. Notre hôte attendit patiemment que sa fille revienne. Mes doutes s'étaient définitivement envolés : Maya Larouche était bien la personne que je devais rencontrer. Puisqu'elle avait vu Brooke dans le sac de bowling et savait de quoi il retournait, elle devait bien avoir des pouvoirs, non ?

— Dessa m'a expliqué que vous rencontriez un problème, commença Maya. Voyons si je peux vous aider.

Sa voix fit entendre un léger accent que je ne sus reconnaître.

Je lançai un coup d'œil à Ramon. Je ne savais pas ce qu'il avait raconté à Dessa au téléphone, ni ce que je devais dire. Il haussa les épaules. Je compris qu'il se demandait aussi comment interpréter sa remarque.

Maya nous observait, ses yeux en forme de penny allant de l'un à l'autre.

— Très bien, dit-elle. Je vais faire ce que j'ai à faire. Réfléchissez pendant ce temps-là.

Elle se pencha pour remplir de nouveau sa tasse.

— Mais avant, mon petit, il faudrait que tu retires ton espèce de grigri. Ce truc brouille autant ma vision que la tête de votre amie dans le sac.

Je cillai.

— Ta poche à pouvoirs. Retire-la !

Je tendis la main pour l'ôter, mais j'hésitai.

— Comment savez-vous ?

— Je suis voyante, mon petit, et non pas médium de troisième zone. Pour l'instant, je ne vois rien à cause de ton grigri.

— Ah... Vous ne voyez rien... ?

J'ôtai ma petite bourse en cuir et la posai sur la table.

— Désolé, je la porte toujours sur moi. Je ne savais pas qu'il faisait cet effet-là.

— Il te rend invisible à mes yeux, et il fait sans doute d'autres choses encore.

Elle ferma les paupières et s'adossa de nouveau à son fauteuil. Ne sachant que faire, je bus une gorgée de thé, qui était en fait de la camomille. Je commençais à en avoir marre de cette séance d'observation. Les murs couleur lavande, les rideaux en dentelle et la camomille avaient sans doute une fonction rassérénante. Personne n'aime être disséqué.

Quelques minutes passèrent, qui durèrent une éternité. Je gardai les yeux fixés sur Maya, guettant la moindre pensée sur son visage. Son front se creusa un peu, puis redevint lisse.

— Alors te voilà, siffla-t-elle comme si elle se parlait à elle-même.

Elle rouvrit les yeux, et pencha la tête vers moi.

— Qui t'a scellé, dis-moi, mon petit ? demanda-t-elle.

— Ugh ???

J'avais l'impression de dire souvent ça, ces derniers temps.

— C'est en rapport avec la mort ? Parce que dans ce cas...

— Je sais que tu es un nécromancien, Sam, fit-elle. Ce n'est pas ce qui me trouble.

— Pourtant, ça trouble tout le monde, fit remarquer Ramon.

— Écoutez, madame Larouche...

— Maya.

— Maya, cette semaine a été remplie de gens qui apparemment en savent beaucoup plus sur moi que moi-même. Ça en devient usant, à la fin, dis-je. Donc, si vous voulez bien admettre que je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez, et accepter de me donner des explications, je vous en serai reconnaissant.

Elle me donna une petite tape sur la cuisse et but une gorgée de thé. Puis elle entourra la tasse de ses mains et la posa sur ses genoux.

— Je sais ce que tu es, Sam, parce que je lis les signes autour de toi, et que je les ai déjà vus auparavant. Mais je trouve étrange que seule la lisière de ton aura soit visible. Ça n'est pas normal. Comme si quelqu'un t'avait scellé, et que je ne voyais que ce qui dépassait.

J'ouvris la bouche, mais elle me fit taire.

— Quelqu'un a scellé ta magie. D'habitude, on fait un sceau pour protéger la personne du mal, ou l'empêcher d'en faire.

Elle fronça les sourcils, et fixa la tasse entre ses mains.

— Je n'ai jamais vu de sceau semblable, en forme de harnais. On dirait qu'une partie de toi a été enfermée à double tour.

Ramon s'éclaircit la gorge, attirant l'attention de Maya.

— Ce qui expliquerait qu'il ne s'en soit encore jamais rendu compte ?

Maya hocha la tête.

— Oui, c'est fort probable.

— Puis-je savoir qui l'a fait ? demandai-je.

Son front se plissa de nouveau.

— Non. Le sceau... Quelle bêtise, vraiment, de vouloir contenir une chose qui ne peut l'être. C'est comme enrouler un ruban autour d'une rivière, tu comprends ?

J'acquiesçai. Elle referma les yeux et se concentra.

— Quand je regarde, c'est brouillé — à croire qu'il y a deux sceaux distincts. J'ai du mal à les visualiser.

Ses traits se détendirent, et son visage redevint lisse.

— Après seulement, tout s'éclaircit, et je te vois, toi, le nécromancien.

Elle lâcha un soupir.

— Je regrette de ne pouvoir t'en dire plus, mais avec ce sceau...

Elle haussa les épaules.

Je gardai les yeux baissés sur ma camomille.

— Ce serait donc quelqu'un comme moi qui l'aurait fait ?

— Je le crains, oui.

Eh bien, cela réduisait la liste des suspects à zéro. Je ne connaissais qu'un nécromancien : Douglas. En aucune façon, ce ne pouvait être lui. Si enfant, j'avais atterri entre ses mains, il m'aurait probablement assaisonné et dévoré tout cru.

— Sam, intervint Ramon, tu devrais lui raconter.

Son visage était on ne peut plus sérieux. Ça ne lui ressemblait pas.

— Tout ? fis-je.

Il acquiesça.

— Tout ? répéta Dessa.

— Alors il va me falloir un peu plus de thé, dis-je.

Ramon remplit les tasses tandis que je racontai aux deux femmes les vingt-quatre dernières heures. Tout dire semblait risqué, mais comme Ramon, je leur fis confiance, d'autant que nous avions besoin d'aide. Ni l'une ni l'autre n'ayant attenté à la vie d'un de mes proches, elles étaient en tête de ma liste.

À la moitié de mon récit, Dessa se leva et alla chercher une bouteille de whisky. Elle en versa un doigt dans chaque verre, ajoutant un petit extra à sa mère après l'avoir vue pâlir à l'évocation du nom de Douglas. Ni l'une ni l'autre n'étant visiblement de grandes buveuses, je tirai une certaine fierté du fait que mon histoire les incite à boire.

— Tu es fichu, dit Maya quand j'eus terminé.

Pas vraiment le genre de choses qu'on a envie d'entendre de la bouche d'une voyante.

— Ouais, fit Ramon. On sait.

Dessa se pencha et prit la main de sa mère.

— Cette histoire n'augure rien de bon, Ramon, fit Maya. Et je crains que vous ne vous rendiez pas compte combien vous êtes dans une mauvaise passe.

Sa voix parut soudain lasse. Elle se leva et s'appuya sur sa fille.

— Laisse-moi le temps de réfléchir, Sam. Je vais voir ce que je peux faire. Je dois passer quelques coups de fil aussi. Je connais quelqu'un qui, à mon avis, saura t'aider.

Je la remerciai et m'assurai que Dessa avait bien mon numéro de téléphone tandis qu'elle et sa mère nous escortaient jusqu'à l'entrée. Sur le seuil, Dessa tendit à Ramon le sac avec Brooke et me rendit ma poche à pouvoirs. Je n'en voulais plus autour de mon cou tant que je ne connaîtrais pas le fin mot de l'histoire. Je la glissai dans ma poche. D'accord, elle me rendait plus ou moins invisible, mais à supposer qu'elle provoque d'autres effets que j'ignore ?

Maya effleura mon visage avec sa main.

— Je regrette de ne pouvoir t'aider davantage pour l'instant.

— Pas de souci, fis-je.

— Fais attention à toi... Et... Sam ?

— Ouais... ?

— Si j'étais toi, j'irais dire un mot à la personne qui t'a confectionné cette bourse en cuir.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que cette personne — qui qu'elle soit — sait qui tu es, elle aussi.

Je dus paraître surpris, parce que Maya ajouta doucement :

— Cette poche à pouvoirs a été confectionnée pour camoufler ton identité — ta vraie identité, justement.

Je la remerciai de nouveau.

Nous prîmes congé et nous dirigeâmes vers ma Subaru. Je scrutai le ciel obscur. À présent, tous deux restions silencieux. Ramon ne dit mot jusqu'à ce que nous ayons mis nos ceintures de sécurité.

— On va là où je pense ? demanda-t-il.

— Eh bien, ma foi..., répondis-je en mettant le contact.

Je démarrai la voiture, direction : chez ma mère.

— J'espère qu'elle aura les bonnes réponses.

— Moi, dit Ramon, j'espère qu'elle aura fait des cookies.

Je lui lançai un bref coup d'œil.

— Ne me regarde pas comme ça ! Quel que soit le prétexte que tu aies trouvé pour rappliquer chez ma pauvre mère, au fond tu espères toujours qu'elle aura fait des tamales. Disons que je suis assez honnête pour le reconnaître.

Autant pour moi. La mère de Ramon était une pro des tamales, et souvent, par pitié pour le végétarien que j'étais, elle préparait une recette exprès pour moi. Tout simplement exquis.

Qu'elle ait ou non préparé des cookies, Tia LaCroix — ma mère — confectionneuse de poches à pouvoirs, avait surtout une tonne d'explications à me donner.

CHAPITRE 8

J'ATTENDS UNE FILLE COMME TOI

Elle comprit qu'elle avait été sortie de la cage. On l'avait lavée, pourtant elle sentait encore l'odeur du sang sur sa peau. Son sang. Et pendant son sommeil, elle avait eu des hallucinations troubles dues à l'aconite. Ressenti un tiraillement constant dans les épaules. Des douleurs aiguës. La fraîcheur du ciment sur sa joue. La cage étant entièrement en fer, elle en avait conclu qu'on l'en avait sortie. Et elle cicatrisait aussi, ce qui ne se serait pas produit à l'intérieur. La sensation désagréable dans son corps n'avait pas disparu. Elle n'aimait pas ignorer ce qu'ils avaient fait. Ni perdre son temps. Elle n'était même pas certaine de quel jour on était à présent. C'était un des inconvénients d'être une hybride : quand on observait la cicatrisation depuis l'extérieur, c'était comme si rien ne s'était produit. Pourtant, à l'intérieur, la cicatrisation était toujours plus difficile.

Ses narines humèrent l'air autour d'elle. Elle ferma les yeux. Méditer n'avait jamais été son fort. Elle avait du mal à rester assise longtemps. C'était précisément pour cette raison que son père les y avait tous entraînés. Être capable de se tenir tranquille, de se contrôler, disait-il, était aussi important que de courir. Brid n'aimait pas cela, mais maintenant elle comprenait ce qu'il voulait dire.

Elle s'assit en tailleur, les mains posées sur ses cuisses, paumes tournées vers le haut. Son pouls ne s'apaisait pas. Il continuait de battre à tout rompre, rapide et régulier. Elle ne savait pas depuis combien de temps elle était dans la cage, mais elle sentait le stress s'accroître. Sa course à pieds avait été interrompue par le kidnapping, et la cage n'était pas assez grande pour aucun exercice.

Bien sûr, il lui était impossible de se transformer.

Si elle forçait son pouls à ralentir, elle contraindrait son corps à gagner du temps. Certes, elle ne tiendrait pas indéfiniment. Mais elle pouvait essayer, jusqu'à ce qu'elle s'échappe ou qu'on vienne la sauver. Si ni l'un ni l'autre ne se produisaient, alors ses kidnappeurs anéantiraient probablement son stress pour toujours.

Brid préféra ignorer cette éventualité et se concentra sur son cœur. Inspirer et expirer par le nez. Elle se fit une image mentale du rythme cardiaque qui ralentissait, jusqu'à devenir un battement paresseux. Après un temps indéfini, son esprit se vida, et bientôt elle n'eut plus conscience que de cette cadence mesurée.

Puis elle perçut des bruits de pas.

Elle garda les yeux fermés et écouta.

— Ça a marché ?

C'était Douglas.

— Il n’y avait pas grand-chose à faire, mais je pense qu’on a gagné du temps.

Brid fronça les sourcils. Elle ne reconnaissait pas l’autre voix.

— Tant que cela maintient Brannoc à bonne distance de mon seuil, je t’en suis reconnaissant.

L’autre pouffa.

— Si tu m’avais laissé agir depuis le début, plutôt que d’embaucher cet idiot...

— James ! s’exclama Douglas, d’un ton de mise en garde.

Le dénommé James soupira.

— C’est bon.

— Quelle forme as-tu prise ?

— Dragon. Ils ne devraient pas reconnaître cette odeur, et si c’est le cas, je doute qu’ils l’identifient.

— Tu as fait comme si elle était partie ?

Brid bougea, mal à l’aise. La tournure de la conversation ne lui plaisait pas.

— Oui.

— Où as-tu mis ses affaires ?

Il y eut un silence.

— Moins tu en sais, mieux c’est, je présume.

— Tu as sans doute raison.

— Besoin d’autres informations ?

— Non, répondit Douglas. Je verrai ce que je peux faire pour étendre sa trace et leur faire croire qu’elle est partie d’elle-même.

De nouveau un silence. Brid s’appuya en arrière sur ses mains.

— Tu crois que ça marchera ?

James avait presque soufflé la question. Brid l’entendit à peine.

— Il faut attendre et voir.

Elle perçut des bruits de vaisselle : Douglas et son complice se trouvaient certainement dans la cuisine. Jusqu’à présent, il y avait eu Douglas et Michael. Avec la nouvelle voix, ça faisait trois. L’information ne lui était pas utile pour le moment, mais elle l’enregistra.

Brid décroisa les jambes et les allongea devant elle. Elle se baissa et saisit ses orteils, posant le front sur ses genoux. S’étirer ainsi lui faisait du bien.

Avant d’aller où que ce soit, elle en informait toujours sa famille, d’habitude. Mais puisqu’ils ignoraient depuis quand elle avait disparu, ils croiraient peut-être qu’elle était allée dormir chez une amie. Il était fréquent que des membres du troupeau ne se montrent pas plusieurs jours d’affilée. On passait en revue généralement les Alphas, surtout s’ils déviaient d’un comportement normal, quel qu’il soit. À moins d’être un bandit, il fallait toujours pointer. Surtout Brid, mais son père lui accorderait sans doute un délai, attribuant son silence à son planning chargé d’étudiante. Et cela profiterait à Douglas. Le nécromancien aurait le temps de finir ce qu’il avait entrepris. Et Brid n’aimait pas ça du tout.

Le bruit de vaisselle cessa et elle perçut des pas. Elle s’immobilisa, à mi-extension.

— J’ai pris note de ton inquiétude, James.

— Alors pourquoi ne pas te débarrasser d'elle ?

— Je refuse de rater cette opportunité, répliqua Douglas, d'une voix étrange, mêlant excitation et inquiétude.

— Tu as déjà étudié des loups-garous. Trouve un autre Transformiste pour te servir de cobaye.

— Des loups-garous, oui, mais des hybrides, non. Je n'ai encore vu personne comme elle et ses frères.

— Alors, choisis plutôt un de ses frères, ou un autre hybride de la descendance. Pas le *tánaiste*.

— Que crois-tu que j'ai voulu faire ? Malgré nos précautions, ils se rendront bientôt compte de son absence. Leur surveillance sera en alerte, et la sécurité doublée. C'est un coup du hasard que Michael l'ait attrapée en premier, même si j'ai du mal à l'admettre. Non, nous devons tirer parti au mieux de l'idiotie de Michael.

— J'espère seulement que les résultats vaudront au moins la moitié des risques encourus.

Ils s'éloignèrent avant que Brid ne puisse distinguer la réponse de Douglas. Elle tourna la tête et posa sa joue contre sa jambe. Elle avait désespérément besoin de renverser la partie à son avantage. Mais en même temps, elle devait rester patiente. Attentive à la moindre opportunité. Et attendre une nouvelle occasion de mordre une bouchée de Michael.

Elle recommença à s'étirer.

CHAPITRE 9

SON AMOUR POUR MOI EST SOLIDE COMME UN ROC

Ma mère n'est pas une fan du tracé droit. Elle dit qu'on n'apprend rien à s'aligner.

— Crois-tu que le petit chaperon rouge aurait appris quoi que ce soit si elle s'était contentée d'aller ramasser des fleurs ?

Super populaire aux réunions de parents d'élèves, ma mère. Plutôt une bonne chose qu'elle ait le trac.

Ce n'était pas la peine de parler avec elle pour comprendre sa préférence pour les courbes : il suffisait de franchir le portail et d'aller jusqu'à la maison. En retrait de la route, elle était nichée à l'ombre de grands pins. Entre la barrière en bois et le paillason de l'entrée, il y avait un grand espace que la plupart des gens auraient transformé en une jolie pelouse verte. Mais pas Tia LaCroix. Elle n'avait que faire des pelouses — qu'elle appelait des « ornements insipides ». Non, plutôt qu'une pelouse, Tia avait planté un jardin. On n'en mesurait l'ampleur qu'après avoir poussé le portail et arpenté le chemin pavé.

Son jardin n'était pas un modèle de simplicité, ça non, mais il était magnifique, cela allait de soi. À première vue, on n'avait pas l'impression que la forêt profonde des LaCroix avait un dessin particulier. Mais quand j'avais essayé d'en parler à ma sœur Haley, elle m'avait regardé comme si j'étais un demeuré.

— Bien sûr qu'il y en a un, idiot !

Haley voyait sans doute des trucs que moi je ne voyais pas.

En tout cas, une chose était certaine : Maman avait aménagé ce jardin dans un autre but que de donner des leçons de vie. En l'arpentant, on prenait le temps de se calmer, on laissait vaquer ses pensées, et on se recentrait sur soi-même.

Ce jour-là, cependant, je décidai que je resterais centré sur la colère. Je m'enfonçai dans la forêt profonde, ignorant le parfum du basilic, du lilas, des pins, du romarin, et des milliers d'autres qui nous assaillaient dans l'air nocturne. Aussi plaisants fussent-ils, rien ne m'aurait détourné de ma colère. Ramon, qui portait le sac avec Brooke, ne pipa mot. Du moins sur une grande partie du trajet.

— Évite d'entrer en hurlant, dit-il.

— C'est bon, je ne suis pas idiot !

Seuls les abrutis parfaits hurlaient contre ma mère. Ou contre celle de Ramon. Nos mères étaient très différentes, mais toutes deux étaient le genre de femme à qui on disait : « Oui, Madame », en le pensant réellement.

Ramon me lança un bref coup d'œil.

— Je disais ça comme ça, c'est tout !

Nous atteignîmes le porche. Ramon s'arrêta pour rajuster ses vêtements.

Je m'apprêtais à toquer, mais ma main n'eut pas le temps de toucher le battant de bois que la porte s'ouvrit.

— Oh, c'est toi ! fit Haley en inclinant légèrement la tête. Qui t'a mis une raclée, frerot ?

Elle avança la main pour m'effleurer la joue, mais je la repoussai.

— Pas touche !

Non seulement Haley avait hérité de la beauté familiale, mais également du talent. Elle faisait partie de ces gens qui excellent dans tout ce qu'ils entreprennent, sans effort. Elle était ma petite sœur, et j'en étais fier. Un peu envieux, certes, mais surtout fier. Je regrettais de ne pas avoir la moitié de ses qualités. Impossible d'imaginer Haley dans ma situation : étudiant paumé sans but ni projet. Le jour où elle quitterait le lycée, Haley aurait devant elle une liste d'options ou un programme en cinq étapes. Il y a simplement des gens qui sont comme moi, ballottés d'un côté comme de l'autre.

Elle était de plus en plus belle et cela m'inquiétait. Je faisais confiance à ma sœur pour être sublime, et je savais qu'elle saurait se défendre, mais je n'avais aucune confiance dans les garçons de quinze ans. J'en avais été un. Ce ne sont pas des créatures auxquelles on peut se fier.

Elle jeta un regard au sac que Ramon portait, sa longue queue de cheval noire se balançant dans son dos.

— Tu m'as apporté un cadeau ?

Elle se pencha pour saisir le sac, mais Ramon esquiva sa main.

— Et non ! lui dis-je. Désolé de te décevoir.

Ma sœur ne mâchait pas ses mots. Ce qui, en grandissant, nous avait souvent amenés à nous bagarrer. Elle avait alors appris à déployer un sale coup de poing, qui arrêtaient net le combat.

— Tu nous laisses entrer, non ?

Haley m'adressa un demi-sourire en hochant le menton d'un air moqueur. Je l'ignorai et j'entrai.

Ma mère était en train de se servir du thé dans la cuisine. J'ai toujours été surpris de voir combien ma mère et ma sœur étaient à la fois semblables et si différentes. Elles mesuraient à peu près la même taille, arboraient les mêmes taches de rousseur, mais la ressemblance s'arrêtait là. Ma mère était calme, menue, avec des yeux bleus et des cheveux blonds vénitiens qu'elle avait l'habitude de natter. Ma sœur était mince et bien roulée. Ses cheveux étaient noirs, son regard dur, et elle ne se gênait pas pour rentrer dans le lard des gens. Et pourtant, en les observant, il n'y avait aucun doute possible : elles étaient bien mère et fille. Toutes deux confiantes en elles, vives d'esprit, et d'une grande loyauté. Ma mère obtenait toujours de nous ce qu'elle voulait, en nous faisant croire que c'était notre idée. Jamais méchamment, mais très habilement.

— Salut, mon grand, tu veux une tasse ? proposa-t-elle en m'en montrant une vide.

Jamais ma mère ne manifestait de surprise en me voyant arriver. Je ne savais pas à quoi cela tenait. Pendant longtemps, j'avais cru qu'elle était une sorte de super maman aux supers pouvoirs. À présent, je soupçonnais qu'il y eût autre chose.

— Que t'est-il arrivé ?

Elle hésita, puis tendit la main vers ma joue.

Je secouai la tête.

— Une bagarre, mais je n'ai pas envie d'en parler. Je ne suis pas venu ici pour parler de tout et de rien...

Elle se détourna et prit une autre tasse.

— Alors tu es ici pour avoir une vraie discussion, c'est ça ? Je vais préparer du chocolat chaud.

Ma mère croyait dans les pouvoirs de guérison universelle du chocolat chaud, surtout lorsque la blessure était émotionnelle. Si les herbes et les médicaments étaient formidables, elle estimait que le chocolat chaud restait le meilleur remède.

J'ouvris la bouche pour protester, mais elle fut plus rapide.

— Tu en veux, Ramon ? Il y a de la crème fouettée maison !

Elle versa le lait dans une casserole — suffisamment pour en offrir une tasse à Ramon, remarquai-je. Ma mère savait qu'il accepterait. Elle reposa la bouteille de lait, et sortit les ingrédients, dont une pincée de cayenne. Ça paraît étrange, je sais, mais c'est bon.

— Oh, merci ! s'exclama Ramon en entrant.

Il l'embrassa sur la joue et posa le sac avec Brooke sur la table.

Je lui jetai un regard noir, question de lui rappeler que nous étions sensés être en colère. Ramon m'ignora.

— Comment va ta mère ?

D'une main, Tia posa deux tasses dépareillées, et de l'autre, elle mélangea le lait.

— Très bien. Elle m'a demandé de vous remercier pour l'onguent que vous lui avez donné. Elle dit qu'il est très efficace.

Ma mère sourit et acquiesça, tout en ajoutant du chocolat.

— Maman, s'te plaît, faut qu'on discute.

Elle me regarda, sourcils froncés.

— Qu'y a-t-il de si important qui nous empêche d'avoir une conversation agréable ?

Je croisai les bras et m'appuyai l'épaule contre la porte du placard, prenant garde à ne pas heurter mon dos. Le trajet en voiture avait réveillé la douleur. Je fis un signe à Ramon.

— Ouvre le sac.

Ramon se penchait en avant quand Haley entra. Il hésita et me lança un coup d'œil interrogateur.

Une partie au fond de moi me conseillait de laisser Haley en dehors de cette histoire. Elle était encore jeune. Pourtant, garder des secrets ne m'avait guère aidé jusqu'à présent, et mon petit doigt me disait que plus Haley en saurait, mieux elle serait en sécurité. Elle-même avait déjà dû y réfléchir.

— C'est bon, dit-elle. Finis les secrets de familles.

Ma mère me lança un bref coup d'œil, mais je gardai les yeux fixés sur le sac. Ramon

se baissa et ouvrit la fermeture éclair.

— Ah, quand même ! s'écria Brooke. Merci bien ! Ça commençait à sentir les pieds là-dedans !

J'observai ma mère et Haley avec attention. Ni l'une ni l'autre ne parurent choquées ou effrayées, contrairement à mon attente.

Haley s'accroupit et regarda dans le sac. Un sourire illumina son visage.

— Oh, salut Brooke. Désolée pour... heu... enfin, tu sais quoi.

Elle fit glisser deux doigts sur sa gorge.

— Merci.

Brooke sourit à ma sœur.

— Ça va l'école ?

— Comme d'hab. Dis donc, quel effet ça fait ?

Je scrutai ma mère : elle avait légèrement pâli. Elle surprit mon regard, et détourna les yeux.

— Haley, tu veux bien accompagner Ramon et Brooke dans le salon, s'il te plaît ? Ton frère et moi avons des choses à nous dire.

Malgré son stress évident, ma mère parvint à servir le chocolat chaud, puis à le recouvrir de crème fraîche fouettée et d'une pincée de cayenne. Elle ajouta un bâton de cannelle. Elle était le maître Jedi du chocolat chaud.

Haley haussa les épaules et Ramon souleva le sac de bowling. Haley le suivit jusqu'au salon, une tasse dans chaque main, non sans me lancer un regard qui disait clairement que j'avais intérêt à tout lui raconter après.

Ma mère s'assit devant la table et sirota son chocolat chaud. Une tasse pleine m'attendait sur le bar. Je restai debout. Elle ferma les yeux.

— Oh, Sam, murmura-t-elle, comment as-tu pu... ?

De tout ce que je m'étais préparé à entendre, ceci ne figurait pas sur ma liste.

— Que veux-tu dire ? fis-je, ma voix perçant dans les aigus. Tu crois que j'ai fait ça ?

Elle me regarda en cillant.

— Tu m'apportes la tête de ton amie dans un sac, chéri. À ton avis, que dois-je imaginer ?

— Je pensais que tu savais que je n'étais pas un tueur, fis-je en serrant les dents.

Vous voyez ? Je n'ai pas crié.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle s'agita sur son siège.

— Enfin, pas vraiment. À moins que ce ne soit un accident ?

Elle leva les yeux vers moi.

— Ouais, c'est ça : en coupant les tomates, j'ai accidentellement tranché la tête de ma copine. Maman, arrête ça tout de suite, s'il te plaît ! Je n'ai pas tué Brooke, répétais-je d'un ton ferme.

— Très bien. Mais alors, pourquoi l'as-tu fait se lever parmi nous ? La tête de Brooke est une pièce à conviction. Sans parler du traumatisme que la pauvre a dû subir.

Elle secoua la tête.

— Ça aurait été plus gentil de la laisser reposer... en paix.

Visiblement, le sujet mettait ma mère mal à l'aise.

J'appuyai doucement la nuque contre la porte du placard, et je fermai les paupières.

— Je ne l'ai pas fait se lever, maman. Quelqu'un d'autre s'en est chargé. Et je ne suis en rien responsable de ce qui est arrivé à Brooke.

Je me tournai de façon à ne voir que le four. Regarder ma mère me mettait en colère, et j'avais besoin de me calmer. La date limite que m'avait donnée Douglas tictaquait dans ma tête, et je n'avais pas de temps à perdre en hurlant. Si je survivais, alors oui, j'aurais le droit de laisser exploser ma colère. J'adoucis ma voix.

— Tu peux m'expliquer pourquoi tu as cru que j'étais mêlé à la petite résurrection de Brooke ?

Je jetai ma poche à pouvoirs sur la table.

— Mais avant, tu vas me dire ce qu'il y a dans ce sachet, et qui m'a scellé.

Les épaules de ma mère se relâchèrent d'un coup, comme si ses poumons se vidaient d'un coup. D'un côté je m'en réjouis, ravi de prendre ainsi une petite revanche. De l'autre j'eus le sentiment d'être une vraie crapule. Aucun fils n'aime voir cette expression chez sa mère, sachant qu'il en est responsable. J'allai m'asseoir en face d'elle, prenant au passage mon chocolat chaud.

— Désolé...

Ma mère m'adressa un pâle sourire.

— Non, tu ne l'es pas.

— OK, je ne le suis pas, mais...

Je me passai la main sur le visage, essayant de retenir une série de jurons. La situation m'y encourageait, et on ne lâche pas ses vieilles habitudes comme ça.

— Bon sang, maman, tu m'as plongé dans un putain de profond...

Elle me lança un regard sévère. Apparemment, elle non plus ne lâchait pas ses vieilles habitudes comme ça.

— Hum... disons que tu m'as plongé dans un profond sommeil...

Mon accès de colère était en train de retomber. Je ne suis simplement pas colérique. Ce qui ne signifiait pas que je n'étais pas en colère, ni que j'avais déjà pardonné à ma mère. Mais peut-être pourrais-je éviter d'autres sorties de ce genre. Du moins pour l'instant. Vous savez, tic-tac-tic-tac.

Ma mère inspira profondément, et frissonna.

— De toute façon, tu n'as pas besoin de t'excuser. Je l'ai mérité.

Elle fit une pause, et tapota sa manche.

— J'ai mérité cela, et plus encore.

Elle fixa ses mains.

— Je ne sais par où commencer...

— Par le début, proposai-je. Et continue sans t'arrêter jusqu'à la fin. Puis stop.

Elle laissa échapper un rire hésitant.

— Toi et le chapelier fou.

— En fait, c'est le roi qui le dit. Et c'est de ta faute. Tu n'aurais pas dû m'abonner à la bibliothèque.

Elle ignore mon commentaire.

— Ce jour-là, ton père est arrivé tard à la maternité.

CHAPITRE 10

MON ENFANT ADORÉ

— Cela m’a beaucoup affectée, tu sais. C’est ton père qui avait insisté pour que j’accouche à l’hôpital, et il n’est même pas venu. Si j’avais choisi — à la maison, avec une sage-femme —, je n’aurais pas été dans une telle colère.

Elle glissa son doigt dans l’anse de la tasse.

J’avais toujours été étonné que ma mère ait accouché à l’hôpital. Haley était née à la maison, et ma mère elle-même était parfois sage-femme, à l’occasion.

— Attends une minute.

Je fixai le plafond et jurai contre la lenteur de mon cerveau.

— Tu n’es pas une wiccane, tout de même ?

— Bien sûr que non, fit-elle, légèrement surprise, comme si je l’accusais d’être baptiste ou papiste. D’où te vient cette idée ?

J’observai la cuisine et les herbes séchées suspendues au calendrier lunaire. Je pensai à mon nom, à sa boutique avec ses potions, ses onguents, le pilon et le mortier. Je posai mon menton dans la main, adoptant la même posture qu’elle.

— Je n’en sais rien. Aucune idée, vraiment.

Le sarcasme était assez évident.

— Le wicca est une religion, Sam.

— Et toi tu es tout simplement une sorcière, c’est ça ?

— Exactement.

Je me pris le visage entre les mains et me retins de ne pas hurler de frustration.

— Tu gardes secrets des détails surnaturels, tu dis à ton fils que tu es une sorcière ! Tu ne devrais donc pas être surprise si... — tu sais quoi ? Laisse tomber. Je n’ai pas de temps pour ça maintenant. On y reviendra plus tard, quand personne ne sera en train de menacer ma vie.

Elle se redressa, l’air pincé, et acquiesça. À croire que ce que je venais de dire était banal. Peut-être l’était-ce pour elle. Je me rendis compte que je connaissais peu ma mère.

— Je détestais les hôpitaux, mais Kevin a insisté. Il refusait que son enfant naisse avec ce qu’il appelait les « méthodes hippies ».

Je hasardai une hypothèse. Ma mère ne m’en avait rien dit, peut-être avait-elle fait de même avec Kevin.

— Il ne savait pas qui tu étais, n’est-ce pas ?

Elle secoua la tête, et je vis des larmes perler sous ses paupières, même après toutes ces années.

— Je déteste les secrets plus que les hôpitaux.

Elle se reprit.

— Ne bouge pas.

Elle se leva avant que je puisse répondre. Elle revint avec une boîte à chaussures poussiéreuse. Sa main tremblait légèrement lorsqu'elle l'ouvrit, mais plus du tout quand elle en sortit un morceau de tissu beige attaché avec un ruban. Elle défit le nœud et déplia l'étoffe, retenant un sanglot.

— C'était le cadeau que j'avais préparé pour Kevin.

Au point de croix, ma mère avait brodé un arbre généalogique. Au sommet se trouvaient mes grands-parents maternels. Du doigt, je suivis le tracé jusqu'à ma mère, puis jusqu'à moi. J'étais une racine. Il y en avait d'autres, laissées en blanc, qui montraient combien ma mère avait été optimiste sur sa vie avec Kevin. En revanche, le côté de mon père, des Hatfield, n'avait pas été rempli.

— Pourquoi ce côté de l'arbre est-il vide ?

Elle avait voulu lui faire une surprise, me confia-t-elle. Elle avait fouillé dans les papiers de son mari et passé des appels téléphoniques afin de compléter l'arbre. Kevin parlait peu de sa famille. Aussi quelle ne fut pas sa surprise de découvrir qu'il avait un frère, Nick ! Pourquoi ne lui en avait-il jamais parlé ? Était-ce un dealer ? Était-il mort ? Curieuse comme elle était, elle avait songé à interroger Kevin. Il l'aurait accusée d'espionnage, quelles que fussent ses bonnes intentions. Non, mieux valait qu'elle se renseigne par elle-même.

Elle avait douté que le sort fonctionnât du premier coup. Jamais encore elle ne l'avait pratiqué à partir d'un cheveu du frère de la personne à localiser. Elle avait été étonnée, malgré tout, que le sort ait fonctionné. Prétextant aussitôt une amie malade à qui rendre visite, elle avait précisé à Kevin qu'elle serait de retour quelques jours plus tard, et préparé sa valise. Tia s'était bien sentie un peu coupable, mais elle avait songé qu'au final, cela l'aiderait peut-être à mieux comprendre Kevin.

Tia avait toujours aimé l'Oregon. Difficile de ne pas aimer un endroit aussi vert. La région où vivait Nick était nichée près de la côte. À peine descendue de voiture, elle avait humé l'air marin. Tout était si net, frais et nouveau, comment ne pas sourire ? Si Nick avait été dans la même disposition quand elle avait frappé à sa porte, sa journée aurait été des plus agréables.

Il était plus grand et plus mince que son frère, d'une beauté moins classique. Ses cheveux étaient d'un noir profond, alors que ceux de Kevin étaient d'un blond terne. Il avait les yeux marron et un regard chargé, comme un homme qui en aurait trop vu malgré son jeune âge. Ils ne se ressemblaient guère, mais Tia avait su que l'homme qui venait d'ouvrir la porte était le frère de Kevin, malgré les cernes noirs et la pâleur de son teint. Il avait l'air d'un animal égaré qui aurait été maltraité et affamé. Tia n'avait eu qu'une envie : l'emmitoufler et lui préparer une bonne soupe. Il avait paru étonné de la voir, à croire qu'il n'avait rencontré personne depuis longtemps.

— Ma foi, on dirait qu'on est tous les deux surpris, avait-elle dit.

Elle avait tendu la main et il l'avait regardée avec suspicion jusqu'à ce qu'elle la baisse.

— Tia Hatfield, avait-elle annoncé.

Nick avait hoché la tête avec un petit sourire.

— Nick Hatfield, avait-il répondu, mais je suppose que vous le savez.

Il s'était écarté de la porte en faisant un geste de son bras mince et pâle en guise de bienvenue.

— Ma *casa*, votre *casa* ! Mais je doute, avait-il ajouté avec une grimace, que vous la trouviez accueillante.

En entrant, Tia avait compris pourquoi. Le plancher, enfin, ce qu'elle en avait distingué au milieu du linge sale, aurait eu besoin d'un bon nettoyage. Même chose pour le reste de l'unique pièce de la maison. Le coin cuisine et la table étaient couverts de vaisselle sale et de boîtes de conserve vides. Les escaliers menant à la mezzanine étaient encombrés de livres, de papiers, et de morceaux de craie. Elle n'avait pas remarqué de salle de bains, et en avait conclu qu'il existait sans doute des toilettes à l'extérieur.

— C'est... heu... ravissant, avait-elle fini par dire, en s'installant sur un siège inclinable au vieil imprimé fleuri.

Le rire de Nick lui avait paru grinçant.

— C'est un trou, oui. Mais il est libre.

Il s'était affalé sur une causeuse tout usée.

— Le vieux cabanon des Hatfield.

Il avait vaguement promené son regard dans la pièce, comme s'il ne l'avait pas vue depuis longtemps.

— Par chance, Kevin s'intéresse autant à ce lieu qu'à moi, alors je m'y suis installé sans scrupule.

Ses yeux vitreux s'étaient posés sur la pile de vaisselle.

— Je vous offrirais bien quelque chose, mais, encore une fois, je ne pense pas que ça vous plaira.

Tia s'était mordu la lèvre de frustration. La situation était intolérable. Elle était venue pour faire parler Nick, mais comment supporter de le laisser ainsi, et de rester assise, les bras ballants, à ignorer la crasse autour d'eux.

— Très bien, avait-elle dit en claquant les mains sur ses genoux et en se levant. Je vais chercher de quoi manger.

Elle avait lancé un bref coup d'œil aux boîtes de conserve.

— De la vraie nourriture. Pendant ce temps-là, faites un peu de ménage.

Elle était partie avant qu'il ne proteste.

Deux heures plus tard, le coin cuisine avait été rangé — mais à moitié nettoyé —, et un ragoût mijotait sur le petit fourneau à bois. Nick était assis sur la chaise, les yeux caves, observant avec fascination Tia s'agiter. Elle l'avait ignoré, terminant de préparer le repas et de nettoyer en silence. Finalement, Nick s'était levé pour ramasser les vêtements éparpillés par terre et en faire une pile. Pendant ce temps, elle avait débarrassé la table et posé au centre un vase rempli de fleurs sauvages. L'endroit n'en était pas pour autant très reluisant, mais c'était un commencement.

Nick s'était installé en face des fleurs et avait contemplé son repas avec autant

d'interrogation que de confusion. Puis il s'était précipité sur la soupe, prenant à peine le temps de saisir la cuillère posée à côté du bol. Il n'avait ralenti que pour se servir de biscuits dans le panier qu'elle avait posé devant lui ou pour boire une gorgée d'eau. Il n'avait rien dit avant d'avoir fini de manger.

— Vous perdez votre temps avec mon frère, avait-il alors déclaré en plongeant ses yeux dans les siens.

Elle l'avait resservi et avait reposé le bol devant lui, avant de se servir une petite portion. Elle avait cassé un biscuit en deux et l'avait plongé dedans.

— Qu'en savez-vous ? avait-elle demandé.

Nick avait haussé les épaules et détourné les yeux.

— Je connais mon frère.

Tia avait tendu instinctivement la main vers la sienne pour le réconforter. Au même instant, il avait relevé la tête brusquement. Une seconde à peine, ses pupilles avaient perdu de leur fixité et il avait juré dans sa barbe.

Puis il avait fermé les yeux.

— Il est au courant ?

Tia s'était légèrement tendue.

— Au courant de quoi ?

Il avait soulevé les paupières : son regard était doux, sans l'ombre d'un reproche.

— Que vous êtes une sorcière ?

Elle avait ouvert des yeux ronds et secoué la tête.

— Heu... Je vais le lui dire... Je...

— Ne dites rien.

— Pardon ?

Kevin aurait sans doute été affecté de découvrir qu'elle lui avait menti, ou qu'elle avait enquêté sur sa famille en secret, mais Tia était certaine qu'il l'aimait. Elle refusait de lui mentir à jamais. La seule idée lui était intolérable.

Nick avait pris ses mains dans la sienne, et les avait serrées doucement.

— Écoutez-moi bien...

— Tia, avait-elle dit.

— Tia.

Il avait étreint de nouveau ses mains.

— C'est difficile à entendre, mais vous n'avez pas le choix. Si vous voulez vivre avec lui, vous devrez lui cacher ce que vous êtes.

Tia avait ôté ses mains et s'était reculée sur son siège.

— Je ne peux pas, avait-elle répliqué en lissant sa jupe sur ses genoux. Je ne veux pas vivre comme ça.

Nick s'était adossé à sa chaise.

— Je ne vous en blâme pas. Vous avez une autre option : partir. Partir avec cet enfant et séparer vos chemins.

Tia avait senti le sang quitter ses joues et la panique envahir sa poitrine. Sa peur de perdre Kevin avait été tangible.

Nick avait plissé les yeux, et s'était frotté le menton avec la main.

— Pardonnez-moi. Vous venez jusqu'ici, vous me préparez à manger, et je vous fais peur.

Il avait observé le ragoût devant lui, et l'avait remué d'un air distrait avec sa cuillère.

Tia avait été confuse. Elle ne lui avait pas dit qu'elle était enceinte, mais il le savait. Cela avait commencé à se voir, mais à peine. La plupart des gens ne le devinaient pas.

— Comment le savez-vous ? avait-elle demandé.

Il avait rougi et détourné les yeux.

— J'ai lu en vous sans le vouloir, et je l'ai vu.

Elle avait croisé les mains sur ses genoux.

— Je n'aime pas être aussi directe, mais il semble que je n'ai pas le choix. À qui ai-je affaire ?

Il avait hoché la tête en silence, évitant de croiser son regard.

— Je suis nécromancien.

Tia s'était immobilisée.

Nick avait tourné la tête vers elle.

— Cela vous fait peur ?

Oui, cela l'avait effrayé. Suffisamment pour insuffler un léger frisson dans sa colonne vertébrale. Elle savait que les nécromanciens étaient un autre genre de créatures, guère différentes d'elle-même. Eux aussi tenaient leur pouvoir de la déesse. Mais au fond, elle ne pouvait s'empêcher de voir leur lien aux côtés obscurs des choses.

— Non, répondit-elle. Ça ne me fait pas peur.

Le rire de Nick l'avait prise au dépourvu.

— C'est si gentil à vous de mentir.

Elle avait soupiré.

— Bon, alors, disons un peu, oui.

— Comme la plupart des gens.

— Certains d'entre vous nous ont donné une bonne raison d'avoir peur.

Nick avait plissé les yeux.

— Il y a des fruits pourris dans chaque cueillette.

Tia s'était sentie rougir.

— C'est juste. Je vous demande pardon.

Elle avait de nouveau lissé sa jupe, même si c'était inutile. Une peur effroyable lui avait traversé l'esprit.

— Nick.

Sa bouche était devenue sèche.

— Nick... Est-ce un gène... dominant ? Je veux dire, est-ce que Kevin... ?

— Vous êtes inquiète pour le bébé ?

Elle avait préféré ne rien dire et hoché la tête.

— Kevin, de son côté, n'a jamais rien manifesté, avait-il déclaré. Ce n'est pas comme la lycanthropie, dont chaque enfant hérite.

La tension s'était légèrement relâchée en elle.

— Ce qui ne signifie pas qu'il n'est pas porteur.

Elle avait battu des paupières.

— Il y a donc une possibilité ?

— Oui.

Nick ne l'avait pas quittée des yeux, scrutant ses moindres émotions.

— Ne le prenez pas comme ça. Qui sait ? Peut-être que la sorcière fera mieux que le nécromancien.

Elle avait voulu sourire, en vain.

— Sinon, Tia, il vous faudra déménager.

— Kevin le prendra-t-il mal ?

— Non. Kevin est... comment dire... en colère. S'il le découvre, il chassera le bébé de sa vie et partira. Mais il n'est pas dangereux. Douglas Montgomery, lui, l'est.

— Du Conseil ?

— Oui. Douglas a l'instinct territorial, il est paranoïaque et fort. Et son suffrage a beaucoup de poids.

Le regard de Nick s'était arrêté brièvement sur le ventre de Tia avant de poursuivre :

— Si votre bébé manifeste...

Il avait soupiré et s'était frotté la clavicule.

— Disons que ce serait mieux que Douglas ne le remarque pas.

— Pourquoi ?

— Dans le meilleur des cas, vous serez invitée à partir, comme je l'ai été. Douglas n'aime pas partager le territoire. Je n'ai pas assez de talent pour me mesurer à lui pour l'instant. Assez pour le combattre honnêtement, à supposer qu'il accepte mon défi, mais pas suffisamment pour l'affronter plusieurs nuits d'affilée. Et je n'ai pas voulu rester dans les parages tant que ça n'était pas possible.

— Et dans le pire des cas ?

— Des rumeurs racontent la façon dont il a obtenu ses pouvoirs. Je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas que Douglas Montgomery s'intéresse au don de votre petit.

Elle avait haussé un sourcil.

— Vous suggérez qu'un membre du Conseil peut voler un don ?

Son front s'était plissé.

— Même si cela est possible, la seule dette karmique... C'est impensable. Le Conseil est sensé nous protéger.

— Oui, en effet. Mais je soupçonne Douglas d'avoir peu à peu éclipsé les autres membres. Pour avoir un meilleur contrôle.

— Impensable, avait-elle répété plus doucement.

— Je sais. Les humains se plaignent de leur système légal corrompu, mais même le flic le plus pervers ne pourrait prendre votre âme.

Il s'était gratté le menton.

— Écoutez, je ne voulais pas vous effrayer. Je n'ai fait qu'imaginer le pire des scénarios.

Après être restés silencieux un moment, elle s'était levée.

— Il faut que je parte. Voulez-vous que je dise à Kevin où vous vivez ? Peut-être acceptera-t-il d'oublier ce qui s'est passé entre vous ?

— Ma naissance.

Il s'était levé et étiré.

— Kevin ne s'en est jamais remis. Mieux vaut que vous ne lui parliez de rien. Et merci encore pour tout ça.

D'un geste, il avait montré le cabanon en souriant, mais avec tristesse. Tia avait été à peu près certaine que c'était là son sourire habituel.

— Je n'ai vu personne depuis... longtemps. J'ai passé un moment agréable.

Il était allé prendre un carnet et un crayon sur une marche et avait griffonné quelque chose avant de lui tendre le papier.

— C'est mon numéro. Au cas où.

— Vous avez le téléphone ?

— C'est difficile à croire, n'est-ce pas ? Pourtant, il y en a un quelque part. Si toutefois la ligne n'a pas été coupée.

Elle avait plié la feuille et l'avait enfouie dans sa poche.

Puis elle avait tendu la main avant de se raviser.

— Voulez-vous être béni ? avait-elle demandé.

Il s'était tourné vers elle, plissant les yeux. Puis, sans un mot, il s'était laissé tomber sur les genoux et avait baissé la tête.

Elle avait murmuré doucement la formule d'incantation et soulevé le menton de Nick avec ses mains. Ensuite elle avait embrassé ses paupières et dessiné un symbole de chance sur son front.

Il s'était levé et l'avait enlacée avec douceur.

— Merci.

— Ce n'est pas très puissant, s'était-elle excusée. Je ne me suis pas entraînée.

— C'est mieux que rien !

Il l'avait relâchée. Elle avait ouvert elle-même la porte.

— Nick, pourquoi ne défiez-vous pas Douglas puisqu'il est si mauvais ?

Nick avait contemplé le ciel comme s'il espérait y trouver la réponse.

— Parce que je n'y survivrai pas.

La porte s'était refermée derrière elle, et elle avait regagné sa voiture. Elle ne s'était pas retournée une seule fois, pourtant elle avait su que Nick, tout ce temps, l'avait regardée.

J'aspirai ce qu'il restait de mon chocolat chaud avec mon bâton de cannelle. Un peu de crème fouettée était collée dessus. Je ne savais pas comment prendre ce que ma mère m'avait raconté. Pour autant que je sache, j'étais un nécromancien, ma mère une sorcière, et j'avais un oncle. Notre famille n'étant pas bien grande, un oncle caché me faisait un sacré coup. Sans parler du psychopathe en jean qui menaçait ce petit clan familial et amical. Je laissai mon bâton de cannelle.

— Alors comme ça, vous saviez tous que j'étais...

Je m'interrompis, cherchant l'expression adéquate.

— ... différent ?

Ma mère remplit de nouveau sa tasse.

— Non. Enfin, oui.

Elle versa un peu de miel.

— Disons que les chances que tu ne sois qu'un humain étaient minces.

Elle posa sa cuillère en souriant.

— J'espérais sans doute que tu tiendrais de moi. Comme la plupart des parents, j'imagine.

Je luttai avec mes pensées. Voulais-je être différent ? Vivre en sécurité, sain et sauf, me tentait, pourtant j'aimais celui que j'étais, même si je n'étais pas sûr de ce que cela signifiait exactement.

— Comment as-tu fait ?

Je secouai la tête.

— Quand as-tu su ?

Elle posa sa cuillère dans l'évier et leva sa tasse, humant le thé.

— La réponse aux deux questions est la suivante : juste après ta naissance, je t'ai fait un test.

— Un test ? Comme un test sanguin ?

Elle haussa un sourcil tout en avalant une gorgée.

— Disons que je t'ai testé par moi-même.

Ma mère avait apporté ce dont elle avait besoin à l'hôpital. Après avoir embrassé son bébé, elle avait attrapé son sac de voyage et retiré de la petite pochette intérieure le sachet d'herbes séchées préparées à la maison. Tout en murmurant la formule magique, elle en avait goûté sur le bout de sa langue. La saveur lui avait paru agréable, un arôme doux et vert. Elle en avait posé un peu sur la langue de Samhain. Il avait grimacé. Elle avait souri, pris une profonde inspiration, puis posé ses lèvres sur le front de son bébé, sachant que sa peau sensible lui offrirait la lecture la plus subtile qui fût. Elle avait fermé les yeux.

Au début, elle n'avait rien vu. Peut-être avait-elle mal formulé le sort ? Mais soudain elle avait senti le courant glacé. Puis la vague de froid avait disparu, remplacée par les parfums verts du printemps naissant, le goût du soleil et des bourgeons. Mais une seconde plus tard, le froid réapparaissait.

Samhain avait hérité de son oncle.

Tia s'était reculée et avait rouvert les yeux. D'un doigt, elle avait essuyé les herbes autour de la bouche de son fils. Elle s'était recroquevillée à côté de lui dans le petit lit et l'avait serré contre elle. La tête posée sur l'oreiller froissé de l'hôpital, elle s'était mise à pleurer. Mais l'odeur chimique des taies et des draps l'avait fait sangloter de plus belle. Elle avait regretté les odeurs familières de sa maison.

L'infirmière était revenue un peu plus tard avec un bloc de formulaires. Elle l'avait tendu à Tia avant de prendre le bébé.

— Je vous le ramène tout de suite, avait-elle dit en jetant un coup d'œil à Tia. Mais peut-être préférez-vous attendre votre mari ?

Tia avait secoué la tête. Même si Kevin avait exprimé son désir de fonder une famille, il s'était montré, de façon surprenante, détaché de sa grossesse. C'était comme s'il avait

attendu de découvrir ce que serait le bébé avant de décider s'il l'aimerait ou non. Un peu comme certains pères qui, en découvrant que leur bébé n'est rien d'autre qu'un bébé, s'en désintéressent. Jamais il ne lui avait parlé en ces termes, bien sûr. Pour autant qu'elle sache, il ignorait qu'elle était au courant. Il lui avait même offert des fleurs, l'avait emmenée au restaurant, lui avait dit qu'il l'aimait. Tout ce qu'un mari attentif était supposé faire. Mais quand elle le regardait dans les yeux, il ne lui semblait pas présent. On aurait dit qu'il jouait un rôle. Il n'avait pas toujours été ainsi, elle en était certaine.

L'infirmière était partie avec le bébé, et Tia avait commencé à remplir le formulaire de naissance, où elle devait inscrire le prénom du nouveau-né. Elle avait senti une colère inhabituelle monter en elle. Une corneille était alors venue se percher sur le rebord et l'avait regardée. Nombre de gens considéraient les corneilles comme des oiseaux de mauvais augure, d'autres comme les annonceurs du changement. Certains les voyaient comme les messagers des dieux ou des guides vers l'autre monde. Mais chacun s'accordait à leur trouver un caractère sacré, divinités positives ou négatives. Tia n'avait aucune certitude, mais au fond de son cœur, elle sentait que la déesse exemptait le mal de la plupart des créatures. Les humains étant l'exception, bien entendu.

Cette corneille-ci, cependant, lui avait fait peur. Elle avait continué de la fixer. Tia était restée concentrée sur sa feuille, mais du coin de l'œil, elle avait vu la petite silhouette noire de l'oiseau qui attendait patiemment.

L'infirmière lui avait ramené Samhain, à qui elle faisait des mimiques.

— C'est vraiment un adorable bébé.

Tia l'avait remerciée d'un sourire et avait repris son bébé dans les bras. L'infirmière avait consulté brièvement le registre.

— Encore quelques minutes ?

— Si ça ne vous dérange pas.

— Le choix du prénom est important, avait assuré l'infirmière, qui avait paru comprendre son indécision. C'est toujours déconcertant de voir les gens remplir ces formulaires sans hésitation. L'enfant va porter ce nom le restant de sa vie. Il faut bien réfléchir avant de se décider.

Elle s'était penchée, et du bout du doigt avait tapoté le nez de Samhain.

— Prenez le temps qu'il vous faudra.

Elle avait dit au revoir à Tia et était sortie de la chambre.

Tia avait posé le registre et pris Samhain dans ses bras. Du coin de l'œil, elle avait continué d'apercevoir la tache noire. Elle s'était tournée vers la corneille. Elle avait ramené des amis. De nombreux amis. L'appui de fenêtre était couvert de corneilles, qui, toutes, avaient regardé Samhain. Les oiseaux avaient formé un présage. De bon ou de mauvais augure, comment savoir. Elle prierait la déesse pour qu'il soit bon, mais de toute façon elle ne pouvait pas les ignorer. Si elle l'avait fait, cela les aurait mis en colère, ce que Tia voulait éviter à tout prix. Samhain abordait déjà la vie avec un désavantage, il n'avait surtout pas besoin de messagers en colère. Tia avait installé le bébé au creux de son bras gauche et rempli le formulaire avec sa main libre. Quand elle avait eu terminé, elle s'était relue. Oui, cela sonnait juste. Elle avait fait appeler l'infirmière et lui avait tendu le registre. Si celle-ci avait trouvé le prénom étrange, elle n'en avait rien laissé paraître. Soit

le personnel hospitalier y était habitué, soit il avait appris à masquer sa désapprobation face à la bizarrerie de certains prénoms.

Après que l'infirmière fut partie, Tia était descendue du lit et s'était dirigée vers la fenêtre. Elle avait levé le bébé vers les corneilles de façon à ce qu'elles le voient. Elle s'était sentie un peu sotte à présenter ainsi son enfant. Mais cela valait mieux que de leur manquer de respect. Elle s'était redressée de toute sa taille. Les corneilles avaient continué d'observer son fils, sans bouger. Tia leur avait rendu leur regard.

— Je vous présente mon fils nouveau-né, Samhain Corvus Hatfield.

Elle avait prononcé ces mots avec douceur, et elle avait su que les oiseaux l'avaient entendue car, lorsqu'elle s'était tue, ils s'étaient envolés. Sauf la première corneille, qui avait croassé bruyamment, et s'était installée de façon à contempler Samhain, bien après que Tia eut regagné son lit.

Je consultai de nouveau l'arbre généalogique, très détaillé, à l'exception des espaces blancs. Toutes ces racines vides semblaient me dévisager.

— Tu ne le lui as jamais donné ?

Ma mère se rassit à table.

— J'ai suivi le conseil de Nick. Je ne lui en ai jamais parlé. Mais d'une manière ou d'une autre, il savait. Par la suite, notre mariage s'est effondré.

— À cause de moi.

Elle se tourna brusquement vers moi, m'adressant un regard sévère.

— Absolument pas. Je ne veux pas que tu croies cela, Sam. Notre mariage a échoué parce que trop de secrets, trop de non-dits nous séparaient.

Même si je la croyais, mon cœur souffrait toujours quand je reposai l'arbre généalogique. Le silence grandit entre nous. Les questions se bousculaient dans ma tête, mais je n'osais en poser aucune pour l'instant. Je m'éclaircis la gorge :

— Tu m'avais dit que Corvus était un nom de famille.

— Bien sûr. La famille *Corvidae*.

Elle pencha la tête vers moi.

— Tu n'as jamais fait de recherches ?

Je n'en avais pas ressenti le besoin. J'avais grandi dans l'idée qu'on m'avait donné le prénom d'un oncle mort depuis longtemps, ou que sais-je... La paresse avait pris le dessus, ainsi que la confiance absolue que j'avais en ma mère. Si seulement je m'étais botté les fesses pour googler mon nom, j'aurais trouvé, image après image, celle du gros oiseau noir. Mais bon, il y a des gens qui portent des noms pires que celui-ci !

— Encore heureux que l'hôpital n'était pas un repaire de pigeons !

Elle m'adressa un petit sourire et porta la tasse à ses lèvres.

— Si tu avais vu la taille de ce corbeau, murmura-t-elle, tu aurais fait la même chose.

CHAPITRE 11

JE T'AI JETÉ UN SORT,
CAR TU M'APPARTIENS

— Qu'a fait Kevin quand il est arrivé à l'hôpital ?

Elle se leva et versa ce qu'il restait de chocolat chaud dans ma tasse, que j'en veuille ou non. Elle était plus calme à présent, mais je devinais que c'était dur pour elle. Au moins, elle ne pleurait plus.

J'enroulai mes mains autour de la tasse chaude et la remerciai.

— Il a sauté au plafond.

Elle sourit tristement en regardant sa tasse. D'habitude, les gens décrivent ma mère comme une femme « pleine de vie ». Là, elle semblait tirée vers le fond. C'était bizarre de la voir ainsi.

— Ne te sens pas obligée de me le raconter si tu n'en as pas envie.

Pourtant mieux valait qu'elle le fasse, je le savais. Chaque indice était susceptible de m'aider. Mais impossible de la forcer à parler malgré elle. J'avais beau être en colère, je refusai de la blesser intentionnellement. Et à vrai dire, je n'étais pas prêt à entendre quoi que ce soit au sujet de Kevin. Nous n'obtenons pas toujours ce que nous voulons. J'entendais presque Jagger siffloter dans ma tête cette satanée phrase : « *But if you try sometimes, you get what you need.* » Mes mains se serrèrent autour de ma tasse.

— Non, c'est mieux de tout dire maintenant.

Quand elle s'était réveillée, Kevin tenait Samhain dans ses bras. Il portait le bébé avec maladresse, comme s'il avait craint de le casser, ou comme s'il avait regretté d'être là. Une infirmière l'avait aidé à trouver une position plus naturelle. Tia l'avait vu effleurer légèrement le crâne du bébé. Il avait eu l'air triste. Résigné, peut-être. Elle s'était demandée si Kevin savait déjà pour Samhain. Son cœur s'était serré, elle aurait tant aimé qu'il l'ignore. Du jour où elle avait appris qu'elle était enceinte, elle s'y était préparée. Pourtant jamais, pas une seule fois, elle ne l'avait imaginé ainsi.

Kevin avait confié le bébé à l'infirmière et l'avait suivie des yeux pendant qu'elle le ramenait à la nurserie. Il avait défait sa cravate et enlevé sa veste. Tia avait compris qu'il arrivait directement du travail. Elle l'avait regardé sourire à Samhain, de l'autre côté de la vitre. Cela faisait un moment qu'elle ne lui avait pas vu cette expression. Certes, il souriait aux voisins et à son chef, mais jamais de joie. Les rares fois où c'était arrivé, cela lui avait

presque brisé le cœur. Ses yeux bleus s'illuminaient, son visage s'éclairait, et on ne pouvait pas s'empêcher de remarquer combien il était beau. Mais elle avait rapidement compris que la beauté ne suffisait pas.

— Tu arrives tard.

Kevin avait sursauté et s'était tourné vers elle.

— Désolé, ma chérie, mais le travail...

Elle l'avait interrompu de la main.

— Je n'ai pas vraiment envie d'entendre cela, avait-elle dit. Et nous allons bien, de toute façon...

— Je sais, avait-il répondu. J'ai parlé à la sage-femme. Je ne voulais pas te réveiller.

Kevin fidèle à lui-même : toujours prêt à lui servir une excuse raisonnable pour qu'elle ne s'énerve pas — même si elle savait que c'était juste une façon d'éviter les conflits. Sinon, elle serait devenue une véritable mégère.

— Je ne dormais pas.

Il avait haussé les épaules et déposé un baiser sur sa joue.

— Je ne voulais pas prendre le risque.

Il avait joué son rôle à la perfection. D'une main, il avait écarté une mèche de cheveux de Tia avant de glisser les bras autour de sa taille.

— Donc tout va bien ? Rien... d'anormal ?

— Non.

La réponse avait jailli un peu trop vite, et elle l'avait vu se pincer les lèvres.

— Que se passe-t-il ? avait-il demandé.

Elle s'était creusé la tête. Il avait deviné qu'elle était tracassée, mais elle ne pouvait lui en confier la raison. Elle ne voulait pas non plus lui mentir.

— J'ai eu un petit problème avec le prénom.

Il avait haussé un sourcil, tout en laissant retomber ses épaules. Il avait donc craint le pire...

— On en avait pourtant choisi, avait-il fait remarquer.

— Non, toi, tu en avais choisi un.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec Russ ? C'était le prénom de mon grand-père.

Tia avait repensé à tout ce qui clochait avec Russ.

— Russ, ça ne lui allait pas.

— Qu'est-ce qui lui allait, alors ?

Tia lui avait montré le formulaire.

— Bon sang... ! s'était-il exclamé d'un ton perçant, mais une infirmière s'étant retournée vers eux, il avait poursuivi dans un murmure grinçant : C'est quoi ça, Samhain ?

Ç'avait été précisément pour cette raison qu'elle avait choisi de le lui annoncer ici. Il n'aurait pas osé lui faire une scène, et quand de nouveau ils auraient été seuls, il aurait pardonné. Elle aussi savait comment s'y prendre.

— On prononce *Sowin*.

— *Sowin* ? Tu veux que ton fils se fasse tabasser dans la cour de récréation ou quoi ?

— Ah, parce que Russ aurait été mieux ?

— Quoi ?!

Il s'était interrompu et avait baissé la voix, essayant une autre tactique.

— Tu peux t'expliquer, s'il te plaît ? Enfin, non. Attends.

Il avait ouvert et fermé la bouche plusieurs fois avant de relire le formulaire.

— Dis-moi juste, reprit-il avec une sorte de résignation, c'est quoi ce truc de hippie ?

Elle avait croisé les bras et l'avait toisé.

— Merci bien ! C'est un prénom qu'on donne traditionnellement dans *ma* famille, figure-toi !

Ce n'était pas tout à fait un mensonge. Samhain était une tradition dans sa famille, mais pas en tant que prénom.

— Et si tu étais arrivé plus tôt, tu aurais pu donner ton avis.

Il avait ouvert la bouche mais à la place avait serré les mâchoires.

— Très bien.

Il avait secoué la tête et haussé les épaules.

— Je dois retourner travailler.

Il avait pris un paquet cadeau par terre qu'elle n'avait pas remarqué.

— Tiens, c'est pour toi, avait-il grommelé.

Puis il l'avait embrassée d'un air distrait sur la joue, et s'était arrêté juste pour lancer un regard à Samhain. Une fois qu'il fut parti, elle avait ouvert le sac. C'était un petit ours en peluche qui portait un drapeau « félicitations ». Elle lui avait tapoté le nez avec le doigt. L'ourson était très doux. Cela lui avait fait un drôle d'effet d'être félicitée par son mari. Comme si elle avait été seule dans cette histoire. Pourtant, il y avait le bébé aussi. Elle avait serré l'ourson contre elle.

Tia était allée voir son bébé de l'autre côté de la vitre jusqu'à ce que l'infirmière lui conseille de se reposer. Elle avait alors regagné lentement sa chambre.

Il était tard quand elle s'était de nouveau réveillée. Elle avait rejeté les draps et s'était glissée hors du lit. Le sol était froid. Elle avait enfilé des chaussons puis resserré sa robe de chambre autour d'elle.

Hormis le murmure des voix provenant du bureau des infirmières, le calme régnait. Tia s'était dirigée discrètement vers la nurserie. Étrangement, elle n'avait pas été surprise d'y voir Nick. Il lui avait semblé en meilleure forme. Il avait pris un peu le soleil, même s'il paraissait toujours aussi pâle. Il avait grossi un peu également.

— Comment avez-vous fait pour entrer ici en pleine nuit ? avait-elle soufflé en souriant. Les visites sont terminées depuis longtemps !

Il avait pivoté vers elle, et relâché ses épaules en la reconnaissant.

— Vous seriez étonnée d'apprendre les miracles que les mots peuvent accomplir. Une histoire au sujet d'un voyage depuis Portland pour voir mon unique neveu, et me voilà ici.

Il avait passé sa main dans ses courts cheveux bruns.

— Je suppose que je ne dois pas avoir l'air trop inquiétant. Comment vous sentez-vous ?

Elle s'était approchée de la vitre et avait regardé le petit Samhain qui dormait, le poing fourré dans sa bouche.

— Très bien.

— C'est fou, je n'arrive pas à y croire !

Il avait enfoui les mains dans ses poches et s'était balancé sur les talons.

— Il tient de moi, n'est-ce pas ?

Tia avait préféré ne pas répondre. Des larmes avaient roulé sur ses joues, parlant à sa place. Nick l'avait attirée contre lui. Elle aurait dû protester. Après tout, elle le connaissait peu. Mais elle était fatiguée d'affronter cela toute seule et, à cet instant précis, elle avait besoin de réconfort. Elle avait écouté les puissants battements du cœur de Nick, ne pensant qu'à leur rythme, à la chaleur émanant d'une autre personne, et elle avait fermé les yeux. Il sentait les arbres, les clous de girofle et la sueur. Ce n'était pas désagréable.

Nick s'était reculé d'un pas, les mains toujours sur ses épaules. Puis en se penchant, il avait plongé les yeux dans les siens.

— Hé, ne faites pas cette tête-là ! Ce n'est pas si terrible !

Elle n'avait pu s'empêcher de rire.

— Pas si terrible ? répéta-t-elle. Mais c'est précisément pour cela que vous ne vivez plus en ville ! Même votre frère vous a désavoué. Et il fera la même chose avec ce bébé s'il l'apprend.

Soudain, la panique s'était emparée d'elle.

— Et cet homme dont vous m'avez parlé ? Il faut faire quelque chose !

Il lui avait brièvement serré les épaules.

— Calmez-vous.

— Non, je ne peux pas. Mon bébé est en danger. Imaginez que je ne sache pas le protéger ?

Elle avait scruté le visage de Nick, en quête d'une consolation. En vain.

— Tia, toute sa vie, votre bébé sera en danger. Même s'il était normal, vous auriez ce sentiment, j'en suis certain. Disons qu'il devra affronter des problèmes... plus spécifiques, c'est tout.

Elle s'était écartée de lui.

— Comment pouvez-vous être si désinvolte ?

Il s'était de nouveau approché de la vitre.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Que votre bébé est condamné à vivre dans la peur et l'isolement ? Qu'on ne peut rien y faire ?

— C'est bien ce qui s'est passé pour vous, non ?

Nick avait haussé les épaules.

— Et alors ? Ça ne veut pas dire que je n'ai pas d'espoir par ailleurs.

Il avait posé une main contre la vitre et souri au bébé.

— Je veux croire que le changement est encore possible.

Il avait agité son index en direction de Samhain.

— Savez-vous ce qui est formidable avec les bébés ? Ce sont des petits paquets d'espoir. L'avenir emmailloté dans une couverture ! C'est votre enfant qui transformera les choses.

Sa décision était prise. Sa poitrine s'était contractée et elle avait senti comme une boule dure et désagréable. Nick avait raison. Les bébés étaient l'espoir, une page blanche où pouvait s'écrire le futur. Mais avant, il y avait une chose à faire.

— Nous devons le cacher, dit-elle.

— Comment ça ?

— Vous m'avez reconnue grâce à mon aura, non ?

— Oui...

Tia avait compris qu'il n'aimait pas ce qu'elle tentait de lui faire comprendre. Tant pis. C'était leur seule chance.

— Eh bien, si on scelle ses pouvoirs, si on les contient par un sort, son aura sera peut-être suffisamment affaiblie pour ne pas être remarquée, non ?

— Tia, c'est dangereux. Dangereux et douloureux. Comme si vous touchiez à l'un de ses membres.

— Mais ça pourrait marcher ?

Il avait croisé les bras et l'avait regardée, sourcils froncés.

— En théorie.

Elle avait posé la main sur son coude.

— Nous le libérerons plus tard, promis. Quand il sera assez grand pour se protéger lui-même.

Nick avait ouvert des yeux ronds. Un bref instant, il avait ressemblé à Kevin. La seconde d'après, son expression s'était radoucie. Apparemment, il n'évacuait pas sa colère de la même manière que son frère.

— Je ne peux pas vous aider, Tia. Je saisis votre raisonnement, mais j'aurais mauvaise conscience de participer à un tel sceau.

— Je comprends, avait-elle dit en resserrant sa robe de chambre autour d'elle. Aimeriez-vous le tenir dans vos bras avant de repartir ?

Nick s'était redressé.

— Oh, vraiment ? C'est possible ?

Elle avait hoché la tête, et d'un geste lui avait indiqué sa chambre, avant d'aller prendre son bébé.

Il s'était assis avec maladresse au bord du lit d'hôpital.

— Êtes-vous certaine que je le tiens comme il faut ?

Samhain était tout recroquevillé dans ses bras. Nick avait ôté sa veste en jean et remonté les manches de sa chemise. Tia avait essayé de ne pas remarquer la courbe de son biceps, ni le fait que Kevin avait montré moins d'enthousiasme en serrant son propre fils dans les bras.

— Pour une première fois, vous faites ça très bien.

Elle avait pris la chaise à côté du lit et ajusté sa robe de chambre pour être plus à l'aise.

— Il est beau ! s'était exclamé Nick en souriant comme un gamin.

— Merci.

Il s'était retourné vers le bébé, de façon à cacher son expression à Tia.

— Qu'a dit Kevin ?

— Que je lui avais donné un prénom de hippie. Et je ne crois pas qu'il sache, avait-elle ajouté, pour répondre à la question qu'il n'avait pas posée.

Nick avait laissé échapper un soupir.

— L'a-t-il seulement pris dans ses bras ?

Tia avait trituré la ceinture de sa robe de chambre.

— Pas longtemps.

Nick avait ôté le minuscule bonnet en laine bleu de Samhain, lissant les fins cheveux du bébé avant de poser délicatement le petit crâne dans sa paume.

Puis il lui avait remis le bonnet, s'assurant que ses oreilles étaient bien protégées.

— Désolé, mon p'tit gars...

— Quelque chose ne va pas ? s'était inquiétée Tia.

Le bébé avait attrapé l'index de Nick, qui avait souri tristement.

— Non, tout va bien. Mais j'ai changé d'avis. Je vais vous aider à le sceller.

Tia s'était rassise.

— Bien sûr, je vous en suis reconnaissante, mais pourquoi ce changement soudain ?

Nick avait voulu dégager son doigt, mais Samhain le tenait bien.

— J'ai cru qu'il était comme moi, et que ça irait.

Il avait tapoté le bout du nez du bébé.

— Pourquoi tu n'es pas comme moi, hein, p'tit gars ?

Tia s'était mordue les lèvres.

— Je ne comprends pas. Je croyais qu'il était comme vous. À moins que je me sois trompée dans le test ?

— Non, non, vous avez fait ce qu'il faut. J'espérais juste qu'il serait... voyez-vous, faible. Qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

— Que voulez-vous dire exactement ? demanda-t-elle.

Elle avait craint d'avoir compris ce qu'il essayait de lui dire.

— Je pensais que son pouvoir serait comme un filet d'eau. Mais il est comme un torrent. Un immense torrent glacé... et il n'est encore qu'un bébé.

Il avait embrassé les doigts de Samhain.

— Vous avez raison. Il faut le dissimuler, et tout de suite.

Elle avait senti la peur étreindre son cœur, comme une chape de plomb dans sa poitrine.

— Et si je déménage ? En emportant le bébé avec moi ?

Nick avait secoué la tête.

— Ça ne servirait à rien. Vous trouverez peut-être un endroit où vivre avec un Conseil plus conciliant. Ou peut-être pas. Mais quoi qu'il en soit, Douglas Montgomery en entendra parler. Non, nous allons le sceller. Nous allons le sceller maintenant, et le dissimuler à la barbe de Douglas.

Il avait regardé le bébé d'un air triste.

— Désolé, p'tit gars. Vraiment.

Le premier essai avait échoué. Tia était encore fatiguée par l'accouchement et le stress, et elle avait eu du mal à trouver ce dont elle avait besoin à l'hôpital.

— Que fait-on à présent ? s'enquit-elle.

Nick avait tiré une épingle de sûreté de son jean et s'était piqué le doigt. Avec son sang, il avait dessiné un symbole sur le front du bébé, et un autre sur son cœur.

— Essayons de nouveau, murmura-t-il.

Il avait fermé les yeux. Le temps s'était écoulé. La température dans la pièce avait chuté, mais Nick avait gardé les yeux fermés. Quand le coup de froid avait cessé, il avait soulevé les paupières. Puis il s'était baissé pour embrasser Samhain sur le front. Tia n'avait pas vu son visage, mais elle avait perçu la profonde tristesse dans sa voix tandis qu'il chuchotait au bébé. Elle avait dû se pencher vers lui pour l'entendre supplier Samhain de lui pardonner, pour toujours et à jamais.

CHAPITRE 12

LE DIABLE AU CORPS

Je fixai les nœuds du bois de la table tandis que ma mère débarrassait.

— Alors oncle Nick m’a scellé, et c’est tout ?

Elle fit couler de l’eau dans l’évier. Je me levai et pris le torchon pour essuyer.

— Oui, il a réussi là où j’ai échoué, dit-elle. Pourtant, c’était loin d’être parfait.

Elle lava une tasse et la posa sur l’évier.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Tu avais toujours des... fuites.

— Des fuites ? Je ne suis pas un récipient, maman !

Elle posa un plat sur l’égouttoir à côté de la tasse.

— D’une certaine manière, tous les humains le sont. Nous renfermons des organes, du sang, des émotions, de l’énergie. Dans ton cas, malgré les barrages, il y avait toujours un peu de fuite.

Elle lava une autre tasse d’un air absent et me la tendit.

— Tu te souviens, quand je t’ai confectionné cette petite bourse en cuir ?

— Vaguement. Je faisais des cauchemars.

— Non, mon chéri. Tu voyais des esprits. Même avec les sceaux, les fantômes te trouvaient, allaient te chercher. Tu étais pétrifié. Ton oncle n’était pas là, alors j’ai fait ce que j’ai pu.

Je rinçai la tasse et l’essuyai, avant de la ranger sur l’étagère.

— Je t’ai fabriqué ta poche à pouvoirs. La plupart de ces bourses ont un effet protecteur. La tienne fonctionne plutôt comme un bouclier. Tant que tu la portes, tu n’apparais pas sur le radar spectral, pour ainsi dire.

Elle me tendit un bol de céréales plein de mousse.

Je rinçai et j’essuyai durant un moment, laissant le reste de la vaisselle tremper. Je comprenais pourquoi ma mère avait agi ainsi : ça partait d’une bonne intention et d’un besoin de me protéger. Pourtant, cela ne m’empêchait pas d’être en colère. Elle n’avait fait que repousser l’inévitable. J’étais maintenant face à Douglas, avec un niveau zéro de connaissances et un niveau d’entraînement encore moindre.

Je reposai le bol de céréales.

— Pourquoi tu ne m’as jamais dit tout ça ? Surtout après le départ de Kevin. À moins que tu aies dû le cacher à papa aussi ?

Je lui lançai un coup d’œil. Sa bouche se crispa légèrement.

— Jamais Haden ne m’a fait me sentir honteuse de quoi que ce soit. Il a découvert ce

que j'étais et il s'en fichait. En fait, il semblait même s'en réjouir.

Elle me tendit le dernier plat et ôta la bonde de l'évier. L'eau s'écoula en gargouillant.

— On s'est disputés à ce sujet. Lui disait que tu avais besoin de savoir. Mais j'avais trop peur. Une part de moi-même espérait que tu ne le découvrirais jamais. Je me sentais coupable de ce que j'avais fait, de ma faiblesse.

Je lui donnai le torchon pour qu'elle se sèche les mains. Quand les miennes frôlèrent les siennes, je sentis ma vision s'ouvrir, comme cela s'était produit au zoo. Maintenant que Douglas m'avait indiqué comment faire, impossible de me retenir. C'était devenu un automatisme. À cette différence près qu'au zoo, je devais fermer les yeux et me concentrer. Mais cette fois, ce fut plus facile. Peut-être parce que je touchais ma mère et que ses émotions étaient à fleur de peau. Toujours est-il que cela me fit l'effet d'un Rolodex tournoyant de façon vertigineuse dans ma tête. Le tournoiement cessa soudain avec un cliquetis. Il y avait beaucoup de choses à lire sur cette page. Je savais que ma mère était une sorcière, et je comprenais parfaitement ce que cela signifiait. À cause des couleurs verte et marron, je devinai que sa spécialité était la magie de la terre, si toutefois c'était bien une spécialité de sorcière. Je voyais ses émotions évoluer autour de moi : le soulagement de parler enfin, son inquiétude au sujet de ma réaction, son amour pour moi et pour Haley, sa tristesse.

Mais ma plus grande surprise fut de découvrir sa peur. Je plissai les yeux et retirai ma main.

— Tu as peur de moi...

— Sam...

— Ne dis rien, je t'en prie. Je le vois. Tu as peur de ce que je suis, de ce que je peux faire.

L'idée que ma mère, la seule personne supposée m'aimer sans réserve, eût peur de moi, me souleva le cœur.

— Je t'en prie, répétais-je, ne dis rien.

Elle se sécha les mains et suspendit le torchon au four.

— Un nécromancien puissant est capable d'invoquer la mort. Il lit dans les âmes, comme tu viens de le faire. On raconte que certains peuvent même élever l'esprit d'une personne et inciter ceux qui les entourent à agir malgré eux. Si ce pouvoir-là n'est pas effroyable, Samhain, alors je doute que quelque chose le soit encore...

Je secouai la tête. Ce qu'elle disait était terrifiant, mais je ne partageais pas entièrement son avis.

— Je suis né avec. Tu as toujours dit qu'on ne naissait jamais mauvais. Comment la nature aurait-elle pu me donner à la naissance un don qui serait néfaste ? Bien sûr, la mort fait peur, mais...

— Je ne parle pas seulement de la mort. Je parle de l'âme.

Et dans son regard, je vis alors de la compassion.

— Certaines races sont plus secrètes que d'autres. Certaines par craintes de persécutions, d'autres pour préserver le savoir familial, je ne sais pas. Nous avons tous nos secrets, je suppose. Quelques-uns restent méconnus à cause de leur grande rareté.

Elle soupira.

— Les nécromanciens trouvent moyen d'appartenir à toutes ces catégories en même temps. D'après ce que j'ai vu de Nick, et ce que je perçois de toi, je pense que les nécromanciens ont bien plus qu'un lien avec la mort. Vous êtes aussi connectés avec l'âme humaine. Sinon, comment expliquer que Nick ait lu en moi dès qu'il m'a vue ? Et toi, comment peux-tu lire en moi comme tu viens de le faire ?

Elle avança la main, hésita un instant, puis m'ébouriffa les cheveux comme quand j'étais petit.

— Je n'ai pas peur de toi, Sam. Mais du pouvoir qui est en toi, je crois.

Je sentis sa terreur me submerger et je compris. Elle craignait que ce pouvoir ne me corrompe et ne m'échappe. Quelqu'un d'autre pourrait l'utiliser de façon funeste. Pour la première fois, je pris peur de cette chose au fond de moi.

Je fixai le sol ; une chape de plomb pesait sur ma poitrine.

— Tu hésites avant de me toucher, tu sais...

Elle voulut parler, mais je ne lui en laissai pas le temps.

— Depuis que je suis petit. J'ai cru que c'était ta façon d'être. Puis Haley est née.

Ma gorge se serra, mais je continuai :

— Tu n'as jamais eu aucune hésitation avec Haley. J'ai longtemps cru que c'était parce que je te rappelais Kevin. Comme si je tenais trop du côté Hatfield.

Je ris, d'un rire forcé, blessé.

— Jamais je n'ai eu autant raison et tort à la fois.

— Sam.

— Non, dis-je.

J'avais toujours le regard rivé au sol. Je me sentais nauséux et les yeux me brûlaient. Je ne voulais plus rien entendre, même pas des excuses.

Ma mère essaya de me prendre dans ses bras, et j'eus envie de la laisser faire. Envie d'enrouler mes bras autour d'elle et de la serrer contre moi, jusqu'à en avoir mal. Maman et Haley étaient ma seule famille, et quand on en a si peu, on a besoin de la tenir bien fort contre soi. Je détestais me battre avec l'une ou l'autre. Mais à l'instant où ma mère me toucha, je sentis sa peur et son anxiété me submerger de nouveau. Ce fut comme un coup de poing dans l'estomac. Je m'écartai d'un bond, en proie à la nausée et à la douleur. Maman fit un autre pas vers moi.

— Non, répétais-je. Non, surtout pas.

Je me laissai glisser à terre et tentai de me reprendre. Je voulus me rouler en boule, mais ne parvins qu'à rester assis.

Ma mère se tenait debout à côté de moi, l'air anxieux, incertaine de ce qu'elle devait faire, mais désireuse de m'aider.

— Je ne peux pas retenir cette peur en moi, dit-elle.

— Va-t'en, soufflai-je. Laisse-moi seul.

Jamais je ne l'avais autant désiré. Très souvent, en grandissant, je m'étais senti seul. Être un garçon unique donne parfois cette impression. Et l'absence d'intérêt, manifeste, de mon propre père biologique, n'avait fait qu'étayer ces sentiments déjà présents. La solitude m'étreignait. Pourtant, c'était la première fois que je désirais autant être seul.

— Désolée... fit-elle.

— Je sais.

Je percevais cela aussi. Je déglutis avec peine. Mon corps trembla. Je me roulai en boule.

Elle s'écarta légèrement de moi.

— Es-tu toujours en colère contre moi ?

— Va-t'en !

J'avais crié. Je pouvais compter sur les doigts de la main toutes les fois où j'avais crié contre ma mère. Et encore, je m'étais maîtrisé. J'aurais voulu hurler jusqu'à n'être plus qu'un son.

Elle resta penchée au-dessus de moi, un moment. Quand elle s'éloigna, je l'entendis murmurer :

— Je ne pensais pas que ça se passerait ainsi.

La porte de la cuisine se referma.

Je ne bougeai pas jusqu'à ce que Ramon vienne me dire qu'il était temps de partir. Il me tira par la main pour me remettre debout, et je lui demandai de m'attendre en dehors de la pièce, pendant que j'aspergeais mon visage d'eau froide. Alors que je me séchais, je vis mon reflet dans la vitre obscurcie et ne me reconnus pas. Mais comment aurais-je su moi-même qui j'étais ? Je posai le front contre la vitre fraîche. Je voulais redevenir comme avant. Je voulais rire. Mais bon sang, comment redevenir normal maintenant ? Je jetai le torchon sur le bar et sortis.

Ramon prit congé pour nous deux. Il sortit de la maison, les bras chargés de trucs à grignoter, d'un nouveau jean que ma mère avait trouvé pour moi, et d'une Thermos de tisane pour m'aider à dormir. La culpabilité augmentait à vitesse grand V, songeai-je. J'expliquai à Ramon que je disposais de trop peu de temps pour dormir, mais il me fit remarquer que si je ne me reposais pas, je ne pourrais rien faire. Le corps est un peu comme une batterie, ajouta-t-il, et si je ne le rechargeais pas, alors autant me jeter aux pieds de Douglas dès à présent.

J'attrapai la Thermos.

Haley nous rejoignit à la voiture.

— Alors comme ça, tu vois la mort et tous ces trucs, hein ? Un peu comme un sixième sens ? Waouh, la chance !

Je reniflai avec dédain.

— Merci. Au moins tu ne te sauves pas en hurlant.

Elle haussa les épaules, les bras croisés.

— T'as de la chance, tu sais.

Je me débarrassai des affaires dans le coffre de la voiture.

— Ouais, je suppose. Étonnée ?

Haley fit entendre un rire moqueur.

— Que tu aies un don super bizarre et que tu sois un monstre parmi les monstres ? Pas vraiment, frérot. J'ai toujours su que tu étais un drôle d'oiseau.

— Merci bien ! fis-je.

Je refermai le coffre de la voiture et me dirigeai vers l'avant.

— De rien.

— Qu'est-ce que tu veux ? Que je reste ici, debout, au milieu de la rue, à te rapporter ma conversation avec maman ?

— Pffuitt ! Pas la peine. J'ai écouté derrière la porte.

— Ça ne m'étonne pas.

Ramon fit au revoir à Haley d'un signe de la main. Puis il grimpa en voiture, et posa avec précaution la tête de Brooke sur le siège à côté de lui.

Haley s'appuya contre ma portière, bras croisés : la représentation par excellence de l'adolescente angoissée. J'aurais bientôt droit à un petit sermon.

— Allez, lâche le morceau, ou tu vas exploser.

— Tu dois lui pardonner.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Occupe-toi de tes oignons.

Je remontai la fermeture Éclair de mon sweat.

— Je m'en suis pris un peu plein la figure ces derniers temps, ajoutai-je.

— Et alors ? répliqua-t-elle. Ça n'est pas une excuse pour oublier tout ce qu'elle a fait pour nous.

Haley se posta face à moi et me regarda droit dans les yeux. La force et la confiance dans son regard m'avaient toujours sidéré.

— Tu ne comprends pas.

— Elle a foiré, c'est tout, fit Haley en me donnant des coups dans la poitrine. Réfléchis un peu. Si quelqu'un a bien le droit à un joker, c'est maman.

— Ce n'est pas comme si elle avait oublié de m'inscrire au sport ou qu'elle m'avait empêché d'aller à l'école de danse, Haley. Nous sommes dans le monde réel, à présent, et qu'elle le veuille ou non, l'erreur de maman va peut-être me coûter la vie. Je comprends bien ton envie que je lui pardonne, mais personne n'est parfait !

Ma sœur me fixait toujours.

J'aurais voulu la prendre dans mes bras et qu'elle arrête de me regarder ainsi, mais après l'incident avec maman, j'avais peur de la toucher. Que découvrirais-je ?

— Écoute, Haley, je sais que tu es une fille géniale. Tu me battrais même à plate couture à *Jeopardy*^{[11](#)} ! Seulement cette situation particulière est nouvelle pour tous, alors tu me lâches, OK ?

Haley s'adossa contre la voiture et croisa, une fois encore, les bras. Je mimai sa posture jusqu'à ce qu'elle cède. Elle lança alors ses bras autour de mon cou et me serra fort contre elle. Je l'étreignis aussi, posant ma joue sur son front. Je faillis pleurer en ne découvrant aucune peur chez elle. Elle était inquiète de ce qui se passait entre maman et moi, elle voulait que nous fassions la paix, mais elle n'avait pas envie de se sauver en hurlant.

— Ne tarde pas trop, marmonna-t-elle, au creux de mon sweat. Ça finit toujours par s'envenimer.

— Je ferai de mon mieux.

Je la serrai une dernière fois dans mes bras.

Haley essuya ses larmes du dos de la main.

— À plus tard, gros abruti !

— C'est ça, petite morveuse.

Elle eut un sourire et s'éloigna vers la maison.

— Hé, Haley ?

Elle s'arrêta et se tourna à demi.

— Ça te dirait de rendre visite à papa, la semaine prochaine ? J'ai des jours de congé, ajoutai-je doucement.

Je savais que Haley préférerait y aller avec moi plutôt qu'avec maman. Le chagrin de maman n'était pas le même que le nôtre, d'une certaine manière. Probablement parce qu'elle était l'épouse, et nous les enfants.

Haley hocha la tête, les yeux baissés.

— Je prendrai des fleurs dans la serre de maman.

— Merci.

— De rien, dit-elle en reniflant.

Quand elle releva les yeux vers moi, ils étaient pleins de tristesse. Elle me fit un geste de la main.

— Allez, va !

— Je t'aime, moi aussi.

Elle me fit un signe d'au revoir sans même se retourner, et rentra dans la maison.

^[1] *Jeopardy* est un jeu télévisé américain.

CHAPITRE 13

AVEC UN CRI REBELLE
ENCORE ET ENCORE

De retour chez moi, je n'avais qu'une envie : me mettre au lit. J'étais lessivé, trop plein d'émotions, le cerveau embrumé, sans parler de la colère qui me rongait, ni de mon dos qui continuait à me faire souffrir l'enfer. J'aurais sans doute dû montrer mes blessures à ma mère, mais elle aurait pris peur, et franchement, j'avais eu ma dose pour la soirée.

J'ôtai lentement la trousse à pharmacie du tiroir. Sous l'effort, les muscles de mon dos m'élancèrent. Je grimaçai.

— Fallait montrer tes blessures à ta mère, vieux, lança Ramon avec sarcasme.

— Ben voyons. Tu veux pas plutôt m'aider ?

Ramon déchira le pansement d'un coup sec. Je serrai les dents.

— Tu me détestes, hein ?

Il ne répondit pas. Il pressa la blessure à différents endroits, ignorant mes plaintes.

— Ce n'est pas infecté, constata-t-il. Pas pour l'instant. On dirait même que la cicatrisation a commencé.

Il prit le flacon d'antiseptique, dont il versa quelques gouttes sur une compresse de gaze. Puis il nettoya avec précaution les longues éraflures avant d'étaler une couche d'onguent.

— Je te préviens, si ton dos s'infecte, j'appelle ta mère.

— C'est ça, sifflai-je entre les dents.

Je ne suis pas douillet, pourtant mon dos me faisait l'effet d'un énorme hématome. La pommade étalée sur les blessures n'apaisait guère la douleur.

Ramon rangea la trousse à pharmacie et m'asséna une petite tape sur l'épaule.

— On va bientôt manquer de médoc !

Je me contentai de grogner et sortis une tasse du placard. Puis je remplis une casserole d'eau que je posai sur la cuisinière. Je fis sauter le bouchon de l'ibuprofène et pianotai des doigts sur le bar, les yeux rivés sur la cuisinière. Je sais, *tout vient à point à qui sait attendre* ! Donc je patientais.

J'avais appris beaucoup de choses depuis la veille, mais pas suffisamment pour savoir quoi faire. Les idées me faisaient défaut. Une chose était certaine : je ne devais en aucun cas rejoindre Douglas. Je le connaissais trop peu, c'était du suicide. Et m'enfuir n'était pas une option. D'une manière ou d'une autre, il me rattraperait, et me tuerait, moi ou quelqu'un d'autre à défaut de me trouver, jusqu'à me mettre la main dessus... Et même si

je comprenais à présent pourquoi mes pouvoirs étaient invisibles, ils n'en restaient pas moins scellés.

Quand l'eau bouillit, je mis à infuser les herbes que mère avait préparées.

Je tendis une tasse à Ramon et m'assis délicatement dans le fauteuil, en prenant appui sur l'accoudoir pour ménager mon dos. Ramon avait allumé le journal TV à l'intention de Brooke. Entre une partie de foot et la météo, un flash de trente secondes lui fut consacré.

— Hé, c'est ma maison ! gazouilla-t-elle.

Le journaliste ne donna pas son nom et ne montra pas de photo, annonçant simplement qu'une jeune fille avait été retrouvée assassinée plus tôt dans la journée. Par chance, il n'y eut aucune image de la famille de Brooke, ni d'interview. J'étais soulagé qu'on laisse le temps à ses parents de se remettre du choc.

On zappa encore un moment, histoire d'entendre les titres des autres JT. Mais rien, nulle part. Il était clair que les flics gardaient l'affaire au chaud.

Ramon et moi-même avions sombré dans un silence gêné, tandis qu'une histoire de bancs de saumons s'éternisait. Je songeais que Ramon aurait aimé reconforter Brooke. Mais comme moi, il ne devait pas savoir quoi dire.

— Désolé, Brooke... lançai-je enfin.

Plutôt lamentable, je sais, mais j'avais besoin de rompre le silence.

— Merci... fit-elle en reniflant. On peut changer de chaîne maintenant ?

Le JT évoquait la disparition d'un homme d'affaires du nom de Dave Davidson, quand Ramon zappa sur un dessin animé. Je ne connaissais pas celui-là, mais ras-le-bol du sang et de la violence. Ramon changea de chaîne jusqu'à une émission de cuisine : exactement ce qu'il nous fallait.

Je terminai mon infusion et leur souhaitai bonne nuit. Compte tenu de mon état d'épuisement, je n'aurais pas été d'un grand secours pour Brooke, alors autant la confier à Ramon. Et puis il était plus habile que moi. Une fois dans ma chambre, je sortis le sachet à pouvoirs de ma poche, et le glissai autour de mon cou. Même s'il me paraissait assez futile à présent, il m'aidait à me sentir mieux.

Je ne parvins pas à m'endormir tout de suite. La moitié de ma playlist était déjà passée, en vain : la musique ne m'aidait pas. Mon cerveau restait en ébullition. Je me demandai comment allait la famille de Brooke et si au zoo on avait remarqué qu'un panda ne mangeait pas son bambou. Il me fallut un moment pour trouver une position confortable, qui ne me faisait pas mal au dos. Plus tard, je fis un cauchemar : je voulais rejoindre les quais des ferry en bas de la ville, mais j'étais poursuivi par des pandas mangeurs d'hommes. Certains rêves n'ont pas besoin de Freud pour être déchiffrés. Mes prochains pas me guideraient vers un ferry, et vers quelque chose qui me terrifiait bien plus qu'un panda assoiffé de sang.

Pour le second jour consécutif, je fus tiré de mon sommeil par des coups frappés à la porte. Je sursautai, roulai et dégringolai du lit, me retenant de ne pas crier. Décidément, je devais cesser de tomber ainsi du lit, ou mon dos ne se remettrait jamais !

Ramon déboula dans ma chambre.

— Sammy, debout, des gens veulent te voir!

— Tu peux aller dire qu'on n'a besoin ni de Jésus, ni de gâteaux des scouts, ni de je ne sais quoi des mormons, et qu'ils nous fichent la paix ?

— C'est les flics, Sammy.

La vision de la tête de Brooke posée sur le fauteuil jaillit en un éclair dans mon esprit.

— Ne reste pas planté là, fis-je en lui tendant la main.

Il m'aida à enfiler un sweat.

— Ramon... la tête de Brooke... dans le placard.

Ramon sortit en courant de la chambre. Il revint avec le sac de bowling, qu'il enfouit au fond du placard tout en chuchotant des explications à Brooke.

Ce serait sans doute là que les flics chercheraient en premier, mais pour autant que je sache, l'endroit numéro un où trouver des têtes coupées était sous l'évier de la cuisine. J'étais assez novice en la matière. Et de toute façon, pas le temps de faire autrement.

L'inspecteur Dunaway se montra poli. Il me parut grand dans l'embrasement de la porte, mais quand je le fis entrer, je fus surpris de voir qu'il était plutôt de taille moyenne.

— Je peux vous offrir quelque chose à boire ? demandai-je en lui désignant le fauteuil.

— Si vous avez du café, volontiers, dit-il.

Ramon alla en faire pendant que je m'asseyais en face de l'inspecteur. La quarantaine environ, les cheveux noirs et courts, la mâchoire bien dessinée, il n'avait pas besoin d'une moustache pour intimider, comme c'était le cas de certains flics. Il n'était pas grand, et n'en imposait pas non plus, pourtant je n'aurais pas aimé me frotter à lui. Je pris place sur la banquette, espérant que mes mains tremblent le moins possible. Ramon servit le café. L'inspecteur porta la tasse à ses lèvres. Il était du genre à le boire noir et serré.

L'inspecteur avala une gorgée et remercia Ramon.

— Savez-vous pourquoi je suis ici ?

Dunaway, apparemment, allait droit au but.

Il posa sa tasse sans nous quitter des yeux.

Contrairement à d'habitude — quand nous nous trouvions face aux flics —, je cillai en direction de mon skateboard, généralement l'objet du délit. L'inspecteur suivit mon regard, et son expression s'adoucit.

— Non... dit-il. Ce n'est pas ça.

Il lâcha un soupir et s'adossa dans le fauteuil inclinable. Ramon et moi, assis côte à côte sur la banquette, lui faisions face.

— Vous n'avez pas appelé au travail aujourd'hui ? Pour votre absence ? Vous n'avez pas parlé à un collègue ?

Ramon secoua la tête.

— Non, expliquai-je. En dehors des heures de boulot, les seules personnes qu'on fréquente sont Frank et Brooke. Sauf qu'on ne les a pas encore vus ce matin, ajoutai-je hâtivement.

— Quand avez-vous vu Brooke pour la dernière fois ?

Pas plus tard que ce matin, dans mon placard, mais bien sûr pas question de l'avouer. Je fis mine de réfléchir, mais je savais déjà ce que j'allais lui répondre :

— Mardi soir, chez Plumpy, fis-je en me frottant la nuque avec la main. On a vérifié

qu'elle rejoignait sa voiture sans problème. Pas vraiment un endroit qu'on aime fréquenter, ce parking.

Dunaway sortit son bloc-notes et commença à écrire :

— Pourquoi ? demanda Ramon. Il y a un problème ?

— On peut dire ça comme ça, répondit Dunaway, les yeux toujours rivés sur son carnet. Et après son départ ?

— Nous sommes rentrés chez nous.

Dunaway feuilleta son carnet.

— Vous mettez toujours une demi-heure pour rentrer chez vous ? Parce que j'ai parlé avec...

Il s'interrompit et vérifia ses notes :

— ... Mme Winalski, qui dit vous avoir vus rentrer trente minutes environ après que vous ayez pointé.

Il leva les yeux et nous regarda. Je sentis mes mains devenir moites.

— Elle a dit aussi que vous étiez dans un... drôle d'état.

Il me dévisagea.

Pour me protéger, Mme W avait dû raconter au policier qu'elle avait croisé le jeune Sam en piteux état sur le palier. Elle m'avait fourni un alibi, certes, mais elle ne s'était pas rendu compte qu'en agissant ainsi, elle ne m'aidait pas du tout.

— Vous n'habitez pourtant pas très loin, insista l'inspecteur.

— On a eu un petit problème en sortant du boulot, fis-je.

— Un problème avec Brooke ?

— Non, répondis-je, avec un type complètement déjanté. Il m'a pris pour un autre, et quand je lui ai dit qu'il se trompait, il a été... plutôt brutal. Brooke était déjà partie.

Dunaway tapota son crayon contre sa cuisse.

— C'est lui qui vous a fait ça ?

Les éraflures sur mon visage avaient cicatrisé et viré au jaune. Par chance, elles ressemblaient maintenant à des brûlures. La veille encore, Dunaway aurait pu les prendre pour des coups de griffes. Et Brooke avait les ongles longs.

— Oui, confirmai-je.

— C'est tout ?

J'hésitai. Qu'est-ce qu'il s'imaginait ? À coup sûr, ils avaient visionné la lutte grâce à une petite caméra de surveillance, ou un truc du même genre. Non, mieux valait dire la vérité tout de suite plutôt que revenir sur ma déclaration plus tard. Ou l'on croirait que j'avais voulu cacher quelque chose. D'autant que je cachais vraiment quelque chose. Je présentai mon dos à Dunaway.

Il ne fit aucun commentaire, ni ne voulut savoir comment je me sentais. En tant que flic, il avait certainement déjà vu pire.

— Vous vous êtes frotté à Freddy Krueger^[1] ou quoi ?

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas avec quoi il a fait ça.

Dunaway se pencha en avant et scruta mon dos.

— Ça vous dérange si je prends des photos avant de partir ?

— Allez-y.

— Puis-je savoir pourquoi vous n'êtes pas venus nous voir ?

Je haussai les épaules, un mouvement que je regrettai aussitôt tant la douleur m'élança, fulgurante.

— Avec ça ? fis-je. Et qu'est-ce que j'aurais raconté ? Qu'un type cinglé nous avait sauté dessus ? On n'a pas vu grand-chose, mentis-je. Et ce n'est pas pour vous offenser, mais chaque fois qu'on fait des dépositions chez les flics, ils font des problèmes avec nos skateboards.

Je me retins de hausser une nouvelle fois les épaules.

— On a préféré rentrer chez nous et fermer la porte à clé, vous comprenez ?

À ma grande surprise, il fit signe que oui.

— Vous avez revu ce type depuis ?

— Non.

— Pourquoi demandez-vous ça ? questionna Ramon. Brooke a quelque chose à voir avec ce type, ou quoi ?

Dunaway lâcha un soupir qui, d'un coup, le fit paraître cinq ans plus vieux.

— Votre amie Brooke a été assassinée dans la nuit de mardi.

Il nous dévisagea chacun notre tour.

— Nous n'avons pas encore dévoilé son nom ni aucun détail à la presse, entre autres par égard pour la famille, donc cela doit rester entre nous, entendu ?

Je fermai les yeux et m'adossai à la banquette, ignorant mes blessures. Bien sûr, la mort de Brooke n'était pas un choc — sa tête était au fond de mon placard. Mais puisqu'on n'avait plus besoin de faire mine d'ignorer son meurtre, je ressentis un véritable soulagement. Je relâchai la tension cumulée depuis quarante-huit heures, et me laissai aller à la tristesse. Brooke n'était plus là. Pas complètement, bien sûr, mais une tête parlante ne remplacerait pas cette fille dans ma vie. Plus jamais je ne la côtoierais au boulot. Je n'assisterais pas à sa métamorphose en femme dévastatrice que nous savions tous qu'elle deviendrait.

— Je suis désolé, fit Dunaway.

Je perçus à son ton qu'il le pensait vraiment.

Je hochai la tête, les yeux toujours fermés. Ne l'étions-nous pas tous ?

Dunaway prit quelques autres photos de mon visage et de mon dos avant de partir. Il prit aussi ce qu'il restait du skateboard de Ramon. Il nous dit qu'il nous reverrait certainement. Ramon, Frank et moi avions l'honneur d'avoir vu Brooke intacte pour la dernière fois. C'était louche. Par chance, Mme W nous avait fourni un alibi en nous voyant rentrer. Dunaway pouvait supposer que nous soyons repartis après qu'elle nous avait aperçus, mais il semblait croire que le tueur avait attendu Brooke chez elle. Et je partageais son avis.

Ramon retourna en cours, promettant à Brooke qu'il reviendrait bientôt avec Frank pour lui tenir compagnie. Je passai un coup de fil chez Plumpy. Aller travailler là-bas était la dernière chose que je désirais faire pour l'instant. La mort de Brooke me fournissait un

bon prétexte. J'avais autre chose à faire que travailler. Le compte à rebours de Douglas continuait de tictaquer dans ma tête. Et si je n'entrevois toujours aucune solution, j'avais au moins une destination.

Je décidai de prendre la voiture jusqu'au ferry, pas de temps à perdre en bus, à supposer qu'il y en ait sur l'île de Bainbridge.

Je n'avais pas parlé à mon père biologique depuis le divorce, ce qui me convenait très bien. Il avait une femme et, supposais-je, d'autres enfants. Il avait certainement entamé une nouvelle vie sans un regard en arrière. Ma mère ne m'avait jamais dit du mal de lui ; elle pensait que j'étais capable de me faire ma propre opinion, et s'était donc contentée d'adopter la célèbre maxime : *Mieux vaut ne rien dire plutôt que médire*. Son silence m'avait donc laissé penser que Kevin Hatfield n'était pas un homme spécialement gentil.

Certains auraient été furieux d'avoir été abandonnés, en tout cas moi je l'étais. J'essayais de ne pas y penser. En vérité, j'avais peu de souvenirs de mon père. J'étais petit quand il avait pris sa valise et la porte. Je me rappelais seulement que maman pleurait beaucoup. Puis nous avons vécu tous les deux dans un appartement, qu'elle détestait comme tous les appartements. Mais là, elle pleurait moins. Puis elle a rencontré Haden, et elle a été heureuse. J'avais été un de ces rares enfants qui en grandissant ne voulaient surtout pas que ses parents biologiques se remettent ensemble. Mon enfance aurait pu se passer à courir les cabinets des pédopsy. Le truc de l'absence du père devait être un gros morceau à avaler, j'imagine. Mais je ne l'avais pas vu sous cet angle. Haden avait été là pour m'apprendre à jouer au catch, à faire de la bicyclette. Pour autant que je sache, Haden était mon père. Kevin Hatfield pouvait marcher sur une planche pourrie, de préférence au-dessus de requins enragés — à supposer que les requins puissent attraper la rage ! Ça ne me faisait ni chaud ni froid.

Jamais l'envie de rendre visite à Kevin Hatfield ne m'avait traversé l'esprit. Je n'en avais pas eu besoin. Aujourd'hui, la question se posait. Je devais retrouver mon oncle Nick, et la demeure de mon père biologique était un début. Je ne voyais pas d'autre façon de me faire ôter mon sceau.

Le ferry de Seattle à Bainbridge est rapide, trente minutes seulement. Je restai sur le pont à regarder le bateau fendre l'eau.

J'avais vécu ici toute ma vie, et jamais je ne m'étais lassé de contempler l'océan ou les Cascades. Appuyé contre les rambardes métalliques, j'observai l'horizon dégagé. L'air était vif. Le ciel se couvrirait bientôt. Quand le capitaine sonna enfin le signal du débarquement, j'étais gelé. Je redescendis l'échelle jusqu'à l'intérieur. Je n'avais pas vraiment envie de sortir du ferry.

L'arrivée à Bainbridge n'a rien à voir avec l'arrivée à Seattle. Quand on débarque en voiture à Seattle, on aperçoit la Needle^[2], les voitures, et une horde de constructions urbaines. Une fois quitté le terminal du ferry à Bainbridge, on ne distingue plus que des arbres. Des pins aussi loin que le regard peut porter. Des pins, des feux de Bengale, des étals proposant des cafés à emporter, et un casino. La route traverse la réserve indienne de Port Madison. Je ne pus m'empêcher de sourire en passant devant le casino. Je ne

comprenais rien aux jeux de hasard, je n'avais jamais eu d'argent à jeter par la fenêtre. Mais en traversant le magnifique paysage — qui j'en étais certain appartenait autrefois à la tribu, j'eus comme une sorte d'espoir que les indigènes voleraient l'homme blanc aveugle. Pas politiquement correct, d'accord, mais le sentiment était là, tout de même.

Je trouvai assez facilement la demeure des Hatfield. Je ne pus m'empêcher de retenir un sifflement en longeant la route principale. La maison de Kevin était simplement immense. Le bois teinté semblait provenir directement de la forêt alentour. Quel que soit son métier, il gagnait bien sa vie.

Je toquai sans prendre le temps de réfléchir. La femme qui m'ouvrit devait être son épouse. Elaine Hatfield avait à peine trente ans. Bon sang, j'aurais pu sortir avec elle. Et si la pensée de sortir avec ma belle-mère-sur-le-papier ne m'avait pas donné envie de m'enfuir, je l'aurais fait, juste par méchanceté. D'une certaine manière, Elaine était le modèle de la mère parfaite : cheveux blonds bouclés, chandail moulant et sourire blanc émanant tout droit de chez le dentiste.

— Oui ? Que puis-je pour vous ?

Je dus m'éclaircir la gorge pour répondre.

— M. Hatfield est-il là ?

— Pas pour le moment, répondit-elle.

Elle avait dit cela sur un ton de méfiance. Sans doute au cas où je serais un psychotique.

— En fait, vous êtes certainement la bonne personne à qui je dois parler, fis-je, comme si l'idée me venait juste à l'esprit.

Elaine était en effet la personne que je désirais voir. J'avais pensé que ce serait plus facile si c'était elle qui m'ouvrait la porte.

Elle haussa un sourcil et me scruta.

— Je cherche Nick Hatfield, dis-je. Son frère.

Ses yeux bleus s'arrondirent et elle m'invita à entrer.

L'intérieur de la maison était semblable à l'extérieur : de bon goût, naturel, coûteux. Elaine m'offrit du café, mais je refusai poliment. Néanmoins impossible de refuser des cookies faits maison. Je croquai dans un cookie au chocolat, assis en face d'elle, dans ce qu'elle appelait le coin déjeuner, et que j'aurais appelé une salle à manger. Cette maison aurait pu gober mon appartement sans être rassasiée.

— L'avez-vous déjà rencontré ? demandai-je.

— Je ne l'ai vu qu'une seule fois, répondit-elle. Après la naissance de ma première fille.

Elle sourit brièvement, un éclair rapide, puis ce fut tout.

— Mon mari parle peu de sa famille. Je n'aurais sans doute jamais appris son existence s'il ne s'était présenté.

Elle arrangea les cookies dans l'assiette d'un air absent.

— Je ne l'ai pas revu depuis.

La conversation la mettait mal à l'aise. Ou peut-être avait-elle une façon bien à elle de

présenter les cookies.

— Quelque chose à son sujet vous a tracassé ?

— Non, fit-elle rapidement.

Je posai mes mains sur les siennes.

— Vous pouvez me parler, lui dis-je. Il n'y a pas de souci.

Je voulais la rassurer. Ses yeux s'adoucirent légèrement et son corps se détendit.

— Nick ne m'a pas dérangée. Il avait l'air gentil. Triste, mais gentil. Il voulait juste faire la connaissance de Lilly. Mais Kevin est rentré. Il avait soi-disant oublié ses clés. Quand il a vu Nick... il a pris peur.

Je serrai sa main pour l'encourager.

— Et que s'est-il passé ?

— Ils se sont disputés. Kevin a crié à Nick de ne pas la toucher. Non...

Elle fronça les sourcils, cherchant ses mots :

— De ne pas l'abîmer. Nick a dit qu'elle pourrait avoir besoin d'aide.

— D'aide ?

— D'un guide. Il a dit qu'elle pouvait être dangereuse.

— Et cela vous a bouleversée.

— Elle était si petite. Comment aurait-elle pu être dangereuse ?

Elle secoua la tête.

— Kevin l'a menacé et Nick est parti. Je ne l'ai pas revu depuis.

La lumière entraînait dans la pièce, faisant briller ses cheveux blonds.

— J'ai demandé à Kevin ce qu'il avait voulu dire, mais il m'a dit d'oublier. De ne pas faire attention. Il a dit que son frère était un peu... dérangé.

— Je vois.

Elle avait dit « dérangé » par politesse. Mais elle pensait « fou ». C'était une réponse facile pour Kevin. N'écoute pas mon frère, il est fou. Cela expliquerait la distance entre eux deux, et son style de vie. Bien propre et rangé.

— Vous n'étiez pas inquiète ? Au sujet de votre fille ?

— Au début, si.

Elle lança un coup d'œil aux cookies pour m'inviter à en prendre un. J'acceptai. Et quelle chance, ils étaient délicieux. Elle sourit pendant que je croquais, non pas gênée, mais heureuse que j'apprécie quelque chose qu'elle avait préparé. Et ce fut à cause de ce regard. Qu'Elaine me plut vraiment. Je me sentis lamentable de l'interroger ainsi, mais je n'avais qu'elle sous la main.

— Kevin m'a dit de ne pas m'en faire. Soi-disant que mes gênes seraient les plus forts.

Elle avait paru embarrassée en disant cela.

— C'est bête, je sais, mais ça m'a rassurée.

J'acquiesçai en souriant, mais au fond, je me sentais mal. Ce n'était qu'une supposition, mais j'étais à peu près certain qu'Elaine était la raison pour laquelle Kevin avait abandonné sa famille. Elle était humaine. Simplement, sans fioritures, sans chichis. Et il s'était dit que cette fois, sans ma mère pour dévier les gênes, il éviterait l'impact héréditaire. D'une certaine manière, il avait dû savoir que ma mère était différente, et il l'en avait blâmée. Je n'étais pas certain des gênes que j'avais reçus. Mais en voyant Elaine

s'illuminer en parlant de sa famille, je savais lesquels je partageais : Kevin pouvait aller se rhabiller, Elaine me plaisait.

— Kevin n'aime pas parler du passé, dit-elle. Je n'aurais même sans doute jamais su qu'il avait déjà été marié si je n'étais pas tombée par hasard sur le registre du divorce.

— Ça vous a mise en colère ?

— On a tous nos petits secrets, répondit-elle.

Elle sembla se retrancher. Elle sourit de nouveau, mais cette fois d'un sourire contraint.

— Vous n'êtes pas venu pour entendre cela, n'est-ce pas ?

Elle prit un cookie qu'elle émietta, sans le manger.

— Nick est votre père ?

La question me stupéfia, et elle dut s'en rendre compte.

— Vous lui rassemblez, là.

Elle effleura sa mâchoire avec le doigt.

— Et autour des yeux.

Elle interpréta mon silence comme une affirmation et continua.

— C'est pour ça que je vous ai laissé entrer. Vous avez un air de ressemblance, et j'ai pensé que ce serait bien de connaître la famille de Kevin.

Elle croqua son cookie.

— Quand j'ai parlé à mon mari de son premier mariage, il a dit que ça n'avait pas marché.

Elle observa les pépites de chocolat dans sa main.

— Il a parlé d'un différend insurmontable, dit-elle. La façon dont il a agi m'a laissé penser que... eh bien...

Elle rougit.

— Désolée, je ne voudrais pas vous blesser...

— Pas de souci.

Les choses commençaient à s'emboîter dans ma tête. De petites pièces du puzzle prenaient place. Tout en continuant de l'interroger, je comblai les trous en m'acheminant vers cette pensée pour le moins désagréable : Kevin l'avait amenée à croire que Nick était mon père. Elaine croyait que j'étais le « différend insurmontable ». Après tout, il n'y avait rien de plus insurmontable pour un couple qu'une femme ayant un bébé du frère de son mari. Et puisque ma mère n'avait jamais demandé de pension alimentaire, cela avait sans doute corroboré le mensonge. Inconsciemment, Kevin Hatfield avait su que j'avais hérité du don de son frère, alors il m'avait associé à lui. Pour un individu en quête de normalité, je supposais qu'il en tirait là une petite fierté.

J'aurais pu me contenter de confirmer que Nick était mon père, mais je n'aimais pas l'image que ce mensonge donnait de ma mère. Celle-ci avait toujours pris très au sérieux les serments, et le mariage était bien cela : une promesse. Mais Elaine ne me croirait pas. Et pourquoi le ferait-elle ? J'étais un étranger. Je mâchonnais ma dernière bouchée de cookie machinalement, sans vraiment l'apprécier.

— Puis-je utiliser votre salle de bains ?

Les informations qu'elle m'avait données m'étaient utiles, mais j'étais venu pour une autre raison. Je refermai doucement la porte de la salle de bains et je commençai à chercher — rapidement et calmement — un objet comportant des cheveux de Kevin. Ça semblait fou, rien qu'à y penser. J'avais l'impression de me trouver dans une salle de bains pour invités, tant elle paraissait peu utilisée. J'activai la chasse d'eau et fit couler le robinet avant de repartir, déçu. Que faire maintenant ? Je n'allais pas lui demander une mèche de cheveux de Kevin.

Je remerciai Elaine pour les cookies et m'apprêtai à partir.

— Je suis désolée de ne pas avoir pu vous aider davantage, dit-elle. Je ne peux pas croire qu'il vous a abandonné. C'est impardonnable. Pourtant, il m'a paru gentil quand je l'ai rencontré.

— Il a certainement ses raisons, fis-je.

Parfois, autant laisser les gens penser ce qu'ils veulent. Je lui serrai la main et la laissai m'accompagner jusqu'à la porte.

— Merci pour ce moment, dis-je encore.

Elaine s'arrêta pour réajuster un cadre avec une photo de famille.

— Vous êtes le bienvenu. J'ai passé un moment agréable.

Elle eut un petit sourire.

— Je n'avais encore jamais parlé à un membre de la famille de mon mari. Je ne me rendais pas compte combien j'en avais besoin.

Tandis que nous nous dirigeons vers l'entrée, je sentis le poids sur mes épaules se dissiper et je me détendis : j'allais bientôt être de retour sur le ferry, et je n'aurais pas de raisons de revenir.

Si seulement j'étais parti trente secondes plus tôt.

Une fillette, d'environ cinq ans, descendit l'escalier du vestibule. Ses cheveux noirs étaient coiffés en deux tresses aussi lisses que l'expression de son visage.

— La sieste n'est pas terminée, dit Elaine.

— Je sais, répondit la fillette. Sara a fait pipi.

— Oh, souffla sa mère.

Elle se tourna vers moi, l'index levé.

— Veuillez m'excuser.

Elle grimpa les marches, me laissant seul avec l'enfant.

La fillette était petite, et son visage avait les mêmes traits délicats que celui d'Elaine. Mais contrairement à sa mère, il se dégageait d'elle une force et une autorité naturelle. Son expression, à cet instant, me rappela celle de Haley, quand elle était sérieuse, ce qui lui arrivait rarement.

Elle me tendit sa petite main.

— Je m'appelle Lilly, dit-elle.

— Moi, je m'appelle Sam.

Je serrai sa main et m'arrêtai. La paume de Lilly me parut froide, de la même froideur que celle de Douglas. Probablement comme la mienne glissée contre la sienne. Les yeux de Lilly s'arrondirent comme des soucoupes.

— Tu es comme moi, lança-t-elle.

J'aurais pu mentir, lui dire que je ne savais pas de quoi elle parlait, mais cela aurait été à la fois détestable et inutile. Je voulus rire. Kevin Hatfield recréait sa propre petite version de l'enfer en ayant des enfants, précisément du genre qu'il détestait le plus au monde. Et bien qu'une partie de moi-même hurlait à gorge déployée, l'autre lui disait de se taire à coups de pieds aux fesses. La pauvre Lilly était victime de l'hérédité au même titre que moi, à ce détail près cependant qu'elle avait toujours son père avec elle. Ce qui rendait d'autant plus cruel le fait qu'il m'ait abandonné.

— Oui, répondis-je, je suis comme toi.

Elle me regarda en fronçant les sourcils, une expression inquiète d'adulte qui avait déjà sa place sur son visage.

— Il y a un truc bizarre à l'intérieur de toi, tu le sais ?

— Mouais.

— Tu devrais le réparer, dit-elle.

— Je m'en occupe.

— C'est bien, ajouta-t-elle. Tu as envie de les rencontrer ?

Elle continuait de tenir ma main dans une étreinte froide, indifférente à la sensation que cela provoquait.

— Rencontrer qui ?

Lilly m'entraîna dans une autre pièce, semblable à une salle de jeux, aux couleurs pastel.

Elle s'arrêta devant un petit chevalet, et entreprit de me montrer ses dessins et de me parler de ses amis. Ils semblaient très importants pour elle. J'eus le sentiment qu'elle n'avait pas souvent l'occasion de parler d'eux. Je les regardai attentivement. Quelque chose clochait. Quand Haley était petite, elle nous dessinait, nous, sa famille, ses amis, généralement des enfants que nous connaissions ou des animaux. Les amis de Lilly étaient tous des adultes.

Je tapotai un dessin.

— Lilly, qui est-ce ?

— Je ne connais pas son nom, dit-elle. Je ne le comprends pas. Il ne parle pas comme nous.

Elle feuilleta les pages et me montra une autre image.

— Mais il est très gentil. Il me parle avec ses mains. Je crois qu'il habitait ici avant, mais sa maison était comme ça.

Elle désigna un croquis. C'était une assez jolie représentation d'une longère.

J'étais à peu près certain que la majorité des enfants de son âge ignorait ce qu'était une longère. Je compris alors que Lilly avait appris à quoi ça ressemblait parce que son ami avait vécu dans cette maison, et était mort depuis si longtemps qu'elle ne le comprenait pas.

— Lilly, est-ce que ta maman peut voir tes amis, elle aussi ?

— Non, répondit-elle, et elle n'aime pas que je parle d'eux. Ça ne lui plaît pas. Elle dit qu'ils sont imaginaires.

Lilly me regarda, une expression suppliante dans les yeux.

— Les Gens de l'Ombre ne sont pas imaginaires, n'est-ce pas ?

J'aurais pu lui répondre que si. Peut-être alors aurait-elle vécu une vie normale. Mais une vie à se demander constamment si elle n'était pas folle. Une vie où elle n'aurait pas seulement à se protéger des gens alentour, mais aussi de sa propre pensée, de ses propres sens. Je songeai à ce que Nick avait dit à Kevin. Lilly avait besoin d'un guide, elle pouvait être dangereuse.

Lui apprendre à se cacher d'elle-même ne l'écarterait pas du danger. J'étais bien placé pour le savoir.

— Non, Lilly, ils ne sont pas imaginaires.

Elle sourit. Quelque chose me dit que ça ne lui arrivait pas souvent.

— Lilly, cela va peut-être te paraître étrange, mais pourrais-tu faire quelque chose pour moi ?

Elle hocha la tête.

— J'ai besoin de cheveux de ton papa, par exemple ceux qui sont sur sa brosse à cheveux. Sais-tu où en trouver une ?

— Pour quoi faire ?

— Je ne peux pas te répondre pour l'instant.

— Ça va faire du mal à mon papa ?

— Non, répondis-je. Ça ne lui fera aucun mal.

Elle fit la moue, et réfléchit.

— Promis ?

— Promis ! répondis-je en posant la main sur mon cœur. Mais ça doit rester entre nous, d'accord ?

Quelques minutes plus tard, Elaine descendit avec une autre fillette dans les bras. Elle me remercia d'être resté avec Lilly. Je lui dis qu'elle était une enfant étonnante, réponse convenue, certes, mais qui pourtant était vraie.

Elaine me présenta Sara, lovée contre sa mère. Les cheveux de la petite étaient blond pâle, coiffés avec des petites couettes, dont l'une était écrasée sur la poitrine de sa mère.

Bien que timide, Sara me parut plus ouverte que Lilly. Je me demandai combien de temps il en serait ainsi. Je ne serrai pas la main de Sara. Ce n'était pas la peine. Vu la façon dont Lilly la couvait des yeux, je savais que j'obtiendrais la même réponse, et je ne voulais pas effrayer Sara en la touchant. Je pris congé, remerciant Elaine de m'avoir accordé ce temps. Avant de partir, j'inscrivis mon numéro de téléphone sur un bout de papier et le lui tendit.

— Au cas où, lui dis-je.

Je jetai un coup d'œil à Lilly.

Elaine était trop polie pour me questionner, mais je vis qu'elle s'interrogeait. Elle parut inquiète, et je me demandais si, d'une certaine manière, elle ne savait pas que sa fille avait besoin d'aide. Une aide qu'elle ne saurait lui donner. Peu m'importait ce qu'elle pensait. Je ne l'avais pas fait pour Elaine ; je l'avais fait pour Lilly. Même si cela ne s'avérerait pas nécessaire, ou si sa mère jetait ce bout de papier à la poubelle, Lilly saurait que j'avais fait un geste. J'étais là. Et quelqu'un en dehors de sa maison la croyait, l'écoutait, et ce n'était pas une personne morte depuis une centaine d'années. C'était tout

ce que je pouvais faire.

Je tapotai la petite brosse à cheveux de voyage, au fond de ma poche, et me dirigeai vers la voiture.

^[1] Freddy Krueger est un personnage de fiction créé en 1984 par Wes Craven dans le film *Les griffes de la nuit*.

^[2] La *Space Needle*, littéralement « aiguille de l'espace », est une tour futuriste construite à Seattle.

CHAPITRE 14

DES ÉTRANGERS DANS LA NUIT

— Ça, dit Ramon, c'est la chose la plus drôle que j'ai jamais entendue !

Tout en parlant, il fourra une grosse cuillerée de glace dans sa bouche. Il offrit la cuillerée suivante à Brooke. Elle était installée au bord de la table de la cuisine de façon à ce que Frank lui brosse les cheveux.

— Qu'est-ce qui est drôle, dans cette histoire ? demandai-je. Le fils bâtard de mon oncle, ou les deux nouvelles demi-sœurs ?

— Je pourrais répondre les deux, expliqua-t-il. Sauf que je déteste tout ce qui salit la réputation de Tia.

— Quelle belle phrase ! répliquai-je.

— Mouais, grommela-t-il en raclant le fond du pot avec sa cuillère. Je viens de la lire. Tu devrais faire pareil.

Frank s'arrêta de coiffer Brooke, la brosse à cheveux en suspens.

— Tu es sûr que ton oncle n'est pas ton...

— Mais non ! répondîmes-nous tous en chœur.

Frank prit la mouche, et recommença à broser.

— Oh, ça va, c'était juste une question !

— C'est bon, fis-je.

— Tu comprends, avec ta mère qui t'a caché le truc de la nécromancie, ça rend ton oncle un peu louche quand même. Tu sais, par rapport à ton père.

Il cessa à nouveau de broser et contempla les longs cheveux blonds de Brooke.

— Que veux-tu que je fasse, maintenant, Brooke ?

— Tu sais faire les tresses ? demanda-t-elle.

— Je peux essayer, répondit Frank. Mais je ne te garantis rien. Ça risque d'être emmêlé.

— Laisse, intervint Ramon.

Il lui tendit le miroir et prit la brosse. Une tresse à la française, ça t'ira ?

— Tu sais faire les tresses à la française ? s'étonna Brooke.

— *Chica*, j'ai trois petites sœurs et c'est presque tout le temps moi qui les prépare pour l'école. Trois petites sœurs qui savent ce qu'elles veulent. Une tresse à la française, facile !

Il glissa la brosse à cheveux dans sa bouche et commença à natter Brooke.

— Bon sang, ajouta-t-il, quand je pense qu'aucun homme digne de ce nom n'est fichu de faire une tresse à la française !

Brooke ferma les yeux de satisfaction. Je n'y avais jamais pensé, mais c'était sans

doute la première fois qu'elle était en contact prolongé avec quelqu'un depuis qu'elle était morte. Les gens, même réanimés, ont besoin d'être touchés.

Frank avala le dernier morceau de glace et jeta le pot à la poubelle.

— Tu me dois un pot de Chunky Monkey, fit remarquer Ramon.

— Mais je n'en ai mangé que deux bouchées.

— Tu connais les règles.

— Oh, allez !

Frank me regarda d'un air suppliant.

— C'est la vie, Frank.

— Vous n'êtes que des enfoirés, lança-t-il.

Il fouilla dans ses poches et en retira une liasse de billets de dollars. Il les jeta sur la table.

— Le voilà, votre sale argent, contents ?

— Très, répondit Ramon.

Brooke rit sous cape.

— Le prix de la fausse monnaie, oui !

Je m'étirai dans ma chaise et chantonnait doucement :

— *Le prix du sang, en monnaie branché...*

Même Frank rit, plus que d'habitude d'ailleurs. Chacun avait besoin de relâcher les tensions accumulées. En ce qui me concernait, tout ce qui me distrayait du compte à rebours qui tictaquait dans ma tête était bon à prendre.

Mon portable sonna, et je m'éclipsai discrètement. Pas envie d'interrompre ce moment de détente. C'était bon d'entendre Brooke rire aussi.

J'attendis d'avoir refermé la porte de ma chambre pour décrocher.

— Bonjour, fit une voix de femme. Je voudrais parler à Sam LaCroix.

— Puis-je savoir qui est à l'appareil ? demandai-je.

— Non, mais vous pouvez lui dire que j'ai eu ses coordonnées par Maya Larouche.

Je n'étais donc pas le seul à prendre mes précautions.

— Sam à l'appareil, fis-je.

Elle eut un petit rire.

— June Walker. Ma sœur, Maya, m'a dit que vous aviez rencontré des problèmes récemment ?

— On peut dire ça comme ça.

— Est-ce que vous voulez bien m'en parler un peu ? proposa-t-elle.

— Que savez-vous de Douglas ? demandai-je.

— Je suppose que vous voulez parler de Douglas Montgomery.

Il y eut un silence.

— J'en sais suffisamment pour vivre loin de ma sœur et de ma seule nièce. Me tenir à l'écart vaut mieux qu'être à leurs côtés.

Je ruminai quelques secondes. Je ne connaissais pas cette personne ; quant à sa sœur, très peu, mais Maya Larouche était la seule à m'avoir aidé jusqu'à présent. J'avais besoin de soutien.

— Êtes-vous...

Je tirai sur un fil qui dépassait de ma couverture.

— Enfin... Savez-vous quelque chose sur la nécromancie ?

June éclata de rire. Pas vraiment la réaction que j'attendais. Elle avait un rire agréable, épanoui et clair, comme si elle ne craignait rien.

— Chéri, ici on m'appelle la reine vaudou. J'invoque les morts si vite que tu en perdrais la tête, petit !

Je me détendis. Elle ne m'avait pas traité de fou ni raccroché au nez, et pour une raison qui m'échappait, je la croyais quand elle disait être comme moi.

— Tu ferais mieux de commencer par le début, dit-elle. Parce que si je dois sans cesse poser des questions pour te tirer les vers du nez, on y sera encore à minuit.

Je tins le téléphone d'une main, et m'allongeai sur le ventre pour soulager mon dos meurtri. Puis je lui racontai tout. L'histoire se déversa comme un torrent, me laissant à la fin secoué et vidé. June me demanda de ralentir à plusieurs reprises, et m'interrogea. Mais la plupart du temps, elle écouta et m'incita à aller jusqu'au bout.

Quand j'eus terminé, la ligne devint silencieuse, comme si j'étais seul. Puis j'entendis un cliquetis et une inspiration, le bruit d'une cigarette qu'on allumait.

— On dirait que tu portes la poisse, Sam.

— Ça dépend des moments, répondis-je.

Cette fois, elle n'éclata pas de rire, mais lâcha un ricanement.

— Tu es une bombe à retardement.

— Donc vous pouvez m'aider ?

— Tu sais bien que la réponse n'est pas si évidente que ça, dit-elle.

Je perçus de la résignation dans sa voix. Elle avait cessé de se battre le jour où elle avait déménagé, et elle le savait. Ce qui ne signifiait pas non plus qu'elle appréciait son choix.

— Je suis coincé ici, fis-je. Disons que je suis l'agneau à sacrifier. J'ai besoin d'un peu d'aide, c'est tout.

— Ce qu'il te faut, c'est un professeur, mais je ne vois pas comment faire. Impossible d'aller jusqu'à toi. Et tu ne peux pas venir jusqu'ici.

— Pourquoi pas ?

— Parce que tu es dans un autre territoire, expliqua-t-elle. Pour te rejoindre, je devrais demander l'accord de ton Conseil. Douglas serait au courant, et nous serions tous les deux en difficulté. Même chose ici. D'ailleurs, pour l'instant, cette zone n'est pas conseillée pour de nouveaux nécromanciens.

Elle fit une pause.

— Trop de morts ces derniers temps. Katrina^[1] a provoqué beaucoup d'angoisses, tu comprends ? Si tu débarques ici aujourd'hui, tu ne sauras pas te protéger.

Elle renifla avec dédain.

— À moins que je te transporte sur une civière. Non, ce serait trop pour toi. Tu ne tiendrais pas le choc.

— Décidément, c'est toujours la même histoire, fis-je.

June fit une pause.

— Un nécromancien sans guide est dangereux.

- Dangereux ?
- Selon son degré de pouvoirs.
- Je vous en prie, la suppliai-je. J'ai besoin d'un peu d'aide. C'est tout.

Il y eut un long silence.

— Je verrai ce que je peux faire, Sam. En attendant, je vais t'envoyer une aide sur ton chemin.

Elle raccrocha sans dire au revoir. Je reposai le téléphone et laissai mon corps se détendre, appréciant le confort de mon lit. Que voulait-elle dire, en parlant de m'envoyer une aide sur mon chemin ?

Quand je revins, Ramon et Brooke regardaient le journal télévisé. Frank était assis à la table de la cuisine, le dos voûté, devant son ordinateur portable. Je lançai un coup d'œil sur l'écran. Il était sur Google, à la rubrique « nécromancie ».

Je lui donnai une tape sur l'épaule.

— Merci, Frank.

Il rougit.

— C'est pas grand-chose, fit-il.

— Tu essaies, c'est toujours ça !

J'attrapai mon sweat à capuche et l'enfilai, remontant la fermeture Éclair et enfouissant mon bonnet en laine noir dans ma poche arrière.

— Tu vas où ? demanda Ramon.

— Besoin de prendre l'air, répondis-je. M'éclaircir les idées.

Frank leva la tête avec une légère inquiétude.

— Tu es certain de vouloir te promener seul ?

Ramon hocha la tête.

— Tu veux de la compagnie ?

— Non, répondis-je. Vous, les gars, vous gardez le Fort. S'ils veulent ma peau, ils peuvent aussi bien me tuer dans cet appartement que dehors.

Je montrai l'écran télé, où l'on voyait de nouvelles images de la mort de Brooke.

— Vous me direz ce qu'ils ont trouvé, d'accord ?

— Ça marche, Sam.

J'attrapai mon skateboard et partis.

Dans le couloir, je me heurtai à Mme W.

— Ton visage cicatrise bien, mon petit.

Elle ouvrit son sac à la recherche de ses clés.

— Quel est le programme de ce soir ? Une petite coquinerie, j'espère.

J'appuyai sur le bouton de l'ascenseur et rit.

— Je ne sais même pas ce que ça signifie, madame W.

Elle brandit ses clés.

— Mais qu'est-ce qu'on apprend aux jeunes de nos jours, hein ?

— Pas grand-chose, je suppose.

La sonnette de l'ascenseur retentit, puis la porte s'ouvrit.

- À plus tard !
 - Fais-moi plaisir, tu veux bien ?
- Je maintins l'ascenseur ouvert avec mon skate.
- Bien sûr.
 - Rencontre une jolie fille et fais des trucs pas jolis du tout, OK ?
- Je lâchai la porte.
- Sûr, madame W.
 - Fais que je sois fière de toi, fiston. C'est tout ce que je te demande.

Les rues étaient sèches, c'était parfait. Trop d'eau, et on finissait avec un skate gondolé et les pieds détrempés. Je n'étais pas aussi doué que Ramon côté planche à roulettes. Pas fichu de réussir une acrobatie. Qu'importe ! Aller d'un point A vers un point B me convenait très bien ce soir-là. J'allais sans but précis, pour l'instant du moins. Mon seul objectif : me vider la tête. Je quittai le parking et me laissai porter par mon skate, optant pour la colline à gauche, davantage pour sa pente douce que pour sa direction. Une impulsion du pied au sol, et je roulais, peinard, jusqu'au bas de la rue.

Je longuais des réceptions privées. Certaines du genre « Soirée CD mixé », d'autres du type groupe de musique dans la cave. La musique est une chose sacrée à Seattle. La pluie tombe souvent et il y a des printemps où le ciel reste humide des semaines durant. À cela s'ajoute la fraîcheur de l'air, qui peut être désagréable. On a donc des tonnes d'activités pour s'occuper à l'intérieur, comme écouter un groupe local dans la cave d'un particulier. Entre la chaude pression des corps et deux packs de bières, facile d'oublier le temps. Ce soir, pas vraiment l'envie de m'éclater, je passai donc en skate devant les bamboulas aux allures prometteuses.

Bien que le printemps soit officiellement arrivé sur le calendrier, l'air avait encore un peu du mordant de l'hiver. Je sentais le courant froid sur mon visage, et je me concentraï dessus. J'entendais le brouhaha des voitures et des gens. J'observais les néons et les phares glisser devant moi. Je me tenais à l'écoute de la ville, la nuit, et tentai d'oublier le reste. Ne plus penser. Juste sentir...

La dernière chose que je sentis fut quelqu'un qui m'attrapait par-derrière alors que je ralentissais à un carrefour.

^[1] Katrina est un des ouragans les plus puissants à avoir frappé les États-Unis, le 29 août 2005.

CHAPITRE 15

NE FAIS PAS DE VAGUE, BÉBÉ

La portière de la camionnette s'ouvrit dans un grincement. Douglas regarda à gauche et à droite, impassible. Pendant ce temps, Michael jetait Sam sans cérémonie sur la banquette arrière, avant de grimper à son tour et de claquer la portière, plongeant l'intérieur du véhicule dans l'obscurité. Douglas accéléra, et la camionnette s'éloigna dans le virage.

— N'oublie pas de l'attacher. À quoi bon l'enlever si c'est pour qu'il meure dans un stupide accident, dit-il.

Douglas perçut un grognement de Michael, puis un coup sourd tandis qu'il poussait le corps inerte du garçon par terre.

— À moins, ajouta Douglas d'une voix plate, que tu y aies déjà pensé.

Douglas lança un coup d'œil dans le rétroviseur. Dans un éclair de phares, il saisit le sourire déplaisant de son assistant.

— Tu le détestes, hein ? demanda celui-ci en fronçant les sourcils. C'est ça ?

Douglas changea de voie, maintenant une bonne distance entre la camionnette et la voiture devant eux.

— Je ne prends pas en compte mes sentiments envers les autres.

Il regarda de nouveau dans le rétroviseur.

— C'est une des raisons pour lesquelles j'arrive à te supporter en tant qu'employé.

Douglas eut un mouvement de recul en entendant l'éclat de rire depuis le siège arrière. Mieux valait que Michael le prenne comme une plaisanterie, songea-t-il. Pas une seconde il ne doutait de sa supériorité. Pourtant, un combat contre lui aurait posé problème. Les loups-garous apprenaient très tôt à contrôler leurs pulsions meurtrières ou alors ils profitaient pleinement d'une vie à la campagne. Avoir Michael à Seattle, c'était un peu comme laisser un chat en liberté dans une volière. La question n'était pas tant de savoir s'il allait créer des problèmes ou non, mais quand. Il attendait que les dommages collatéraux surviennent.

Pourtant, Michael était venu à lui, et Douglas l'utilisait. Il ne serait pas allé si loin s'il avait craint un risque ou des alliés dangereux. En fait, quiconque aurait dit qu'il jouait avec le feu.

De retour chez lui, Douglas examina les paupières de Sam, et vérifia la réaction des pupilles à la lumière. Le gamin souffrirait, mais c'était sans gravité. Il surveilla Michael

pendant qu'il enfermait Sam dans la cage avec la fille, un œil sur Bridin. Elle avait le don de mettre Michael hors de lui, et Douglas avait intérêt à ne pas les lâcher de vue. Pour l'instant, du moins.

Michael jeta Sam aux pieds de Bridin. Elle se contenta de lui jeter un vague coup d'œil.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-elle.

— Dîner, répondit Michael.

Bridin fit une grimace, presque sur le point de tirer la langue. Michael lui fit un doigt.

— Les enfants, je vous en prie, gronda Douglas.

La fille se détourna.

— Si vous continuez comme ça, les mecs, je n'aurai bientôt plus de place où m'asseoir.

Elle jeta un regard en biais à Sam.

— C'est qui, celui-là ?

— Personne, répondit Michael. C'est quelqu'un.

Douglas songea qu'il aurait fallu qu'elle soit idiote pour ne pas comprendre que Michael se fichait royalement de Sam. Ce qui, bien sûr, rendrait le garçon attrayant aux yeux de Bridin. Il connaissait peu sa prisonnière, mais il était certain de la comprendre mieux que son laquais. Il l'observa tandis qu'elle déplaçait doucement le corps de Sam et lissait ses cheveux blonds.

— Je ne le connais pas, dit-elle.

Elle repoussa une mèche de cheveux et découvrit le visage de Sam.

— Il est mignon.

Elle effleura doucement les cicatrices sur la joue de Sam.

Michael ricana avec dédain.

— Tu ne devrais pas.

Puis il dévisagea Bridin de la tête aux pieds, avec une moue de dégoût.

— Quoique... Pourquoi une moitié d'hybride craindrait un sale bâtard, hein ? Le sang a déjà coulé, pourquoi ne pas le verser de nouveau ?

Bridin continuait de faire courir sa main dans les cheveux de Sam.

— Tu sais, Michael, c'est ce genre de pensée qui a rendu ta famille si consanguine.

Douglas s'avança et posa une main sur la poitrine de Michael, l'arrêtant avant qu'il ne fonce, tête baissée. Michael ne bougea pas, mais il continua de fixer Bridin.

— Ma famille n'est pas consanguine, cracha-t-il.

Bridin effleurait à présent la mâchoire de Sam, s'arrêtant à un point de son menton.

— Oh, vraiment ? fit-elle. Parce qu'avant que mon père soit à la tête du troupeau, il y avait peu de loups dans le tien. Et tu ne détenais pas le meilleur pedigree. Tu aurais été fichu de courir après ta propre sœur si elle avait été en chaleur !

Douglas saisit aussitôt Michael par la nuque, l'obligeant à lâcher sa colère. Il sentit la rage sur le point de le transformer en loup. Il fit retomber la fureur qui habitait son assistant, tâchant de le détendre du mieux possible.

— Ça suffit, intima Douglas.

Bridin restait impassible. En général, elle laissait peu d'émotions paraître. Douglas sentit cependant qu'elle avait noté qu'il contrôlait Michael. Un contrôle qu'il n'était pas sensé avoir. Seul un chef de troupeau aurait été capable de faire ce qu'il venait de faire,

nécromancien ou non. Douglas s'éloigna avant qu'elle ne pose d'autres questions. Il savait qu'elle ne le quittait pas des yeux pendant qu'il grimpait les escaliers. Il poussa Michael par la porte et du coin de l'œil observa l'hybride. Il percevait presque le tournoiement de ses pensées tandis qu'elle triait les nouvelles informations. Il la sous-estimait, et devrait être davantage prudent en sa présence. Un peu de défi, enfin. La serrure cliqueta tandis qu'il fermait la porte à clé.

Douglas ouvrit la fenêtre de son bureau de façon à sentir la brise en provenance du lac Washington. Le doux frottement des pas de James l'avertit de son arrivée. Douglas était assez intelligent pour comprendre qu'il entendait uniquement James parce que celui-ci le désirait.

— Comment ça se passe avec la fille ?

— Normalement, répondit Douglas. Il me semble que les résultats sont bons.

Il posa ses mains sur la vitre et relâcha ses épaules, James était le seul devant lequel il s'autorisait à se détendre. Le seul en qui il avait confiance. C'était un sentiment rare, et il l'appréciait à sa juste valeur.

— Et le gamin ?

— Dans la cage. Ce sera plus facile de garder un œil sur lui.

Douglas se dégagea de la vitre.

— La partie paresseuse en moi espère qu'elle le mangera. Pour m'épargner la contrainte de son apprentissage.

— Je suis certain que Michael se portera volontaire.

— Je n'en doute pas.

Ils se tenaient tous les deux devant la fenêtre, James inspectant le sol, Douglas observant les étoiles. Peu d'entre elles étaient visibles.

— Tu devrais aller te reposer dans l'une de tes résidences secondaires, suggéra James. À San Juan, par exemple. Tirer des bords au grand large.

Douglas ne se retourna pas, mais continua de s'imprégner de l'air nocturne.

— Et pourquoi suggères-tu la maison sur l'île ?

— Tu sembles inquiet.

— Je suis inquiet.

D'un bond, James grimpa sur l'appui de fenêtre, sa queue balayant l'air d'un côté et de l'autre avec nonchalance.

— Pour quelles raisons ? Il y a eu des petits hics, certes, mais rien d'inquiétant. Ça roule, non ?

Douglas toussota discrètement.

— Vraiment ?

La queue de James fouetta de nouveau l'air, cette fois plus vigoureusement.

— La police a trouvé le corps de la fille, mais ils n'ont aucune preuve.

Douglas pouffa.

— La police !

Le nécromancien ne l'avait jamais considérée comme particulièrement menaçante, et

il ne s'en souciait aucunement.

— Que pourrait faire la police humaine ?

James ignora la question.

— Tu as le garçon, reprit-il. Tu as la *Tánaiste*. Et avec toute ton expérience, eh bien...

James se détourna de la vue du lac pour regarder Douglas. Au clair de lune, ses yeux étaient semblables à du mercure liquide.

— Ta base de pouvoirs croît chaque minute.

— Tu as peur que je devienne fou !

— Ce n'est pas à moi de le dire...

James arrondit le dos et s'ébroua. Le battement de sa queue aurait indiqué à Douglas combien il était agité si son ton ne l'en avait déjà informé.

— Tu es désolé ? demanda Douglas.

— Oui.

— Tu n'es jamais désolé, fit Douglas, amusé malgré lui.

James fixa le lac.

— Tu es un homme puissant, Douglas. Mais j'ai peur.

— Que je perde ?

Douglas sourit.

— Ne te tourmente pas, mon ami ; j'ai pris des dispositions pour toi pour la suite.

— Je ne crois pas que tu perdras.

— Que je gagnerai, alors ?

— Je ne suis pas certain que tu aies déjà réfléchi aux conséquences. Pour l'instant, les autres Conseils te laissent traiter les tiens comme des poupées de chiffon. Mais si tu les renverses complètement, si tu instaures ta loi, ils réagiront. Ce sera la guerre, Douglas.

Il s'arrêta, sa queue fouettant l'air.

— Imagine qu'ils trouvent la cage, ou ton carnet de notes.

Il se tourna et posa ses yeux de mercure sur lui.

— La guerre sera alors le cadet de tes soucis.

Ces précieux petits carnets de notes, alignés sur l'étagère, le dénonceraient bien plus que la cage. L'un et l'autre le savaient. Ce qu'il avait fait pour obtenir ces informations serait jugé criminel. Mais l'information ? Par tous les moyens, ils tenteraient de le massacrer. La plupart des individus détestent qu'on viole leur intimité. Ils n'admettent pas que leurs faiblesses soient découvertes. Et Douglas était sur le point de tout savoir.

— Je sais.

Douglas respira l'odeur du lac et des pins alentour. Un bateau fendit l'eau, créant une vague qui alla se briser sur la rive.

— Si je m'étais arrêté chaque fois que j'avais pris un risque, je ne serais jamais allé aussi loin.

— Puisque tu es si sûr de toi, demanda James, alors pourquoi es-tu inquiet ?

Douglas tambourina sur le panneau de la fenêtre avec son pouce.

— Les effets de mon âge, sans doute. À moins qu'un changement de scénario ne s'impose...

— Pourquoi pas... suggéra James en sautant du rebord de la fenêtre.

Sa queue ondulait tandis qu'il bondissait vers la porte.

— Je vais faire un tour, lança-t-il depuis l'entrée. Je sens une étrange odeur dans la brise.

Douglas l'écouta s'éloigner. L'eau clapotait autour des rochers tandis que la vague mourait. Il s'installa dans un vieux fauteuil rembourré, au coin du bureau. Un peu de repos, c'est tout ce qu'il lui fallait.

CHAPITRE 16

DONNE UN COUP DE FOUET À MON CŒUR

Pas question que j'ouvre les yeux. La semaine m'avait réservé de mauvais réveils. Entre le sol froid contre ma joue et la douleur dans ma tête, je pressentais que celui-ci ne vaudrait guère mieux.

Je soulevai les paupières pour les refermer aussitôt. J'avais la sensation que la lumière pénétrait jusque dans mon crâne. Ça promettait. Je déteste avoir raison.

— Mets ta chemise sur ta tête et ouvre les yeux, dit une voix féminine.

C'était une jolie voix, jeune et lumineuse. Je misais sur la maigre chance d'avoir été capturé par une nymphe ravissante et possessive. Il me fallait de l'espoir, et ce scénario était le plus plaisant qui se présentât à mon esprit.

Je passai mon T-shirt sur ma tête.

— Lentement, me prévint-elle.

Le redescendre doucement m'aida, et bientôt la lumière filtra à travers le tissu. Je profitai de la pénombre relative, essayant d'ignorer que l'intérieur de ma bouche était épais et cotonneux. Il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas.

— Maintenant, ouvre les yeux, ordonna-t-elle. Une fois que tu seras habitué à la lumière, alors tu pourras ôter le T-shirt.

— Merci.

Je ne bougeai pas pendant un moment, et essayai de ne pas penser combien je devais avoir l'air stupide avec mon T-shirt Batman enroulé autour des oreilles. J'avais besoin de savoir où j'étais, et ce qui allait arriver.

— Tu sens bizarre.

— Merci, répondis-je. J'ai changé de déodorant.

— Non, dit-elle. Ce n'est pas ça. Il y a autre chose.

Je percevais le léger souffle de sa respiration.

— Épices, dit-elle.

J'entendis l'accent amusé de sa voix.

— Ils t'ont assaisonné pour moi, à moins que tu travailles en cuisine ?

Je refusais d'imaginer qu'elle me sentait, ni même qu'elle ne plaisantait pas en évoquant l'idée de me manger. Peut-être avait-elle dit cela pour rire. À moins qu'elle ne soit une créature se nourrissant de chair humaine ? Vu la tournure des événements, je m'attendais au pire, aussi me contentai-je de garder mes pensées pour plus tard.

— Les deux sont tout à fait plausibles, répondis-je, mais c'est plus sûrement l'onguent sur mon dos. Où suis-je ?

— Dans une cave.

— Je suppose qu'il ne s'agit pas d'une cave avec un réfrigérateur rempli de glaces parfumées et d'un vieux Nintendo, ou quelque chose de ce genre ?

— Hé non, pas de chance ! Il y a bien un freezer, mais connaissant le propriétaire, il n'y a certainement pas mis des glaces, pouffa-t-elle. Comment te sens-tu ?

— Mal, très mal. Mais comparé à il y a deux minutes, ça va déjà mieux.

— Essaie de soulever le T-shirt.

Je l'ôtai d'un coup. Trop vite. La lumière me fusilla, et je roulai sur le côté, ce qui était une erreur. Je vomis avant de m'évanouir. Et zut.

Cette fois, quand je me réveillai, ma tête reposait sur quelque chose de doux. Ce qui était agréable, parce que quelqu'un me donnait des gifles.

— Désolée, fit-elle. Mais je pense que tu as une commotion cérébrale. Tu dois rester conscient.

Je grognai et regardai en direction de la voix. Je vis une simple cuisse mate, la couleur qu'on prend après un coup de soleil. Je penchai la tête pour mieux voir : des épaules minces et un menton pointu.

Et nue. Sans aucune façon. Je devais être encore inconscient.

— C'est mon plus beau rêve.

Elle eut un rire sincère et bienveillant, grâce auquel je me sentis soudain plus léger.

Je sentis mon visage s'empourprer.

— Je ne dors pas, n'est-ce pas ?

Elle fit signe que non, toujours en riant. Ses cheveux auburn ondulèrent avec le mouvement. Ils étaient coupés courts sur la nuque, et plus longs sur les joues. Des bandes de vert et de pourpre s'entrelaçaient avec du rouge, tel un rideau coloré derrière lequel elle se cacha quand elle cessa de secouer la tête. Mais elle ne me parut ni timide ni nerveuse. Non, elle me faisait plutôt penser à un lion — à un prédateur en tout cas, guettant sa proie à travers les buissons. Dans son regard noisette, je me faisais surtout l'effet d'être un lièvre.

Je devais trouver un truc sympa à dire. En y mettant un peu d'esprit, l'idiotie que je venais de balancer serait sans doute oubliée.

— Tu viens souvent ici ?

Aïe ! Autant mettre cela sur le compte de mon crâne commotionné, non ?

— Tous les trois mercredis. Tu te sens comment ?

Sa bouche grimaçait toujours de rire.

— Comme un idiot.

— Je veux dire, physiquement.

— Un idiot abusé. Ma tête me fait mal, et je crois que les blessures dans mon dos se sont rouvertes.

Je fis plusieurs fois le tour de ma bouche avec ma langue.

— Et ma bouche ressemble à une trappe graisseuse.

Son sourcil dessina un v minuscule. L'effet fut dévastateur.

— Une trappe graisseuse ?

— Le truc pour récolter la graisse de la grille, et toutes les saletés autour, tu vois ? Pas terrible, l'odeur. La graisse rôtie et tout ça.

Elle hocha légèrement la tête, dieu merci absolument pas dégoûtée par ce que je venais de raconter.

— Je vois.

Elle se pencha en arrière, les paumes sur le sol, les chevilles croisées, complètement indifférente à sa nudité. Elle saisit mon regard, et je me dépêchai de détourner les yeux. Pour me cogner le front directement sur un des barreaux en fer.

Elle rit de nouveau.

— Je suis contente que tu sois ici. Ça me change les idées.

— Merci, répondis-je en me frottant le front. C'est mon but, faire plaisir.

— Désolée, dit-elle. Ce n'est pas sympa de se moquer de la douleur d'un étranger.

— Parce que celui qui n'est pas un étranger est une cible légitime à tes yeux ?

— Bien sûr ! Qui sont les vrais amis si on ne peut pas être honnête avec eux ?

Elle se pencha en avant et se frotta les mains pour ôter la poussière.

— Assieds-toi. Je vais regarder ton dos.

Je me redressai en essayant de ne pas penser à ma tête. Je me tins bien droit et attendis. Elle suivit les longues traces de croûte, depuis l'épaule jusqu'en bas. Ses doigts étaient doux. Elle appuya par endroits, sans s'excuser. Quand elle s'arrêta, je crus que son examen était terminé, mais ses doigts s'attardèrent de nouveau le long des marques, chaque phalange effleurant une blessure en même temps.

— Qui a fait ça ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas.

— Je suis navrée...

Sa voix était teintée de regrets. Je venais à peine de la rencontrer, pourtant elle se sentait responsable de mes blessures. Étrange.

— Tu n'y es pour rien !

Je fixai mes chaussettes, me demandant pourquoi ils avaient pris mes chaussures. Les chaussures étaient donc dangereuses ?

— Non, mais je sais qui a fait ça.

Elle se positionna en face de moi, tirant mon menton avec sa main. Je remarquai combien ses doigts étaient fins et comment ses lèvres, quand elles étaient fermées, dessinaient un petit arc de cercle ferme.

— Tu t'appelles comment ?

— Sam, murmurai-je.

Entre ma bouche sèche et ses mains douces, c'était le mieux que je pus faire.

— Brid, dit-elle, et elle sourit.

On aurait dit « Bridge » quand elle le prononça.

— C'est le diminutif de Bridget ?

Mon cerveau cahotait comme une roue cassée pour hamster. J'avais le souffle court, la tête enfarinée.

— Bridin, déclara-t-elle, *tánaiste* du troupeau Blackthorn.

— Heu... C'est quoi ?

Je me détachai de ses yeux, de façon à la sonder. Elle brillait comme du cuivre autour d'un cœur d'émeraude. Son âme semblait en feu.

Je déglutis avec peine.

— Cela signifie que je suis la prochaine sur la liste à diriger le troupeau, dit-elle d'une voix neutre.

— Quel troupeau ?

— Loups et chiens de meute, pour la plupart, fit-elle avec un haussement d'épaules, comme si ce n'était pas grand-chose.

Elle aurait aussi bien pu parler du beau et du mauvais temps.

Je la fixai, puis respirai un bon coup : c'en était trop en une seule fois.

— Écoute, Bridin, tu es sans doute la plus jolie fille que j'ai jamais vue, et entre ça et ce que tu viens de dire, j'ai dû zapper un épisode.

Elle haussa un sourcil.

— Et par-dessus tout, tu es nue. Alors tant pis si j'ai des regrets après, mais est-ce que tu pourrais t'habiller, s'il te plaît ? Au moins un petit moment, ça me permettra de réfléchir. Puis après, tu te déshabilleras de nouveau. Aussi longtemps que tu voudras. Avec toute ma bénédiction.

D'un geste, elle balaya la pièce autour de nous.

— Et que voudrais-tu que je mette, exactement ?

La cage dans laquelle nous étions était totalement vide. J'inspectai la cave autour de nous. Des étagères remplies de vieux livres, des murs en béton, une belle chaise en bois au milieu de la pièce, des éprouvettes, et une table avec des lanières dont je n'aimais pas l'aspect. Au sol, je distinguai une tache à l'aspect désagréable sur laquelle je préfèrai ne pas m'attarder. L'ensemble m'évoqua un petit donjon.

— Mouais...

Bridin atterrit dans mon T-shirt et mon caleçon. Ce qui paraissait équitable, puisque mon pantalon ne lui allait pas. En ôtant mon T-shirt, je remarquai qu'il me manquait quelque chose. Je vérifiai mes poches, au cas où, mais pas trace de ma poche à pouvoirs. J'espérais qu'elle n'avait pas été jetée.

— Bon, dit Bridin en glissant sa longue mèche de cheveux derrière l'oreille. Maintenant que je t'ai montré la mienne, à toi de me montrer la tienne.

— Si c'est ça que tu veux, tu n'avais qu'à regarder pendant que j'étais à poil !

— Bien sûr que je t'ai regardé ! Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Attends, je comprends pas, là. Tu peux m'expliquer ?

Elle posa la main sur son cœur.

— Loup-garou chien de meute.

Puis elle fit un geste dans ma direction.

Je faillis dire « presque humain ». Puis je me rendis compte que ce n'était pas la bonne réponse. Plus maintenant. Ma main était froide tandis que je la posais sur mon cœur, comme l'avait fait Bridin.

— Nécromancien. Enfin, c'est ce qu'on n'arrête pas de me répéter. Mais je ne suis pas très doué.

Je m'étirai et regardai alentour, faisant mine de ne pas vouloir observer ses jambes. Elle avait de jolis genoux. Pouvait-on dire de genoux qu'ils étaient jolis ? Je supposais que oui, puisque tels étaient les siens.

— Je me sens idiot de me présenter en tant que nécromancien.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Soit parce que je n'y suis pas encore habitué, soit parce que ça me fait penser à *Donjons et Dragons*.

Je glissai mes mains le long des barreaux. Je ne savais pas ce que je cherchais. Je n'étais pas MacGyver ! Impossible de briser une cage en fer à l'aide d'un chewing-gum et d'un lacet de chaussure. Non pas que j'eus de chewing-gum sur moi. Ni de lacet de chaussure. En sentant quelque chose de froid sous ma paume, je sursautai et retirai promptement ma main. On aurait dit un pic de glace.

Brid s'étendit sur le sol.

— Et comment voudrais-tu qu'on t'appelle alors ? Maître des spectres ? Le cow-boy mort ? Major de Zombiville ?

— Pas bête ! Le cow-boy mort, c'est pas mal, non ? Et j'ai toujours rêvé d'être le Major de quelque chose. Voire Président de la vie !

J'écartai ma main de l'endroit froid et je fermai les yeux. Je vis un symbole tracé de l'autre côté de mes paupières, comme si j'avais passé un diamant sur un motif avant de fermer les yeux. Je ne reconnus pas les signes. Je ne m'y attendais pas.

— Sais-tu ce que signifient ces symboles ? demandai-je.

— Non, mais je devine leur intention.

Je rouvris les yeux. Je rentrai ma main dans la cage et la frottai sur mon jean. Brid s'était tue, je l'invitai à s'expliquer.

— Cette cage est en fer. L'acier froid paralyse les fées, et je suis à moitié fée.

Devant mon air ahuri, Brid grimaça.

— Fée de chez les fées, précisa-t-elle.

— Alors pourquoi ne dis-tu pas tout simplement : « je suis une demi-fée ? »

— Parce que, répondit sèchement Brid, quand ils entendent le mot fée, les Américains se représentent la fée clochette. Je ne suis pas la fée clochette !

Elle me regarda jusqu'à ce que je lève les mains en signe d'abandon. Puisque j'avais apparemment saisi son point de vue, elle poursuivit :

— L'acier froid ne serait pas un problème si les runes n'étaient pas en argent. Les loups-garous sont allergiques à l'argent.

Je repensai à ces films de loups-garous que j'avais vus avec des histoires de balles en argent.

— Alors cette cage est en train de te tuer ?

Brid haussa un sourcil de façon amusée :

— Est-ce que j'ai l'air d'agoniser ?

— *Touché*^{1}.

— L'acier annule mes pouvoirs, et me donne des allergies. Les runes en argent

m'empêchent de tordre le fer.

Elle fit une grimace.

— Et de cicatriser.

Mon doigt tapotait d'un barreau à l'autre.

— Ils ont donc prévu de te garder ici un certain temps.

— Du moins suffisamment longtemps pour avoir pris la peine de construire une cage.

— On m'a sans doute mis ici par hasard, après coup.

— Difficile à savoir. Ton dos n'a pas l'air d'être le résultat du hasard...

— Je ne comprends pas.

— C'est un loup-garou qui t'a fait ça. J'ignore lequel précisément, même si j'ai une petite idée. En tout cas, ce n'est pas un membre de mon troupeau.

— Tu en es certaine ?

— Sûre. Et dans ce territoire, les truands ne courent pas les rues. D'un côté, tu dois bien avoir une certaine valeur ; d'un autre, tu es déjà mort.

— T'a-t-on déjà dit que tu étais une personne très rassurante et positive ? demandai-je.

— Jamais.

— Je comprends pourquoi.

Je fis quelques pas dans la cage.

— Tout à l'heure, tu as parlé de loups-garous. Qu'est-ce que ça signifie exactement ?

Je fis une halte.

— Enfin, si ma question ne te gêne pas. Je ne sais absolument pas si c'est une question impolie ou non. J'en ai simplement par-dessus la tête de ne rien savoir.

— Pas de souci, fit-elle. Je suis plutôt du genre direct. Ça signifie que je suis une hybride.

Puisque nous n'avions rien d'autre à faire, Brid me donna toutes les explications. Sa mère était un loup-garou, son père une sorte de chien de meute fée. Je n'étais pas certain d'avoir bien compris de quoi il retournait, mais j'évitai de l'interrompre. Je compris que son troupeau avait été divisé. Le mariage entre ses parents avait été quelque peu motivé par des raisons politiques. Son père avait de quoi renforcer le troupeau. La plupart lui en avaient été reconnaissants. D'autres, m'informa Brid, avaient moins bien accepté l'idée de mélanger les deux races.

— Des loups-garous racistes. Génial.

— Ils y ont vu un affaiblissement de l'espèce, dit-elle.

— Mais, biologiquement parlant, plus un patrimoine génétique est varié, plus l'espèce est forte. Les hybrides sont génétiquement supérieurs.

— Tu sais quoi ? Tu me plais, toi.

J'arrêtai de marcher et m'assis en tailleur face à elle.

— Et alors, que s'est-il passé ?

Elle ramena ses jambes sous sa poitrine, et posa son menton sur ses genoux.

— En fait, le troupeau a changé d'opinion.

Elle grimaça.

— Les bébés ont tendance à faire cet effet, et ma mère a eu un tas de bébés.

— Combien ?

— J'ai quatre frères plus grands que moi.

— Waouh ! Et c'est quand même toi la prochaine sur la liste ?

— Il se trouve que je suis la candidate la plus qualifiée, dit-elle. Non pas que ça me dérange, mais c'est un gros morceau...

Brid lâcha un soupir.

— De toute façon, dès que le troupeau a constaté que les enfants étaient en bonne santé, la plupart des loups-garous ont épousé des chiens de meute fées. Surtout quand ils ont vu les bénéfices au fur et à mesure que les enfants grandissaient.

Je haussai un sourcil.

— Quand un loup-garou se métamorphose, ça prend du temps. Tout dépend du loup. C'est douloureux aussi. Très douloureux. Pour les chiens de meute fée, cependant, la métamorphose est instantanée, et indolore. Il y a d'autres avantages encore. J'ai une immunité partielle à l'argent, par exemple. Mais, bien sûr, il y a des inconvénients.

Elle tapota le sol avec sa main.

— Dans cette cage, je ne peux pas me métamorphoser. Pourtant n'importe quel loup-garou en serait capable. C'est ce à quoi les opposants à la mixité tenaient.

Elle resserra son étreinte autour de ses genoux. Ses yeux noisette s'assombrirent.

— Le frère de mon grand-père, celui qui voulait être le prochain sur la liste, en faisait partie.

Je n'aimais pas cette ombre dans son regard. Si je l'avais mieux connue, j'aurais passé un bras autour d'elle, ou un truc de ce genre. Brid continua de me raconter ce qui s'était passé, notamment le coup d'État raté de son grand-oncle.

— Ça nous a coûté, dit-elle. Beaucoup sont morts, dont ma mère.

— Je suis désolé.

Brid se cacha derrière sa frange.

— C'est OK.

— Et les rebelles ?

— Leur chef a été exécuté. Les autres...

Elle repoussa sa frange, lassée de se cacher.

— Mon père a eu pitié. Il s'est dit qu'il y avait eu assez de morts comme ça. Il a mené ceux qui pouvaient se réhabiliter dans d'autres troupeaux. Certains enfants ont été autorisés à rester, si tel était leur choix.

— Tu n'as pas l'air d'approuver.

Brid leva la tête vers moi. L'ombre dans son regard avait disparu. Un petit feu brûlait à la place.

— Je comprends ses choix. J'approuve même certains d'entre eux. Mais maintenant que l'un de ces enfants nous a enfermés dans cette cage, je ne suis pas certaine que je referais la même chose.

— Tu les tuerais tous ? demandai-je sur le ton de la plaisanterie.

Mais Brid le prit très au sérieux.

— Je ferais tout pour sauver la vie de mon troupeau. Si cela signifie tuer, alors oui, je tuerais.

Brid se tut. Je compris qu'elle avait tout dit. J'en avais assez entendu pour savoir que,

même si je n'encourais aucun risque pour l'instant, jamais je ne porterais de menace sur le troupeau de Brid. Elle avait bien dit qu'elle les tuerait tous. Par devoir. Ce n'était pas un mot que j'entendais souvent, mais je compris la façon dont Brid le concevait. Et non sans un léger choc, je me rendis compte que je partageais son ressenti. Douglas était entré dans mon univers, mettant en danger ma famille et mes amis, et il avait pris la vie de quelqu'un qui m'était proche. Serais-je capable de le tuer si cela signifiait assurer la sécurité des miens ? La réponse vint un peu trop vite. Oui. Sans aucun doute possible. Le fait que je n'avais pas eu besoin d'y réfléchir me fit peur. Et si ma mère avait raison ? Quelque chose de vraiment sombre et effroyable vivait peut-être au fond de moi.

Je jetai un regard à Brid. J'essayai de l'imaginer en train de se transformer en une créature immense et assoiffée de sang. Ressemblait-elle à un loup-garou de type hollywoodien, ou à autre chose ? J'essayai de me la représenter en furie, tuant tout le monde sur son passage. C'était dur. Elle semblait si menue, si douce. Mais quand elle me regarda, je vis le monstre émerger. Je lus la détermination et la volonté dans ses yeux. Est-ce que je lui ressemblais ? Un squelette enveloppé de muscles et d'innocence, couvant au fond de lui démon et violence ? Seul le temps le dirait. Je préférais ne pas y penser. Malheureusement, que faire d'autre quand on est enfermé dans une cage, à part penser, justement ?

Je titillai Brid avec mon orteil.

— Tu ne veux pas te remettre nue ?

Brid ne se dénuda pas, non par modestie, mais parce que la température de la cave chutait. Dieu, s'il y en avait un, me détestait.

Personne ne vint nous apporter de couvertures. Comme il faisait de plus en plus froid, je pris Brid dans mes bras, sans le lui demander. Au début, son corps était raide. Mais puisque je ne tentai rien, elle se détendit contre moi. Je ne sais pas combien de temps nous restâmes collés l'un à l'autre dans cette cage, mais vu la façon dont elle était nichée contre ma poitrine, j'ai eu l'impression que cela a duré des jours. Malgré notre conversation, je savais peu de choses d'elle. Si elle avait quelque chose en commun avec de vrais loups-garous, alors elle devait avoir envie de dévorer. Les loups vivant en troupeau, Brid devait sans doute manquer à ses compagnons. Je posai mon menton sur sa tête, et d'une main frottai distraitemment son dos. Elle trembla légèrement, comme si elle retenait un sanglot. Je n'y pris pas garde. Brid avait juste besoin de lâcher un peu la pression. J'avais passé une mauvaise semaine. J'étais tout chamboulé, et j'aurais donné cher pour que quelqu'un entre et me dise que ça se passerait bien, et que je pouvais me détendre. Brid avait sans doute connu une semaine pire que la mienne. C'était à elle de pleurer en premier.

Nous avons dû nous endormir ainsi, malgré la luminosité de la cave.

Le bruit des clés dans les serrures me réveilla. Brid se dégagea pour voir ce qui se passait.

Douglas descendit les escaliers en bois. Les marches sonnaient creux sous ses pas.

— Sam, quel plaisir de te retrouver ! dit-il.

Il nous dévisagea avec une curieuse expression, Brid et moi.

— Et je vois que tu as fait la connaissance de mademoiselle Blackthorn.

— Vous étiez sensé me donner une semaine.

— Certes, mais la tournure des événements ne m'a pas plu. Disons, pour paraphraser

Dylan Thomas, que tu ne semblais pas *aller sagement dans cette bonne nuit*^{2}.

Je le regardai, l'air ahuri.

Il lâcha un soupir de façon théâtrale et remonta les manches de sa chemise, lentement et méthodiquement, gardant l'ourlet bien plat.

— Voyons si je peux trouver un terme qui sied mieux à ta compréhension. Je ne pensais pas que tu serais allé voir de l'autre côté du miroir. Et ne m'insulte pas en m'assurant que ce n'était pas le cas.

— Vous me surveilliez.

— Bien sûr que non. Je suis bien trop occupé pour cela. Disons que j'ai des contacts, des indics, appelle-les comme tu veux, qui travaillent pour moi.

Son expression devint lugubre.

— Tu n'es pas l'axe autour duquel mon univers tourne, Sam.

— Vous savez comment vous y prendre pour qu'un type se sente important.

— J'essaie.

Il me lança un rapide coup d'œil.

— Tu ne croyais pas que j'allais te laisser sans laisse ? En liberté, comme ça ?

Il rangea la chaise contre le mur, découvrant le sol taché.

— Je suppose que si.

Douglas sortit quelques bricoles d'une boîte que je n'avais pas remarquée sur l'étagère. Il choisit un grand morceau de craie et se tint debout devant moi, comme un professeur. Un jour comme un autre pour Douglas.

— Je te donne le choix, dit-il. Deviens mon apprenti.

— Ou bien ?

Il haussa les épaules.

— Ou je te tue maintenant.

Je ruminai cette joyeuse proposition.

— Et si vous échouez ? Si vous essayez de m'apprendre et que ça ne marche pas ?

— Alors je te tuerai. Je crois en la motivation de mes élèves.

— Très bien. Dans ce cas, apprendre paraît fantastique !

Douglas s'approcha de la porte de la cage. Il lança un regard entendu à Brid.

— Ce n'est pas le moment de faire des bêtises, on est bien d'accord ? murmura-t-il.

Brid leva les mains. Je me dirigeai vers la porte. Douglas grommela encore, et je sentis le pouvoir de la cage s'éteindre. Ça ressemblait au sifflement à bas niveau d'une chaîne stéréo. De la même façon, on ne prend conscience qu'au moment où on éteint les appareils électroniques des petits bruits qu'ils émettent en continu. Tant qu'ils sont allumés, on ne les remarque pas.

Douglas me tendit la craie.

— Dessine un cercle.

Je regardai autour de moi avant que Douglas ne désigne le sol.

— Ah.

Tandis que je faisais de mon mieux pour retourner à la maternelle et dessiner un cercle correct, Douglas commença sa leçon.

— Il y a plusieurs niveaux de nécromancien, allant du faible au fort. À l'extrémité du faible, là où tu te trouves certainement, tu n'es guère plus qu'une parabole. Tu peux invoquer n'importe quel esprit ou fantôme autour de toi. L'étape suivante consiste à les contrôler. Pour l'essentiel, on communique avec des entités de bas niveau, autant qu'on en convoque. Après seulement, ça devient intéressant.

Il prit une boîte.

— Trop petit, gronda-t-il. Recommence.

J'effaçai en grande partie le cercle et en esquissai un autre. Brid s'approcha du bord de la cage.

— Un nécromancien avec suffisamment de pouvoir et un entraînement correct peut agir comme un ambassadeur entre le monde et le suivant. Il peut convoquer des créatures plus grandes, lire les âmes des êtres humains et potentiellement les influencer. Il peut invoquer la mort.

Douglas examina le cercle et hocha la tête à contrecœur.

— Passable.

— Vous voulez dire comme ce panda ?

Je me levai et m'étirai. Je m'écartai de mon cercle pour l'examiner. Pas si mal. Mon instituteur de maternelle aurait été fier de moi.

— Oui, répondit-il. Comme le panda. Cependant, la forme de la créature dépend complètement de l'éleveur. Je ne dis pas que tu parviendras à la transformer en autre chose.

Il s'essuya les mains sur un chiffon.

— C'est un monde de magie complètement différent. Il peut connaître plusieurs étapes de réanimation.

— La même différence qu'entre les zombies du film *Thriller* et ceux de *Resident Evil* ?

Douglas réfléchit.

— Oui et non. L'exemple de *Thriller* n'est pas mauvais étant donné ton champ limité d'expériences, mais l'autre bout de la gamme reste proche de l'état de vie. Ling Tsu ressemblait aux autres pandas, non ?

— Sans doute.

— Quelle différence, alors, entre Ling Tsu et les créatures de *Resident Evil* ?

— Il n'était pas couvert de sauce barbecue ?

Douglas me gifla avec nonchalance. Il n'avait même pas regardé dans ma direction. L'effet sur mon visage tuméfié fut phénoménal. Je tins ma mâchoire d'une main et j'essayai de nouveau.

— La différence, eh bien... il n'essayait pas de s'échapper de l'enclos et de manger tout le monde. Je suppose que ça fait une différence. Je n'ai pas vu non plus de sang. Vous savez, comme preuve de son état de non-mort. Et ça peut fournir une indication sur la

façon dont il est mort, non ?

Douglas approuva, à croire qu'il ne m'avait pas giflé une seconde plus tôt.

— C'est mieux, oui. Bien que Ling Tsu ait la capacité de s'autogérer et de prendre ses décisions par lui-même, je contrôle sa volonté première. C'est un des principaux pouvoirs que tu dois cultiver et entretenir en tant que nécromancien. Chaque fois que tu élèves ou convoques un être, tu dois t'assurer que ta volonté est plus forte que la sienne. Si ce n'est pas le cas, au mieux il repartira d'où il vient, au pire il te déchiquettera en morceaux. Tout dépend de la créature, bien entendu.

Il prit une petite boîte, ôta les fermoirs, et l'ouvrit lentement.

— Et si par hasard Ling Tsu avait souffert de blessures externes, j'aurais pu les camoufler.

Il sortit ce qui ressemblait à un poignard en argent.

— Ça, c'est ce qu'on peut faire avec du talent et de l'éducation.

Il avait accentué ce dernier mot, le rendant menaçant.

Je dus prendre beaucoup sur moi pour ne pas reculer. Je me demandai si je pouvais contourner Douglas en courant, esquiver son couteau, et atteindre le haut des marches. Mais cela signifierait abandonner Brid dans la cage. En outre, Douglas n'était pas stupide. Quelque chose m'attendait à coup sûr au sommet de l'escalier. Et puis serais-je capable d'esquiver le couteau ? La situation n'était décidément pas à mon avantage.

Douglas balaya d'un geste la pièce, coupant l'air avec la lame.

— Un autre pouvoir de base est le cercle protecteur.

Il indiqua le sol.

— Tu peux le dessiner avec n'importe quoi : craie, sel, sang. Dans la poussière si besoin. Tout dépend de ce que tu convoques, du matériel dont tu disposes, et de l'urgence de la situation.

Il me regarda.

— Le principe fondamental étant : plus le cercle est fort, mieux c'est. Surtout si tu essaies d'élever une de ces créatures susceptibles de te dévorer, comme j'ai évoqué tout à l'heure.

— Dévorer tout cru ?

— Exactement. Le cercle peut être modifié par le praticien pour inclure des symboles importants. Un simple cercle comme celui-ci est bien, tant que tu l'actives correctement.

Il se fit une petite incision au bras et avança d'un pas. Une goutte de sang tomba. L'air ondoya jusqu'à effleurer le bord du cercle qui s'illumina d'un éclair bleu. Douglas sortit un morceau de gaze de sa poche et le noua autour de sa blessure, sans pour autant baisser le poignard. Il avait de la pratique.

— Ça s'illumine toujours ainsi ?

Cette fois, je reculai d'un pas.

— Oui, mais ce cercle n'est qu'une bagatelle. Beaucoup de sang usagé peut provoquer cet effet, parfois. C'est pourquoi la plupart des praticiens possèdent un cercle permanent. Une bonne dose de pouvoirs dans un endroit peut laisser une trace.

Il haussa les épaules.

— Maintenant que je suis dans le cercle, invoqué grâce au sang et à ma volonté, je suis

protégé.

Douglas ferma les yeux, murmurant doucement pour lui-même. La température dans la pièce chuta, et j'enroulai mes bras autour de moi. Je ne pouvais m'empêcher de m'interroger : si lui était protégé à l'intérieur du cercle, ne devrais-je pas l'être, moi aussi ? Serais-je vraiment plus en sécurité si je me rapprochais de Douglas ? Quand je voulus bouger, il me fit signe de rester là où j'étais, sans même ouvrir les yeux. Je fronçai les sourcils. Si j'avais bien compris, l'intérieur du cercle, en principe, était bon, et l'extérieur, mauvais. Je repensai aux mots « dévorer tout cru », en espérant que Douglas n'était pas en train de convoquer quoi que ce soit qui me boufferait tout cru.

Il cessa soudain de murmurer, et d'un coup rouvrit les yeux. Ils étaient d'un bleu solide et glacé. Aussi effrayants que l'enfer. Puis il cria un dernier mot. J'essayai d'entendre de quoi il s'agissait, mais en vain.

Des silhouettes fantomatiques commencèrent à ramper sur le sol et à flotter le long des murs. Je distinguai des visages, des habits. Des gens de différents âges, de formes variées. Leur point commun semblait être la mort violente. Des gorges tranchées, des cous béants, à l'image d'un poisson évidé. Certains portaient comme des marques de brûlure, d'autres des coupures sur tout le corps. La plupart des blessures avaient pu être causées par le couteau de Douglas.

Je comptai dix personnes. Et toutes se dirigeaient vers moi, chacune évitant le cercle. Je n'aurais su dire si c'était celui-ci qui les effrayait, ou Douglas. Je reculai jusqu'à heurter la cage. Douglas observait, les yeux toujours bleu acier, le visage impassible. Il ne fit pas un geste pour m'aider. Je sentis une petite main toucher la mienne. Je l'attrapai, sans un regard vers Brid. Cela m'aida à me sentir un peu mieux.

Les esprits convergèrent dans ma direction avant de se jeter sur moi en une masse solide. Certains disent que les fantômes ne sont pas réels, qu'ils ne peuvent pas faire de mal. Eh bien, ceux-là ont tort.

Les esprits se déversèrent sur moi, leurs mains m'attrapant, me coupant, me cognant. La douleur me fit tomber à genoux. Je lâchai la main de Brid. Les yeux fermés, j'essayai de me mettre en boule. Je ne sais pas combien de temps je hurlai ni combien de temps je restai recroquevillé sur le sol. Tout ce dont je me souviens, c'est que lorsque Douglas les rappela, la souffrance prit fin. J'étais incapable de me relever. Je restai là, le visage trempé de larmes et de sueur, le corps entier secoué de tremblements. Impuissant, je regardai Douglas tandis qu'il franchissait le cercle et le brisait. Il prit son temps pour venir jusqu'à moi. Ses chaussures noires brillaient, même après tout ce qu'il venait de faire. Je vis une minuscule goutte de sang dessus.

— Vous avez du sang sur votre chaussure, fis-je en claquant des dents.

D'un air absent, Douglas essuya sa chaussure sur mon jean. Puis il se pencha pour voir mon visage. Ses yeux étaient redevenus d'un marron glacial.

— La leçon est terminée pour aujourd'hui.

Je ne répondis rien.

Il se redressa.

— Debout !

À cet instant, je ne désirai qu'une chose : rester en boule. Pourtant je me hissai

lentement, jusqu'à appuyer mon dos contre la cage. Un peu plus tôt, je désirais ardemment sortir de la cage. À présent, je voulais retourner à l'intérieur. N'importe quel endroit me convenait, pourvu que ce soit loin de Douglas. Je rampai de l'autre côté et m'effondrai. Brid s'approcha et posa ma tête sur ses genoux.

Douglas partit sans un mot.

— Pourquoi ne s'en sont-ils pas pris à moi ? demanda-t-elle.

Son ton était étrangement doux, mais la tension dans son corps trahissait sa colère.

— Parce que c'était ma leçon, fis-je en claquant des dents. Il contrôlait tout, et il les a envoyés contre moi.

Brid effleura mes cheveux d'un air absent.

— Non, dit-elle. La leçon valait pour tous les deux. Et je crois que nous l'avons comprise.

— Ma mère sera tellement contente quand elle verra ma note sur mon livret scolaire.

Brid eut un rire léger et se détendit. Je me sentis mieux. Si nous pouvions en rire, peut-être que ça irait, après tout.

— Je suis sûr que June va bientôt m'envoyer l'aide dont elle m'a parlé.

Brid passa la main dans mes cheveux.

— June ?

— Un autre Cow-boy de la mort.

— Tu ne crois pas qu'on en a assez vu, non ?

Une minute plus tard, un grand type vint m'apporter une couverture. Je ne pus voir qui c'était, mais je sentis Brid se raidir à sa vue. Quand il partit, Brid m'enveloppa dans le lainage et s'enroula autour de mon dos, protectrice. Je ne bougeai pas. La couverture sentait la lavande, une odeur à laquelle je ne m'attendais pas, provenant du linge de Douglas. Elle n'avait rien d'apaisant. D'un geste sec, Brid ôta la couverture et glissa un bras autour de mon corps. Je sentis alors l'air du dehors — le soleil sur la terre, le vent dans les arbres, l'éclosion de la nature, le parfum de la vie. Brid. Je me détendis et laissai le sommeil m'envahir.

^[1] En français dans le texte.

^[2] « *Do not go gentle into that good night* », célèbre vers du poète Dylan Thomas (1914-1953).

CHAPITRE 17

VIENS, BÉBÉ...

NE CRAINS PAS LA FAUCHEUSE...

Nous fûmes réveillés quelques heures plus tard. Une espèce de grande gigue nous escorta dans la maison. Mon corps entier était meurtri. J'étais groggy, et la lumière me fit mal aux yeux. Après une bonne minute je me rendis compte que la luminosité provenait du soleil. Donc, c'était le matin.

Nous traversâmes plusieurs couloirs, ainsi que la cuisine, en direction de la salle de bains. Elle était claire, aérée, et extrêmement spartiate, comme la plupart des autres pièces que nous vîmes. Douglas, apparemment, n'aimait pas le désordre. L'aspect chaleureux de la cuisine me surprit pourtant. Des murs jaune vif et des rideaux blancs. Étrange.

Le type laissa Brid entrer en premier dans la salle de bains. Je m'appuyai contre un mur et regardai par la fenêtre. À voir le jardin, on aurait cru que Douglas avait changé de goût. Des statues étaient disséminées sur la pelouse, assortiment varié de la mythologie grecque. Je jetai un œil par-dessus les haies et souris. Douglas avait des nains de jardin ! Pas possible ! Je fronçai les sourcils. Un des nains de jardin me faisait un doigt d'honneur. Je fermai les yeux et les rouvris. Le nain se tenait normalement, une petite pelle sur l'épaule, aucun doigt tendu en vue. À coup sûr, on m'avait drogué.

J'observai rapidement le type qui nous avait accompagnés. Il me regardait. Je lui trouvais un air familier. Après l'avoir examiné une petite minute, je m'aperçus que je l'avais déjà vu. Mardi soir, il avait essuyé le sol avec moi.

— Oh, cool ! fis-je. C'est vous !

Le type m'adressa un vrai sourire, dévoilant des dents très grandes et très blanches.

— Comment va le dos ?

— Super, fis-je. Bien mieux que le reste.

Son sourire s'évanouit. Si ce type-là n'avait pas déjà compris qu'il était loin derrière Douglas question cruauté — les fantômes en étaient la preuve —, c'est qu'il avait une coquille de noix à la place de la tête. Il fallait qu'on le lui rappelle : peut-être y aurait-il une chance de l'éloigner de Douglas.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Cela me fait mal d'avoir à te le dire, mais ici, tu n'es pas le roi de la jungle !

Le grand type se jeta aussitôt sur moi, mais s'arrêta net à l'arrivée d'un chat dans le couloir. Celui-ci était presque entièrement blanc, à l'exception d'une tache noire sur la

tête, sur la poitrine et la queue. Il fixa l'homme de ses grands yeux argentés et se posta au milieu du couloir, en agitant la queue. L'homme se détendit et reprit sa position première, appuyé au mur en face de moi. Bizarre.

Je m'avançai et me penchai pour caresser notre hôte. Le chat et l'homme parurent étonnés. L'animal ne s'enfuyant pas, je me mis à lui gratter les oreilles. Il resta là avec une dignité tranquille, comme un roi laissant son sujet lui baiser la main. Les chats me font toujours cette impression. Étant donné les événements de la semaine, je m'attendais à quelque chose d'étrange. Quoi, précisément, je ne sais pas : un chat mangeur d'homme, ou un chat lanceur de lave... un truc du genre, quoi. C'était agréable de rencontrer quelque chose de normal. Je le grattai sous le menton.

Quand Brid sortit, je pris mon tour dans la salle de bains. À ma grande surprise, le type laissa Brid entrer quelques minutes plus tard pour m'aider à me laver. Elle passa un linge sous l'eau tiède avant de s'en servir pour laver le sang séché de mes blessures de la veille.

— T'as l'air tout cabossé, fit-elle.

Je me regardai dans le miroir, derrière elle. Les ecchymoses sur mon visage avaient jauni, et les écorchures formaient des croûtes sur le point de tomber. J'avais quelques coupures fraîches sur le front, les bras et la poitrine. Impossible de voir mon dos, mais j'étais sûr qu'il était dans le même état. Brid trouva dans l'armoire à pharmacie de la pommade cicatrisante. Elle fut autorisée à en étaler sur les marques de griffes et les plus grosses écorchures. S'ils étaient heureux de me casser la gueule, ils ne souhaitaient pas que mes blessures s'infectent.

Puis nous fûmes de nouveau escortés jusqu'à la cage. Le grand type me présenta une assiette en carton avec des tranches de fromage, du pain complet et un morceau de jambon. Brid reçut un bol de ce qui ressemblait à un ragoût chaud. On l'avait servie copieusement. Puis on nous donna à chacun un gobelet en plastique plein d'eau. Le verre, apparemment, était trop dangereux.

Une fois le grand type reparti, je commençai à manger, posant le fromage sur le pain et laissant de côté le jambon.

— Ça m'étonne qu'ils ne nous affament pas.

Brid avala une grande cuillerée du ragoût. Ma parole, elle ne mâchait même pas.

— Ils veulent que tu sois suffisamment en forme pour endurer les leçons de Douglas, ou du moins que tu ne meures pas jusqu'à ce qu'il le décide. Je suppose aussi qu'ils préfèrent éviter que je te mange.

Je la regardai.

— Je plaisante, dit-elle. Quoique. Mais en principe, je ne mange pas d'êtres humains.

Je mâchais lentement, en regardant Brid dévorer son ragoût.

— C'est pas que ta nourriture me tente, mais pourquoi t'ont-ils servi comme ça ?

Mon assiette était minuscule comparée au bol de Brid.

— Mon métabolisme est bien plus rapide, expliqua-t-elle. J'ai besoin de davantage de nourriture, et de protéines. Et c'est plus facile de droguer un ragoût.

Je m'arrêtai de manger.

— Tu sais qu'ils te droguent et tu goûtes quand même ?

Brid haussa les épaules.

— Ils n’essaient pas de me tuer. C’est un sédatif. Cela me rend docile. Et je n’ai pas beaucoup le choix. Si je ne mange pas, je m’affaiblirai, puis je mourrai. Je préfère être droguée et forte, dit-elle.

Je jetai mon jambon dans son ragoût.

— Sans regret ?

— Je ne mange jamais de viande.

Elle prit le jambon et l’avala en trois bouchées. Cette fille était une machine à dévorer.

— Je n’y crois pas, fit-elle. Ils m’ont enfermée ici avec un végétarien.

— Je sais, répondis-je en finissant mon fromage. Un loup dans la bergerie.

Brid renifla avec dédain et continua de manger.

Un moment plus tard, le grand type vint prendre nos assiettes, sans qu’il y ait d’incident, étonnamment. J’attendis qu’il soit parti pour parler.

— Il fait la tête, Joyeux ?

— Joyeux s’appelle en fait Michael Jacobs, dit-elle.

— Eh bien sûr Monsieur Jacob n’a rien à voir avec ta horde ?

— Pour nous, il est mort.

Son ton était neutre. Pas de sentiment.

— Charmant ! fis-je. Et ça signifie quoi exactement ?

— Cela signifie qu’il est un renégat. Nous ne le reconnaissons plus comme un des nôtres. S’il a besoin d’aide ou de protection, nous ne lui donnerons pas. S’il veut intégrer une autre horde, nous ne le recommandons pas. À nos yeux, il est mort.

— Son choix, ou le vôtre ?

— Les deux.

— C’est lui qui m’a labouré le dos...

Elle grogna.

— Je m’en doutais !

Brid leva les yeux vers le haut des marches.

— Tu te rappelles du coup d’État dont je t’ai parlé ?

Je hochai la tête.

— Michael en faisait partie.

Elle sembla vouloir dire autre chose, mais se tut.

Brid ne semblait pas avoir très envie d’en parler, donc je laissai tomber. Je me sentais encore fatigué. Je pris ma couverture et m’appuyai contre les barreaux pour me reposer. Quelques minutes plus tard, je sentis la couverture se soulever et Brid se glisser à côté de moi. Sans ouvrir les yeux, je soulevai mon bras pour qu’elle s’installe confortablement et le glissai autour de ses épaules. Elle était toute chaude contre moi. C’était bien, comme d’avoir un chauffage à proximité. Pour la première fois, je me sentais au chaud. Je n’avais pas dormi à côté d’une fille depuis un bon moment. Cela me manquait. Mais même si c’était agréable, j’en restai là. Si nous n’avions pas été coincés dans une cage dans le sous-sol de Douglas, ç’aurait été une autre histoire. Bien que cela soit tentant, je n’allais pas tirer avantage de ma situation. Une fois sortis, si toutefois nous sortions un jour, le moins

qu'elle pourrait faire serait de me donner son numéro.

Il y eut une autre pause toilette, puis ce qui ressembla vaguement au déjeuner, et mes leçons reprirent.

La veille, j'avais appris quelque chose : être le moins bavard possible, et rester attentif. Ah oui, et dans le cas où il me ferait dessiner un cercle, me mettre à l'intérieur dès que possible.

Cette fois, Douglas me fit entrer dedans, mais je pense que c'était uniquement parce qu'il n'avait rien invoqué. Du moins, c'est ce qu'il me sembla. Le couteau ne quitta jamais sa main, et je dus dessiner plusieurs fois le cercle. Puis, une heure durant, j'appris à le fermer.

Y intégrer l'élément sang fut chose facile ; Douglas me coupa au bras. L'élément volonté, j'en avais à revendre. Mais pour le reste ? Pas terrible. Je n'arrivai pas à activer mon pouvoir. J'imaginais que c'était à cause des sceaux. Je n'en dis rien à Douglas. Apparemment, il ne s'en était pas rendu compte, je n'allais tout de même pas le lui apprendre. L'inconvénient, c'est qu'il me croyait têtu. Après plusieurs claques cinglantes sur la bouche, je réussis à crachoter un peu de mon pouvoir pour fermer le cercle. Jamais je n'avais utilisé mon don consciemment auparavant. C'était comme aspirer une bouffée d'air frais après être resté sous l'eau un bon moment. Quand je fermai les yeux, je vis le cercle dans ma tête. En tendant les doigts, je crois que j'aurais pu le toucher. C'était un petit succès, je jubilai.

Douglas paraissait moins impressionné. Quand il estima mon cercle passable, il me le fit lâcher. Je fus relégué au rang de spectateur. Tant que je me tenais dans cette saleté de cercle, je m'en fichais.

Michael descendit au sous-sol, tenant entre les mains un objet recouvert d'un tissu. Il le tendit à Douglas, et remonta rapidement.

Celui-ci souleva le drap et découvrit une colombe grise dans une cage. Plusieurs scénarios possibles se présentèrent à mon esprit, mais aucun d'eux n'était plaisant. Je doutai que Douglas veuille lui donner à manger ou la libérer. Pour autant que je sache, il n'ouvrait jamais la porte d'une cage sans raison précise.

Il referma le cercle.

— Je n'ai pas encore confiance en toi.

Il me tendit l'oiseau.

— Que dois-je faire ?

— Tu vas la tenir pendant que je l'égorge, dit-il. Bien sûr, je pourrais le faire seul, mais c'est plus facile si tu la tiens.

J'hésitai. Je n'aime pas tuer, c'est une des nombreuses raisons pour lesquelles je ne suis pas carnivore. Mais peu importait que je le veuille ou non, Douglas ne me donnait pas le choix.

Il m'attrapa par les cheveux et me tira la tête en arrière.

— Un problème ?

Je tentai d'être honnête.

— Je ne peux pas vous regarder tuer une colombe. Je n'aime pas tuer.

Il grinça des dents.

- Tu tues chaque fois que tu manges.
- Oui, des plantes. Pas des animaux.
- Tu es végétarien ?
- Oui.

Il éclata de rire.

- Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

Il me frappa du revers de la main, ce qui me fit lâcher l'oiseau. Mais je l'aurais sans doute lâché exprès à un moment ou un autre. En représailles, Douglas me gifla si fort que je tombai à genoux. D'habitude, quand quelqu'un est sur le point de frapper, on lit son intention dans son regard. Pas dans celui de Douglas. Ses yeux gardaient le même marron terne.

Michael redescendit en bon petit soldat et attrapa l'oiseau avec un filet. Cela ne lui prit pas plus de deux minutes. Je restai à genoux. Cela semblait le plus approprié.

Douglas me fourra une nouvelle fois l'oiseau dans les mains. Il plaça la pointe de son poignard sous mon menton, levant ma tête pour que je le regarde dans les yeux.

— Écoute-moi bien. Quand nous faisons une évocation, nous pénétrons dans le domaine des morts. Nous devons payer notre passage.

Il articulait chaque mot en parlant lentement et clairement, comme si j'étais un enfant.

— Quand nous payons, nous utilisons la monnaie de la mort. La chair, le sang, le sacrifice, ce sont des offres que la mort comprend.

Il pressa le couteau contre ma chair, suffisamment pour que je le sente, mais pas assez pour couper.

- Je peux prendre ce tribut de l'oiseau, ou de toi. Choisis.

L'oiseau se débattit dans mes mains. Je resserrai mon emprise.

- Alors faites vite.

Je tendis l'oiseau.

Une entaille argentée, et l'oiseau était mort. Le sang se répandit directement sur le sol. Avec chaque goutte, je sentais le pouvoir de Douglas s'accroître. Je préfèrai ignorer la raison pour laquelle il avait besoin de tout ce pouvoir.

Dans les films, les zombies apparaissent, tout simplement. Ils arrivent en titubant au bord de l'écran et essaient de vous manger le cerveau.

Le soubassement de la cave étant une chape de ciment, cela prit une minute. Le sol fit entendre un craquement et s'ouvrit en deux, révélant quelques centimètres de terreau sombre. Des os en sortirent et s'assemblèrent. Les petits os de la main furent les derniers à se regrouper, rejoignant les poignets, les bras, les coudes. Les muscles et les tendons vinrent s'attacher, se tordant et s'ajustant aux os. La chair modela une forme qui ressemblait à un corps. Des cheveux se mirent à pousser. Les yeux se transformèrent de coques séchées en orbites remplies de liquide. Le costume froissé vint en dernier, glissant sur la peau de l'homme. Je me demandai si l'habillement était le choix de Douglas ou celui du zombie. C'était comme regarder les photos successives d'un corps en train de se décomposer, mais à l'envers. J'avais les yeux rivés sur le spectacle.

Le corps achevé s'avéra un homme, environ la quarantaine, à la calvitie naissante. Son

costume était légèrement poussiéreux, mais l'un dans l'autre, il ressemblait au businessman américain type. Sauf qu'il était mort. Vraiment mort.

— À toi, lança Douglas. Pose-lui une question.

— Heu, pourquoi est-ce qu'un corbeau ressemble à un bureau^[1] ?

Le zombie me dévisagea sans comprendre.

Douglas me jeta un regard noir. J'entendis Brid étouffer un rire depuis l'intérieur de la cage. C'était bon de savoir que je n'étais pas le seul à avoir lu *Alice au pays des merveilles*. Pourquoi n'avais-je jamais rencontré de fille, gentille, cultivée et nue avant d'être kidnappé et jeté dans une cage avec elle ?

— Désolé, c'est tout ce qui m'est venu à l'esprit, dis-je.

J'essayai de prendre un ton contrit.

— Demande-lui quelque chose qu'il savait quand il était vivant. Les gens ne deviennent pas omniscients parce qu'ils passent l'arme à gauche.

— Heu, Monsieur ?

L'homme regarda ses mains.

Je claquai des doigts, et il leva les yeux.

— Ça va ?

Le zombie cligna des yeux.

— Vous vous appelez comment ?

— David Andrew Davidson.

Le nom de l'infortuné fit tilt. J'avais vu un flash au JT à son sujet quand nous avions recherché des infos sur Brooke. Il avait disparu un mois auparavant. J'avalai ma salive. Il n'avait donc pas pris la poudre d'escampette.

— Quel âge avez-vous, David ?

— J'ai quarante-trois ans, huit mois et six jours.

— Sont-ils toujours aussi précis ? demandai-je à Douglas.

— Pas toujours. Ils ne peuvent pas mentir, bien sûr, mais certains traits de leur personnalité subsistent. Je parierais que M. Davidson ici présent était assez précis et méticuleux avant sa fin inopinée.

David se tenait plus ou moins au garde-à-vous. Dès qu'il avait fini de me parler, il reportait son attention sur Douglas.

— Quel est votre dernier souvenir, David ?

L'homme tripota sa cravate et la remit en place.

— Je suis descendu du bus pour aller au parking. J'allais rejoindre ma voiture quand...

Sa main se déplaça lentement de la cravate à l'arrière de sa tête.

— Un coup douloureux, dit-il.

— C'est tout ? demandai-je doucement.

David fronça les sourcils.

— Oui.

Ses yeux se déplacèrent vers la grande table de torture, sur le côté.

— Non.

Il commença à s'agiter. Je refusai de lui faire revivre des souvenirs de torture ou sa propre mort. Lorsque Douglas avait évoqué le sacrifice comme une des monnaies

d'échange avec la mort, il ne parlait pas de sacrifice émotionnel ni personnel, mais de rituel aux dieux païens. Difficile d'imaginer désirer une chose au point de tuer pour l'obtenir. Je m'interrogeais sur la raison pour laquelle Douglas avait eu besoin du sang de David.

— C'est bon, David. Ce n'est pas nécessaire de vous souvenir.

Il se relaxa et son attention se reporta sur Douglas.

— Y a-t-il une chose spécifique à lui demander ou peut-on le renvoyer dormir maintenant ?

Bien entendu, Douglas n'allait pas renvoyer David le zombie comme ça. D'abord, il lui donna des ordres. Douglas lui fit nettoyer le sol tandis que nous le surveillions, lui montrant chacune des taches qu'il avait oubliées ou mal nettoyées. David fut obligé de se déshabiller et de faire de la gymnastique, comme, j'imagine, il n'en avait jamais fait de son vivant. Tout mince qu'il était avant son trépas, son corps manquait cruellement de muscles. Puis Douglas lui fit revivre sa propre mort. J'entendis chaque cri, chaque supplication, chaque douleur de David Andrew Davidson. Et tout ça, parce que j'avais hésité à le lui demander. Je n'avais pas de preuves, bien sûr, mais à l'expression de Douglas, j'étais pratiquement certain que c'était sa logique. Je regardai jusqu'à ce que cela s'arrête et que David redevienne silencieux. Je craignais ce qui arriverait si je détournais les yeux.

Le pauvre M. Davidson fut mis à l'épreuve pour que j'apprenne de petites choses sur les zombies, comme leur force, la facilité avec laquelle on pouvait les contrôler, leur ridicule, semblable à celui des vivants quand ils font les pantins. J'avais besoin qu'on m'apprenne, certes, mais Douglas aurait pu le faire avec dignité. David avait été un humain, après tout. Une fois de plus, je sentis que Douglas me donnait une double leçon. Bien sûr, il me montrait comment invoquer un zombie, mais il me montrait aussi exactement de quoi il était capable. Le pantin, ç'aurait pu être moi.

Quant il fut satisfait, Douglas mit David Andrew Davidson au repos. Il lui ordonna de retourner dans la terre en prononçant son nom entier, et attendit que le sol se referme complètement avant de briser le cercle.

— Pourquoi l'appellez-vous par son nom en entier pour le renvoyer, et non pour l'appeler ? demandai-je.

— J'ai utilisé son nom pour l'invoquer mais je ne l'ai pas crié. Le nom n'est pas toujours nécessaire, bien que cela facilite beaucoup les choses.

Douglas ouvrit la cage et me fit signe d'y retourner. J'obéis tranquillement.

— Si tu sais le nom, c'est plus facile de trouver l'âme. Sans l'âme, nous ne sommes rien.

Il verrouilla la cage, fit un signe de tête à Brid, puis repartit sans mot dire.

Brid était allongée sur le ventre, battant des pieds lentement, l'image même d'une adolescente. Sauf que Brid était dans une cage et non étendue sur un tapis à longs poils en forme de cœur, en train de parler dans un téléphone de princesse. Avec un peu de chance, elle n'était pas une ado non plus.

— Quel âge as-tu ?

— À ton avis ? dit-elle en battant des cils.

— Arrête ça.

— Très bien. Je viens d'avoir dix-neuf ans.

Elle ôta les mains de son menton, et se redressa en prenant appui sur ses bras.

— Alors, qu'a-t-on appris aujourd'hui ?

— Que les zombies sont forts, qu'ils ne ressentent pas la douleur.

Je fis une pause.

— La souffrance physique, du moins.

David avait certainement perçu le souvenir de la douleur. On ne crie pas comme ça sans ressentir quelque chose.

Je m'allongeai à côté d'elle.

— Ah oui : et si je contrôle le zombie, je peux lui faire faire tout ce que je veux.

— Et ?

Je me grattai la tête. Mince alors ! j'avais vraiment besoin d'une douche.

— Et quoi ?

Brid m'indiqua le sol du menton.

— Où est le sang ?

On ne voyait plus une goutte de sang, seulement une tache.

Intéressant.

— Le sol s'est ouvert et le sang y a coulé ?

— Non, dit-elle. J'ai tout vu. Le sang s'est en quelque sorte infiltré dans le sol. À donner la chair de poule, vraiment.

Elle peigna sa frange avec ses doigts.

— C'était comment ?

— Terrible, fis-je en montrant mon pouce.

— Terrifiant. Nauséabond.

Elle me regarda de dessous ses cheveux.

— Tu ne monteras pas ta propre affaire de zombies esclaves ?

— Non !

La réponse vint sans hésitation.

— Tu n'es même pas un peu tenté ? D'appeler un crack en maths et de lui faire faire tes devoirs ? D'avoir un architecte zombie pour dessiner les plans de ta maison ?

— Pas question, fis-je.

Je pensai à Brooke, assise à la maison, dans son sac de bowling.

— Personne ne mérite d'être traité de cette façon.

— Je savais que tu étais un gentil garçon, dit-elle en se penchant et en me poussant avec l'épaule.

— Hum... Nous autres, les gentils garçons, nous traînons dans les cages et apprenons à appeler les morts. Nous torturons de petits oiseaux...

Je regardai mes mains. Il n'y avait pas trace de sang, mais je les essuyai quand même sur mon jean.

Brid me fit un léger baiser sur la joue. J'oubliai mes mains.

— Tu es toujours gentil, dit-elle doucement.

J'opinaï, serrant la mâchoire pour retenir mes larmes. La confiance de Brid me

rassurait, mais je me demandais où passerait ma gentillesse après quelques jours de pratique avec Douglas.

Le dîner fut identique au repas précédent, sauf qu'ils y ajoutèrent une orange. Soit Douglas avait oublié que je ne mangeais pas de jambon, soit c'était une leçon.

Je donnai le jambon à Brid et me mis à peler le fruit.

— Au moins, je n'aurai pas le scorbut, dis-je.

Brid finit le jambon et lécha ses doigts.

— Je suis contente que tu voies les choses du bon côté.

— Sauf que, sans soleil, je vais devenir rachitique.

— Non, tu ne le deviendras pas.

— Mais je manque de vitamine D !

— Je sais, mais chez les adultes, ça ne s'appelle pas le rachitisme. C'est l'ostéomalacie.

Brid reprit une cuillerée de son ragoût, souriant devant mon air surpris.

— Je suis des cours de biologie et j'étudie avec le médecin de la horde.

Elle avala une autre bouchée.

— On a beaucoup de personnel médical dans la meute, mais je veux savoir faire les trucs de base.

— Tu n'as sûrement pas besoin de t'inquiéter de ton ostéo machin truc, dis-je en fourrant un morceau d'orange dans ma bouche.

— On ne sait jamais quand un savoir servira, alors j'essaie de ne pas me limiter. En plus, j'aime bien le mot rachitique.

Elle l'articula lentement, séparant bien chaque syllabe.

J'allongeai les jambes pour les détendre.

— C'est vrai que vous cicatrisez vite ? Ou c'est juste un truc dans les films ?

— C'est vrai, mais cela prend quand même du temps. Si tu saignes trop vite, la plus rapide des cicatrisations n'y fera rien. Et si tu étouffes, tu as quand même besoin de la manœuvre de Heimlich. On a besoin d'air, comme tout le monde.

Je glissai mon fromage dans mon pain.

— Il ne faut pas de balle en argent pour t'achever, hein ?

— Non, mais c'est sûr que ça aide.

Je m'étouffai un peu avec mon sandwich de fortune.

Brid me fit un sourire malicieux et lécha sa cuillère.

Je bus un peu d'eau pour stopper la toux. Je ne voulais pas d'une manœuvre de Heimlich de la part d'une Brid enthousiaste. Difficile de savoir ce qui était de l'ordre du réel ou de la fiction concernant les loups-garous, mais pas question de découvrir leur super force dans de mauvaises conditions.

Après un dernier passage aux toilettes, nous fûmes escortés de nouveau à la cage pour la nuit. Michael éteignit la lumière, et nous nous retrouvâmes dans le noir. Brid, qui avait davantage besoin d'exercice physique que moi, commença à aller et venir. Même en

marchant, elle rebondissait d'un côté à l'autre comme une abeille dans un bocal.

— Ça va ?

— Cette cage me rend folle, dit-elle en faisant les cent pas.

— Tu es claustrophobe ?

— Non, mais je ne peux ni me transformer ni courir.

J'écoutais ses pas, d'un côté à l'autre. On aurait dit un tigre en cage.

— Nous avons besoin de nous transformer fréquemment, Sam. Je peux le retarder en brûlant de l'énergie, mais si j'attends trop longtemps, je vais devenir dingue.

— C'est mauvais, ça !

— À croire qu'ils l'ont fait exprès ! Je ne peux pas me transformer là-dedans !

Elle termina sa phrase en criant, et ses poings cognèrent la cage. Elle continua de hurler, avec force et colère, tapant les barreaux en contrepoint.

Je me levai et m'approchai d'elle. Mieux valait ne pas me retrouver entre ses poings et la cage, mais je ne voulais pas qu'elle se fasse du mal non plus. Je lui parlai d'un ton apaisant et touchai ses épaules, lui laissant une seconde pour sentir ma présence derrière elle. Il ne faut jamais surprendre un animal qui est hors de lui. C'est pareil avec les gens. Je glissai mes mains le long de ses bras jusqu'à rencontrer ses poignets. Je les saisis, tirai ses bras vers sa poitrine, la tenant embrassée. Je la laissai crier jusqu'à ce qu'elle soit vidée, lui murmurant des mots rassurants. Puis elle se tut. Des soubresauts parcouraient son corps.

— On va trouver quelque chose, murmurai-je à son oreille. Ne t'en fais pas. Je t'aiderai, c'est promis.

— Quelque chose, bredouilla Brid. Merci.

Sa voix était légèrement rauque.

Je plaçai mon menton au-dessus de sa tête. Je la berçai légèrement, cherchant quoi dire de plus approprié.

— Quelque chose, répéta-t-elle.

Ses tremblements s'estompèrent.

— J'ai pensé à quelque chose.

Je n'eus même pas le temps de parler que Brid se tourna et m'attrapa le menton, rabaissant ma tête et collant sa bouche à la mienne. Ses lèvres étaient douces, avec un léger goût de bœuf en daube, détail que je n'aurais jamais trouvé érotique avant. Une de ses mains glissa dans mes cheveux pendant que l'autre m'entourait la taille, m'attirant plus près d'elle. Ses mains étaient douces et chaudes. Je lui saisis la taille, le bout de mes doigts passant sous le T-shirt, pour aller chercher la peau douce dans le bas de son dos.

— Attends...

Je la repoussai un peu, pour reprendre mon souffle.

— Quoi ?

Je perçus la touche d'exaspération dans sa voix.

— Est-ce que tu...

Je m'arrêtai.

— Est-ce que c'est...

Je pris une grande inspiration, m'assénai un coup de pied virtuel et continuai.

— Je ne veux pas que tu te sentes forcée, ni que tu le regrettes plus tard.

— Tu as promis de m'aider.

— Je sais.

Ce qui ressemblait à mon T-shirt me fouetta le visage.

— Bien, dit-elle. Maintenant, enlève ton pantalon et tais-toi.

Je n'avais pas tant de retenue que ça. Si je ne me déshabillai pas aussi vite que Brid, je n'étais pas loin.

Brid était couchée sur moi, nue et en sueur, la tête coincée sous mon menton.

— Merci, dit-elle. Je me sens bien mieux.

— Quand tu veux. Quand tu te sens nerveuse, quand tu as faim, ou juste un peu sommeil. Au sens propre : quand tu veux !

Elle eut un petit rire.

— Je crois comprendre que cela t'a plu ?

— C'est clair. En fait, je compte recommander le sexe avec des loups-garous à tous mes amis.

— C'est ça, hein ? Tu vas me refiler à tes potes ?

— Non, qu'ils se débrouillent pour trouver leur loup-garou.

Je lui serrai le bras.

J'entendis un coup sourd, comme si quelqu'un s'était cogné, puis un juron étouffé quelque part dans le sous-sol.

— Ahrr ! Franchement, quel imbécile met des meubles en plein milieu du chemin ?

La petite voix s'érailla d'indignation.

— Et dans une pièce sans fenêtre, en plus ! Ça commence à me faire braire sérieusement.

Elle s'arrêta, et j'entendis un léger cliquetis. Une boule lumineuse brilla soudain au-dessus de la tête d'une jeune fille. Elle cligna des yeux à la lumière, apparemment satisfaite, puis tourna son regard vers nous. Elle haussa des petits sourcils d'ébène, et sa bouche dessina un sourire ironique. Les yeux gris firent un aller et retour de la cage à nous.

— Vous avez un mode de vie alternatif plutôt intéressant, ici.

Elle avait l'air d'avoir dix ans, bien que sa façon de parler et les expressions de son visage la fassent paraître plus âgée. Mais malgré ce détail, on lui donnait dix ans et l'innocence qui va avec, avec ses deux couettes noires comme suie, et son uniforme rouge d'école catholique. Elle avait même de grandes chaussettes et des chaussures en cuir.

J'attrapai mon jean et me détournai pour l'enfiler.

— Je t'en prie, dit-elle. Comme si je n'avais pas déjà vu le tableau en entier !

Elle émit un sifflement. Je suppose que c'était à cause de mes blessures dans le dos. Mes fesses ne lui feraient pas cet effet-là.

— Qui t'a mis dans cet état ?

— Tout le monde.

Je fermai ma braguette. Je lançai mon T-shirt de Batman ainsi que mon caleçon à Brid,

mais elle ne fit aucun mouvement pour les attraper. Elle eut juste un sourire amusé avant de les enfiler.

— Bon, fit la fille. Parlons affaires.

Elle sortit un BlackBerry et commença à en tapoter le clavier.

— S'il vous plaît, dites-moi lequel de vous deux est Sam LaCroix.

Je levai la main.

— Présent.

— Enfin !

Elle marcha jusqu'aux barreaux, pointant un doigt accusateur vers mon visage.

— Tu es plutôt du genre difficile à trouver, toi !

Elle tapa à nouveau sur les touches de son BlackBerry.

— Je déteste ces saletés de surnoms. Je dis aux gens : donnez-moi le nom en entier, c'est plus facile. Mais nooon !!!

Elle fronça les sourcils et reporta son attention sur moi.

— Pourtant, Sam, c'est facile ! Samuel, Samwise, il n'y a pas tant de possibilités que ça pour le diminutif Sam. Alors, pourquoi c'était si difficile de te trouver ?

Je me frappai la poitrine.

— Samhain.

La fille renifla.

— J'aurais dû m'en douter. Des baba cool, New Age et amoureux des celtes, qui me pourrissent la vie.

Elle continua à taper, son visage s'illuminant.

— Voilà, tu es là. Samhain LaCroix.

Elle me regarda de nouveau.

— Penses-tu pouvoir sortir de cette cage d'amour olé olé !! pour qu'on discute un peu ? J'ai un agenda serré.

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Fillette, tu crois vraiment que nous avons choisi d'être là ?

— Vous n'aviez pas l'air malheureux quand je suis arrivée.

— Touché, murmura Brid.

Je lui jetai un regard noir.

— Hé ! Et si tu arrêtais de faire de l'esprit, peut-être qu'on pourrait sortir de là ?

La fille étudia la porte de la cage, son regard gris concentré.

— Impossible, fit-elle.

— Ben voyons ! dis-je en posant mon front contre les barreaux froids.

Les symboles résonnaient dans ma tête, plus nets et plus précis qu'ils ne l'avaient jamais été. Jusqu'à présent, rien n'avait été facile, alors pourquoi cela le deviendrait-il ?

— Pourquoi pas ? demanda Brid.

La fillette montra du doigt les symboles.

— Ces avertissements ont été tracés par un nécromancien, expliqua-t-elle.

— Et ? Brid et moi répondîmes à l'unisson.

La fille leva les yeux au ciel.

— Bof ! Le pouvoir d'un nécromancien est en rapport avec le domaine de la mort, OK ?

Vous savez, le pouvoir sur les âmes et tous ces trucs-là.

Je l'encourageai à poursuivre d'un signe de la main.

— Bon, je me présente, âme chargée des présages. Vous ne pouvez pas trouver plus mort que moi.

Elle fit une chiquenaude sur les barreaux.

— Donc, je ne peux pas ouvrir ça.

— Mort, âme ? demanda Brid.

La fille tapa du pied, impatiente. Elle se désigna :

— Morte, comme « qui mange les pissenlits par la racine ». Une nostalgique des fjords ?...

— Nostalgique des fjords ? demanda Brid.

— Monty Python, répondîmes de concert la fille et moi-même.

— Oh !

Brid lui lança un regard compatissant.

— Désolée !

Elle tapa encore sur quelques touches de son BlackBerry.

— Ouais, bon, le cancer est une saloperie.

— Bien dit, répondit Brid d'un ton solennel.

La fille sourit.

— Désolée si j'ai eu l'air de râler, mais quand on est mort depuis un moment, l'apitoiement sur soi devient fatigant, l'horreur s'estompe et on passe à autre chose. Du moins en ce qui me concerne.

Je donnai un coup de tête aux barreaux.

— J'ai besoin de savoir. Il faut que je pose la question. C'est quoi un Chargé des présages ?

— Je guide les âmes de cette terre jusqu'à... bon, je ne peux pas te dire où.

— Tu es la mort, dis-je en la dévisageant de la tête aux pieds. En chaussures de cuir.

Je ne sais pas pourquoi j'étais si surpris. Ce n'était pas plus bizarre que tout ce qui m'était déjà arrivé.

— En quelque sorte, dit-elle.

Elle regarda Brid.

— J'aime bien ton T-shirt. Batman, c'est mon héros préféré.

— Merci.

— Je ne veux pas vous paraître grossier, les interrompis-je, mais pourrais-tu nous dire pourquoi tu es là, puisque tu ne peux pas nous sortir de la cage ?

— June m'a demandé un service. Attendez, je dois faire les présentations dans les formes.

Elle rajusta sa jupe et son blazer. Puis elle se redressa, toute droite.

— Bonjour, mon nom est Ashley. Je serai votre Chargée des présages aujourd'hui. Enseignante par intérim pour tous vos besoins de nécromancien.

Elle fit un sourire d'hôtesse de l'air suivi d'un petit geste de la main.

— Ashley, enchanté de te rencontrer, mais ne vois-tu pas qu'il est difficile d'être mon prof ? Je suis dans une cage dans laquelle tu ne peux pas entrer.

J'attrapai les barreaux avec mes deux mains.

— Et je suis aussi un peu tendu par le fait qu'un tueur psychotique me détient ici... ajoutai-je, les dents serrées.

Ashley haussa un sourcil en forme de chapeau chinois.

— Waouh ! fit-elle en regardant Brid. Il dramatise toujours autant ?

Brid fit un sourire entendu, mais ne répondit pas.

^[1] Question posée par le Chapelier fou à Alice dans *Alice au pays des Merveilles* de Lewis Carol.

CHAPITRE 18

FAIRE UN PETIT NICOIR POUR LES OISEAUX DE MON ÂME

Ashley se balançait jambes croisées devant moi, ignorant le vide en dessous d'elle, tandis que je lui racontais les événements des derniers jours. Je terminai par la visite à ma mère, où j'avais appris que j'avais été scellé.

— Waouh ! s'exclama-t-elle, il ne manque plus que le pop-corn !

Elle fit la grimace.

— Aïe ! Pas très sensible, la fille, hein ? En fait, je voulais dire, il s'en passe des choses dans ta vie !

Brid se laissa basculer par terre à côté de moi.

— Nooon ! dit-elle, le menton posé dans la main. Ça ne lui fait ni chaud ni froid.

Je la regardai.

Brid s'esclaffa.

— Si moi je n'arrive pas à te vexer, alors elle, elle n'y arrivera jamais !

— Tu n'es pas si vexante...

— Je suis directe, cela gêne certaines personnes. Et puis je t'ai giflé.

Je m'empressais de chasser cette pensée.

— Personnellement, j'ai trouvé ton approche plutôt revigorante, après ces derniers jours.

Ashley leva les yeux au ciel.

— OK, on avance.

Je haussai les épaules.

— Donc, ensuite, j'ai parlé à June...

— Qui m'a contactée juste après, ajouta Ashley.

— Et je me suis fait chopper.

Je pris appui sur mes coudes.

Ashley se mordillait les lèvres.

— Tu dis que tu l'as reçu du côté de ton père ?

— Ouais... En fait, du côté de mon père, on ne sait pas quoi en faire. J'ai deux demi-sœurs qui l'ont aussi.

Certes, je devais surtout penser à moi, mais je n'allais pas laisser passer la chance d'aider Lilly et Sara. Si je ne le faisais pas, les grands yeux sérieux de Lilly me hanteraient, comme ceux de ces gamins, dont le regard flanque la chair de poule dans les tableaux ringards.

— Ashley, pourrais-tu garder un œil sur elles ? Pour t'assurer qu'elles...

— Ne finissent pas comme toi ? suggéra-t-elle avec sympathie.

— C'est ça, confirmai-je. Disons que je me sentirais mieux si je savais que quelqu'un veille sur elles.

— Pas de souci, fit-elle. Ça fait partie de mon boulot.

Elle ouvrit son BlackBerry et y nota quelque chose.

— Rien d'autre ? Tu ne t'es pas fait attaquer par des chasseurs de tête ou battu avec un monstre marin ?

Sa petite boule lumineuse tournait lentement autour de sa tête.

— Non.

— Bon, lança-t-elle. Parce que tu es suffisamment mal barré comme ça.

— Merci, dis-je. J'aimerais bien qu'on cesse de me le rappeler à tout bout de champ, d'acc ?

J'étais assis, les jambes croisées, à même le sol.

— À moi de poser des questions, maintenant. Dois-je toujours tuer pour utiliser mon don ? Enfin, dans l'hypothèse où j'aurais à m'en servir un jour...

— Non, répondit Ashley. Chaque nécromancien a sa propre recette. Mais il y a des parties du rituel qu'on ne peut ni ne doit sauter, quand même ! Pour des raisons de sécurité, tu dois toujours faire ton cercle. Doit-il nécessairement être invoqué avec ton sang ? Non, mais cela rend le cercle plus fort. En principe, ta seule volonté suffit.

Elle fit une grimace à la petite balle qui avait commencé à dessiner des huit dans l'air. La balle se calma d'un coup et reprit son mouvement circulaire.

Je tournai la tête, essayant de masquer mon sourire.

Ashley s'éclaircit la gorge.

— Un simple crachat permet de le renforcer... pas autant que le sang, mais suffisamment pour invoquer les esprits. Disons qu'une offrande symbolique accélère juste le mouvement. Pour faire se lever les morts, alors oui, ce genre de choses demande une grosse rétribution.

Elle se gratta le nez.

— Mais tout dépend du nécromancien. S'il est assez puissant, il a besoin de peu de choses. Une injection de puissance n'est pas, à proprement parler, indispensable. Mais il doit y avoir une offrande. La quantité de sang dépend aussi de sa qualité.

Je me sentais soulagé de ne pas devoir égorger des lapins pour faire quoi que ce soit, mais sa dernière remarque m'inquiéta.

— La qualité ?

— La puissance, reprit-elle. Par exemple, pour te donner une idée : Douglas est une voiture hybride, et toi tu es un vieux diesel bringuebalant.

— Merci !

Ashley me jeta un regard glacial jusqu'à ce que je fasse mine de fermer ma bouche à double tour et de jeter la clé.

— Vous avez tous les deux besoin de carburant, mais l'hybride en moins grande quantité parce qu'elle peut tirer sur sa source d'énergie interne, sa batterie électrique en quelque sorte. Le camion peut aller aussi loin que la voiture, mais il lui faut des tonnes de carburant supplémentaires...

— Je devrais t'échanger, dit Brid.

— Ne m'oblige pas à t'envoyer Ling Tsu, lui répondis-je.

Ashley nous lança le même regard qu'elle avait jeté à sa balle l'instant auparavant. Brid pouffa, mais je parvins à garder mon sérieux. Ashley poursuivit sans nous prêter attention.

— Le camion, reprit-elle en forçant la voix, doit compter uniquement sur son carburant, quel qu'il soit. Il y en a qui prennent du Super, d'autres du Normal, et cetera.

Ashley haussa les épaules à mon intention.

— Pas une analogie parfaite, mais bon...

Je hochai la tête. Une pensée me traversa l'esprit.

— Y a-t-il un moyen pour que je me défasse du sceau, tu sais... à part trouver mon oncle ?

Trouver Nick, même par le biais d'Ashley, risquait d'être trop long. La brosse à cheveux de Kevin était chez moi, sur ma commode. Lancer un sort pour le localiser, même avec une sorcière sous la main, ne marcherait pas. À moins, peut-être, de donner son nom à Ashley, mais je ne le connaissais pas en entier. Ashley s'était perdue en me cherchant parce qu'elle n'avait que « Sam LaCroix » comme élément. De mon côté, je n'avais que Nick Hatfield. Et je ne savais même pas de quoi Nick était le diminutif. Nicholas ? Nikolai ? Il y avait probablement beaucoup de Nick Hatfield sur cette terre. Et pas le temps de les inventorier tous.

— Sans compter sur un nécromancien plus grand et plus méchant ?

— Heu... celui que je connais...

Celui que je connais se régalerait de mon foie arrosé avec un bon chianti.

— ... n'est pas la bonne personne à qui m'adresser...

Ashley plissa les yeux, pensive.

— Hum... Je ne sais pas quoi te répondre. Je n'ai encore jamais été confrontée à ce type de problème.

Elle tapota son BlackBerry avec son pouce.

— Il n'y a pas de mal à jeter un œil.

Elle ferma les yeux.

— Ouvre la bouche et dit : Ah.

J'obéis, même si j'étais persuadé qu'elle plaisantait, ce qui la fit sourire. Mais son sourire se transforma vite en un froncement de sourcil.

— Sam, tu as bien dit que ta mère avait essayé de te sceller la première ?

— Oui, mais ça n'a pas marché.

— Pourquoi cette question ? demanda Brid.

— Difficile à dire, car je n'ai encore rien vu de semblable. Mais quitte à faire une hypothèse, je dirais que les deux « sceaux » ont marché.

Elle rouvrit les yeux.

Brid et moi restâmes sans voix. Je fis une belle performance de poisson rouge jusqu'à trouver quelque chose de cohérent à dire.

— Répète ?

Ashley me jeta un regard compatissant.

— Les deux ont marché, Sam. Celui de ton oncle, plus lourd, le bloque presque complètement, mais je peux voir la trace de celui de ta mère.

Elle secoua la tête, étonnée.

— Incroyable. C'est la première fois que je vois quelqu'un dont le pouvoir est scellé, pas une fois, mais deux. Comme s'ils avaient coupé un bout de toi.

Pas étonnant que je me sois toujours senti paumé. Et pour cause ! J'essayai de ne pas imaginer un morceau de ma personne flottant dans un trou noir. C'était une sensation terrible, mais en même temps, pas désagréable.

Maintenant, je savais pourquoi je n'avais jamais pu m'attacher à quoi que ce soit. Pourquoi je me sentais en dehors du monde, comme si je n'évoluais pas à la même vitesse que les autres. Ce pan dont on m'avait amputé expliquait tout, même la raison pour laquelle j'avais échoué à l'université. Mais ce type d'excuse peut être dangereux. Une sorte de béquille.

— Une fois, c'est déjà rare, mais toi, on te l'a fait deux fois ! murmura Brid. Pas croyable !!

Même chez les anomalies, j'étais une anomalie. J'en tirais une certaine fierté. Enfin, j'aurais pu, si toutefois cela ne signait pas ma condamnation à mort.

Ashley se leva et s'épousseta.

— Tu t'en vas ?

Un éclair de panique me traversa. Ashley n'avait pas su me sortir de la cage, certes, mais elle avait été capable de répondre à certaines de mes questions. Comment envisager de battre Douglas sur son propre terrain si je n'en apprenais pas plus ?

— Je reviendrai, promit-elle. Désolée, vraiment, mais j'ai mis un certain temps à te trouver, et j'ai un travail régulier. J'ai déjà dix minutes de retard pour Mme Jenkins.

— Attends ! fis-je. Tu n'as pas les moyens de me libérer, d'accord, mais pourrais-tu me rendre un petit service ?

Ashley haussa un sourcil, et son petit visage s'illumina. À croire que la petite Ashley aimait bien le marchandage.

— Tu peux prévenir quelqu'un de l'endroit où nous sommes ?

— Cela dépend, dit-elle.

— De quoi ?

— De qui, corrigea Ashley.

J'essayai de réfléchir à qui faire parvenir un message. Ce serait trop long de l'adresser à Nick, d'autant qu'il préfèrerait peut-être ne pas intervenir par crainte de Douglas. Ma mère ? Je n'étais pas certain de vouloir l'impliquer. La dernière chose que je souhaitais, c'était de devoir acheter un sac de bowling pour sa pauvre tête. Ou pour celle de Haley, d'ailleurs. Ramon ? Il était au courant de toute l'histoire, mais à qui pourrait-il parler ? Il n'allait tout de même pas attaquer Douglas avec une planche de skate ! Je tendis mon pouce vers Brid.

— Et pourquoi pas sa horde ?

— Tant qu'ils n'ont pas de nécromancien parmi eux, c'est impossible.

Brid secoua la tête.

— Pourquoi est-ce impossible ? Pourquoi rien n'est simple ces derniers temps ?

Ashley se pinça l'arrête du nez.

— Voyons si je parviens à expliquer cela simplement. Je suis morte, tout le monde l'a bien compris ?

Nous fîmes oui de la tête.

— Et chacun sait qu'il n'est pas donné à tous de voir les gens morts ?

— Oui ! dis-je.

— Mais moi je te vois ! protesta Brid au même moment.

Ashley soupira.

— C'est parce que tu es avec Sam.

Elle nous observa, mais aucune lueur ne traversa notre regard éteint.

Je désignai Ashley.

— Citoyenne de Zombiville.

— Eh ! fit Brid. On ne montre pas du doigt. Ça ne se fait pas.

— C'est ce que dit ma mère aussi.

Je me mordillai la lèvre.

— Pourquoi pas June ? C'est une nécromancienne ! Tu peux lui faire parvenir un message ? demandai-je. S'il te plaît, mets-la au courant de la situation. Ce n'est pas la peine qu'elle vienne en personne, j'ai juste besoin qu'elle contacte la famille de Brid ou quiconque susceptible de nous aider.

Brid m'attrapa par l'épaule.

— Et la mère de Sam, aussi.

Je la regardai en fronçant les sourcils.

— Je ne tiens pas à ce qu'il arrive quelque chose à ma mère.

Brid fit une grimace de dérision.

— C'est bien les mecs, ça ! Pas fichu de penser à deux choses à la fois ! Laisse tomber, va !

Elle jeta un regard interrogateur à Ashley.

— Pourquoi ne pas demander à June si la mère de Sam pourrait défaire son sceau à distance ?

Je tournai la tête et cillai, surpris.

Elle me prit par l'épaule une nouvelle fois.

— Tu en as deux, Sam. Ta mère a fait un rituel de sceau sur toi, puis ton oncle Nick a terminé le travail avec un deuxième rituel. Récupérer un peu de ton pouvoir, c'est mieux que rien ! Et de cette façon, tu auras accès à une plus grande partie de toi.

Brid me tapota le front avec le doigt. Je ne voyais que ses yeux noisette.

— Ça vaut la peine d'essayer, insista-t-elle.

Je me tournai de nouveau vers Ashley.

— Peux-tu faire cela ? Demander à June de contacter ma mère et la horde de Brid ? Dis-lui bien que je comprends qu'elle ne peut pas le faire elle-même. Et remercie-la.

— Ça, c'est possible, acquiesça Ashley. Maintenant, il faut discuter le prix.

— Mais je n'ai rien sur moi ! protestai-je. Si tu veux que je te paie, je dois d'abord sortir d'ici. En plus, tu m'as assuré que c'était ton boulot !

Ashley m'envoya balader d'un mouvement de sa main minuscule.

— Servir de guide aux âmes perdues et veiller sur les petites sœurs nécromanciennes, ça c'est mon boulot. Faire passer des messages ? Pas mon boulot !

Je me mordillai la lèvre.

— June t'a donné quoi ?

— Les transactions restent confidentielles.

— Qu'est-ce que tu voudrais ? demanda Brid, la tête penchée sur le côté.

— Des gaufres, répondit Ashley dans un souffle.

— Quoi ?

J'étais loin de m'attendre à cela.

— Mais pas des surgelées, surtout pas. Des vraies. Avec des fraises, de la crème Chantilly et du sirop d'érable. Pas de cette compote dégueulasse.

— Tu veux des gaufres ?

J'essayai de chasser tout scepticisme de ma voix.

— Pas de nouveau-né ou de timbale en or ?

— Je ne suis pas un farfadet, Sam. Et qu'est-ce que je ferais d'un bébé ?

Son sourcil se leva de nouveau, et elle croisa les bras.

— Je veux des gaufres, un point c'est tout. À prendre ou à laisser.

J'observai Brid qui fixait Ashley d'un air calculateur.

— Parlons chiffres, dit-elle. Vingt gaufres d'un seul coup ? Ou une gaufre par semaine pendant six mois ?

— Tous les jours pendant deux ans, dit Ashley.

— C'est scandaleux ! cracha Brid.

— Je me fiche de ce qu'on doit payer si cela nous fait sortir ! répliquai-je.

Brid me lança un regard mauvais. Je ne lui apportais guère de soutien ! Mais elle oubliait l'essentiel : nous étions prisonniers dans une cage. Je baissai cependant les yeux et levai les mains en signe de soumission.

— Toutes les semaines, contra Brid.

Les yeux d'Ashley se rétrécirent.

— Tous les jours, un an.

— Six mois, reprit Brid.

Ashley fit la moue. Puis elle opina de la tête.

— Marché conclu, déclarai-je.

Ashley tendit la main. Je la serrai. Un sourire éclaira son visage.

— Super, fit-elle.

Elle sortit son BlackBerry à toute vitesse et pressa un bouton. Un petit vortex en forme de tourbillon s'ouvrit au-dessus d'elle. Ce qui ressemblait à une troupe d'étourneaux en sortit et saisit ses vêtements. Ashley nous fit signe de la main.

— Prenez soin de vous, OK ?

Les oiseaux retournèrent dans le vortex, tirant Ashley avec eux et nous replongeant dans l'obscurité.

— Je suppose que cela explique comment elle est entrée ici, s'esclaffa Brid.

— Pile au moment où je pensais qu'on avait atteint les limites de l'étrange.

Je glissai mon bras autour des épaules de Brid.

- Et maintenant ?
- Je vais me coucher.

Elle se dégagea. J'entendis la couverture glisser sur le métal tandis qu'elle s'installait. J'aurais aimé la rejoindre, mais attendre à ne rien faire me rendait fou.

J'agrippai les barreaux, sentant le froid sur mes mains et laissant les symboles se cristalliser dans ma tête. Je savais que je ne serais pas capable de briser l'œuvre de Douglas, mais rien ne m'empêchait de m'y essayer. Mémoriser un symbole, c'était déjà quelque chose.

J'ignore combien de temps je restai ainsi à tenir les barreaux. Mes mains étaient raidies et gelées quand je les détachai. Mais j'avais découvert quelque chose qui ressemblait à une faille. Avec un temps infini ou un turbo, peut-être parviendrais-je à ouvrir la porte.

N'ayant ni l'un ni l'autre, je me faufilai sous la couverture près de Brid. J'eus le sentiment qu'il me fallut une éternité avant que mes mains ne se réchauffent et que je m'endorme.

CHAPITRE 19

FACILE COMME UN DIMANCHE MATIN

Ramon s'installa dans l'un des sièges en forme d'alcôve plastifiée de Plumpy, face à l'inspecteur Dunaway. Il but une gorgée de son soda.

— J'apprécie que vous acceptiez de me rencontrer, déclara Dunaway. Désolé de prendre sur votre temps de travail...

— La seule raison de ma présence ici, c'est Brooke et Sammy.

Ramon tripotait un sachet de ketchup qui traînait.

— Alors...

Ramon se tut. Que dire au juste ? Brooke ne remettrait plus les pieds chez Plumpy. Lui-même n'aurait pas dû s'y trouver, sauf qu'il avait pensé que son absence paraîtrait suspecte. Et puis, à supposer qu'il ne vienne pas, que ferait-il ? Il resterait assis dans l'appartement à se tourner les pouces et devenir dingue ? Il repoussa le sachet de ketchup avec un sentiment de frustration.

Un peu plus tôt dans la matinée, Ramon avait pris un bus jusque chez la mère de Sam, et y avait déposé Brooke. Haley avait gentiment accepté de s'occuper de la tête. Ramon aurait pu la laisser dans l'appartement, mais il avait craint que les flics veuillent y jeter un œil pendant qu'il était au travail. Et de toute façon, Brooke voulait partir. Elle préférait aider la famille de Sam à se changer les idées. Ramon avait fini par céder, et quand il avait vu le visage de Mme LaCroix, il n'avait plus eu aucun regret. En temps normal, Ramon aurait décrit la mère de Sam comme une femme lumineuse. Elle rayonnait de l'intérieur. Mais en déposant Brooke chez elle ce matin-là, il l'avait trouvée terne, effacée. Mme LaCroix vivait très mal l'absence de Sam. Et comment pourrait-il en être autrement ?

— Tu n'as toujours aucune nouvelle de lui ?

Dunaway sortit son carnet.

Ramon secoua la tête.

— Négatif.

Il avait d'abord refusé de s'adresser aux flics. Ils en avaient discuté ensemble, et s'étaient mis d'accord pour ne pas y mêler les autorités. Mais en ne voyant pas Sam revenir, Ramon n'avait pas eu d'alternative. Avec le meurtre de Brooke, la disparition de Sam serait remarquée. Si ni Franck ni lui n'avaient appelé Dunaway, ils auraient eu l'air louche. Ramon avait donc décidé de jouer franc jeu. Certains flics n'étaient que des instruments, mais Dunaway avait l'air correct. Il semblait l'écouter, même si Ramon n'avait pas su lui dire grand-chose.

— Cela vous gêne si on recommence depuis le début ?

— Sammy est rentré de son voyage à Bainbridge Island vendredi après-midi.

— Qu'est-il allé faire là-bas ?

— Voir son gros porc de père.

L'inspecteur Dunaway leva les yeux de son carnet.

— Son père, séparé de sa mère, expliqua Ramon, n'est qu'un gros porc.

Dunaway fit entendre un rire qui se transforma en une toux discrète. Il tourna une page de son carnet.

— Tu dis qu'il est allé là-bas pour retrouver son oncle ?

— Ouais.

— Il avait une raison pour cela ?

— Sammy s'est beaucoup intéressé à ses racines ces derniers temps.

Ce n'était pas vraiment un mensonge. Bon, sa maman chérie ne supportait pas les menteurs, mais Ramon n'avait rien contre une demi-vérité de temps à autre.

— Et alors ?

Ramon jeta le sachet de ketchup sur la table.

— Rien de transcendant. Nous avons traîné avec Franck et Brooke.

Ramon s'arrêta et baissa les yeux, s'efforçant de prendre un air contrit.

— Désolé, je ne suis pas encore habitué. Je voulais dire nous avons traîné, et parlé de Brooke.

Dunaway hocha la tête d'un air compatissant. Il attendit patiemment que Ramon continue. Celui-ci comprit que Dunaway attendrait le temps qu'il faudrait.

— Après ça, il a pris sa planche, et il est parti.

— Il a dit où il allait ?

Dunaway tapota son stylo contre son carnet.

— Ou quand il rentrerait ?

— Non.

Ramon se leva et se servit un verre de soda à la machine. En principe, les employés avaient droit à un seul repas et rien d'autre pendant leurs huit heures de service. Non pas que Ramon ait toujours respecté les règles. Un jeune derrière le comptoir ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Ramon le fixa jusqu'à ce qu'il la referme et regarde ailleurs. Plumpy avait des dettes envers lui. La boisson gratuite était en tête de liste.

Ramon tapota le verre et attendit que la mousse se tasse.

— Je lui ai proposé de l'accompagner.

Il finit de le remplir, et remit le couvercle.

— Il a dit qu'il voulait passer un moment seul.

Ramon se réinstalla dans l'alcôve.

— J'aurais dû insister.

Dunaway se frottait machinalement le cou. Il avait l'air fatigué.

— Cela n'aurait certainement pas servi à grand-chose. Sauf à ce que tu disparaisses, toi aussi !

Ramon haussa les épaules. Peut-être. Et encore ! Peut-être pas.

— Autre chose ?

— Il a discuté avec quelqu'un au téléphone avant de partir, ajouta Ramon, mais je ne

sais pas avec qui.

Dunaway lui posa encore des questions, mais aucune à laquelle il puisse répondre. Au bout d'un moment, l'inspecteur ferma son carnet et regarda par la fenêtre.

— Tu sais, on a trouvé une vidéo de l'agression de Sam.

Ramon s'arrêta au milieu d'une gorgée.

— La nuit où Brooke a été tuée.

Ramon haussa les sourcils et posa sa boisson.

— Ouais ?

Dunaway se détournait de la fenêtre et le regarda droit dans les yeux.

— J'ai regardé la vidéo en boucle.

Il fit une pause pour voir si Ramon allait répondre. Celui-ci se taisait. L'inspecteur poursuivit :

— Il y a des choses bizarres sur cette bande. Des trucs bizarres partout dans cette affaire.

Ramon regarda ses mains.

— Une vidéo ?

— Certains commerces locaux ont des caméras de surveillance. Il y a des moments où c'est flou, mais dans l'ensemble, ce n'est pas si mauvais. Assez pour que je voie un type arrêter une voiture avec son poing.

En guise d'exemple, Dunaway tendit son propre poing, contemplant ses jointures.

Ramon sentit sa gorge s'assécher.

— La drogue ?

— La drogue n'a jamais permis à quiconque d'arrêter les voitures, murmura doucement l'inspecteur, comme pour lui-même.

Il posa le poing sur la table.

— Et puis il y a la blessure de Sam. J'ai fait passer la bande au ralenti, j'ai zoomé, mis des filtres. Jamais vu d'arme. Juste la main du type.

— Hum...

— Les choses étranges se multiplient : le meurtre, l'attaque, maintenant la disparition de Sam. Et vous savez quoi ?

Ramon secoua la tête. Il ne voulait pas savoir.

— Ça me ramène toujours à vous trois !

Ramon ne répondit pas. L'inspecteur se leva et se pencha par-dessus la table pour lui tendre la main. Ramon hésita, surpris. Aucun flic n'avait jamais offert de lui serrer la main. Ramon accepta et la serra.

— Je ne sais pas dans quel pétrin vous êtes et j'ignore ce qu'il se passe, mais je finirai par le savoir.

— OK.

Ramon lâcha la main de l'officier.

— Fais attention à toi, d'accord ?

Ramon hocha la tête.

— Merci encore, fit Dunaway.

— Pas de problème, inspecteur.

— J’essaierai de vous tenir au courant si je peux.

Ramon opina de nouveau, reconnaissant.

Dunaway glissa son carnet dans sa poche et se dirigea vers le parking.

Une boule d’angoisse s’installa dans l’estomac de Ramon tandis qu’il observait la voiture de l’officier s’éloigner. Jamais il n’avait eu aussi peur, ni ne s’était senti aussi frustré au point de ne pouvoir combattre cette peur. Il aurait tant aimé savoir quoi faire. Il ferma les yeux et réfléchit. Il ne savait pas ce qui était arrivé à Sam. Il ne pensait pas qu’il soit mort. Non. Douglas était le genre de type à laisser le corps en guise de message. Mais impossible de rester là à attendre que les choses s’arrangent. Il devait trouver le moyen d’agir. Il acceptait d’aller en enfer pourvu qu’il apprenne ce qui se tramait. Il but son soda, le temps que sa pause se termine, et se lança dans la chasse aux idées. Il avait besoin d’un plan. Un fragment de sa conversation avec Dunaway revint à la surface. Sam avait parlé à quelqu’un au téléphone.

Bingo.

Ramon jeta son soda et se précipita vers l’arrière de Plumpy. Il mit sa capuche et alla chercher sa planche de rechange, puisque l’autre reposait dans le placard à pièces à conviction, depuis qu’elle avait servi d’arme. Elle manquait à Ramon. Une bonne raison de retrouver Sammy pour qu’il lui achète son nouveau skate.

— Tu vas où comme ça ?

Un éclair de panique éclaira le visage de Franck.

Ramon l’attrapa par les épaules.

— Il faut que j’y aille.

— Mais t’es au milieu de ton service, s’exclama-t-il. Tu es mon supérieur hiérarchique. Tu n’as pas le droit de t’en aller comme ça !

Le regard de Franck s’affolait.

Ramon prit sa spatule et la lui posa dans la main.

— C’est le moment, mec.

Franck fixait la spatule métallique.

— Mais je n’ai pas eu de formation !

— Franck, même un singe soûl saurait faire ce boulot !

Il lui donna une claque sur l’épaule.

— Tu es prêt.

— Non, tu ne peux pas me faire ça. Je n’y arriverai jamais !

Il détacha ses yeux de la spatule, l’air suppliant. Un de ces jours, quand Ramon aurait le temps, il chercherait d’où venait le manque de confiance en soi de Franck, et comment le remettre sur les rails. Pour l’instant, tout ce qu’il pouvait faire, c’était assurer à Frank qu’il saurait se débrouiller seul dans cet imbécile de boulot.

Frank s’apaisa et rassembla ses esprits, du haut de son mètre soixante.

— Je ne te laisserai pas tomber.

— T’es un pote, va !

Il lui fit un salut et attrapa sa planche.

— Qu’est-ce que je fais si le boss se pointe ?

— Dis-lui que j’ai eu une urgence familiale.

Frank hocha la tête, et Ramon s'élança au dehors.

Les roulettes touchèrent le bitume avec un doux ronronnement, et il s'éloigna de Plumpy. Le poids dans son estomac s'allégea. Cela faisait du bien d'agir enfin. Et il n'avait même pas eu besoin de demander à Frank de mentir pour lui. Si Sammy n'était pas une urgence familiale, qui donc l'était ?

Ramon posa sa planche contre le mur de l'appartement. Il prit le téléphone de Sam, et commença à faire dérouler le menu des appels passés, à la recherche des noms qu'il ne connaissait pas. June Walker. Ce devait être ça. Parmi les appels inconnus, elle était la seule à avoir appelé peu de temps avant le départ de Sam. Il composa le numéro. Il lui sembla que son cœur cessa de battre le temps qu'une femme lui réponde. Sa voix lui rappelait Dessa, intelligente, chaleureuse, avec une pointe d'ironie. Quoique Dessa ne se contentât pas d'en avoir une pointe.

— June Walker ?

— Ça dépend pour qui.

Elle avait l'air amusé.

— Est-ce que vous connaissez un Sam LaCroix ?

— Qui est à l'appareil ?

L'amusement s'était évaporé.

— C'est son ami Ramon.

Il s'était mis à faire les cent pas, trop énervé pour s'asseoir.

— Je sais qu'il vous a appelé. De quoi avez-vous parlé ?

— Pourquoi ne le lui demandez-vous pas ?

— Parce que je ne l'ai pas revu depuis vendredi.

Il y eut un silence. Ramon percevait les pépiements des oiseaux et la respiration de June, mais rien d'autre. Puis il entendit des jurons soufflés à voix basse, et le bruit de ce qui devait être un bol qui tombait.

— Ramon, c'est ça ?

Il hocha la tête, puis se rendit compte qu'elle ne le voyait pas, et lui répondit « oui ».

— Je te rappelle, Ramon.

Elle raccrocha avant qu'il puisse répondre.

Vingt minutes et un sachet de Cheetos plus tard, June rappela.

— Désolée, fit-elle, mais le messenger de Sam s'est perdu.

La voix de June baissa comme si elle s'adressait à quelqu'un loin du micro du téléphone.

— Oui, je sais que tu as autre chose à faire, mais quand même — est-ce que tu pourrais t'éloigner de ma machine à gaufres ?

— Pardon ?

— Désolée, fit-elle. Ce n'est pas à toi que je parlais. Dis-moi, Ramon, tu connais la mère de Sam ?

— Depuis la sixième.

— Bien. Il faut que tu la trouves. Dis-lui qu'elle doit essayer de rompre son sceau sur Sam.

— Je croyais que nous avions besoin de l'oncle de Sam pour ça.

— Pour l'un des deux sceaux, oui. C'est une longue histoire. Tu peux entrer en contact avec elle ?

— Vous croyez qu'elle saura le faire ?

Il essuya un reste de fromage en poudre sur le canapé de Sam. Son ami n'aurait qu'à l'engueuler à son retour. Ramon avait décidé que s'il faisait assez de trucs pour le contrarier, celui-ci serait alors bien obligé de rester en vie pour lui hurler dessus. Logique, non ? Jusqu'à présent, il avait mis le bazar dans sa collection de CD et mangé son stock de chips. C'était un bon début.

— Pour être honnête, je n'en suis pas certaine. Mais il faut qu'elle essaye ! Douglas le tient.

June fit une pause.

Ramon entendit le cliquetis d'un briquet. Il en déduisit qu'elle allumait une cigarette.

— Ramon ?

— Ouais ?

— J'ai besoin que tu fasses encore autre chose.

Ramon utilisa son propre portable pour appeler l'autre numéro, comme le lui avait indiqué June. Au début, personne ne décrocha. Puis après quelques sonneries, une voix mâle pleine d'énergie se fit entendre.

— Bienvenue à la tanière, un foyer pour tous. Laissez un message et on vous rappellera peut-être. Ne raccrochez pas, ne parlez pas trop longtemps, et n'attendez pas qu'on apprenne par cœur votre numéro de téléphone.

Il y eut un bruit de bisou dans l'arrière-plan sonore, puis une pause.

— Salut, dit-il. Mon nom est Ramon. On ne se connaît pas, mais mon pote est coincé quelque part avec... heu... je ne sais pas. Elle s'appelle Brid, d'après ce que je sais.

Ramon ne trouva rien d'autre à ajouter. Il laissa son numéro, raccrocha, et attrapa ses clés. Il ne savait pas comment il irait chez la mère de Sam, mais il n'avait pas envie de prendre le bus. À cette heure de la journée, cela prendrait trop de temps, et il ne tenait pas en place. Frank était au travail. Il y avait bien la voiture de Sam, mais il n'avait pas le permis. Ce serait bête de risquer un accident. Un taxi ? trop cher. Il prit sa planche et ferma la porte à clé.

Et s'il appelait la mère de Sam ? Non, pas question de lui demander une autre faveur, pas après lui avoir amené la tête de Brooke. D'autant qu'elle risquait de ne pas aimer ce qu'il allait lui annoncer.

Ramon alla jusqu'à la porte voisine, et frappa. Mme Winalski ouvrit aussitôt. Le rose fluo de son sweat l'éblouit presque.

— Désolée, Madame W. Je tombe mal ?

— Non, non, dit-elle, un peu essoufflée. Je suis juste en train de faire mon yoga. À mon âge, il faut travailler pour rester souple, si tu vois ce que je veux dire !

Ramon s'efforça de ne pas savoir ce qu'elle voulait dire.

— Des nouvelles de Sam ?

Ramon fourra ses mains dans ses poches. Mme W lui donnait toujours l'impression qu'il était au rapport.

— En quelque sorte, dit-il. C'est pour ça que j'ai frappé.

— Arrête de te tortiller dans tous les sens, fit-elle. Je ne mords pas ! Allez, crache !

Ramon se redressa.

— Pourriez-vous me conduire chez la mère de Sam ?

Elle lui fit signe d'attendre avant même qu'il s'explique ou offre de lui payer l'essence.

Deux minutes plus tard, elle ressortait en jean, avec un pull en V violet vif.

— Ouah, vous êtes rapide !

— Le temps n'attend pas, Ramon, pas même moi. Allez !

Ramon serra sa planche sur sa poitrine avec un bras, et sautilla à sa suite.

Mme Winalski possédait une Mustang 1965 décapotable rouge pomme. Elle la conduisait comme si elle allait mourir dans l'heure, et avait besoin de faire une série de choses juste avant. La voiture était son bébé, comme en témoignait l'intérieur immaculé et le brillant de la carrosserie. Cela ne le réconforta en aucun cas. Il ferma les yeux, agrippa la porte et essaya de se rappeler les noms de tous les saints.

Il n'ouvrit pas les yeux avant de sentir la voiture ralentir et s'arrêter. Il fut surpris que Mme W ait trouvé le chemin sans qu'il la guide. Il n'aurait pas été fichu de l'orienter correctement !

— Nous y sommes, dit-elle en sortant de la voiture.

— Vous ne rouliez pas juste sur deux roues à un moment donné ?

Elle se mit à rire.

— Je pourrais bien commencer à t'apprécier, Ramon.

Il ne répondit pas. Il se concentra pour arrêter le tremblement de ses jambes. Puis il la suivit dans l'allée.

— Sammy vous a déjà emmenée ici ?

Mme Winalski secoua la tête. Elle appuya son doigt sur la sonnette. Haley ouvrit et aussitôt se mit à sourire.

— Eh maman, c'est Mme W !

La mère de Sam jeta un coup d'œil derrière Haley avant de les accueillir et de les faire entrer. Tia les embrassa, un sourire contraint sur le visage.

— Vous avez dit que vous n'étiez jamais venue ici, lança Ramon à Mme W. Il prit son regard le plus accusateur possible tout en rangeant soigneusement sa planche à roulettes à côté de la porte.

— Non, dit-elle en suivant Haley dans la cuisine. Tu m'as demandé si Sam m'avait déjà amenée ici. Et il ne l'a jamais fait !

Tia ferma la porte d'entrée et poussa Ramon dans la cuisine.

— Libby est une vieille amie, dit-elle. Je lui ai demandé de veiller sur Sam pour moi.

— Elle est... ?

Il fit un geste vague avec la main, tout en n'étant pas certain de ce que cela signifiait.

— Elle est aussi une sorcière, Ramon. Comme moi.

— Ah, d'accord.

Tout en s'asseyant à la table, il se demanda quand, dans sa vie, ce genre de propos lui aurait paru étrange.

Pendant que Tia rassemblait de quoi faire des sandwiches, Ramon les mit au courant. Une fois qu'il eut terminé, il laissa à la mère de Sam le temps de digérer. Il empila du fromage sur du pain, comptant bien manger pendant cette pause.

Mme W, cependant, ne perdit pas une minute.

— Enlève le sceau maintenant, Tia.

Tia serra ses mains et regarda ses jointures blanches.

— Je ne suis pas certaine d'y arriver. Il est tellement loin !

Sa voix s'émoussa, et elle se tut. Haley lui attrapa la main et la couvrit de la sienne.

— Tu as fait ce que tu pensais être le mieux pour lui, maman, assura Haley. Ce n'était pas parfait, non. Mais ça l'a aidé. Tu as eu raison.

Tia leva les yeux, reconnaissante.

— Maintenant, il faut essayer autre chose, reprit Haley. Si Sam ne retrouve pas ses pouvoirs, il n'aura aucune chance contre Douglas.

Elle n'était pas certaine qu'il ait une chance, même avec ses pouvoirs, mais elle n'en dit rien. Au risque que cela soit vrai.

Libby était d'accord avec Haley, et toutes deux insistèrent jusqu'à ce que Tia finisse par céder.

Ramon se tint près du sac de Brooke et s'assit pour regarder. Il ne savait pas à quoi s'attendre exactement. Jusqu'à présent, elles avaient préparé une sorte de liquide vert avec un tas de plantes impossible à identifier et murmuré un tas de mots qu'il ne comprenait pas. Il y avait eu des bougies allumées et le genre de choses auxquelles on s'attend de la part de sorcières. Il était content qu'elles n'aient rien tué, et il n'avait pas vu d'œil de crapaud ou de langue de quoi que ce soit. Elles n'avaient pas non plus dansé nues autour de la pièce. Ramon n'avait surtout pas besoin de ça en ce moment !

— On dirait qu'elles cuisinent, chuchota-t-il à Brooke.

— Chut, fit-elle. C'est sans doute un sort. Tu veux bien ouvrir un peu plus mon sac ? Je ne vois rien.

Ramon écarta l'ouverture.

— Merci, fit-elle, trop cool ! C'est comme Magie Pratique qui rencontrerait Rachael Ray ou un truc du genre.

Brooke jeta un regard à Mme W.

— Ou peut-être Julia Childs^{1} !

Ramon haussa les épaules.

— Pour moi, ça ressemble à de la cuisine chichiteuse.

Brooke l'ignora et continua à regarder, les yeux brillants de curiosité.

Aussi captivant que cela paraisse, Ramon se sentait toujours aussi préoccupé. Quand son téléphone sonna, il posa le sac de Brooke sur une petite table. Puis il s'excusa et sortit vers l'arrière.

— Allô ?

— Dis-moi ce que tu sais.

La voix basse et grondante n'avait rien à voir avec celle que Ramon avait entendue sur le répondeur. Celle-là voulait le croquer tout cru. Il sentit les cheveux sur sa nuque se hérissier. Il les aplatit avec la paume de sa main.

— Douglas la tient, mais je ne sais pas où.

L'homme grogna.

— C'est pas un problème, je pense que nous le savons.

Il semblait sur le point de raccrocher.

— Attendez ! lança Ramon. Dites-moi où ! Il retient mon ami aussi.

Le silence se fit à l'autre bout de la ligne.

— S'il vous plaît, insista-t-il.

— D'accord, mais ne te mets pas en travers de notre chemin. Si ma fille est blessée à cause de ton pote, ton sang est à moi.

— C'est tout à fait compréhensible, répondit Ramon, le plus naturellement possible.

Il courut à l'intérieur et prit un stylo pour écrire l'adresse.

Une fois qu'il eut obtenu l'information, il ne tint plus en place. Rester assis était insupportable. Sam avait besoin de son aide. En vérité, il ne servait à rien ici. Il ne savait même pas ce que les femmes trafiquaient, donc impossible de les aider. Non, il devait agir aussi vite que possible. Son cœur battit à tout rompre d'avoir pris cette décision. C'était lui d'habitude qui apportait les ennuis aux autres. C'était toujours sa faute s'ils se faisaient poursuivre par les vigiles parce qu'ils faisaient du skate là où ils n'avaient pas le droit, sa faute s'ils avaient colle sur colle au lycée. Chaque fois il y avait une bonne raison, bien sûr, mais c'était toujours sa faute.

Tout de même. Qu'était-il supposé faire ? Il s'agissait de Sammy.

Il se faufila le long de la pièce et traversa la cuisine pour sortir par la porte de devant. Puis, tranquillement, il prit ce dont il avait besoin au passage.

^[1] Rachael Ray et Julia Childs sont des cuisinières très célèbres aux États-Unis.

CHAPITRE 20

JE CROIS QUE C'EST MAGIQUE

Haley se faisait du souci pour sa mère. Celle-ci était concentrée pour annuler le sceau de Sam depuis un bon moment déjà. La potion était préparée, la formule magique énoncée, et on en était à la phase finale. Jusqu'à présent, aucune d'elles n'avait encore essayé de lancer un sort comme celui-ci à distance, et sa complexité s'avérait plus qu'inquiétante. Pourtant, la seule personne susceptible d'y arriver, c'était Tia. Haley sentait le pouvoir flotter dans la pièce. Sa vague enfla à plusieurs reprises, comme la marée venant caresser le sable. Il fallait espérer que cela suffirait.

Haley ne s'était jamais fait de souci pour Sam auparavant. Il n'était pas un génie, certes, mais il s'en était toujours sorti. Une chose était certaine, il avait toujours été présent, même dans les coups durs, ou pour la réconforter. Bien sûr, c'était plus souvent elle qui l'avait aidé à faire ses devoirs, mais il n'y avait pas que ça. Il lui avait appris à marcher, à lacer ses chaussures. Et chaque fois qu'elle avait fait un cauchemar, Sam l'avait laissée dormir dans sa chambre, lui racontant des histoires jusqu'à ce qu'elle se rendorme. D'autres grands frères l'auraient taquinée, mais pas Sam. Il traitait les mauvais rêves avec le sérieux qu'ils méritaient.

La pression autour d'elles monta soudain. Un flux d'énergie emplit la pièce, faisant accélérer son pouls. La sueur perlait sur la peau de sa mère. Haley attrapa tout ce pouvoir et sentit Mme W faire de même. Elles l'accumulèrent dans leur esprit et le renvoyèrent à Tia à travers leurs mains serrées.

Puis il disparut.

Toutes trois se tinrent encore les mains un moment, tremblantes. La pièce resta silencieuse, puis elles lâchèrent un soupir en même temps.

Brooke, dans le coin, s'éclaircit la gorge.

— C'était vraiment cool, dit-elle.

Haley lui sourit.

— Vous croyez que ça a marché ? demanda Libby.

— Oui, répondit Tia d'une voix cassée. Je pense que oui. Le sceau a dû partir. Bien sûr, je n'en serai certaine que lorsque j'aurai vu Sam.

Elle s'effondra en larmes sur Haley. Celle-ci glissa un bras autour des épaules de sa mère, secouée par les sanglots. Haley accueillit ses larmes.

— Je suis désolée, sanglotait-elle. Sam, je suis tellement désolée !

Haley resserra son étreinte, cherchant Mme W du regard pour lui demander conseil. Les lèvres de Libby restaient obstinément closes. Il était clair qu'elle n'avait aucun regret.

— Ça suffit, Tia, dit-elle, la dégageant gentiment mais fermement de l'étreinte de sa fille. Tu pleureras plus tard, si toutefois tu en as toujours envie. Pour l'instant, on a des choses à faire.

— À propos, dit Brooke, où est passé Ramon ?

Haley se leva et courut jusqu'à la porte d'entrée. L'emplacement habituel de la voiture de sa mère était vide. Et la clé avait disparu du crochet.

— Il a pris ta voiture, maman ! s'écria-t-elle.

Tia la suivit, le sac contenant Brooke à la main et Mme W sur ses talons.

— Mais il n'a pas le permis !

Haley regarda sa mère comme si elle sortait du train fantôme.

— Quel garçon impétueux ! s'esclaffa Mme W. On n'a qu'à prendre ma voiture !

Tia pâlit.

— Mais nous ne savons même pas où il est allé !

— Si, nous le savons, chérie. Nous avons juste besoin de l'adresse.

Mme W chercha dans son sac à main. Elle en tira un téléphone portable.

— Laissez-moi appeler un de mes contacts. Cela ne prendra qu'une minute.

— Je peux conduire ? demanda Haley avec espoir. J'ai mon permis !

Mme W appuya sur un bouton et mit le téléphone à son oreille.

— Aucune chance, chérie.

CHAPITRE 21

L'ÉCOLE À JAMAIS FINIE

La douleur du coup de fouet sur mon dos déjà meurtri me paralysa tout le corps. À présent, je me tenais à quatre pattes, essayant de respirer. Soit Douglas était lassé du plaisir viscéral de me frapper à mains nues, soit ses mains le faisaient souffrir à force de me cogner. Et le résultat était cette cravache dans son poing droit. J'aurais aimé lui dire qu'il avait l'air stupide à se balader avec une cravache dans un sous-sol, mais d'instinct, je m'abstins. Je savais me préserver.

Il me saisit par les cheveux et me tira la tête en arrière. Il se pencha, suffisamment près pour que je sente son aftershave.

— Je ne sais pas si tu fais exprès de rater ou si tu es vraiment si nul, lança-t-il entre ses dents serrées.

Je me léchai une coupure à la lèvre, en me demandant pourquoi je ne serais pas les deux à la fois.

— Je fais de mon mieux, assurai-je le plus calmement possible.

Il commençait à perdre patience, ce que je voulais à tout prix éviter. En temps normal, il me terrifiait déjà. Qu'en serait-il s'il se mettait à perdre le contrôle ? Autant ne pas y penser. J'hésitai à lui parler des sceaux. Cette information pouvait jouer en ma faveur, ou me nuire. J'étais déjà mal loti, et si la situation empirait ? Trop d'accessoires sinistres dans cette cave m'en donnaient une idée. Je décidai de garder cette information pour moi. Dieu seul savait ce que Douglas était capable de faire avec mon pouvoir si je le laissais tripoter les sceaux.

Sur ses instructions, j'essayai de faire apparaître un esprit depuis un bon moment. En vain. Après quelques essais, j'avais réussi le cercle, mais c'était à peu près tout. Au moins, je m'étais amélioré sur ce point. Je méritais bien une médaille pour cet effort, non ?

Mais ce que j'étais censé faire ne marchait pas. Je fixai la liste gribouillée par Douglas. Puisque je n'avais pas su faire apparaître le moindre petit esprit, il m'avait donné une liste de noms. Apparemment, le vieil adage fonctionnait : les noms avaient un pouvoir. Mais malgré la liste, je n'avais pas réussi. Comme faire tourner le moteur d'une voiture en panne sèche. L'étincelle du démarreur était là, mais le réservoir d'essence était vide. Bravo, maintenant, je me comparais à une voiture. J'avais deux mots à dire à Ashley.

— Essaie de nouveau, déclara Douglas.

Son ton s'était refroidi. Pas rassurant. Une menace précise avait percé. Il tenait la cravache sans la serrer. Si je ratais encore, ce bon vieux Douglas risquait de monter de quelques crans sur l'échelle de la violence. Je m'humectai les lèvres et tâchai de me

concentrer.

Je m'assis en tailleur. C'était plus douloureux pour mon dos que d'être à quatre pattes, mais mes bras se fatigueraient moins. Je me redressai du mieux possible pour un maximum de confort. Mes yeux se fermèrent et je pris une longue inspiration.

Le sous-sol avait l'air très différent ainsi. Je suppose que tout paraît différent quand on a les paupières fermées, mais pour moi, le changement était fondamental.

Je me détendis et regardai vraiment : tout flottait dans le noir. Brid brillait à ma droite — enchevêtrement de cuivre et d'émeraude. Les piques des barreaux brûlaient comme des lanternes. La cage portait les couleurs de Douglas. Et lui, en tourbillons gris, argentés, noirs et bleu acier, se tenait debout à ma gauche.

Mais ce n'était pas tout. La pièce elle-même semblait plongée dans une brume mouvante. J'ignorais si c'était sa réalité. Jamais je ne l'avais vue ainsi. Était-ce normal ?

Je me concentrai sur mon cercle de brume. Mon bleu était plus vif que celui de Douglas. Il avait dessiné son propre cercle, après m'avoir avoué qu'il ne se fiait pas encore au mien. Je comparai les deux.

Ils étaient de la même couleur : le mien d'un bleu électrique terni, et celui de Douglas, d'un bleu brillant. Les cercles n'étaient pas complètement stables. Ils suivaient nos traces, ancrés au sol. Mais dans l'air, ils allaient de part et d'autre, à l'image de nos auras. Le mien paraissait faible. Douglas avait raison. Son cercle était meilleur.

Pas de temps à perdre. J'appelai dans ma tête un des noms que Douglas m'avait donnés. Pas si facile que ça. J'étais fatigué des essais précédents. Et je saignais. Le filet de sang coulait vers le bas de mon dos. Ashley avait certifié que je n'avais pas besoin de sang pour faire apparaître les esprits inférieurs. Mais au point où j'en étais, la moindre petite goutte serait d'un grand secours.

Les yeux toujours fermés, j'esquissai un mouvement pour recueillir ce qui glissait de mon dos. Puis, avec la main, je dessinaï une empreinte au sol.

J'espérai que Ashley avait raison. J'avais cette pensée en tête quand un phénomène étrange survint. Comme si quelque chose en moi se brisait, éclatant en milliers de morceaux minuscules.

Je respirai, et ma colonne vertébrale se tendit sous la force de l'inspiration. C'était semblable à ce que j'avais ressenti en fermant mon premier cercle, mais en mille fois plus puissant. Chaque cellule de mon corps avait explosé. Le barrage en moi n'avait pas rompu ; il s'était simplement évaporé, donnant libre cours à mon pouvoir. Des années de potentiel inutilisé jaillissait, d'un coup. Je n'étais pas sûr de savoir d'où il venait, ni pourquoi il avait surgi si soudainement, mais je devais laisser faire. Sinon, j'avais l'impression que j'exploserais.

Brid en eut le souffle coupé. Il y eut le fracas d'une explosion devant moi. J'ouvris les yeux brusquement.

Un trou géant s'ouvrait dans l'air, comme si quelqu'un avait découpé un morceau du sous-sol avec une paire de ciseaux.

Ashley, toujours habillée bon chic bon genre, se tenait dans l'encadrement de la porte, un portail en quelque sorte. Elle discutait avec une des plus bizarres créatures que j'aie jamais rencontrées. Pourtant, j'avais déjà vu une tête coupée parlante et un panda

zombie. Il — je présumai que c'était un mâle — dépassait Ashley d'un mètre au moins, ce qui le plaçait aux environs de deux mètres. Il portait une simple jupe de lin enroulée autour de la taille, et deux bracelets en or encerclant les plus gros biceps qu'il m'ait été donné de voir.

Bien que puissamment musclé, il n'avait rien à voir avec l'incroyable Hulk. Il ressemblait plutôt à un nageur adepte d'haltérophilie. C'est sa tête qui m'arrêta : celle d'un chacal. Mes longs après-midi devant *Planète animale* avec Frank m'avaient appris que les chacals étaient de différentes couleurs, d'habitude brun, noir et jaune. Jamais je n'en avais observé de la sorte. Son museau était gris foncé, avec des reflets d'argent divers et variés jusqu'à l'endroit où la fourrure du col rencontrait la partie humaine du corps. Terrifiant, oui. Mais beau, en même temps. Effroyablement beau. Tandis que je le regardais, bouche bée et l'air idiot, deux seuls mots me vinrent à l'esprit : respect absolu.

— Tout ce que j'ai à dire, c'est que ces nouveaux codes sont ridicules !

Ashley agitait les bras en l'air en parlant avec véhémence.

— Qu'est-ce que ça peut leur faire si...

La créature s'éclaircit la gorge bruyamment et pencha la tête dans notre direction. Ashley se tut, laissant ses bras retomber le long de son corps. Elle regarda autour d'elle.

— Ça alors, Sam ! C'est ce qui s'appelle faire des progrès !

Elle siffla en contemplant le portail ouvert. Il n'y avait pas grand-chose derrière elle, si ce n'est une plante d'appartement dans un pot doré. À se demander ce qu'elle fichait là.

— Vraiment ! reprit-elle. C'est pas mal du tout ! Tu as même fait venir Ed ici ! Peu de gens sont capables de faire apparaître Ed !

Elle désigna du pouce l'homme à la tête de chacal.

— *Enchanté de te connaître.*

La voix résonna dans ma tête.

— Enchanté de vous connaître également, Ed.

Je hochai légèrement le menton avant de lancer un regard paniqué à Ashley.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Elle haussa les sourcils.

— Tu m'as fait apparaître ! J'étais en train de parler à Ed d'une nouvelle législation qui nous vient d'en haut. Ou d'en bas, selon où l'on se situe.

Elle jeta un regard dans la pièce, en mode évaluation.

— Cette cave est différente avec la lumière. Pas mieux, juste différente.

Le visage d'Ashley se figea soudain. Elle pâlit. Je suivis ses yeux. Douglas, bien sûr. Il faisait souvent cet effet.

Ashley donna une tape dans l'estomac de Ed.

Il tourna la tête et sourit.

— *Douglas Montgomery*, dit-il en roulant la langue. *C'est enfin l'heure ?*

Douglas paraissait d'un calme absolu, mais je vis ses jointures blanchir autour du fouet.

— Ce ne sera jamais l'heure, répondit-il.

— *Tu sais ce qu'on dit à propos du mot jamais*, dit Ed, sa langue faisant le tour de son museau avant de revenir dans sa bouche. *Ammut a toujours faim.*

Douglas lui fit un sourire contraint. Son pouvoir flottait au-dessus du mien. Une sensation pas franchement agréable. Je tentai de le repousser, mais j'étais épuisé, presque vidé. Il l'emporta et le portail se referma brusquement.

Un silence s'installa. J'essayai de me lever, mais je dus me rasseoir. L'épuisement, doublé de ce soudain afflux de pouvoir et de son arrêt brusque, était trop pour mon corps. Je n'avais même pas fini de cicatriser, et je saignais encore ! Il me fallait dormir et manger. Peu importait dans quel ordre.

Les chaussures de Douglas crissèrent tandis qu'il s'avavançait. Il me gifla avec le dos de la main. Puis il recula et recommença. Encore et encore.

Il avait les yeux enfiévrés. Un filet de salive coulait sur son menton. Lui aussi avait atteint la limite. Il m'attrapa par le cou et me jeta contre le mur. La rugosité du béton me mordit le dos, et je criai, serrant les dents pour retenir mes gémissements.

Il approcha son visage tout près du mien.

— Tu te rends compte de ce que tu as fait ? hurla-t-il.

Sans attendre ma réaction, il me frappa. Cette fois avec le poing fermé.

J'étais bien incapable de lui répondre. Même si j'avais eu l'énergie d'ouvrir la bouche, j'ignorais ce qui m'était arrivé.

Il me saisit par la gorge. Ça devenait une habitude, ces temps-ci.

Il me tint là, le dos cloué au mur. Le monde autour de moi commença à perdre de la couleur. Il approcha encore son visage du mien et je vis la colère le quitter d'un coup. Il avait pris une décision. Laquelle ? Je l'ignorais. Et il ne m'en dirait rien.

Il me maintint acculé contre la paroi bétonnée, et peu à peu je perdis conscience, percevant toujours plus faiblement sa respiration régulière, son regard placide. Pas très encourageant, comme dernière vision. La panique s'empara de moi, mais j'étais déjà trop loin pour m'en soucier. Je glissai dans le néant.

CHAPITRE 22

TOUT LE MONDE SE BATAIT EN FAISANT DU KUNG-FU

Ramon gara la voiture de Tia dans une rue transversale. L'après-midi, d'abord venteuse, était devenue plus agréable, en partie ensoleillée tandis qu'il roulait vers le nord. Ramon estimait qu'il avait quinze minutes devant lui avant que le temps ne vire au crachin. Il prit son skate et sortit de la voiture. C'est ce qu'il avait sous la main s'apparentant le mieux à une arme.

Il vérifia l'adresse qu'il avait notée. La boîte aux lettres lui confirma qu'il était arrivé à destination, mais c'était tout. Le terrain devant lui était immense. La maison devait être quelque part, au fond. Pour l'instant, ce qu'il voyait, c'était des pins. Il évita l'allée de graviers, choisissant de rester sous le couvert des arbres.

Les buissons s'épaississaient au fur et à mesure de son avancée, ralentissant sa progression. Quand il aperçut la maison, il s'accroupit, tâchant de repérer les lieux. Ce n'était pas la première fois qu'il se demandait pourquoi il n'avait pas mené une vie de malfaiteur. La baraque de Douglas était gigantesque.

Ou peut-être lui sembla-t-elle ainsi, parce que cela faisait trop longtemps qu'il dormait sur le canapé d'un studio. Non, elle était tout simplement immense. La grande étendue de pelouse soigneusement entretenue aurait pu la faire paraître plus petite, mais l'herbe rase surdimensionnait encore l'ensemble. Un lac de verdure entre lui et la maison. Des arbres et des buissons, de chaque côté, la masquaient aux voisins. De hautes sculptures figuratives se dressaient à intervalles irréguliers. Des lions, et des statues grecques, d'après ce qu'il distinguait. La maison possédait de curieuses colonnes, apparemment en marbre, dotées d'un fronton. Il cru voir des gladiateurs, ou quelque chose du genre. L'ensemble paraissait un peu surchargé par rapport à la maison, mais bon, les gens font des trucs insensés quand ils ont de l'argent.

Ramon avait toujours eu envie d'acheter une horde de chihuahuas, à supposer qu'il ait un jour un peu d'argent. Il les dresserait pour qu'ils deviennent des petits piranhas de terrain, capables de dépecer une vache en moins de trente secondes s'ils avaient assez faim. Si Douglas dépensait son argent en statues grecques et en colonnes, c'était son problème. Le mauvais goût en architecture était le moindre de ses soucis.

Ramon ne voyait pas d'eau, mais il entendait un clapotement. Il savait qu'il était proche du lac Washington. Ce genre de demeure allait avec un maître d'hôtel, et ce genre de pelouse avec des joueurs de croquet ou de cricket. Non pas que Ramon ait jamais vu quiconque s'adonner à l'un de ces jeux en dehors de films.

Un immense terrain, une grande maison au bord de l'eau... Douglas devait en avoir

plein les poches. Ce qui signifiait une maison gardée, mais de vigiles, Ramon n'en voyait point. Et l'absence de clôture le troublait. S'il s'était consacré à une carrière criminelle, il aurait été capable de repérer des tas de choses utiles. Il lui fallait à présent traverser une grande zone à découvert. Il suffisait que Douglas jette un œil par la fenêtre, et exit Ramon ! Il fit un pas en avant.

Un bras l'attrapa par-derrière et le souleva en l'air, lui faisant lâcher son skate. Une main se posa sur sa bouche. Les doigts sentaient la terre.

— C'est toi Ramon ? Fais un signe de la tête pour répondre.

Ramon hocha la tête lentement.

— Par tout ce qui est sacré, tu peux te calmer, Bran ? Qui d'autre veux-tu que ce soit ?

Il reconnut la voix qu'il avait entendue plus tôt sur le répondeur. L'étreinte se desserra. Ramon dégagea ses mains, pour montrer qu'il n'était pas armé, et se tourna doucement.

Un petit groupe l'encerclait, dont deux loups les plus effroyablement grands qu'il ait jamais vus. Ils ne portaient pas de laisse. Aucune chance que ce soit des chiens. Au mieux, ils auraient pu être des hybrides, et encore, était-ce mieux ? Ramon tâcha de paraître calme, sachant que les chiens perçoivent la peur. Il ne voulait rien faire qui donne à ces loups une excuse pour lui mordre la jambe.

L'homme qui l'avait saisi était grand, peut-être un mètre quatre-vingts, le visage sombre et déterminé. Ses cheveux bruns étaient coupés courts, n'importe comment, à croire qu'il s'en fichait tant que les mèches ne lui tombaient pas dans les yeux. Malgré le temps pluvieux, il portait un jean et un débardeur.

L'homme à côté de lui était moins grand, mais légèrement plus que Ramon. Il avait les cheveux auburn et un nez protubérant. Ramon vit une ressemblance avec l'autre type dans la forme de la mâchoire, mais là où le grand semblait précis et efficace, celui-ci semblait bondir sur place.

Le plus petit lui tendit la main. Ramon la serra. Le type avait une bonne poigne, ferme. Elle était chaude.

— Sean, dit-il. Et voici le reste de la joyeuse troupe.

D'un signe, il montra le groupe derrière lui.

— Vous êtes là pour chercher...

Ramon chercha le nom :

— Bridget, c'est ça ?

— Notre sœur, confirma Bran. Ce serait plus prudent que tu restes là. Nous ferons de notre mieux pour sortir ton ami s'il est encore vivant.

Ramon redressa les épaules et se prépara à envoyer promener le Général Crétin, mais Sean se mit entre eux deux. Il fit un geste d'apaisement en direction de Ramon.

— Il faut que tu excuses Tout Sourire ici présent ; on est un peu inquiets pour Brid.

Il leva les mains dans un geste qui signifiait : « Il faut nous comprendre. »

— Ce qu'il veut dire, c'est que notre chef de horde t'a donné la permission de te joindre à nous, mais nous sommes inquiets pour ta sécurité. Si tu choisis de venir avec nous, s'il te plaît, fais ce qu'on te demande.

Ramon relâcha ses épaules.

— Je comprends. J'ai des petites sœurs.

Il essaya de regarder chacun d'eux dans les yeux.

— Mais Sammy, c'est ma famille. Je ne sais pas ce que vous comptez faire, avec votre géant, vos chiens mutants, mais je suis prêt à ravalier mon ego si cela fait sortir mon ami vivant et en entier.

Sean fit rouler ses épaules et commença à jouer des muscles, tel un boxeur prêt à monter sur le ring.

— Maintenant que tout le monde la joue gentil, on se met en route ?

Bran avait peut-être l'air d'un dur, mais c'est Sean qui mit Ramon mal à l'aise. Il avait l'air bien trop heureux à la perspective de la violence à venir.

CHAPITRE 23

JE VAIS BRISER MA CAGE ROUILLÉE ET COURIR

Quand je me réveillai, je ne pus bouger. La première chose que je vis fut du ciment. J'étais toujours dans la cave, bien que je ne puisse dire si cela me soulageait ou non. Je doutais que Douglas ne me change d'endroit s'il avait des intentions malfaisantes, et je puisais un certain réconfort dans la familiarité du lieu. Au moins, je n'étais pas dans un nouvel enfer tout brillant.

Mes bras étaient attachés avec des liens en cuir usé qui comportaient des taches auxquelles je ne voulais pas penser. Mes jambes étaient fixées de la même façon. La table de torture que j'avais admirée avait été tirée du mur et j'y avais été installé. Pas très encourageant. Je tirai sur mes membres, ruant tant que possible, cherchant le moindre jeu. Aucun. Je jurai, si je survivais à ça, de ne jamais plus dormir. Chaque fois que je m'étais réveillé ces derniers temps, les choses avaient empiré de façon exponentielle.

— Sam ?

J'essayai de tourner la tête. En la faisant pivoter un peu vers le haut, j'aperçus Brid debout dans la cage. Elle, au moins, semblait en forme.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Je suis attaché à une table.

Elle me lança un regard à faire geler l'enfer.

— Désolé, fis-je. Sentir que ma vie ne tient qu'à un fil me fait dire des idioties. À part la table, je ne suis pas plus mal qu'avant.

Sauf que j'avais mal à la gorge, mais je n'en dis rien. À quoi bon en rajouter ? La coupe était pleine. Elle était dans une cage et moi attaché à une saleté de table. Sérieusement, que pouvait-il arriver de pire ?

— C'est mauvais, Sam, mauvais.

Brid se mordillait la lèvre.

— Ce que tu as fait lui a fait peur.

Brid secoua la tête.

— Il perçoit la peur, et c'est quelque chose qu'il ne supporte pas.

— Ça sent mauvais, je suis d'accord.

Je tirai de nouveau sur mes liens. Du solide.

— Selon toi, quelles sont les chances qu'il s'agisse d'une punition temporaire ?

— Zéro, fit-elle. Ça pue le sang et la peur. Toute cette pièce de merde empeste le sang et la peur, et j'en ai marre d'être ici.

— Je sais.

J'arrêtai de tirer et j'essayais de me détendre. Pas la peine de gâcher le peu d'énergie que j'avais en me tortillant.

— Bon sang, qu'est-ce qui t'a pris ?

Qu'est-ce qui m'avait pris, bon sang ?

— C'est comme si j'étais passé de zéro à cent à l'heure en une seconde.

Je devais cesser mes comparaisons avec des voitures. Si je survivais, je le mettrais aussi en tête de liste de mes résolutions.

— Il faut qu'on sorte de là.

Brid agrippa les barreaux.

— Essaie de faire venir Ashley.

— Je n'ai pas de cercle. En plus, je ne sais pas si je saurai le refaire. La dernière fois, c'était un coup de chance.

— Douglas a dit que le cercle servait à se protéger. Je ne pense pas qu'Ashley soit malfaisante. Elle ne te fera pas de mal. Fais-toi une image mentale d'elle, et appelle-la par son nom.

J'étais sceptique, mais je fermai les yeux et fit une tentative. On n'avait rien à perdre d'essayer. Je conjurai son image dans ma tête, avec ses chaussures en cuir et tout le reste. Je me projetai dans cette image et saisis mon pouvoir. Quand je le sentis suffisamment fort, je chuchotai le nom d'Ashley.

Elle surgit dans la cave presque aussitôt.

— Spectre du grand César !

Ashley jeta un bref regard dans la pièce avant de courir jusqu'à moi. Malgré toute son expérience, je pense que ma capacité à me retrouver dans des situations où ma vie était menacée la choquait. Personnellement, je songeais que c'était une phase à dépasser. Enfin, j'espérais avoir une chance d'y parvenir !

Elle me prit les poignets pour les lâcher brutalement à la seconde où elle toucha le cuir. Elle secoua sa main comme si elle s'était brûlée.

— Tu sais, ce type, je l'aime de moins en moins à chaque seconde qui passe.

Elle secoua la tête, l'air navré.

— Je suis désolée, Sam. Ces horribles trucs sont imbibés du pouvoir de Douglas, si tu vois ce que je veux dire.

— C'est bon, Ashley, répondis-je.

Nous savions tous que la situation était loin d'être bonne.

— Je ne comprends pas, fit Brid. Douglas voulait former Sam, non ? Ce n'est pas logique d'agir ainsi, la première fois que Sam réussit.

Ashley soupira.

— Je crains, d'après ce que m'a dit Ed, qu'il y ait bien une logique à tout ça.

Elle entreprit d'examiner la table sur laquelle j'étais attaché.

— Ça lui convenait de t'avoir sous la main tant que tu ne représentais pas une menace.

Elle se glissa sous la table.

— Mais une fois que tu as fait apparaître Ed...

Il y eut un coup sourd.

— Je n'ai pas l'impression que tu te sois rendu compte de ce que tu as fait.

— Non, en effet.

— Ed est une entité de niveau supérieur, Sam. La plupart des nécromanciens n'essaieraient même pas. Et toi, tu as réussi sans effort ni aucune pratique.

Elle sortit de dessous la table.

— Mais c'est toi que j'appelais ! Ed est certainement apparu en bonus.

Ashley s'épousseta les mains.

— Non, ce n'est pas ce que tu as fait. Normalement, il aurait dû y avoir un seul portail avec moi. Et même, Sam, pas de portail du tout ! J'aurais simplement dû entendre ton appel.

— Et donc ?

Brid se laissa tomber par terre dans la cage.

— Tu es devenu potentiellement dangereux, Sam.

Ashley me tapota la joue.

— Exactement. Mets-toi à sa place !

— Jamais de la vie !

Elle eut un sourire en coin.

— Je sais. Mais alors que tu étais incapable de fermer un cercle correctement, tu as trouvé moyen de faire apparaître Ed, le tout en une journée !

— Si je comprends bien, au moment où je réussis quelque chose, je vais être tué, pour cette même raison ! C'est à devenir fou... Pile au moment où je pensais enfin faire quelque chose de ma vie.

— Ta mère a certainement fait sauter son sceau sur toi, suggéra Brid.

— Super ! Même quand elle essaie de m'aider, elle manque de me faire tuer.

Ashley tapa du pied.

— Waouh ! Que c'est frustrant. Pourquoi on ne me laisse jamais faire mon boulot tranquillement ?

Elle mordilla son ongle.

— Il doit bien y avoir quelque chose à faire, murmura-t-elle.

— Eh ! fit Brid. Tu peux aider Sam à écarter ces barreaux ? Tu comprends, maintenant qu'il est dehors ? S'il m'aide à sortir, je pourrai défaire les liens.

Le visage d'Ashley s'éclaira et elle esquissa un petit bond de joie. Puis elle posa ses petites mains sur mes tempes.

— Ferme les yeux.

J'obéis. Elle éloigna une de ses mains de ma tempe et je sentis soudain une brûlure sur le flanc. Je regardai en direction de la douleur. La petite chipie m'avait coupé.

— Non mais c'est pas vrai ! Ashley ?

Pourquoi avait-on toujours besoin de mon sang, ces derniers temps ? Je n'étais pas un coussin à épingles, ma parole !

— Désolée, dit-elle, bien qu'elle n'ait pas l'air désolée du tout. C'est un truc pour lequel on a besoin de sang. Enfin, disons que ça ira plus vite comme ça.

Elle se mit sur la pointe des pieds et enduisit les symboles gravés sur les barreaux de la cage avec mon sang.

— Cette cage, ces symboles, sont tous réalisés avec de la nécromancie. Pour les défaire,

il faut un nécromancien. Et c'est toi, mon ami. Maintenant, concentre-toi, Sam. Fais-toi une image de la cage et de sa magie à l'intérieur.

Je serrai les paupières.

— OK, et maintenant ?

— Ce qu'on cherche, c'est une faiblesse. Une petite faille à exploiter. Peu de sorts sont parfaits, et ce sera beaucoup plus facile si on tombe sur le point faible.

— Je sais déjà où il est.

— Quoi ?

Elle eut l'air surprise.

— J'ai trouvé une faille en observant de près la cage.

Par chance, je l'avais mémorisée.

Sur le moment, je ne savais pas quoi en faire, ni si elle me serait utile.

Je fronçai les sourcils.

— Enfin, je crois que c'était une faille.

— Ce n'est pas le moment de douter de toi, dit-elle. Maintenant, concentre ton pouvoir sur cet endroit. Mets-y tout ce que tu as.

— Qu'est-ce que ça fera ?

— Cela devrait créer une pression par excès. Comme quand il y a une surtension et que ça coupe le circuit.

Je retrouvai le point faible et suivis les instructions d'Ashley. Il ne se brisa pas comme je l'avais espéré. Disons plutôt qu'il s'effrita. La sueur perla sur mon front. Nous n'avions pas le temps pour un simple effritement. Je serrai les mâchoires, allant puiser au fond de moi, et j'envoyai tout ce que je pus sur la faille.

Le circuit se coupa, et la lueur du sort jeté sur la cage disparut.

— C'est fait, dis-je.

— Super, fit Ashley. Maintenant, il ne reste plus qu'à défaire le verr...

J'entendis un claquement sourd.

— Pas la peine, reprit Ashley.

Deux secondes plus tard, le visage de Brid était au-dessus du mien. Elle souriait, les yeux pétillants. Un baiser rapide sur mes lèvres, et elle commença à défaire les liens en cuir qui tenaient ma main droite. Le fermoir était rouillé, mais elle réussit à l'enlever rapidement. De mon bras libre, je lui fis signe de s'occuper de mes pieds pendant que je me démenais avec l'autre bras.

Le cliquetis d'un verrou qu'on tirait nous arrêta tous les deux. Brid n'aurait pas le temps de me libérer complètement. Je formai avec ma bouche les mots « cachez-vous ! ». Ne sachant qui allait descendre, j'évitai de parler à haute voix. J'ignorais si ce que l'on racontait de l'audition des loups-garous était de l'ordre de la réalité ou de la fiction, toujours est-il que je ne voulais pas que Michael nous entende. Après la résolution consistant à ne plus jamais dormir, en tête de ma liste, je décidai d'apprendre tout ce que je pourrais sur tout.

Ashley disparut en un clin d'œil. Brid rampa sous les marches. Pour rien au monde, elle ne serait retournée dans la cage. Ce qui était intelligent. À supposer qu'elle s'y cache et s'y fasse enfermer de nouveau, nous serions tous les deux dans de beaux draps.

Je glissai ma main droite dans les liens, faisant mine d'être attaché. La porte s'ouvrit en claquant. Je me redressai et aperçut Michael qui descendait les marches, les bras chargés. Je vis un grand bol et d'autres objets. Il me vit et sourit.

— Ça fait plaisir de te voir réveillé ! lança-t-il.

Son sourire de mangeur de merde s'élargit.

— Et pourquoi ça ?

— J'avais peur que tu dormes pour le final !

— Tu ne m'aimes vraiment pas, hein ?

— Non, vraiment pas.

— Pourquoi ? demandai-je. Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Michael croisa les bras et s'appuya contre le mur.

— Un mec a bien le droit de haïr, comme d'autres ont un coup de foudre, non ?

— Oui, peut-être, si tu es un crétin.

Michael ne mordit pas à l'hameçon. Il émit juste un grognement. C'était la première fois qu'il ignorait une insulte. Il était le genre de type pour lequel on avait inventé l'expression « être à fleur de peau ». J'étais curieux. Et j'avais peur.

— Comment se fait-il que tu sois si plein d'entrain ?

— Parce que je vais être l'assistant de ta mise à mort.

Cette perspective semblait le réjouir.

Mon pouls s'accéléra, mais j'essayai de garder le sourire. C'est une chose de savoir qu'on risquait de vous tuer, ou qu'on vous tuerait probablement. Mais qu'on vous le confirme avec le sourire, et ça n'avait plus rien à voir.

Douglas descendit les marches, les manches retroussées, prêt à l'action. Le visage serein, il se dirigea lentement vers moi.

— Je croyais que vous me tueriez seulement si je n'arrivais pas à apprendre ?

Douglas prit le couteau sur l'étagère et l'examina.

— J'ai enfin réussi à faire un truc, et tout ce que je gagne, c'est de me retrouver attaché comme un vulgaire poulet. Ça veut dire quoi ?

— Tu m'as trop contrarié pour mériter de vivre encore.

J'attendis qu'il continue. Rien. Il vérifiait simplement le tranchant de son arme.

— Alors, ça y est ? Pourtant, même dans les James Bond, le méchant révèle son plan machiavélique ! Vous pourriez prendre votre chat sur vos genoux, vous asseoir dans un grand fauteuil en le caressant, et attendre que l'inspiration vienne.

S'agissait-il de Bond ou d'Austin Powers ? Ou d'inspecteur Gadget ? C'était incroyable comme on pouvait mélanger les genres. Je ne tenais pas à entendre ce qu'il avait prévu, ni même ce qui l'avait « contrarié ». Ce type d'information ne me reconforterait pas vraiment. Je n'avais qu'une chose en tête, donner du temps à Brid. Surtout ne pas regarder de son côté. J'essayais de retarder le moment et d'espérer.

— Faudrait demander à Nick Nack^{[1](#)} de me mettre au courant !

Michael fronça les sourcils en me regardant.

— Nick Nack était tout petit.

— Ouais, je sais.

— Je ne suis pas plus un méchant dans 007 que tu n'es Sean Connery.

Douglas reposa le couteau sur l'étagère et alla chercher un morceau de craie.

— Mais parce que tu me fais pitié, je vais te donner un os à ronger, comme on dit.

Il choisit un gros morceau de craie qui aurait eu davantage sa place dans un jeu de marelle.

— Je ne sais pas comment tu as fait pour te cacher de moi, ni comment tu as dissimulé ton don une fois que tu as été ici. Ce que tu as fait, en effet, a réussi à me surprendre, ce qui ne m'était pas arrivé depuis un certain temps.

Il se pencha en avant et commença le cercle.

— Il y a trop d'inconnues chez toi. Et depuis que tu as révélé ton don, ce n'est plus la peine de te former pour te le prendre.

— Alors tu avais prévu de me tuer depuis le début ?

Douglas souffla sur une poussière de craie.

— Oui.

Il repassa sur un trait un peu mince.

— Sauf si tu t'étais révélé utile. Mais en toute probabilité, oui.

Il traça un grand cercle, incluant la table et lui-même. Il se redressa et se dirigea vers une autre portion du sol. Malheureusement, cela l'emmena face à la cage.

La pièce entière se mit en mouvement. Douglas cria à Michael qui bondit vers les barreaux, Brid plongea hors de sa cachette. Elle fit entendre un cri de guerrière à mi-course et se transforma. Je crois que je ne savais pas à quoi m'attendre. Des membres en torsion, peut-être un peu de bave. Je n'imaginais pas que le processus aurait été si rapide. L'instant d'avant, Brid était suspendue en l'air, vêtue de mon T-shirt de Batman et de mon caleçon, l'instant d'après, elle était vapeur. C'était comme si Brid avait explosé en un million de particules, et quand ces particules revinrent ensemble, elle était de la fourrure blanche et des crocs en mouvement. Mes habits retombèrent au sol.

Michael se tourna si vite que je ne le vis même pas bouger. Pourtant, il ne fut pas assez rapide. Brid saisit son poignet dans sa mâchoire. Dans son élan pour s'arrêter, elle lui déchira le bras. Puis elle toucha le sol, glissant sur ses pattes. La nouvelle Brid était entièrement blanche, sauf l'intérieur des oreilles, rose comme le creux d'un coquillage. Même sous sa forme animale, elle était à couper le souffle. La regarder se mouvoir, c'était comme se retrouver dans une clairière au milieu de la forêt face à un cerf surpris dans son élan. La perfection du mouvement et de la forme au milieu de la nature suscitait émerveillement, peur et respect.

En la voyant se déplacer, j'aperçus une touche de cramoisi sur sa queue et sur une de ses oreilles. J'avais cru qu'elle était toute blanche. Je n'avais jamais vu de taches de cette couleur auparavant. Ses yeux étaient rouge flamme. Alors qu'elle fixait Michael, l'intensité de son regard s'accrut au point de donner l'impression qu'elle avait des boules de feu à la place des yeux.

Un bruit sourd de bouchon qui saute, et Brid redevint elle-même, à la différence qu'elle était nue.

— Je t'aurais bien combattu loup à loup, mais la transformation te prendrait trop de temps. Je risquerais de me faire vieille en t'attendant.

Elle se mit en position de combat, le visage dur.

Michael lança ses bras en avant, et ouvrit les paumes.

— Je peux changer ce que je veux quand j'en ai besoin.

Sa voix baissa jusqu'à se transformer en un grognement offensif. Je vis ses mains s'épaissir, des griffes sortir au bout de ses doigts.

— Vas-y, dit-il. Elles sont où, tes charmantes petites griffes ?

Sa voix était provocante.

— Oh, c'est vrai, tu n'as pas droit à la transformation partielle, hein, hybride ?

— Je ne suis pas aussi parfaite que toi, susurra-t-elle d'un ton mielleux.

Elle lança les bras dans un geste similaire. Au lieu de griffes, elle tenait dans chacune de ses mains une courte épée. La lame, d'environ soixante centimètres, s'échappait de sa paume. Brid se mit en position de combat, et sourit. Au même instant, les lames crachèrent des flammes, comme celles que j'avais aperçues juste avant dans ses yeux. Brid se précipita vers Michael qui esquiva l'assaut. Il roula sur le côté et donna un coup de griffe avec sa main. Quand ils se séparèrent, Brid saignait au niveau de la cage thoracique. La blessure avait l'air légère, et elle l'ignora. Ils commencèrent à tourner en cercle, face à face.

Une petite forme noire et argentée virevolta au-dessus de ma tête, puis près de Douglas. Elle ralentit et atterrit en haut des étagères, avant de se transformer en chat. Il leva la queue et s'assit.

— Il y a un problème.

La voix du chat était sombre. Malgré tout ce que j'avais déjà vécu, je fus surpris d'entendre le chat parler. Je n'en avais jamais écouté en dehors des films de Walt Disney. Pas étonnant que tout le monde m'ait regardé d'un drôle d'air quand je l'avais caressé. On ne caresse pas les animaux de compagnie qui parlent.

— Quoi encore ? demanda Douglas.

— Des intrus, dit le chat.

Douglas lâcha un juron sourd.

— De quel genre ?

— Des loups, à l'avant et à l'arrière de la maison, et ce qui ressemble à un gamin avec une planche à roulette.

La queue du chat s'agita furieusement.

— Je recommande que l'on retarde le rituel, et que l'on s'occupe de régler le problème.

— Je ne serai pas d'une grande utilité si je n'ai pas de sang, et avec le rituel, j'en aurai beaucoup. D'une pierre deux coups, James. Les défenses tiendront le temps nécessaire.

Brid lança Michael contre le mur à côté de nous. Il rebondit et se jeta sur elle comme si rien ne s'était passé.

— Occupe-toi de ça, ordonna Douglas au chat.

— Mais...

Douglas fit signe de trancher avec sa main libre.

— Occupe-toi de ça, j'ai dit.

Le chat agita une dernière fois la queue avant de sauter de l'étagère et de reprendre sa forme noir et argent. Elle fonça au haut des marches et disparut.

Douglas fit tourner le couteau dans sa main.

— Il est temps de commencer.

^[1] Nick Nack est l'homme de main de Scaramanga dans le James Bond *L'Homme au pistolet d'or*.

CHAPITRE 24

CES CHATS ÉTAIENT AUSSI RAPIDES
QUE L'ÉCLAIR

Un hurlement retentit de l'autre côté de la maison. Ramon sentit les cheveux au bas de sa nuque se dresser. La horde tout autour de lui se tendit.

— Ça veut dire quoi ? chuchota-t-il.

Sean s'accroupit, prêt à piquer un sprint.

— Ça veut dire : prépare-toi, répondit-il.

Ramon serra sa planche contre lui. Il se pencha et posa une main à terre, le buste en avant, comme Sean. Ce dernier lui esquissa un petit sourire avant de diriger de nouveau son regard vers la maison. Bran, impassible, adopta la même position.

Un cri aigu fit écho au premier, et le groupe s'élança. Ramon courait derrière, les pieds glissant sur les feuilles mortes et la boue. Bien qu'il n'ait jamais été coureur de piste, il savait qu'il était assez bon sprinter. On ne passe pas des années sur son skate sans savoir comment échapper aux flics. Pourtant, la horde le devança rapidement. Au moins deux douzaines de loups se placèrent en tête, les autres les suivant de près. Il se demanda s'ils étaient aussi nombreux du côté opposé de la maison. Sean et les siens paraissaient faire confiance aux loups, ne leur donnant ni ordres, ni instructions. Le groupe se déplaçait d'un bloc, comme des oiseaux volant en formation, songea Ramon.

Très vite, il fut largué à l'arrière. En les voyant bondir par-dessus les buissons et s'élancer sur l'herbe, Ramon se demanda s'ils étaient ou non des cyborgs. Les humains seraient incapables de faire des trucs pareils. Il se souvint des effets sonores de *L'Homme qui valait trois milliards*, et s'élança à leur suite.

Un jet de flammes venu de nulle part vint brûler l'herbe à côté de lui. On aurait dit une langue de feu. Ramon l'esquiva d'une torsion, maintenant son équilibre. Il leva la tête, et aperçut alors une forme noire et brillante foncer à la vitesse d'un oiseau-mouche. Celle-ci ralentit et lança un autre jet de flammes en direction de la horde. Ramon identifia alors l'assaillant : un dragon. Pas plus grand qu'un chat domestique, il lançait des flammes, de dix fois sa taille. La troupe se dispersa, mais poursuivit son avancée.

Un bruit d'explosion retentit : sur la pelouse, les statues se brisaient, libérant une charge bien vivante de dessous les débris de pierres et de poussière. Des lions se jetèrent sur les loups, les chassant loin de la horde. Des combats éclataient de tous côtés, des mottes de terre et du sang voltigeaient.

Les statues grecques étaient bien plus terrifiantes. Ramon vit un Minotaure soulever

un loup et le lancer dans les airs. Quelques secondes plus tard, trois loups revinrent à la charge. Le Minotaure se redressa et s'en débarrassa en se secouant comme s'ils étaient de vulgaires chiots. Ramon n'était pas certain de ce que faisaient les nymphes, et il préférait l'ignorer. Les gladiateurs du bas-relief qu'il avait vus plus tôt commencèrent à osciller et à descendre le long des colonnes. Douglas n'avait donc pas simplement aménagé son parc avec excentricité. Si Ramon n'avait pas vu les défenses, c'était parce qu'elles étaient camouflées à l'intérieur du domaine.

— En haut ! cria Ramon.

Des hommes levèrent la tête et aperçurent les gladiateurs. Ils s'élancèrent en hurlant, esquivant les épées et fonçant sur les boucliers. Cela donna lieu à un formidable chaos, mais conduit avec une tactique bien précise. Sean et son groupe étaient parfaitement entraînés, c'était évident.

Ramon vit un des loups se faire happer par une haie dont il s'était trop approché. Il entendit un hurlement, mais impossible de voir ce qui lui était arrivé. Un des hommes courut vers lui et le sortit de là. Le loup était ensanglanté, mais encore vivant.

Ramon perçut des cris de douleur. Le minuscule dragon continuait ses descentes, s'attaquant à leurs yeux avec ses quatre petits talons pointus. Un immense loup gris bondit vers le dragon et lui asséna un coup de mâchoire. Il le manqua de peu, mais le contraignit à prendre de la hauteur. L'opération recommença, mais même si le dragon touchait parfois au but, Ramon fut soulagé de voir que le groupe s'approchait de la maison. Le dragon était surpassé en nombre, cela malgré le soutien de son étrange équipe. La créature ne s'en souciait guère, elle crachait du feu, lançait des coups de griffe, s'adonnant entièrement au combat.

Ramon ne put s'empêcher d'admirer la petite créature. Pour s'attaquer à un groupe comme celui-là, qu'il fût ou non dragon, il devait avoir des « *cojones* » de la taille de pastèques !

Une nouvelle plongée et un cri. Ramon leva le bras et lança son skate le plus fort possible. Accaparé par la menace des mâchoires des loups, le dragon ne vit pas arriver la planche qui tournoyait. Même pour une créature crachant du feu, une planche à roulettes en plein vol à cette vitesse faisait un mal de chien. Ramon en savait quelque chose. Il y eut le bruit de la collision de la planche, du métal et du dragon. Puis ce dernier vint s'écraser au sol.

Ramon reprit sa planche, sans prêter attention à la créature assommée à quelques pas de là. Il se mit à courir et cassa la planche une seconde plus tard en la balançant contre un groupe de très méchants nains de jardin. Les petites créatures fourmillaient sur Sean, leurs bonnets rouges s'agitant tandis qu'elles lui assénaient des coups avec leurs pelles minuscules. L'un d'eux frappa Ramon au genou avec sa brouette. Ramon lui balança les bouts cassés de la planche et lança son pied contre un autre. Quand Sean eut pris le contrôle des nains — il les jeta un à un en direction du Minotaure — Ramon se précipita vers la maison.

Bran bondit sur les marches du porche, et dans son élan, se jeta sur la porte. Il n'hésitait jamais. Ramon fut surpris de voir que la porte ne résistait pas à cet assaut. Tous s'enfoncèrent dans la brèche à sa suite. Un centième de seconde plus tard, un craquement

similaire retentit tandis qu'une nouvelle porte était enfoncée de l'autre côté de la maison.

Ramon descendit quatre à quatre les marches en bois tachées. Il traversa la brèche que Bran avait faite, espérant que Sam était toujours en bon état. Et qu'ils n'arrivaient pas trop tard.

CHAPITRE 25

LIBÈRE MON CŒUR,
JE T'EN SUPPLIE RENDS-MOI LA LIBERTÉ

La lutte engagée se poursuivait autour de la cage, mais je n'y prêtais pas attention. À entendre les criaillements, les grognements et les bruits sourds de Michael, Brid, à l'évidence, se débrouillait très bien sans moi. J'avais plus d'inquiétude concernant Douglas. Il se dirigea vers moi, me considérant comme s'il essayait de repérer où étaient les morceaux de choix de mon corps. Je me retins de l'attraper de mon bras libre. Cela ne m'aurait été d'aucun secours. Il était hors de portée, et je n'aurais fait que lui révéler mon seul atout.

Il s'approcha de moi et entailla le bras toujours attaché. Je serrai les dents, mais le cri jaillit. Douglas avait conservé un couteau suffisamment aiguisé pour faire le travail. Une longue trace rouge apparut le long de mon poignet, juste au-dessus du bleu de la veine. Douglas collecta mon sang dans un bol bien trop grand à mon goût.

Il fit un bond en arrière au moment où Brid et Michael entremêlés en une boule se heurtaient à l'étagère, mais ne renversèrent rien du contenu. Il attendit que Brid ait donné un coup de pied dans l'estomac de Michael et glisse de l'autre côté, entraînant Michael à sa suite. Je regardai, le souffle coupé, le sang couler de mon bras par terre.

Je sentis la première goutte tomber.

Alors qu'elle rebondissait, une sensation fit son chemin dans tout mon corps, comme si l'on avait inséré une fourchette dans une prise de courant. Cette simple goutte de sang venait de me faire comprendre quelque chose de très important.

Douglas avait tué beaucoup de gens dans cette pièce. Et beaucoup d'autres choses aussi.

Il les avait massacrés pour des tas de raisons différentes.

Et ils étaient furieux.

Mon sang continua de tomber sur le sol. Mes yeux s'écarquillèrent, et ma respiration devint saccadée. Mon corps se rigidifia.

Les fois où j'avais essayé de me servir de la nécromancie, j'avais agi à l'aveuglette en trébuchant, tâchant de comprendre le fonctionnement. Cette fois-ci, c'était différent. En observant la cave, un peu plus tôt, j'avais aperçu une brume en me demandant si elle était normale. Je connaissais la réponse. L'air était d'aspect brumeux parce qu'il comportait un amalgame de spectres différents. Tous étaient en colère, et tous en appelaient au sang de Douglas. Je doutais qu'il y eût sur terre beaucoup d'endroits comme celui-ci. J'aurais

préféré me boucher les oreilles, pour couvrir ce son. Comment Douglas pouvait-il déambuler dans ce sous-sol, et se concentrer dans ce tapage ? À moins que les spectres se contentent d'appeler à leur secours le premier nécromancien rencontré qui ne fût pas leur meurtrier ?

Une autre goutte de sang toucha le sol. Je crus que j'allais éclater, empli par mon pouvoir. Mes muscles étaient si rigides que je ne pouvais inspirer que par à-coups. Je savais être capable d'intimer aux esprits de rester silencieux. Ils devaient obéir à mes ordres. Je m'efforçais de me tenir à l'écoute de leur douleur. De la prendre en moi jusqu'à ce que ma poitrine me fasse mal.

Parce que je les écoutais, ils m'expliquèrent comment faire. Je ne voyais pas d'autre choix possible. J'osais espérer qu'ils ne feraient pas de mal à Brid. J'acceptai leur offre, et mon pouvoir se déchaîna, provoquant un chaos dans la pièce.

Le sol se fendit, et des créatures jaillirent de terre, prenant forme au fur et à mesure qu'elles émergeaient à la surface, semblables au premier zombie que j'avais vu. J'entendis le vacarme du frigo sous l'escalier qui se renversait et des ampoules de verre qui se brisaient sur le sol. Une ampoule explosa et l'énergie en moi grandit encore. Du sang. Douglas avait conservé des ampoules pleines de sang dans son frigo. Les esprits ne l'apprécièrent pas autant que le mien. Il n'était pas frais. Mais ils s'en servirent néanmoins.

Les créatures ainsi matérialisées étaient sous mon contrôle, et je les lançai en direction de Douglas. Elles se jetèrent sur lui, les mains tendues, visant sa gorge, ses vêtements. Il leva les bras, mettant son propre pouvoir en branle pour les tenir à distance.

Je sentis qu'il essayait d'activer son cercle. Il s'aperçut trop tard qu'il ne l'avait pas terminé, dans sa précipitation après l'attaque de Brid.

Une autre goutte tomba au sol et j'encourageai les esprits.

Des gens envahirent soudain le sous-sol, que je ne reconnaissais pas. Non, pas des gens. À travers toute cette magie, je distinguais des tourbillons de couleur, certains de la même espèce que Brid, et d'autres que je n'avais jamais eu l'occasion de voir. Je me renseignerais plus tard. Des loups les talonnaient. Des bêtes géantes se jetèrent sur Douglas. J'eus de nouveau cette sensation de boue et d'orties alors qu'avec sa volonté, il tentait de détourner les esprits les plus faibles et de les faire attaquer par les loups. Je vis un zombie désorienté se détourner de Douglas et sauter sur un homme de grande taille aux cheveux courts vêtu d'un débardeur. Je fis de mon mieux pour les tenir éloignés des étrangers et pour les maintenir concentrés sur le véritable ennemi. Mais Douglas avait davantage de pratique. Sa tactique faisait effet. À présent, il avait dressé un véritable rempart de corps et d'esprits sortis de la mort.

La cave devenait le théâtre d'une redoutable bataille.

Douglas recommença à jeter son sort, les mots se déversant de sa bouche. Avec le sang du bol, il dessina des symboles sur mes jambes et sur mon cœur. Impossible de m'esquiver.

Le monde autour de moi se réduisit à deux choses : les esprits et Douglas. Je devais rester sourd au reste et garder confiance. Je n'avais pas le choix. Entre la colère et la montée en puissance, les esprits s'agitaient, frénétiques. Ils attaquaient tout et n'importe

quoi, à leur portée. Impossible de les renvoyer ! Au mieux, il fallait essayer de limiter les dégâts et espérer que chacun s'en sortirait.

J'entendis un cri, et ma vision s'élargit de nouveau : Ramon était en haut des marches, Ramon fonçait vers moi, une lampe ancienne à la main qu'il balançait contre les obstacles. Douglas ne daigna pas lui jeter un regard. Il fit simplement le geste de le repousser et un zombie attaqua mon ami. La créature l'attrapa et le lança sous l'escalier. La foule des combattants se déplaça, bloquant ma vue. Je ne savais pas dans quel état il était.

CHAPITRE 26

SAUVE-MOI

Mme W n'hésita pas une seconde et s'engouffra en trombe dans l'allée. Tia se cramponna à son siège, mais Haley se pencha en avant, impatiente.

— On n'essaie pas plutôt d'entrer en catimini ? demanda Tia, saisissant la poignée tandis que la voiture passait sur un nid de poule.

Mme W renifla avec dédain.

— Ramon y est déjà, et d'après ce que je vois, il n'est pas seul. Trop tard pour se planquer...

Haley approuva malgré elle d'un hochement de tête. Bientôt, elle vit la terre brûlée devant la maison et les portes brisées. Elle essaya de comprendre ce qui se passait. Y avait-il eu un combat au lance-flammes ? Un Minotaure était étendu, sanguinolent, à côté de ce qui ressemblait à un lion déchiqueté. De petits bonnets rouges étaient disséminés à différents endroits. Une poignée d'hommes se tenaient près d'une jolie dame grecque, et un mec se battait avec un buisson.

— À ton avis, où est Sam ? demanda-t-elle.

Elle s'efforça de ne pas faire trembler sa voix. Ça ne servirait à rien, ni à elle, ni à Sam. Il s'agissait d'une mission de sauvetage. Elle devait se concentrer là-dessus.

Tia se redressa sur sa banquette. Sa curiosité l'emportait sur sa peur panique de la façon de conduire de Mme W. Ou bien, songea Haley, c'était parce que la voiture avait enfin réduit sa vitesse en dessous de 120 à l'heure.

Tia plissa les yeux, à la recherche d'une indication. Soudain, elle montra du doigt l'arrière de la maison.

— Là ! fit-elle.

— Tu es sûre ? demanda Mme W, qui avait déjà engagé le véhicule sur l'herbe.

— Oui, répliqua Tia, les yeux rivés sur les avant-toits.

C'est alors que Haley remarqua la corneille la plus grosse qu'elle ait jamais vue. Comment avait-elle pu ne pas la voir ?

— C'est quoi cette horreur ? demanda-t-elle.

Sa mère marmonna une réponse. Elle n'en était pas sûre, mais il lui sembla entendre : « La corneille de Sam. »

— Attends !

Mme W rétrograda et donna un bon coup d'accélérateur, le visage éclairé par une joie diabolique. De grosses mottes d'herbe voltigèrent. C'était sa façon de prendre son pied, comprit Haley. Notamment quand elle ajouta :

— J’espère que ce vieux Douglas a un bon jardiner !

Puis elle laissa échapper un drôle de ricanement.

Haley se recroquevilla dans son siège. Comme ils s’approchaient de la maison, il y eut un léger coup suivi d’un cri, signifiant que la voiture avait heurté quelque chose. Mme W freina violemment et elles sortirent du véhicule.

Ce qu’elles avaient heurté avait été projeté sur plusieurs mètres et gisait, immobile. Haley courut vers la chose, ignorant les protestations de sa mère. Quand elle fut suffisamment près, elle vit le corps d’un petit chat imbriqué légèrement dans le sol. Malgré le trou que l’impact avait fait, le corps du chat semblait intact. Haley le ramassa avec délicatesse, promenant ses mains sur son corps à la recherche de blessures. Rien.

— Haley.

Sa mère s’arrêta derrière elle.

— Tu ne devrais pas faire ça. Tu ne sais pas ce que c’est.

— C’est un chat !

— Tu n’en es pas sûre.

— Quelle importance ? demanda Haley. Il est peut-être blessé, c’est tout !

— C’est bien d’être jeune, fit remarquer Mme W avec mélancolie.

— Haley, pose-le.

La voix de Tia était ferme.

— Non.

Elle chassa la poussière du visage du chat. Il souleva les paupières. Haley n’avait jamais vu de chat avec de tels yeux argentés.

— Il est magnifique !

Le chat la fixa une seconde avant de bondir hors de ses bras. Une fois en l’air, le chat se métamorphosa en un minuscule dragon. Puis il voleta de façon désordonnée vers les bois tout en crachotant du feu.

— Bon sang, qu’est-ce que c’est ?

Tia suivit la créature des yeux.

— On peut remercier les cieux ! dit Mme W.

Elle regarda autour d’elle, jugeant la cour. À la vue des hommes autour de la jolie femme, et du type qui combattait le buisson, elle fronça les sourcils. Mme W attrapa Haley par l’épaule.

— Toi et ta mère, allez chercher le gamin, OK ? Je vais rester à l’extérieur et m’occuper de ceux-là.

Haley hocha la tête. Sa mère courait déjà en direction de la maison en lui criant de ne pas bouger.

Haley ne resta pas immobile plus de deux secondes. Pas question de les laisser s’amuser sans elle. Elle se faufila vers la maison, jeta un regard vers l’endroit où le chat avait disparu.

— Ingrat ! marmonna-t-elle.

Puis elle se tourna de nouveau, courant jusqu’à la porte avant que sa mère ne la remarque.

CHAPITRE 27

BOMBARDEMENT D'UNE SALLE DE BAL

La sueur perlait sur ma lèvre tandis que j'essayai de maintenir la situation sous contrôle. Avec mon sang qui coulait sur le sol, et mon énergie déclinant sous l'effort, je ne pensais pas tenir encore très longtemps.

Douglas continuait à psalmodier et à répandre mon sang tout autour. Je ne voyais pas ce qu'il faisait, et c'était mieux ainsi. Pas besoin de le regarder pour deviner que son sort serait bientôt prêt. Je sentais son pouvoir presser mes paupières. Je frissonnai en sentant le sort ramper sur ma peau. La sensation était huileuse et désagréable.

Le pouvoir du son monta d'un cran, et je compris que Douglas était sur le point de terminer. Si j'avais encore un tour dans mon sac, c'était le moment de le sortir.

Alors qu'il s'approchait de moi pour dessiner un symbole sur ma tête, je dégageai ma main droite de la menotte et lui assénai un coup de poing dans l'œil. Au moment où mes jointures heurtèrent sa joue et son arcade sourcilière, je perçus sa surprise. Il recula en trébuchant. J'essayai d'attraper le couteau. Avec la paume, je saisis la pointe de la lame qui rentra dans ma chair. À l'aide de deux doigts, je m'emparai du manche. Puis, la mâchoire serrée, j'arrachai son couteau à Douglas, la pression m'entaillant plus profondément la paume.

Douglas riposta, un rictus aux lèvres. Je retournai le couteau vers lui et lançai mon bras en avant, insufflant autant de force que possible dans mon mouvement.

Le sous-sol autour de moi se mit à tourner au ralenti tandis que la lame mordait sa gorge. Le vacarme du combat s'estompa. Dans ce calme nouveau, j'entendis le pop mouillé de la lame qui pénétrait la chair. Le manche dépassait de son cou. Je vis l'éclat de panique dans les yeux de Douglas. Puis la surprise et la peur laissèrent place à la colère, ses émotions bouillonnant à fleur de peau. Il n'avait pas imaginé que je serais capable de faire ça. Il m'avait largement sous-estimé et je sentais cette pensée faire son chemin dans son esprit. Je percevais littéralement sa douleur. L'image de Douglas saignant et mourant, mes mains sur le manche du couteau brûlaient dans mon cerveau. Elle y resterait probablement jusqu'au jour de ma mort.

Il se détacha violemment de moi, extrayant le couteau de son cou. Du sang m'éclaboussa le visage. J'avais certainement touché une artère. Son sang toucha ma langue — un goût lourd et salé, mauvais. Mon cœur fit un bond. Non, pas le mien, celui de Douglas.

Le sort était terminé.

Le pouvoir me traversa, avec encore plus de force. Une convulsion secoua mon corps,

mais je ne lâchai pas prise. Douglas tomba à genoux, et une autre vague me traversa. Quelque chose d'ancien et de fragile vola en éclat dans ma poitrine. Mon cœur se contracta un dixième de seconde, en lien avec les battements déclinants de Douglas. Je sentis le rythme hésiter puis ralentir.

Je le sentis mourir.

Au même moment, je perçus une autre mort, un mouvement vacillant au bord de mon champ de vision. Mes yeux restaient fixés sur Douglas, mais dans ma tête, je voyais Brid. Son visage et ses mains couverts de sang, sa forme pâle debout, Michael écroulé en tas à ses pieds. Elle avait eu sa vengeance, même si cette victoire ne semblait pas la réjouir. Elle ne pleurait pas, mais sa tristesse était évidente.

Brid était le seul point calme dans une mer agitée. Autour d'elle, tout le monde continuait de combattre les morts. Mais Brid ne fit aucun mouvement pour les aider. Elle contempla le sang de Michael s'échapper de la déchirure dans sa gorge.

Je regardai avec elle. Je le sentais, tandis que la flaque rouge se répandait à ses pieds.

Et c'était trop.

Alors je me mis à crier. Pas un cri de douleur — un hurlement de tourment éternel. La douleur était insupportable. La douleur était glorieuse. Je devinais chaque nerf de ma main, chaque coupure dans mon dos, les sensations étaient magnifiées jusqu'à ce que la frontière entre le bien et le mal se dissolve en quelque chose de si effrayant et extraordinaire, de si horrible que je ne pouvais m'empêcher d'ouvrir la bouche et de le laisser sortir.

Le calme envahit bientôt la pièce, le combat cessa, hommes et choses suspendus à ce cri. Impossible de le contrôler. Dans mon esprit, je rattrapai, essayai de trouver une prise, mais il n'y en avait pas. Le pouvoir me prenait aux tripes, cherchant à sortir de moi.

Mon don me déchirait en morceaux.

Je continuais à crier, bien que ma voix commençât à devenir rauque. Je n'avais aucune idée du dommage d'un cri sur ma gorge. Et cela m'était égal. Je continuais à hurler parce que je ne pouvais faire que ça.

Ce fut Brid qui me prit le visage entre ses mains. Elle avait l'air fatiguée et affaiblie. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point mes joues étaient brûlantes tant que je n'avais pas senti ses paumes fraîches s'y poser.

Je cherchai l'horreur dans ses yeux. L'horreur de ce qui était arrivé, l'horreur de ce que j'avais fait, de ce que j'étais devenu. Je ne la trouvai pas. Brid me regardait en me suppliant de me concentrer sur ce qu'elle disait.

Je m'arrêtai de crier et saisis son poignet avec mes doigts libres.

— Fais-les rentrer !

Chuchotait-elle ou avais-je du mal à entendre ? Je voyais ses lèvres se plisser et bouger. Elle voulait que je remette quelque chose. Non... quelqu'un. Elle voulait que je remette quelqu'un quelque part. Mais je ne me rappelais ni qui ni quoi.

Brid avait remarqué ma confusion.

— Les morts. Remets-les à leur place.

Elle ânonnait chaque mot. Ses cheveux brillaient dans la lumière, les mèches colorées se mêlant harmonieusement au reste de sa chevelure. Elle secoua de nouveau la tête pour

canaliser mon attention.

— Remets les morts en terre, Sam, maintenant !

Bien sûr. Les morts étaient éparpillés de-ci, de-là, comme des pantins que je devais ranger. Des jouets non morts et qui mordaient. Je frissonnai sous la fraîcheur de ses paumes, et je hochai la tête. Je n'avais pas besoin d'essayer de les trouver. Ils étaient tous là, au bout de mes doigts.

— Allez vous coucher, leur dis-je. C'est fait. C'est fini.

Un à un, je les sentis retourner à la terre. Le pouvoir les accompagnait tandis qu'ils s'en allaient, mais sans partir complètement. Je le sentais roulé en boule dans ma poitrine, comme un chat endormi. La table tressaillit pendant que le sol reprenait son aspect normal. Je ne regardai pas. Je fixai Brid jusqu'à ce qu'elle me dise que j'avais terminé.

Après cela, je ne me rappelle plus de rien.

CHAPITRE 28

DE RETOUR EN NOIR

Pour la première fois de la semaine, je me réveillai dans un endroit agréable. D'accord, un lit d'hôpital n'est pas habituellement ce qu'on peut appeler agréable, mais personne ne me fouettait ni ne me jetait dans une cage. La pièce resplendissait d'air et de lumière, et les couvertures étaient douces. Le confort du lit me permettait de supporter le fait que mon corps entier me faisait mal. Mais pour être honnête, j'étais plutôt surpris d'être en vie, donc me plaindre de la douleur ne figurait pas en priorité sur ma liste.

La chambre était vide — à part quelqu'un que je n'avais jamais vu auparavant. Il était affalé dans un fauteuil à côté du lit, feuilletant sans grand enthousiasme les bandes dessinées d'un journal. Il portait un jean et un T-shirt qui disait : « Contrôlez la population, soutenez le cannibalisme ! » en lettres capitales. Avec sa chevelure rousse et sa nonchalance, je me figurai qu'il devait faire partie de la famille de Brid.

— Tu m'as fait louper dimanche, dit-il sans lever le nez du journal.

— Pardon ?

Je toussai. Il me tendit un mug avec de l'eau et une paille, cela toujours sans lever les yeux.

— Les bandes dessinées du dimanche, expliqua-t-il. Il faut bien que je me rattrape.

Il jeta le journal par terre.

— Calvin et Hobbes me manquent. Et plein d'autres.

Nous nous regardâmes pendant cinq secondes qui parurent durer une éternité. La fenêtre était ouverte et une douce brise de printemps entraînait dans la pièce.

— Alors comme ça, tu es le mec qui a dansé le chachacha avec ma petite sœur.

Mon estomac se contracta. Faisait-il semblant d'être sympa alors qu'il voulait me faire le portrait ? Si j'étais face à quelqu'un qui avait touché un cheveu de Haley, je n'aurais qu'une envie : l'envoyer valser contre le mur. Je fermai les yeux, prêt à accepter la vengeance de ce mec.

— Je suis en enfer, c'est ça ? Tu es le diable, et je suis mort dans le sous-sol de Douglas.

Il pencha la tête.

— Tu es toujours aussi tendu ?

— Non. Je veux dire, non, je ne crois pas, grommelai-je en essayant de m'asseoir.

Cela se révéla bien plus difficile que je ne l'imaginais. Le type bondit de son fauteuil pour m'aider. Avec délicatesse, nous trouvâmes une position qui ne me donnait pas envie de vomir de douleur. Il glissa même un autre oreiller derrière mon dos pour que je sois

plus à l'aise.

— Désolé, fis-je. Ce n'est pas une bonne semaine.

— C'est ce qu'on m'a dit.

Il se rassit confortablement dans le fauteuil.

— C'est comme ça que tu l'as appris ? Tu sais, Brid euh...

Parler avec lui de ma relation avec sa sœur était aussi gênant que je l'avais imaginé. Il me sauva de mon embarras en prenant la parole.

— Du calme, capitaine. Brid et moi, on est proches, mais on ne se dit pas tout.

Il se gratta le menton.

— Du moins, c'est ce que je crois. De toute façon, elle ne m'a rien dit. Mais laisse-moi t'expliquer quelque chose, dit-il en tapotant son nez. Ce truc, ça n'est pas juste pour faire joli.

— Je ne veux même pas penser à ce que tu essaies de dire par là. On peut changer de sujet, s'il te plaît ?

Il croisa les pieds et les posa sur le bord de mon lit.

— Ah, les humains, toujours aussi coincés. Très bien. Tu as faim ?

Mon estomac se mit à crier famine.

— Je connais ça, dit-il en riant. Qu'est-ce que tu veux ?

— N'importe quoi ?

Il hocha la tête.

— Tu as atteint le niveau de quasi héros pour l'instant, dit-il en se levant et en s'étirant. Si j'étais toi, j'en profiterais !

J'en étais arrivé à avoir une telle faim que tout me paraissait bon. Je me serais volontiers attaqué à un morceau de bois si on me l'avait apporté sur l'heure. Mais en y pensant, une promesse me revint à l'esprit.

— Est-ce que tu as des gaufres ?

Il se contenta de grogner en grimaçant.

Je me sentis piqué au vif. Quel était le problème avec les gaufres ? Je n'imaginai pas devoir me défendre à propos du petit déjeuner.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? demandai-je.

— Tu as failli mourir, et tu veux des gaufres !

Il me donna une tape sur l'épaule, ce qui me fit mal.

— Tu sais quoi ? On va très bien s'entendre.

Il se dirigea vers la porte.

— Rien d'autre ?

— Si ce n'est pas trop demander, est-ce que je pourrais avoir des fraises, et de la crème Chantilly avec ? Pas de compote, heu... je suis allergique. Et deux assiettes, s'il te plaît.

S'il trouvait ma demande étrange, il n'en dit rien.

— Je résume, lança-t-il en comptant sur ses doigts : des gaufres, des fraises, de la crème Chantilly, deux assiettes et pas de compote.

— Et du sirop d'érable.

— C'est bon.

— Merci... Heu...

Je me rendis compte que je ne connaissais pas son nom.

— Toi ! ajoutai-je vaguement.

— Y a pas de quoi ! cria-t-il du couloir. Et moi, c'est Sean.

— Oh ! grogna Ashley en levant les yeux au ciel d'un air dramatique. La classe !

Elle se servit pour la deuxième fois avec autant d'enthousiasme que la première. Dès qu'il avait vu Ashley manger, Sean avait aussitôt rappelé les cuisines pour qu'on lui apporte d'autres gaufres. Puis il s'était enfoncé dans le fauteuil afin d'admirer le spectacle.

— Elle est comme une machine ! dit-il d'une voix empreinte de respect. Tu es sûre que tu n'es pas un loup-garou ?

Ashley secoua la tête en prenant une fourchetée de crème Chantilly.

— Pourquoi ? dit-elle. Tu manges beaucoup de gaufres, toi aussi ?

— Je mange beaucoup de tout, répondit-il.

— Et pourquoi ? demanda-t-elle.

Je donnai un coup de fourchette dans une fraise.

— Un métabolisme puissant, expliquai-je.

Ses yeux restaient rivés sur Ashley.

— Camarade, le Trou noir de Calcutta est plus petit que ton estomac, lança Sean.

Ashley examina son assiette vide avec un air de regret.

— Ne lèche pas l'assiette, lui dis-je.

— Je n'allais pas le faire !

— Si !

Je lui tendis le reste de ma gaufre et me tournai vers Sean.

— Alors tu es comme Brid, un hybride ?

— Ouais, fit-il en piquant une fraise dans l'assiette d'Ashley.

Elle allait lui donner une tape sur la main, mais je l'arrêtai d'un regard. Sean mit la fraise dans sa bouche, comme si de rien n'était.

Il s'arrêta de mâcher à l'entrée d'un homme plus âgé. Des types minces et nerveux comme lui, j'en avais vu d'autrement plus grands récemment. Mais les apparences, je l'avais appris, étaient trompeuses. Il émanait de lui une réelle autorité.

Il s'assit sur le bord de mon lit.

— Mon nom, dit-il, est Brannoc Blackthorn. Je suis le père de Bridin.

Sous-entendu, il était aussi à la tête de la meute de Brid, ce qui voulait dire, en termes de loups-garous, que Brannoc était le plus dur à cuire de la ville. Personnellement, le simple fait qu'il soit le père de Brid suffit à faire monter mon adrénaline. Je déteste rencontrer des parents.

— Sam, dis-je en lui serrant la main. Merci pour la cavalerie.

Il plissa les yeux, trahissant une légère tension, et j'eus l'impression qu'il me jaugait. Je ne sais pas à quoi il me comparait. Aux garçons que Brid avait déjà ramenés à la maison ? Aux nécromanciens ? J'espérais avoir réussi le test. Brannoc était le genre de type que je préférais avoir dans mon camp, pas à l'opposé.

— Il n’y a pas de quoi, tu comprends... Nous étions surtout là pour ma fille.

— Bien sûr...

Je souhaitais qu’il se lève de mon lit et crache le morceau. Il ne m’aurait pas fait de mal, certes, mais il en imposait, et j’aurais préféré qu’il soit ailleurs.

— Je voulais te remercier, Sam, pour l’avoir aidée à rester en vie.

— Il n’y a pas de quoi.

Il avait une barbe de quelques jours au menton, et il semblait fatigué. À voir les rides autour de ses yeux et de sa bouche, je songeai qu’il avait passé beaucoup de temps à sourire. Mais à l’instant, il ne souriait pas. Je n’étais pas le seul à avoir eu une semaine difficile.

— Où suis-je exactement ? demandai-je. Il faut que j’appelle ma famille, que je leur dise que je vais bien.

— Ta mère sait où tu es. On l’a renvoyée chez elle avec ta sœur pour qu’elles prennent une douche et dorment un peu.

Sa bouche esquissa un sourire qu’il tenta de réprimer. Je reconnus des traits de Sean sur son visage. Je pariais qu’en temps normal, Brannoc devait être un bon vivant.

— Il a fallu être convainquant, dit-il. Je ne pense pas que ta mère ait une confiance totale en nous.

D’un geste de la main, il me fit signe de ne pas renchérir.

J’aurais fait pareil à sa place.

— Elles vont revenir dans un moment.

Il se leva du lit.

— Cet endroit est notre clinique privée. Tu peux rester ici jusqu’à ce que notre médecin décide que tu es apte à en sortir.

— Je n’ai pas d’assurance médicale.

— Ton assurance, c’est moi, déclara-t-il.

Il se tourna vers Sean.

— Quand il ira mieux, il pourra rendre visite à son ami.

Il sortit avant que j’aie le temps de lui demander ce que cela signifiait. J’asticotai Sean : tout ce qu’il voulut bien me dire, c’était que Ramon avait une chambre dans le même couloir et qu’il allait bien. Puis il changea rapidement de sujet.

Ma mère me serra tellement fort contre elle que Sean dut l’avertir qu’elle risquait de faire sauter mes points de suture. Outre les blessures en cours de guérison dans mon dos, j’avais un joli patchwork sur le bras. Mon dos serait assez monstrueux une fois guéri. Ashley me rappela que « les nanas kiffent les cicatrices », et qu’au moins, je n’étais pas mort. Pas douée pour l’empathie, notre Ashley.

Haley et Mme W étaient venue avec ma mère.

Ma mère expliqua, un peu penaude, qu’elle s’était débrouillée pour que Mme W ait un appartement à côté du mien de façon à veiller sur moi. J’aurais aimé dire que j’étais surpris, mais j’avais épuisé ma capacité d’étonnement. Maman s’attendait apparemment à ce que je me mette en colère, mais je lui dis que je comprenais. Ma foi, ç’avait été un bon

choix. Durant tout le temps qu'elle avait été ma voisine, rien ne lui avait échappé. Mme W me tendit un paquet de ces cookies au chocolat de chez le pâtissier.

— Votre nom est bien Mme W, ou dois-je vous appeler agent spécial ou un truc de ce genre ?

— Je ne suis pas un agent secret, Sam. Je ne t'ai menti sur rien. Simplement, je ne t'ai pas tout dit. Grosse différence.

— Je vois.

— Ne le prends pas mal, ajouta Mme W. Il se trouve qu'en plus, je t'aimais bien.

Elle ouvrit le paquet et croqua un cookie.

— Et puis, ajouta-t-elle en agitant les hanches, il y avait un studio de danse juste en bas de la rue. Grâce à toi, j'ai appris la salsa !

Mieux valait ne pas imaginer Mme W en train de s'adonner à la salsa.

Dès qu'Haley eut réussi à calmer maman, en grande partie en lui prenant les mains, elle raconta sa part du récit, ne se préoccupant pas de savoir si nous voulions l'entendre ou non. En fait, cela ne me dérangerait pas. Pendant une grande partie de l'histoire, j'avais été très occupé. Apparemment, je m'étais évanoui. Haley m'avait détaché de la table et avait traîné mes soixante kilos jusqu'à la voiture. Et je voyais à son regard qu'elle s'en servirait pendant un bon bout de temps.

À mi-chemin du récit de la course-poursuite, avec vroum-vroum de voiture en ponctuation, un homme frappa à la porte.

— Excusez-moi, dit-il en entrant sans y avoir été invité.

Il tenait un attaché-case qui brillait presque autant que ses chaussures, et qu'il ouvrit sur la table.

À la façon dont tout le monde le regarda, je compris que personne ne le connaissait. Je ne le reconnaissais pas non plus. Il avait les cheveux courts et sombres, et portait un beau costume, de toute évidence taillé sur mesure.

Il me tendit un gros tas de papiers.

— C'est quoi ?

Il leva les yeux d'un autre dossier qu'il avait sorti de son attaché-case.

— Samhain Corvus LaCroix, si je ne me trompe pas ?

— C'est moi.

— Merci de signer dans chaque espace surligné en orange, et d'inscrire vos initiales dans les espaces surlignés en rose.

Je ne savais pas à quoi je m'attendais, mais certainement pas à devoir signer dans les espaces surlignés. Je m'appuyai contre mon oreiller, essayant de voir clair en lui. Rien d'autre qu'un visage sévère, un tantinet inexpressif.

— Et pour quelle raison ? lui demandai-je, prudent.

L'homme posa le dossier.

— Pour que je puisse faire mon travail et vous transférer les biens.

— Les quoi ?

L'homme soupira.

— Oui ou non, avez-vous tué un dénommé Douglas Montgomery ?

— Je ne répondrai à cette question qu'en présence d'un avocat.

Cela me parut la réponse la plus appropriée. C'est ce qu'ils disent toujours à la télé, en tout cas.

— Je suis votre avocat.

L'homme me regarda d'un air sec et me tendit une carte de visite m'informant qu'il s'appelait Paul Mankel.

— Si j'avais engagé un avocat, je le saurais, non ?

À voir sa mâchoire serrée, j'aurais pu songer qu'il voulait me tuer. Cette pensée avait eu beaucoup d'adeptes ces derniers temps.

Il me montra la liasse de papiers que j'avais à la main.

— Ces documents font état de ce que vous, Samhain LaCroix, avez bien tué un Douglas Montgomery lors de ce que le Conseil qualifie de « combat à mort régulier ». Quand un événement de cette nature survient, le Conseil nomme un avocat.

Du doigt, il pointa sa poitrine :

— Moi, en l'occurrence, pour vous représenter et gérer les détails de cette affaire. Vous avez survécu. Douglas, non. En conséquence, et en accord avec la loi du Conseil, vous héritez de sa place au Conseil, au moins provisoirement, ainsi que de tous ses biens et possessions.

Je le fixai, complètement abasourdi. Avait-il vraiment dit ce que je croyais avoir entendu ?

— Je vais posséder tous ses biens ? répétais-je lentement.

— Et un siège temporaire au Conseil, cela jusqu'à ce que vous soyez élu dans les règles ou jusqu'à ce que nous trouvions un candidat qui convienne mieux.

Je pris les papiers mais ne signalai pas. Je regardai le groupe autour de moi. Aucun d'eux ne me donna d'indication sur ce que je devais faire.

— C'est la règle ? demandai-je.

Il y eut beaucoup de haussements d'épaules et quelques regards neutres. Ashley fut la seule à hocher la tête.

— Le conseil n'approuve pas les duels, mais selon les témoins, Douglas ne vous a pas donné le choix, donc *a priori*, vous devriez vous en sortir blanchi.

— Donc c'est entièrement légal ? répétais-je, abasourdi.

Paul Mankel approuva d'un signe du menton.

Je commençai à feuilleter les pages. Je savais que j'étais supposé les lire, mais à l'instant, cela n'avait pas d'importance.

— Pourquoi ne pas vendre la maison ? Ou la donner à ses descendants ?

— Douglas n'avait pas de descendants, fit l'avocat. Et on ne peut pas vendre la maison. Le Conseil l'a jugée trop... dangereuse pour la mettre entre les mains d'un humain ordinaire.

— Super ! Alors comme ça, je remporte la sinistre maison de la mort !

— Exactement, approuva l'avocat.

Soit il n'avait pas compris la blague, soit il ne la trouvait pas drôle. Je pariai pour la deuxième hypothèse. L'idée de posséder ma prison avait beau être détestable, son argument tenait la route. Pourtant, cette demeure n'était pas tellement mieux lotie entre des mains ignorantes comme les miennes ! Je préférais néanmoins prendre le risque

plutôt que d'y exposer un couple de jeunes mariés, ou quelque chose de ce genre. Je pourrais toujours passer le bulldozer et brûler les ruines. Après, il me resterait à enterrer les cendres et à repartir de zéro.

Je finis de tourner les pages et commençai à signer dans les espaces surlignés. Je lus à peine quelques lignes. Mais un paragraphe attira mon regard.

— Je dois m'occuper des funérailles conformément à ses souhaits ?

L'avocat opina.

— Une fois encore, procédure normale. Cela évite au vainqueur de désacraliser le cadavre. La dignité est très importante pour le Conseil. Dans ce cas particulier, cependant, ce ne sera pas nécessaire.

— Pourquoi ? demanda Sean. Douglas n'était pas un être digne ?

— Pas de corps, répondit l'avocat.

Je me figeai. Pas de corps ? C'était mauvais signe. L'absence de cadavre signifiait qu'il était peut-être encore quelque part. N'importe qui ayant déjà regardé un feuilleton ou un film gore le sait.

— Qu'est-ce...

Je dus m'humecter les lèvres et me ressaisir.

— Que voulez-vous dire par là, pas de corps ?

Pour la première fois, j'eus la sensation que l'avocat me regardait comme si j'étais une personne réelle. Il tripota sa cravate, puis me tapota la main d'un air gêné.

— Je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter. D'après ce que j'ai entendu dire, l'augmentation de votre pouvoir à lui seul est la preuve qu'il est vraiment mort. Le sort qu'il a utilisé ne pouvait vous transférer ses pouvoirs qu'à la condition qu'il meure.

— Il a raison, ajouta Ashley de concert.

Elle me fit un sourire rassurant.

— De plus, reprit l'avocat, d'après les papiers de Douglas, il a été porté à ma connaissance qu'il possédait un *pukis* rare.

Face à notre étonnement, il ajouta :

— Une créature originaire des États baltiques — un esprit de la maison, si vous voulez.

L'image du chat parlant de Douglas me vint en tête. L'avocat poursuivit son discours tandis que je me demandais si les boutiques vétérinaires vendaient de la nourriture pour *pukis*. Mangeaient-ils des Friskies ? Ou était-ce d'une qualité inférieure à leur nourriture habituelle ? Cela n'entrait pas dans mon domaine de compétence.

— Ce ne serait pas surprenant qu'il ait volé le corps et qu'il l'ait caché, expliqua l'avocat. Soit pour l'enterrer... soit pour le conserver quelque part.

— De mieux en mieux, fis-je, en revenant au formulaire. La maison de la mort de mon assassin pourrait donc contenir un corps décomposé et un machin appelé *pukis*. Super !

Je me demandai combien coûtait la location d'un bulldozer. Et me fallait-il un permis pour le conduire moi-même ? Cela valait le coup de me renseigner.

Quand l'avocat fut parti, serrant avec bonheur ses papiers, Ashley mit tout le monde dehors, excepté ma mère et Sean. Celui-ci devait être de garde, pensais-je. Il ne

m'expliqua pas pourquoi il me fallait un vigile. Il indiqua seulement que cela la ficherait mal si je mourais, alors que j'étais entre leurs mains. J'espérais qu'il plaisantait. Ma mère était assise calmement dans un coin de la chambre, regardant ses mains comme si elle leur ordonnait de se tenir tranquilles.

— Puisque te voilà passé d'employé du mois chez Plumpy à nécromancien de luxe... dit Ashley.

— Hé !

Je la montrai du doigt d'un air indigné.

— Je n'ai jamais été « employé du mois » !

Ashley devint toute en fossettes à ma sortie intempestive. Et cela marcha en plus ! Je lui pardonnai sur-le-champ.

— Tu as droit à quelques esprits personnels...

Elle vérifia son image dans un miroir accroché au mur. Puis elle fronça les sourcils, apparemment pas satisfaite de ce qu'elle voyait. Elle plissa le nez, et sa tenue changea en un chemisier et une jupe différents. Elle hocha la tête, visiblement satisfaite.

— Tu nous fais ton numéro !

Ashley lissa sa jupe avec sa main, mettant un point d'honneur à m'ignorer.

— Ils te serviront de guides, de messagers vers le pays de la mort. J'ai décidé d'en devenir un.

Je grognai en me tortillant pour ajuster mon oreiller.

— Quoi ? J'ai perdu à pile ou face, c'est ça ?

— On ne crache pas sur la chance d'être guidé par un Chargé des oracles ! gronda-t-elle.

Provenant d'une autre jeune fille, son ton aurait paru ridicule, mais avec Ashley, ça passait.

— Tu devrais me dire merci.

— Merci.

Elle ignore le sarcasme dans ma voix et ajouta qu'il n'y avait pas de quoi. Elle me regarda longuement, ainsi que ma mère, et partit. J'eus le sentiment qu'Ashley ne serait pas un guide de tout repos.

Sean comprit le message lui aussi, mais il se contenta de rester de l'autre côté de la porte, ce qui, expliqua-t-il, donnait au moins l'illusion de l'intimité.

Il montra ses oreilles.

— Elles ne sont pas là pour faire tapisserie.

Ma mère et moi restâmes silencieux quelque temps. Elle approcha la chaise de mon lit et me prit la main. Elle avait le teint pâle, les yeux injectés de sang.

— Fatiguée ? lui demandai-je.

Elle me serra la main.

— C'est moi qui dois m'inquiéter pour toi, dit-elle.

— Je crois que pour aujourd'hui, la coupe est pleine !

Il y eut de nouveau un silence. Je laissai le temps s'écouler, heureux d'être là avec elle...

— Sam...

Son ton était doux, comme si elle allait se lancer dans une nouvelle série d'excuses. Elle recommença à pleurer. Nous avons beaucoup de choses à mettre au point, mais je ne voulais pas les affronter aujourd'hui. Je ne pouvais supporter l'inquiétude sur le visage de ma mère, ni de la voir pleurer encore.

— C'est bon, maman, ça va.

Je lui fis un léger sourire et attrapai un mouchoir en papier sur la table de nuit. Je le lui tendis.

— Ce qui est fait est fait.

Je jetai un regard à la suture rougie sur mon bras.

— Et on devra vivre tous les deux avec ça.

Elle posa sa tête sur mon lit d'hôpital et ses sanglots redoublèrent. Je posai mon bras sur son dos, et la laissai évacuer ses larmes. Après cette semaine, je comprenais à quel point cela faisait du bien de lâcher tout ce qu'on pouvait.

Une fois qu'elle eut fini, elle vint s'asseoir sur le lit pour me serrer maladroitement dans ses bras. Nous restâmes ainsi, à écouter les bruits de l'hôpital.

— Quand tu iras mieux, on ira voir ton oncle. Pour enlever le dernier sceau, dit-elle.

— Il n'y a pas urgence, répondis-je. Il vaut peut-être mieux que je m'habitue déjà à ce que j'ai.

Elle me caressa les cheveux avec la main.

— Marché conclu ! fit-elle.

On aurait dit qu'elle avait encore envie de pleurer, mais elle se retint. Ma mère essayait toujours d'être forte pour nous, que nous en ayons besoin ou non. Je suppose que c'est un truc de famille, parce que je m'appliquais à faire exactement la même chose pour elle.

Puis ils me firent dormir. Quand je me réveillai, le soleil était couché et la pièce plongée dans la pénombre. L'obscurité me parut confortable, comme un lit chaud par une nuit pluvieuse. J'entendais le bip régulier du moniteur à l'autre bout du couloir. Blottie contre moi, et cette fois sans mes vêtements, se trouvait Brid. Elle dormait, les yeux dansant sous les paupières, la main contre sa poitrine.

Mon cœur fit un petit bond douloureux. Elle avait l'air épuisée. Je glissai une mèche de cheveux derrière son oreille. Elle ouvrit les yeux d'un coup. Puis elle m'embrassa résolument sur les lèvres, un baiser que je lui rendis sans beaucoup hésiter.

— Ça fait du bien de te voir toi aussi, dis-je.

— Je voulais venir plus tôt, mais papa m'a ordonné de me reposer.

— C'est un ordre raisonnable.

— Oui.

Elle s'appuya sur ma poitrine et plongea ses yeux dans les miens. À croire qu'elle m'examinait pour une raison particulière. C'était perturbant.

— Arrête, tu vas finir par me flanquer la frousse, dis-je.

Elle me planta un doigt dans les côtes.

— Tu as envie de marcher un peu ?

La clinique différait des hôpitaux normaux sur plusieurs points. Pour commencer, je ne portais pas de pyjama en papier ajouré. Pas de pantoufles, non plus ! Brid m'expliqua que la plupart des membres de la horde préféraient éviter de porter des chaussures, aussi ne s'en étaient-ils pas préoccupés. Je fis le tour de l'hôpital avec la seule paire de chaussettes qu'ils avaient réussi à me trouver.

Le bâtiment ressemblait davantage à une grande maison qu'à un hôpital, du moins en ce qui concernait sa disposition. L'odeur médicinale subsistait, et la plupart des surfaces étaient faciles à laver. Mais il y avait beaucoup de fleurs partout, et plein de Velux. Je vis peu de personnel. Et si les gaufres m'avaient déjà donné une petite idée de la qualité de la cuisine, la nourriture s'avéra encore huit mille fois meilleure.

Les autres différences relevaient du domaine de l'étrange. Certaines chambres étaient des cages améliorées. Les pièces communes, comme les couloirs et les salons, n'avaient pas de fenêtres. J'en fis la remarque, et Brid m'expliqua que c'était pour le cas où quelqu'un se sauverait avant que ce soit le moment. Je n'étais pas certain de vouloir comprendre de quoi elle parlait.

Des lits comportaient des liens en métal, qui, selon Brid, étaient en argent.

— Je pensais que l'argent était mauvais, fis-je en observant l'une des chambres.

— Les liens sont rembourrés à l'intérieur pour ne pas blesser les poignets.

— Pourquoi s'en servir alors ?

— Les loups-garous ne peuvent pas casser l'argent.

Brid haussa les épaules, et enroula un bras autour de moi.

— Quand un loup-garou grandit dans cette ville, la horde est là pour le guider quand la transformation survient. C'est naturel, cela fait partie de la vie. Tout le monde n'a pas cette chance, et quelques-uns restent marginaux. Le processus est nouveau pour eux. Et les adultes, notamment, sont forts.

Elle fronça les sourcils, et je voyais qu'elle n'aimait pas ce qu'elle allait dire.

— Parfois, il arrive qu'on doive les attacher pour leur propre sécurité, jusqu'à ce qu'ils apprennent.

Brid resserra son étreinte autour de moi. Je perçus son inquiétude. Maintenant que je l'avais remarquée, je ne comprenais pas comment je ne l'avais pas vue plus tôt. Une pensée me traversa l'esprit. La journée avait été vraiment tumultueuse, mais j'avais cru que si quelque chose clochait, on me l'aurait dit.

— Qu'est-il arrivé à Ramon ? demandai-je soudain.

La peur me prenait au ventre.

En réponse à ma question, Brid ouvrit la porte.

Je dus me forcer pour entrer. Brid n'aurait pas été si anxieuse si Ramon allait bien. Elle m'aurait répondu, en plus. D'un autre côté, s'il était mort, on me l'aurait dit tout de suite. Ce qui lui était arrivé était donc pire ? Je m'obligeai à franchir le seuil. Quoi qu'il soit arrivé, Ramon avait survécu. Le reste pouvait être surmonté.

Ramon était étendu sur le lit, les bras et les jambes enchaînés, une perfusion sortant de son bras. Sa peau avait l'air rouge, échauffée. Il était en sueur, ses draps étaient

trempés. Il ne portait pas de chemise, si bien que je vis les bourrelets de chair sous sa peau. Bran était debout à ses côtés, le visage figé d'inquiétude.

— Que s'est-il passé ? demandai-je. Est-ce qu'il a été...

Je m'éclaircis la voix.

— Tout ce que j'ai vu, c'est qu'il est tombé à terre.

— Il a atterri pile sur un flacon en verre cassé, chuchota Brid.

Sa voix était rauque et triste.

— Personne ne savait que Douglas collectionnait des échantillons de sang. Ni ce qu'il avait prévu d'en faire.

Elle serra ses bras sur sa poitrine.

— Des échantillons rares, en plus. On ne sait pas où il les a trouvés.

Je frottai mes paumes en sueur contre mon pantalon.

— À quoi a-t-il été exposé ?

— Un ours, répondit Bran.

Il se tenait en arrière, à l'écart du lit.

Brid aussi se tint en retrait. Ils le traitaient comme s'il était dangereux. Ramon aurait pris son pied à cette nouvelle.

Je montrai du doigt une des chaînes.

— Elles sont vraiment indispensables ?

Bran eut un regard compatissant.

— Nous n'enchaînons que lorsque c'est nécessaire. L'ours est une souche volatile et le corps de Ramon se bat contre elle.

Sa voix était teintée de respect.

— Il tient bon, pourtant.

Je me tenais debout près de lui, désireux de faire quelque chose. Tout à la joie de ma liberté, je n'avais pas encore songé à payer mes dettes. Je devais beaucoup à Ramon.

Je pus rester un moment pour parler avec mon ami, même si je doutais qu'il m'entende.

Ils décidèrent ensuite que je devais aller me reposer, et me ramenèrent jusqu'à ma chambre.

— On prend soin de lui, Sam, assura Brid.

— Comme s'il faisait partie de la famille ?

Je butais sur la question, la gorge serrée à force de vouloir tout garder en moi.

Bran m'aïda à me recoucher.

— Il fait partie de la famille, maintenant, dit-il doucement.

On me laissa sortir avant Ramon. On me donna un flacon de calmants pour m'aider à dormir et on me renvoya chez moi.

Brid m'assura que l'état de Ramon s'était amélioré, mais je ne pus le voir. Il devrait rester à la clinique encore quelques semaines. Brannoc me promit qu'il veillerait sur lui comme s'il était l'un des siens. Je devais croire en sa parole. Il était homme à prendre très au sérieux la parole donnée. Quand je partageai mes craintes avec Ashley, elle me raconta

avoir entendu dire que les Fées ne pouvaient pas mentir. J'espérais qu'elle avait raison.

Je devais donc me contenter d'attendre. Ce que je détestais le plus, surtout avec ce sentiment de malaise et d'incertitude au creux de l'estomac. C'était une véritable torture.

Sean proposa de m'accompagner, mais j'avais besoin de retrouver mon univers familier pour me réinstaller. J'avais eu à gérer beaucoup de bouleversements ces dernières semaines.

J'appelai Franck avant de quitter l'hôpital. Comme je ne parvenais pas à le joindre, j'appelai chez Plumpy. Il fut très content quand il entendit ma voix, mais le patron refusa qu'il vienne me chercher. Franck avait beau être tout excité à l'idée de me revoir, il devait payer ses factures. Les factures, pourtant, n'étaient plus un problème.

— Viens me chercher, Franck, je t'engagerai comme assistant.

Il avait l'air intrigué mais resta prudent. On l'avait bien éduqué.

— Promis juré, Franck. J'ai de l'argent à ne pas savoir quoi en faire !

L'argent entaché de sang de Douglas allait devenir quelque chose de bien. Et libérer Frank de la restauration rapide en faisait partie.

— Ouais... Attends. Combien tu payes ?

Je sentis une bouffée d'orgueil m'envahir. Notre petit Franck était en train de grandir. Ramon serait fier. Mais la bouffée s'évanouit aussi vite qu'elle était venue et le sentiment de malaise réapparut.

— Un salaire, mec. Et tous les à-côtés. Trois semaines de congés payés. La mutuelle, tout ce que tu veux.

— J'arrive dans dix minutes.

Je demandai à Franck de me conduire à mon appartement, avec juste un arrêt pour prendre Brooke au passage. Il ne cessa de me parler pendant le trajet. J'écoutai seulement à moitié, laissant sa voix flotter au-dessus de moi, content de le revoir. Heureux qu'au moins Franck soit sorti indemne de tout ce gâchis.

Pour autant, son enthousiasme de chiot m'épuisait.

Je l'envoyai faire les courses quand nous fûmes arrivés. Je n'avais jamais eu beaucoup de réserves de nourriture dans mes placards, et maintenant, j'en avais encore moins.

— Il est tout content de te voir ! fit remarquer Brooke.

Franck avait posé son sac de bowling sur la table avant de partir, pour qu'elle me voie. Je m'étais incrusté dans le canapé et refusais d'en bouger.

— Je sais, dis-je en me frottant les tempes.

Un mal de tête se préparait. J'avais peut-être besoin de puiser dans les calmants dès maintenant.

— Tu es prêt à parler ? demanda-t-elle. Ou tu préfères t'apitoyer sur ton sort ?

— Ce n'est pas juste, fis-je.

— Première nouvelle, Sam !

Elle me regarda fixement, jusqu'à ce que je me rende compte à quel point ce que j'avais dit était ridicule. Je racontais à une fille qui avait pratiquement tout perdu que la vie n'était pas juste. Dans le genre Monsieur de la Palisse, je méritais une médaille sur-le-

champ ! Brooke avait raison. Bien sûr, la vie était injuste. Et oui, ma vie n'était pas ce que j'aurais voulu qu'elle soit, à cet instant précis, mais rester assis là à me plaindre n'allait pas changer quoi que ce soit.

— Désolé, dis-je.

— Je sais, répliqua-t-elle.

Ses joues s'empourprèrent.

— Mais tu n'as pas de raison d'être désolé. Oui, je suis un peu morte, Ramon est malade, et tu t'es fait salement casser la gueule. Tu as aussi rencontré une fille, acquis de drôles de pouvoirs de mutant, et distribué quelques coups.

— Tu simplifies beaucoup, dis-je.

— Et toi tu compliques surtout, répondit-elle d'un ton ferme. Laisse tomber.

— J'ai tué un homme.

— Un mauvais homme, Sam. Un très mauvais homme.

Une mèche de cheveux lui tomba dans les yeux. Elle souffla mais elle retomba. Je m'extirpai lentement du canapé pour la lui glisser derrière l'oreille.

— Je ne voulais pas le tuer, dis-je, les yeux baissés.

Je m'attendais à ressentir quelque chose. Du remords peut-être. Mais rien. J'observai la moquette sale, je me sentais vide.

— Je sais, approuva Brooke d'une voix douce.

Une autre mèche de cheveux s'échappa de sa queue de cheval et lui vint dans le visage. Elle fit entendre un grondement de frustration et souffla pour la chasser. Quand elle lui revint sur la joue, je la glissai avec l'autre.

— Je ne peux pas vivre comme ça, dit-elle.

Je lui tirai un peu le menton.

— Tu n'auras pas à le faire.

— Merci, dit-elle. Pour tout.

Ma poitrine me faisait mal, non pas à cause d'une blessure. Je pris quand même un calmant. J'allumai la télé pour Brooke, et j'allai m'effondrer dans ma chambre. J'eus l'impression d'être au paradis.

Quand je me levai, j'étais incapable de rester en place. Même avec la présence de Franck et de Brooke, l'appartement me paraissait vide. Ramon me manquait.

L'inactivité soudaine après des jours entiers de tension et d'adrénaline me rendait fou. Je devais trouver quelque chose à faire. Par chance, une fois que j'eus écouté mes messages, je m'aperçus que j'avais plein de choses à régler. La première consistait à joindre mon avocat. L'inspecteur Dunaway avait appelé à plusieurs reprises. Je ne pourrais pas reporter l'interrogatoire éternellement, j'avais juste besoin de gagner un peu de temps. J'appelai Mankel pour qu'il s'en occupe. C'était agréable de refiler un problème à un autre. Il y a belle lurette que j'aurais dû prendre un avocat.

— Tu es prêt ? demandai-je.

Nous n'avions plus beaucoup de lumière et je ne voulais pas marcher sur les pierres tombales. Le vent frais soufflait sur ma joue, et j'attendais Franck. Je sentais l'odeur de

l'herbe fraîchement coupée, et des parfums de fleurs.

Il hocha la tête, ses yeux marron trop grands ouverts, comme s'il se retenait de pleurer. Il s'essuya le nez avec le revers de sa manche.

— On doit vraiment faire ça ? Je veux dire, elle n'est pas morte, elle est juste dans des sortes de limbes, c'est ça ?

Je comprenais son hésitation. Qui ne souhaiterait pas récupérer celui ou celle qu'il aime, ne fut-ce qu'un morceau ! Et la partie en moi qui souffrait, celle qui saignait toujours au sujet de Brooke, commença à marchander avec le reste de ma personne. Pourquoi ne pas la garder avec nous ? J'en avais la capacité, alors pourquoi ne pas l'utiliser ? Mais en voyant dans quel état était Brooke, je compris à quel point ce sentiment était égoïste. J'intimai donc à la partie en moi qui était à vif, de se taire et de faire ce que j'avais à faire.

— Elle est une tête, Franck. C'est un état proche de la mort, en tout cas assez loin de la vie. Elle mérite mieux qu'une médiocre demi-vie.

— Mais...

— C'est bon, dit Brooke. Il est temps, maintenant. D'être une tête me casse littéralement la mienne.

Elle fit un sourire à Frank.

— Et je serai toujours dans ton cœur, n'est-ce pas ?

Malgré la situation, nous pouffâmes.

— Merci, dis-je. J'avais besoin de ça.

Je me sentais plus léger que je ne l'avais été depuis des semaines. Nous étions là en silence, contemplant le cimetière. Même avant de connaître ces histoires de nécromancie, j'avais toujours aimé les cimetières. Ils étaient paisibles, comme les bibliothèques et les églises. Les arbres autour du périmètre étouffaient les bruits extérieurs, si bien que je n'entendais que les oiseaux. Je sentais l'herbe et les fleurs. C'était un endroit où il faisait bon être.

— Allez ! dit Brooke. Faisons sauter cette sale enveloppe terrestre !

Franck apporta le sac de Brooke jusqu'à sa tombe. Je pris un des vases en plastique vert que le personnel du cimetière avait laissé près des poubelles et le posai par terre. J'y mis le bouquet de glaïeuls que j'avais apporté avec moi. Brooke avait été fascinée par le fait qu'elle pouvait choisir ses propres fleurs. Il y avait déjà d'autres bouquets autour du marqueur provisoire. On n'avait pas encore eu le temps d'installer la pierre tombale définitive.

Franck ouvrit davantage le sac de Brooke.

— Joli ! dit-elle en reniflant et en regardant autour d'elle. J'aimerais bien savoir qui a acheté ces œillets quand même. Je déteste les œillets !

Frank lui caressa les cheveux avec maladresse. Brooke lui sourit, reconnaissant au geste le réconfort qu'il était censé apporter.

J'entendis une portière de voiture claquer. Dunaway traversait la pente herbeuse dans notre direction, à grandes enjambées déterminées.

Frank fronça les sourcils.

— Je croyais que ton avocat s'était occupé de lui ?

— Moi aussi.

Apparemment, Dunaway ne voulait pas attendre. Après notre brève rencontre, cela ne me surprit pas outre mesure. M'avait-il suivi ou surveillait-il le cimetière ? Du coin de l'œil, j'observai la manœuvre habituelle de Franck, qui consistait à cacher Brooke derrière son dos. Ouais, ça n'avait pas du tout l'air louche.

— Ça va, Sam ?

L'inquiétude de Dunaway paraissait authentique.

— Tu sembles dans un état épouvantable !

— Je me sens dans un état épouvantable, inspecteur.

Je le regardai, essayant de garder un visage ouvert et un air honnête. C'est plus difficile que cela en a l'air.

— Je croyais que l'on se voyait demain ?

— On se voit demain.

— Alors que faites-vous là ?

— C'est un endroit public, dit-il. Que faites-vous ici ?

D'un mouvement de la tête, je lui montrai les fleurs.

— Je viens me recueillir.

Il se gratta le menton, examinant Frank, puis moi, puis Frank.

— Chaque fois que je crois avoir prise sur cette affaire, elle m'échappe.

— Je suis désolé.

Dunaway se pencha et essuya un peu de terre sur la tombe provisoire.

— Et les choses que j'ai vues. Les vidéos de surveillance. La voiture. Le combat.

Il redressa le marqueur, même s'il n'était pas de travers.

— Sa mort.

Il se redressa.

— Que se passe-t-il ici, bon sang ?

Je sondai Dunaway, rapidement. Et je me sentis mal pour lui. C'était un homme bien, un homme solide, dans une situation de merde. Et il n'allait pas lâcher le morceau avant longtemps.

— Frank, dis-je. Tu veux bien montrer le sac à notre gentil inspecteur, s'il te plaît ?

— Tu es sûr ?

Je hochai la tête, sans quitter Dunaway des yeux. Au moment exact où il vit Brooke, le sang quitta son visage et il laissa retomber ses bras ballants. Le silence sembla s'éterniser, puis le sang lui revint aux joues.

— Dans quel merdier...

— Je peux tout expliquer, proposa Brooke.

Il recula d'un pas. La violente montée de pourpre à son visage disparut de nouveau pour laisser place à une teinte livide. Je pense que s'il n'avait pas eu un minimum d'entraînement, cela aurait pu très mal finir. Il resta figé.

— Est-ce qu'elle... ? chuchota-t-il.

— Bien sûr que oui, fit Brooke. Et j'aurais aimé que pour une fois, quelqu'un réagisse un peu mieux à ma vue. Avec un « ça fait plaisir de te voir, Brooke » ! Ça ne serait pas de refus !

— Ça fait plaisir de te voir, Brooke, déclara aussitôt Frank.

Je suppose que Ramon et moi n'avions pas été les seuls à éduquer Frank.

Je retroussai les manches de ma veste. J'avais demandé à Ashley de me faire répéter avant les étapes de la cérémonie, en espérant avoir tout bien compris. Au moins, je n'avais pas à me soucier de manquer de pouvoir.

— Ce n'était pas prévu comme ça, mais je sais que vous n'abandonnerez pas de sitôt. Et franchement, votre aide serait la bienvenue pour... heu, pour que tout se passe bien.

Dunaway me regarda d'un drôle d'air.

— Je ne laisserai personne commettre un meurtre.

— Je n'attends pas cela de vous non plus. Mais, dis-je en montrant Brooke, c'est une situation anormale. Je ne vous demande pas d'aller à l'encontre de votre morale. Simplement, écoutez-la. Après, on verra.

Je sortis de ma poche une boîte de sel dont j'aurais besoin pour remettre Brooke sous terre, et entrepris de tracer un grand cercle autour de la tombe. Le gardien serait furieux.

— J'aimerais bien ne pas trop tarder, si vous pouvez vous dépêcher...

J'ignorai Dunaway et préparai le sort. J'attendis dans l'herbe pendant qu'il interrogeait Brooke. Cela me faisait du bien d'être assis là. Je me sentais accueilli, comme si les morts alentour me reconnaissaient comme un vieil ami. Cela aurait dû être effrayant, pourtant ça ne l'était pas. Je ne voulais pas l'analyser. Il y avait eu tellement de mal récemment, c'était agréable de prendre simplement ce qui se présentait de bon.

Une fois que Brooke eut répondu à toutes les questions de Dunaway dans la mesure de ses capacités, j'invoquai le cercle. Il prit aussitôt vie, un bleu électrique franc.

Dunaway et Frank s'étaient éloignés de la tombe, et me regardaient travailler. La tête de Brooke était dans le cercle. J'avais installé une barrière pour que tout soit contenu. Je n'avais pas peur de Brooke.

— Tu es prête ? demandai-je.

— Oui, je suis prête, Sam.

Elle avait parlé d'une voix douce.

— Et toi ?

— Je ne sais pas.

— Fais de ton mieux. C'est tout ce que je peux te demander.

Ses yeux s'humidifièrent.

— Et maintenant, Sam LaCroix, bouge-toi les fesses et fais ton boulot !

Ashley m'avait expliqué que chaque nécromancien avait sa recette. Cela dépendait de sa façon de penser, de voir les choses. Je n'avais pas envie de jeter la tête de Brooke dans son cercueil, comme si de rien n'était. Il ne s'agissait pas d'une simple pièce de Lego égaré à remettre dans sa boîte. Elle était une personne.

J'entaillai mon bras au niveau du coude. Ainsi, ça ne se verrait pas ni ne me gênerait. C'est marrant, dans les films, quand les gens ont besoin de sang, ils se coupent toujours les mains. Cela ne m'a jamais paru logique. On utilise beaucoup les mains et elles mettent du temps à cicatriser. Je laissai le sang tomber dans l'herbe et appelai le corps de Brooke

sous le sol. La terre s'ouvrit facilement et le laissa passer, sans doute parce qu'elle était morte depuis peu. Ou peut-être parce qu'elle le désirait avec autant de force que moi. Une fois que son corps fut levé, je posai sa tête dessus, rassemblant les chairs au niveau du cou. Elle se tint face à moi, souriante, et pressa son corps contre le mien.

— Tu te sens mieux ?

Les mots se coinçaient dans ma gorge. Impossible de savoir si c'était la joie de la revoir entière ou la douleur de la laisser partir.

Brooke me prit dans ses bras et m'embrassa sur le front. À mon tour, je la serrai contre moi, le plus fort possible.

— Merci.

Elle se pencha en avant, et sortit un morceau de tissu de son sac de bowling. Frank l'avait posé là en guise de coussinet pour son cou. On n'en avait plus besoin. Elle en fit un bandage autour de ma coupure au coude. Puis elle avança d'un pas et m'essuya les joues. Je ne m'étais pas rendu compte que je pleurais.

Brooke regarda à l'extérieur du cercle et sourit à Frank et à Dunaway. Puis elle fit un signe de la tête à l'inspecteur et un geste de la main à Frank, son sourire s'élargissant. Frank s'essuya les yeux avec la manche de son sweat à capuche. L'expression de Brooke s'attrista en le voyant en larmes.

— Tu es certaine ?

Sa voix se brisa.

Elle fit oui de la tête.

— Je ne peux pas rester comme ça, Frank.

Il hocha le menton, laissant retomber ses épaules en guise d'acceptation.

— Hé ! l'appela-t-elle.

Il leva de nouveau les yeux, et elle lui envoya un baiser. Frank tendit la main et l'attrapa.

Je remis Brooke en terre, sans faire un pli. Un Dunaway pensif — et secoué — dit au revoir avec la promesse que l'on reparlerait de tout ça le lendemain. Je lui serrai la main et retournai à la voiture, traînant à ma suite un Frank désespéré.

De retour à l'appartement, je repris des calmants qu'on m'avait donnés à la clinique. Il me fallait du repos. Je me sentais vidé.

Frank s'installa à même le sol. J'eus beau lui assurer que Ramon l'aurait prié de mettre ses fesses sur le canapé, il refusa de prendre la place.

Je dormis comme un bébé sous somnifère. Quand je me réveillai, je me sentis frais et plutôt heureux. Mes couvertures étaient chaudes, mon oreiller mou, et je n'avais pas envie de me lever. C'était *mon* oreiller. La bataille avait été assez rude pour y revenir.

— Tu vas attraper des escarres si tu restes trop longtemps sous la couette.

Je sursautai et tombai du lit en criant. Je risquai un regard par-dessus les montants. Brooke, Brooke en entier, me narguait. Les mains agrippées au rebord, le dos rond comme celui d'un chat prêt à bondir, je la dévisageais.

— C'est quoi cette blague ? criai-je.

Frank accourut aussitôt. Un sourire éclaira son visage.

— Comment ça ? répliqua Brooke, ses mains de fantôme posées sur ses hanches. Vous ne croyiez tout de même pas que j'allais vous laisser tout seuls, les mecs !

— Si, répondis-je avec un sourire. J'avais imaginé que si.

— Pfuittt ! N'importe quoi !

Brooke sortit un stylo et un carnet fantôme de nulle part.

— Ashley m'a expliqué que tu aurais besoin d'un autre conseiller, alors on a trouvé une solution.

Elle tapota son stylo contre ses lèvres.

— On commence par quoi ?

L'inspecteur Dunaway m'appela plus tard dans la journée. On jouait à Mario Party, Frank et moi appuyant sur les touches et Brooke nous donnant des ordres. Elle nous avait fait choisir les princesses Daisy et Peach comme partenaires, de façon à pouvoir les insulter pendant la partie. Je me sentais mieux que je ne m'étais senti depuis longtemps.

— Je ne suis pas certain de savoir quoi faire de l'info que tu m'as donnée, dit-il, mais je vais trouver quelque chose qui permette à la famille de faire son deuil, au moins.

— Vous n'allez pas nous traîner au poste quand même ?

— Et que leur dirais-je ? On m'emmènera à l'HP avant même que j'aie pu terminer ma première phrase.

— Merci, fis-je. J'espère que vous n'aurez pas d'ennuis.

— Ça ira, répondit-il. J'ai encore beaucoup de questions à te poser.

— Je comprends. Je vous dirai tout ce que je sais.

— Et, Sam ?

— Oui ?

— Si jamais je découvre que tu as eu quelque chose à voir avec ça, je te suspendrai à un croc de boucher, psy ou pas psy.

— Je n'en attendrai pas moins de vous.

Je raccrochai et retournai au jeu.

Après plusieurs jours de repos et de contemplation, et sous la pression constante de Brooke, je demandai à Frank de préparer notre déménagement. Mon appartement étant trop petit pour trois personnes et un esprit, autant faire bon usage de la maison de Douglas. Et puis c'était la seule façon d'avoir la paix avec Brooke. Elle savait être particulièrement insistante quand elle le voulait.

Je décidai que j'en profiterais pour faire le ménage de tout ce qui était déplaisant ou dangereux. De toute façon, si je ne m'y faisais pas, je pourrais toujours la vendre. Ou faire passer le bulldozer. Je n'avais pas encore complètement abandonné cette piste.

J'aurais également besoin de davantage de place quand Ramon irait mieux. J'étais sûr qu'il quitterait la clinique. Il le fallait. Nous avons besoin de la maison parce qu'à sa sortie, il n'était pas question qu'il aille habiter chez sa mère avec ce gros changement dans

son « mode de vie ». Un ours-garou serait tout aussi désastreux dans mon immeuble.

J'avais besoin de me mesurer à la maison, ne serait-ce que pour me prouver que j'avais raison — que ce pouvoir pouvait être utilisé pour le bien. J'avais besoin d'accepter qui j'étais. Qui je suis.

Si seulement maintenant je pouvais dire cela avec sérieux !

Seattle Times, mercredi 2 avril

Nos habitants de Seattle ont été choqués aujourd'hui à l'annonce par le Woodland Park Zoo de la mort du panda Ling Tsu, la nuit dernière. Le personnel administratif du zoo « est surpris par cette mort inattendue ». Les causes du décès n'ont pour l'instant pas été révélées, le zoo ayant simplement communiqué à la presse que plusieurs éléments inexplicables avaient été trouvés à l'occasion de l'autopsie de Ling Tsu. La direction du zoo souhaite s'excuser publiquement auprès du zoo chinois. « Dans le climat politique actuel, nous espérons dédommager aussi rapidement que possible la Chine afin de poursuivre ce programme d'échanges actuellement mené avec ce pays », a communiqué une source proche au Seattle Times. « Grâce à un bienfaiteur anonyme, aujourd'hui cela paraît possible. Son don généreux nous a permis de commencer dès à présent des négociations avec les Chinois pour fonder une réserve de pandas à la mémoire de Ling Tsu. »

En attendant, la police continue ses investigations pour tenter de répondre aux questions déroutantes qui ont surgi dans cette affaire. « Je souhaite juste que nous puissions comprendre pourquoi il y avait autant de sel », a commenté un porte-parole de la police lors d'une conférence de presse.

© La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris

ISBN 2-978-7324-4314-0

Composition : Nord Compo

Achevé d'imprimer en Septembre 2010
par Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai (France)
N° d'impression : 10-3104
Dépôt légal : septembre 2010

Conforme à la loi n°49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

Couverture © miz'enpage / Lou Oates / Shutterstock – mizenpage.com

« Un nécromancien puissant est capable d'invoquer les morts. Il lit dans les âmes. On raconte que certains peuvent même élever l'esprit d'une personne et inciter ceux qui les entourent à agir malgré eux... »



Que feriez-vous si vous appreniez un beau jour que vous possédez le pouvoir de réveiller les morts ? C'est ce qu'il arrive à Sam, lorsqu'il croise la route de Douglas, nécromancien aussi puissant que cruel. Brutalement plongé dans un monde féroce, emprisonné et torturé par Douglas, Sam va vivre un véritable enfer et rencontrer des créatures qui n'appartiennent pas à notre monde.

Comment Sam parviendra-t-il à s'approprier son pouvoir pour le retourner contre son pire ennemi et sauver sa vie ?

Aux frontières de notre monde, un univers fascinant et cauchemardesque, où les esprits des morts côtoient des créatures hybrides, magiques et animales, qui peuvent se révéler aussi drôles que terrifiantes.

13,90 € TTC (prix France)



www.lamartinieregroupe.com
www.lamartinierajeunesse.fr